

C.D. Reiss



*contrôle
brûle
résiste*

Songs of Submission ~ saison 2

Red Velvet

CD REISS

*contrôle
brûle
résiste*

« *Songs of submission* »

Volume 2

traduit de l'anglais par Emmanuelle Plisson

Red Velvet

CONTROL, BURN, RESIST copyright © CD Reiss 2013
© 2016 Hachette Livre (Marabout) pour la traduction française.
Photo de couverture : © Getty images / Michael Hitoshi

ISBN : 978-2-501-11613-8

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[contrôle](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[brûle](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[résiste](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

contrôle

1

MONICA

— Mets-toi à genoux.

Même au téléphone, je sus que Jonathan venait de prendre sa voix de dominateur, celle qui me faisait mouiller sur-le-champ. L'ennui, c'est que si je trempais trop mes dessous luxueux, le film protecteur à l'entrejambe risquait de se décoller.

— Oui, Monsieur.

Je m'agenouillai face au miroir de la cabine. Le porte-jarretelles noir et les bas que j'étais en train d'essayer semblaient avoir été peints sur moi. La ceinture de satin autour de mes hanches retenait par des anneaux d'argent les attaches qui me descendaient sur les cuisses.

— Alors, c'est comment ? demanda-t-il.

— Je crois que tu vas aimer.

— Comment te sens-tu, avec ça ?

— Tu tiens vraiment à le savoir ?

— Je suis assis à l'arrière de ma voiture en plein milieu d'un bouchon et je pense à toi. Alors oui, je tiens à le savoir.

J'entendis des voix de femmes à l'extérieur de la cabine. Leurs conversations et leurs rires étaient étouffés par les parures que j'avais accrochées autour de moi – de la lingerie ornée de petits nœuds, de fermoirs et d'anneaux métalliques insérés dans de somptueux satins. Chaque ensemble que j'avais essayé m'avait excitée et, quand Jonathan avait appelé, le son de sa voix, ajouté au reste, m'avait mise au bord des larmes tellement j'avais envie de lui.

— Comment je me sens ? répétais-je.

Le tapis me râpait les genoux et la climatisation me donnait la chair de poule, mais ce n'était pas le sens de sa question, je le savais. Les bonnets du soutien-gorge de satin noir étaient constitués de deux pièces dont l'une se retirait pour libérer les seins. Il était tellement confortable que je avais l'impression de ne pas porter. Quant à la culotte, sa coupe m'allongeait les jambes.

— J'ai envie de baiser, dis-je à Jonathan.

Je l'entendis pousser un soupir rauque. J'adorais le choquer.

— Coince le téléphone sous ton oreille gauche, ordonna-t-il.

— C'est fait.

— Comment ça, c'est fait ?

— C'est fait, Monsieur.

— Pose la main gauche sur le miroir, dit-il. Appuie-toi.

— Oui, Monsieur.

Ma main s'étala comme une étoile de mer sur la glace. Elle allait laisser une marque.

— Mets ta main droite entre tes jambes.

— Jonathan...

— Fais-le.

Ma chatte palpait d'impatience. Je la caressai légèrement à travers la mince étoffe, et ce simple contact suffit à me faire ravalier un gémissement.

— Mets les doigts dans ta culotte, dit-il comme s'il avait vu que je les avais gardés à l'extérieur.

— Oui, Monsieur.

Ce mot, Monsieur, semblait vibrer non seulement hors de ma gorge, en direction de Jonathan, mais aussi dans tout mon corps, le long d'un nerf ultrasensible reliant mes cordes vocales à mon sexe. En introduisant mes doigts dans la culotte, je fus secouée d'un frisson.

— Tu es mouillée ?

— Putain, oui, murmurai-je.

— Tes jambes sont écartées ?

— Oui.

— Regarde-toi dans la glace.

— Oui, Monsieur.

J'obéis et fus accueillie par un visage empourpré de désir sexuel et de soumission. Je m'observai longuement – comme si je n'étais pas assez excitée comme ça. Dehors, j'entendis quelqu'un se racler la gorge.

— De quoi as-tu l'air ? demanda Jonathan.

— D'une fille qui ne va pas pouvoir rester bien longtemps dans cette cabine avant que quelqu'un ne rapplique.

— Ça, c'est sûr, marmonna-t-il.

J'entendis un froissement de papiers. Il travaillait tout en me demandant de me caresser. Cet homme était parfaitement multitâche.

— Touche ton clitoris et descends jusqu'à ta jolie fente.

La joue contre le portable, j'étouffai un gémissement.

— Continue, dit-il. Concentre-toi sur ton clito. Deux fois autour, une fois dessus.

Je m'exécutai, et le plaisir qui déferla en moi provenait autant des caresses que je me prodiguais que de ma soumission à ses ordres.

— Oh, Jonathan...

— Mets-toi deux doigts.

Ma chatte se crispa autour de mes doigts, comme pour les aspirer en moi. Tandis que je les faisais aller et venir, la paume de ma main frottait contre mon clitoris.

— Demain, quand on se verra, murmurait Jonathan, je mettrai mes doigts dans ta chatte et je te lécherai jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter. Ensuite, je serrerai ton clito entre mes lèvres pour te faire jouir encore.

— J'ai envie de toi.

— Tu m'auras.

— Je peux jouir ?

Il était tout à fait possible qu'il refuse, et j'étais déjà tellement loin dans le plaisir que retenir mon

orgasme risquait d'être affreusement douloureux.

— S'il te plaît, laisse-moi jouir.

Son silence me torturait.

— S'il vous plaît, Monsieur.

Tout en le suppliant, j'esquissai un sourire. Je n'aurais jamais cru qu'un jour, j'appellerais un amant Monsieur. Mais ça me plaisait et m'amusait.

— Tu peux, répondit-il, une note d'humour dans la voix.

Je fis aller et venir ma main lentement sur mon sexe, consciente des fourmillements autour de ma chatte et de la douleur aiguë de mon clitoris avide. Mon souffle s'accéléra. Il fallait que je fasse moins de bruit. Si je m'entendais respirer, les autres à l'extérieur allaient peut-être m'entendre aussi. Je fermai les yeux et me préparai pour l'explosion. Ma main glissa du miroir tandis que mes reins se cambraient et qu'une intense chaleur m'enveloppait des genoux à la taille. Je me mordis les lèvres pour ne pas crier. Mon bassin ondula sous l'effet du plaisir qui m'assaillait en vagues infinies. Le portable tomba sur la moquette.

JONATHAN

J'entendis le téléphone tomber par terre et les gémissements étouffés de Monica retentir dans la cabine. Je regardai par la vitre ; autour de moi, la voie rapide 710 était tellement encombrée qu'elle semblait s'être transformée en parking. J'imaginai ma déesse en train de se caresser. Son expression, son odeur tandis qu'elle se tordait sur la moquette dans ses dessous de satin noir... Un frisson brûlant me parcourut l'échine. Quand j'ordonnais et qu'elle obéissait, je me sentais reliée à elle. C'était presque comme si je la touchais.

— Jonathan ? murmura-t-elle.

— Comment te sens-tu ?

— J'ai envie de me blottir contre toi et de dormir.

— T'ai-je déjà dit que tu étais incroyable ? Tu ne peux pas savoir comme tu me plais.

Elle ne répondit pas tout de suite. Ma petite déesse d'Echo Park devait être occupée à sourire.

— Attends de voir la petite culotte que je viens de saccager, dit-elle enfin. Elle va te plaire encore plus.

— Achète tout.

Nouveau silence. Cette fois, je devinai qu'elle ne souriait plus du tout.

— Il faut qu'on parle de ça, soupira-t-elle.

— Ça attendra demain. Je passerai te prendre à cinq heures.

— On se mettra au lit pour regarder les Dodgers perdre leur sixième match ?

— Tu n'es pas censée demander à un homme quels sont ses plans pour la soirée.

Elle marmonna quelque chose d'inintelligible. Ma déesse était une fervente amatrice de base-ball. Elle pensait sans doute que je ne l'avais pas remarqué, ou que j'avais oublié.

Deux jours plus tôt, je m'étais endormi au son de sa voix qui fredonnait, et sous la caresse de sa main dans mes cheveux. Le lendemain matin, assis dans mon bureau, j'avais longuement regardé par la fenêtre en pensant à elle. Quelques heures plus tard, je l'avais appelée pour lui proposer une sortie.

— Un vrai rendez-vous ? demanda-t-elle. Du style dîner, ciné, ou un truc dans le genre ?

— Je connais un très bon restaurant. Les vins sont excellents, la cuisine délicieuse. Il y a plein de couples qui sortent dîner ensemble, tu sais.

Je contemplai les collines de Hollywood. Il fallait que je revoie Monica. Elle me manquait, et nos messages et conversations téléphoniques ne comblaient pas ce manque. Il se déclenchait dès l'instant où elle partait pour atteindre des niveaux insupportables à mesure que les heures s'écoulaient.

— Peut-être, répondit-elle, mais pour ta gouverne, sache que je ne couche jamais le premier soir.

J'éclatai de rire au moment où mon assistante entra. Je lui fis signe de s'asseoir avant de prendre le document qu'elle me tendait.

— Il faut que tu trouves quelque chose à te mettre, dis-je au téléphone.

— Oh, non, tu ne vas pas recommencer avec ça !

— Si, et ce n'est pas fini, répondis-je en consultant mon planning du lendemain. Je suis en réunion, je peux t'envoyer un message tout à l'heure ?

— Tu ne tiens pas compte de mon avis sur la question.

— Je serai à l'heure, alors sois prête. *Habillée*, et prête.

— Merci de la précision.

— Je t'en prie.

Je raccrochai, examinai mon planning et levai les yeux vers Kristin.

— J'ai rendez-vous avec mon ex-femme à six heures et demie ? m'étonnai-je.

— Vous m'avez dit qu'elle pouvait choisir ses horaires à sa convenance.

— En effet. Annulez ce rendez-vous. Quant aux convenances, à partir de maintenant, elle se conformera à mon agenda, comme tout le monde.

Kristin remua les pieds et hocha la tête. Ses émotions transparaissaient dans toute son attitude, je lisais en elle comme dans un livre ouvert. Comment avait-elle réussi à sortir de Vassar sans se faire dévorer toute crue par les garces qui étudiaient là-bas ?

— Oui ? l'invitai-je à poursuivre.

— Déjeunerez-vous avec Eddie, demain, ou préférez-vous voir Gerald Deritts du conseil 12 ? Il a appelé pour dire qu'il avait une ouverture sur l'ordonnance mixte.

— Annulez Eddie.

— Sheila est bloquée sur la 405. Elle a ajouté ça au programme, dit-elle en me tendant un dossier.

— Ah, les dépenses de Jessica, murmurai-je en le feuilletant.

Quand Jessica et moi nous étions fiancés, j'avais monté un fonds de pension qui couvrait tous ses besoins. Malgré ses goûts très sûrs et son statut social, elle était incapable de gérer la plus petite somme. Au moment du divorce, j'avais envisagé de clôturer ce compte, mais je ne l'avais jamais fait. Quelle mauviette ! Je m'étais dit qu'elle ne m'avait pas extorqué un centime, parce que c'était ce que je voulais croire. Ses retraits sur le compte n'affectaient pas mon patrimoine, mais elle continuait à se servir du fonds comme si nous étions toujours en couple. En outre, j'étais propriétaire du bâtiment qui hébergeait son atelier, et je ne lui faisais pas payer de loyer. Sans compter d'autres largesses que j'avais probablement oubliées.

— Dites à Sheila que je veux réviser tous mes engagements financiers concernant mon ex-femme. Notez ça pour la semaine prochaine.

Kristin faisait la moue. J'aurais pu lui demander ce qui la tracassait, mais cette conversation me fatiguait d'avance. Quand je l'avais recrutée, j'avais trouvé charmant son béguin pour moi, mais à présent, il me pesait plus qu'autre chose. Je lui avais dit clairement que je ne coucherais pas avec elle. Nous n'avions rien à gagner à ressasser le sujet ni à discourir des raisons qui me poussaient à ne plus revoir Jessica.

Après le départ de Kristin, j'avais tenté de me remettre au travail, mais Monica monopolisait mes pensées. En vue de notre rendez-vous du lendemain, je lui avais ouvert un compte chez Bordelle¹. Quand je le lui annonçai par texto, elle répondit aussitôt :

Un compte ? Tu fais ça pour toutes les filles ?

Je viens de l'ouvrir. Vas-y. pour moi.

Le lendemain, elle m'appela pour me remercier, et je ne pus me retenir – il fallait que je la soumette. Succès sur toute la ligne : elle s'était mise à genoux quand je le lui avais ordonné. Elle se glissait dans le rôle de la soumise sans effort et en sortait tout aussi facilement pour redevenir la personne drôle et intelligente qu'elle était en réalité. Je ne l'intimidais pas. Elle me taquinait, me provoquait. Quand elle m'embrassait, c'était de tout son cœur et, depuis notre toute première nuit, elle baisait sans réserve ni honte, et elle aimait ça.

En un mot, Monica était parfaite.

Notes

- [1. Marque de lingerie érotique de luxe.](#)

3

MONICA

En arrivant au café, j'étais chargée de sacs. Jonathan avait appelé Bordelle pour leur dire d'emballer tout ce que j'avais pris avec moi dans la cabine d'essayage. Ensuite, je m'étais rendue à Nordstrom pour m'acheter une robe – sur mes propres fonds. Elle avait intérêt de plaire à Jonathan, parce qu'elle m'avait coûté deux semaines de pourboires – une grosse somme pour un vêtement qui allait finir en deux temps trois mouvements sur le dossier d'une chaise, sur sa terrasse ! Mais j'avais besoin d'être au clair avec moi-même. Au lit, j'acceptais qu'il me domine, et ça marchait très bien pour tous les deux. À l'extérieur, en revanche, je ne voulais recevoir d'ordres de personne.

Sauf que je l'avais laissé m'offrir pour huit cents dollars de lingerie.

Je me pressai pour rejoindre le Terra Café. Yvonne y était assise en terrasse avec Aaron, son bébé de quatorze mois, une coupe de glace à la main.

— Dis donc, s'exclama-t-elle en m'étreignant, on dirait que tu as fait les magasins ! Et c'est quoi, ces chaussures ?

Je levai un pied pour lui montrer la semelle rouge de mes escarpins de chez Barney. Je les portais peut-être un peu trop souvent, mais je jugeais criminel de les abandonner au fond d'un placard. Yvonne m'observa tout en avalant sa glace. Sa coupe afro faisait quatre fois la taille de sa tête, ses yeux étaient soulignés de crayon doré et ses lèvres maquillées du même chocolat que sa peau.

Elle était tout simplement sublime.

— Elles te plaisent ? demandai-je.

— Je sais combien elles valent, alors je sais aussi comment tu les as eues. Du coup, je ne suis pas certaine qu'elles me plaisent.

Je m'assis et commandai un thé vert et un quelconque gâteau chocolaté. La bouche ouverte, Aaron nous contemplait dans son t-shirt rayé et sa salopette. Avec la glace à la vanille qui lui coulait aux commissures des lèvres, on aurait dit un jeune vampire amateur de produits laitiers.

— Je suis désolée pour ton amie, dit Yvonne au bout d'un moment. Vous étiez proches ?

— Gabby était comme ma sœur.

Je sentis ma gorge se serrer et un sanglot monter dans ma poitrine. Je le ravalai aussitôt – je ne pleurais pas en public. Ces derniers jours, cependant, j'avais versé mon lot de larmes chaque fois que j'étais seule, pleine d'un chagrin impossible à refouler.

— Mais peu importe, soupirai-je. Ça va, je gère. Je n'ai toujours pas fini de débarrasser sa chambre, mais tant pis. Comment ça se passe, les cours ? C'est ta dernière année, non ?

— Tryna a accepté mon sujet de thèse. Je pense qu'elle traitera du genre plutôt que de la race. J'aimerais parler de politique et du corps des femmes.

— Intersections sexuelles, commentai-je, alors que l'on m'apportait mon thé.

— Pas mal, dit-elle en raclant le fond de sa coupe. Mais je ne t'ai pas demandé de venir déjeuner pour parler de la fac.

— De la pluie et du beau temps, alors ?

— Mon patron, ça te dit quelque chose ? Et ton ancien chef, par la même occasion ? Beau gosse, un mètre quatre-vingt-dix, costaud. Cheveux roux... et le reste aussi, j'imagine ?

— Pas devant le petit !

— Il paraît que c'est un tordu.

J'en recrachai mon thé.

— En tout cas, poursuivit-elle en se penchant vers moi, c'est ce qu'on dit. Alors... Qu'est-ce que tu fous avec lui ?

— Yvonne, s'il te plaît... Cette conversation est complètement déplacée.

Je la considérai par-dessus ma tasse en priant pour être foudroyée sur place. Je savais qu'elle voulait me questionner au sujet de Jonathan, mais j'ignorais qu'elle était au courant de ses petites obsessions.

— Il est très réservé sur... sur les personnes avec qui il passe un peu de temps, reprit-elle. Mais on a tous vu ta photo dans le journal, quand vous étiez ensemble au vernissage de l'exposition de l'« Eclipse » au Mod. Et pendant les obsèques de ton amie, ça crevait les yeux.

— Pour l'instant, je ne sais pas très bien comment qualifier notre relation, répondis-je de façon évasive.

À ce moment, Aaron poussa un grand cri ravi et envoya sous la table un coup de pied qui fit tressauter les couverts.

— Il est mignon, ce bébé, dis-je pour changer de sujet. C'est toi qui l'as fait ?

— Moi et l'autre salaud. Un très beau salaud, cela dit.

— Il continue de te harceler ?

— J'ai été obligée d'appeler les flics, la semaine dernière. Il avait installé une caméra à la fenêtre de ma chambre pour me regarder dormir. Charmant, non ? Oh, et il a récupéré toutes mes coordonnées bancaires, soi-disant pour pouvoir y verser directement la pension d'Aaron et m'éviter d'avoir à me déplacer à la banque. Et là, je lui ai dit, « putain, j'espère que les troubles narcissiques du comportement ne sont pas une tare génétique ».

— Je suis désolée pour toi.

— Tu parles ! Je t'ai appelée pour que tu me changes les idées et pour l'instant, c'est l'échec total !

Je savais qu'elle allait se remettre à me cuisiner au sujet de Jonathan, et je m'étais fixé des limites à ce que je pouvais lui révéler, mais elle les avait aussitôt fait voler en éclats en évoquant ces rumeurs. Le problème, c'est que j'avais sincèrement envie de lui parler de tout ça. Je n'avais personne d'autre à qui me confier. Darren refusait d'en entendre parler. Gabby était morte. Debbie était une amie de Jonathan. Certes, j'avais d'autres copines plus proches qu'Yvonne, mais aucune ne m'avait spécifiquement interrogée au sujet du bel homme qui m'avait soutenue lors des obsèques de Gabby. Elles s'étaient contentées de froncer les sourcils et de se présenter à Jonathan. On m'avait appelée, posé des questions d'ordre général, et invitée à des soirées ou autre. J'avais refusé tous les contacts, sauf avec Yvonne – sans doute parce qu'elle avait une façon très directe d'exiger des informations.

— On dort ensemble, dis-je. Et demain soir, nous sortons au restaurant pour la première fois.

Elle posa un album cartonné devant Aaron et se pencha vers moi en croisant ses longs bras minces sur sa poitrine.

— Vous *dormez* ensemble ? Tu te prends pour qui, ta grand-mère ? Arrête ton char et crache le

morceau ! D'après ce qu'on dit, son truc, c'est le fouet et les chaînes.

Je me mordis les lèvres. Je savais qu'il me faudrait affronter ces rumeurs à un moment ou un autre.

— Je ne l'ai jamais vu se servir d'un fouet ou d'une chaîne, commençai-je. Et je n'ai rien vu qui y ressemble chez lui ou dans sa chambre. Cela dit...

Je m'interrompis pour boire mon thé. Yvonne était suspendue à mes lèvres.

— Il y a peut-être un peu de vrai dans ces rumeurs, achevai-je.

— Dis donc ! s'exclama-t-elle avec un enthousiasme exagéré.

Je haussai les épaules, histoire de dédramatiser, mais je n'allais pas m'en tirer à si bon compte. Yvonne n'était pas venue pour entendre de vagues aveux et des généralités.

— Et c'est comment ? demanda-t-elle.

— Incroyable.

— Raconte-moi, exigea-t-elle d'une voix rauque d'impatience.

— Je ne peux pas, murmurai-je. Ça n'aurait pas d'intérêt. Ça ne devient excitant que quand on y est. Il me parle. Il me dit ce que je veux avant que je le sache moi-même, et avant que je puisse le nier. Avec lui, je suis libre, mais pas dans le sens où tu l'entends.

Je m'arrêtai, fis tourner ma tasse sur sa soucoupe. J'aurais pu en dire davantage. Lui expliquer qu'il me dominait, et que je me soumettais en abaissant toutes mes défenses. Que je remettais entre ses mains tout contrôle, toute émotion, toute limite physique et, qu'ainsi, que je découvrais l'honnêteté sexuelle. Que je me sentais plus proche de lui que de quiconque, parce qu'il voyait des facettes de moi-même que je ne connaissais pas. Un côté faible et timoré dont je niais l'existence et qu'il mettait au jour pour le caresser dans le sens du poil. En pensant à ses exigences, j'eus de nouveau envie de lui. Je croisai les jambes, persuadée qu'Yvonne ne comprendrait pas.

À voir son expression, je ne me trompais pas. Son visage était figé, bien loin des scènes délicieuses qui peuplaient mes aventures avec un homme richissime. Elle semblait à présent moins intéressée qu'inquiète.

— Alors, vous en êtes où de votre relation ? C'est sérieux, ou juste pour le sexe ?

— Je ne sais pas.

— Et comment tu envisages la suite ?

Pas question que je réponde franchement à cette question.

— Je prends les choses comme elles viennent. J'aime bien être avec lui. J'essaie de ne pas trop m'attacher, mais je ne suis pas sûre que ça marche.

Aaron commençait à s'agiter, et Yvonne le sortit de sa chaise. Il posa la tête sur son épaule.

— C'est toi qui as acheté ces chaussures et la lingerie ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non. Rien que les chaussures...

Je pinçai les lèvres. Je n'aimais pas le tour que prenait cette conversation, et je n'avais pas le cœur de gifler Yvonne comme je l'avais fait quelque temps plus tôt avec Darren.

— Je vais te demander quelque chose parce que je t'aime bien, dit-elle après un instant. Et ne monte pas sur tes grands chevaux, d'accord ?

— Je ne répondrai peut-être pas...

— Est-ce qu'il te maltraite ?

— Non ! m'écriai-je. Bon sang, Yvonne, qu'est-ce qui te fait croire ça ?

J'étais furieuse – pas pour moi, mais pour Jonathan. Elle ne le connaissait pas. Elle ne savait pas qui nous étions, ensemble.

Elle ne comprendrait jamais la loyauté que j'éprouvais envers lui. Pourtant, la rage qui me tordait le ventre me surprit. Étais-je en colère parce qu'elle avait suggéré que Jonathan était violent, ou parce que je venais de découvrir qu'il avait une certaine réputation en ce sens ?

Yvonne, qui ne s'apercevait pas que mes neurones explosaient comme des grenades, reprit sans se démonter :

— Les petites bizarreries sexuelles cachent souvent mauvais traitements ou exploitation. Je ne sais pas si vous en êtes là. Mais si ça devait tourner au vinaigre, promets-moi de m'appeler, d'accord ?

— Non.

Pas question que je l'appelle – ni elle, ni personne. Ce que Jonathan et moi faisons, et la façon dont nous le faisons, ne regardait que nous. J'étais extrêmement mal à l'aise à l'idée de mettre quiconque dans la confiance.

— Si, il le faut. Écoute, je suis bien placée pour savoir qu'un type chouette peut se transformer en salaud en un claquement de doigts, alors tout ce que je dis, c'est que...

Comme si elle venait de se raviser, son expression préoccupée laissa place à un sourire.

— Je suis super-jalouse, dit-elle. Si vraiment il ne te maltraite pas, je vais peut-être retrouver la foi, côté mecs. C'est tout.

Je poussai un soupir à n'en plus finir, comme si j'avais retenu mon souffle sans m'en apercevoir. Je m'étais montrée injuste et insensible. Yvonne n'avait pas eu une vie facile – elle avait dû subir les attouchements d'un frère, et son ex avait l'habitude de l'enfermer chez eux avec son fils quand il partait travailler. Bien sûr qu'elle se posait des questions en me voyant arriver chargée de vêtements de luxe payés par un homme qui m'attachait et me fessait pour le plaisir. Je poussai mon gâteau vers elle :

— Mange, s'il te plaît. Si je veux pouvoir rentrer dans ces trucs, je dois surveiller ma ligne.

JONATHAN

Long Beach était le dernier endroit où j'avais envie de me trouver. Le ciel avait la couleur d'une pièce d'argent ternie, et sans le soleil pour réchauffer l'air, le vent du large était glacé.

Il fallait que je me dépêche. Je devais retrouver le maire adjoint à Century City dans deux heures, puis j'avais rendez-vous. Un vrai rendez-vous, pour lequel j'endosserais un beau costume et de bonnes manières.

Au port de Long Beach, *La Mine de charbon Faulkner*, l'installation de Kevin Wainwright était sur le point d'être cataloguée, emballée puis expédiée dans un entrepôt en Europe, d'où elle ne sortirait plus jamais. Je l'avais achetée le soir même de l'« Eclipse ». Ces expositions ne duraient qu'une semaine et, à la seconde où elle avait fermé, j'avais demandé à Hank, mon courtier en art, de faire envoyer une équipe pour récupérer la totalité de l'installation. Wainwright s'était d'abord étonné, mais le chèque qu'il avait reçu en échange avait eu raison de toutes ses réticences. Il était même venu lors de la fermeture pour discuter avec mon courtier et essayer de lui fourguer plusieurs autres de ses œuvres. Quel baratineur ! Maintenant, je comprenais comment il avait mis Monica dans son lit.

Lil s'arrêta devant l'entrepôt. Je vis Hank venir à ma rencontre à grands pas. Il avait la soixantaine, une calvitie, mesurait un mètre quatre-vingts et portait un costume à quatre mille dollars. Il était doté d'un œil de lynx, négociait comme personne, s'imposait naturellement dans les ventes aux enchères et savait faire la différence entre une véritable œuvre d'art et un simple effet de mode. Par-dessus tout, il connaissait mes goûts – il avait donc été abasourdi en apprenant que je voulais acheter cette installation.

— Jonathan, comment va ?

Il me tendit une main aux doigts chargés de bagues et au poignet orné d'une montre massive. Il avait l'accent épais de New York et ressemblait plus à un camionneur qu'à un expert en art – c'est pour ça que je l'aimais bien. Avec son physique, les agents et les artistes ne se méfiaient pas ; il les surprenait par ses connaissances et son érudition, et le temps qu'ils s'aperçoivent qu'ils n'avaient pas affaire à un péquenaud, il m'avait décroché les pièces que je voulais.

— Salut, Hank.

Nous entrâmes dans le bâtiment. Mes entreprises s'en servaient pour entreposer les matériaux de construction et les denrées alimentaires que j'importais. Il abritait également les bureaux de tous les employés qui géraient l'expédition de ces produits partout dans le monde.

Hank agita la main, l'air préoccupé.

— Pourquoi as-tu acheté cette merde ? Si tu ne sais pas quoi faire de ton fric, je connais une fille dans un atelier de Compton : elle fait des trucs à te tirer des larmes. Des larmes, je te dis !

— Je te rappelle que c'est toi qui m'as appelé. Et pas pour me parler de mes goûts, j'imagine.

— Je les remets en question chaque jour que Dieu fait.

— Vraiment ? Je ne m'en serais jamais douté.

Hank s'arrêta près de l'entrée d'une salle de réunion.

— Cette installation, c'est du beau boulot, je ne dis pas. Mais je ne sais pas ce que tu en as vu avant de la surpayer pendant que j'avais le dos tourné.

— Presque rien, à vrai dire.

— Génialissime. Tu peux éviter de recommencer un truc pareil ?

— J'ai mes raisons.

— D'accord, marmonna Hank avec un ressentiment à peine masqué. Bon, tout est là. La documentation, les esquisses, les sources d'inspiration, bref : tout ce qui se rapporte de près ou de loin à cette installation. C'est ça que tu as acheté les yeux fermés.

— On peut entrer, maintenant ?

Hank resta planté devant la porte.

— Écoute, les artistes sont des fous. Je n'en connais pas un qui ne soit pas un peu fêlé. Peut-être se sont-ils tous fait mordre par un rat d'égout quand ils étaient gosses, je ne sais pas. Et ce truc derrière la porte, tu veux que je te dise ? J'envisage d'appeler les flics, juste pour qu'ils en gardent une trace. Mais d'abord, j'ai besoin de ton accord.

— On peut dire que tu sais éveiller ma curiosité, Hank.

Il ouvrit la porte. La salle était équipée d'une longue table et de chaises de bureau et servait à accueillir des réunions improvisées entre le personnel logistique, les importateurs et les représentants des douanes. Chaque surface disponible était recouverte d'esquisses et de minuscules maquettes. Découpages, collages et assemblages étaient soigneusement numérotés pour correspondre au catalogue.

— J'ai laissé les bons trucs sur la table, sous cette plaque de carton noir, dit Hank.

Je retirai la plaque en question. Elle avait la taille d'un set de table, mais ce qu'elle cachait était un peu plus grand.

Le premier dessin de la pile était un fouillis de lignes noires tracées à la plume, et je dus la scruter attentivement avant de pouvoir discerner une femme au cou tranché dont sortait une bite crachant le sang. La femme avait les cheveux bruns. Je savais qui c'était.

Le suivant la montrait le visage ouvert en deux ; une cible comblait la béance.

Je les regardai les uns après les autres. C'était partout la même femme dans des configurations différentes. Un pistolet entre les jambes. Clouée au mur par une douzaine de couteaux. Étranglée par une paire de mains. Les mêmes mains qui écrasaient ses seins, ou lui arrachaient le sexe. Et pire encore. Les sévices qu'il lui infligeait dans ses fantasmes étaient à vomir.

Certains détails de ces dessins n'étaient pas noirs, mais d'un brun cuivré.

— C'est du vrai sang, demandai-je ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Le catalogue indique « matériaux divers ».

— Merci de me les avoir montrés.

Hank s'empressa de reposer la plaque de carton noir sur les dessins, comme s'il craignait que leur violence contamine la pièce.

— Tu veux que je les lui fourre dans le cul ? demanda-t-il.

— Non. Pour commencer, j'aimerais que tu les photographies. Ensuite, je te dirai quand les brûler.

— Tu sais combien ces trucs t'ont coûté ?

— Oui.

Pendant un instant, il me considéra en silence.

— Tu connais la fille, dit-il enfin.

Pour toute réponse, je lui tendis la main.

— Merci, mon pote. Et contacte cette fille de Compton si tu penses qu'elle vaut quelque chose.

— Pas de problème.

De retour sur la 710, j'étais incapable de penser clairement, et encore moins de travailler. Kevin Wainwright m'avait mis ces images dans la tête et, rien que pour ça, l'envie de lui casser la gueule me dévorait. Pourtant, il n'avait rien fait de mal. L'objectif de son œuvre était d'exorciser ses démons. Dans ce contexte, leur contenu n'était donc pas répréhensible, ni légalement, ni moralement. S'il était furieux que Monica l'ait quitté, il avait parfaitement le droit de la dessiner le corps ouvert en deux si cela lui permettait de tourner la page.

Je ne pouvais donc ni appeler les services de police de Los Angeles, ni en parler à Monica. Dans ce cas, en effet, j'aurais été obligé d'avouer que j'avais acheté cette installation dans son dos, et elle n'aurait certainement pas apprécié. Pire, elle aurait pris peur inutilement, et je ne voulais pas l'effrayer. Je voulais qu'elle reste la fière petite déesse que je connaissais. Pour autant, j'allais veiller davantage sur elle au cas où ces horreurs menaceraient de devenir autre chose que de simples dessins.

MONICA

J'enfilai l'une de mes nouvelles parures de lingerie, d'un rouge si sombre qu'il était presque noir. Par-dessus, je mis la robe de dentelle noire que j'avais achetée à Nordstrom. Elle m'arrivait aux genoux, et la doublure de satin s'arrêtait juste au-dessus de l'ourlet. Le décolleté était peu profond, et les manches me couvraient les bras jusqu'aux coudes. Elle était moulante, mais confortable et élégante. Il pouvait m'emmener où il voulait. Il n'y avait que sous la robe que j'avais l'air d'une traînée.

Je me nattai les cheveux. Je tentai d'abord une coiffure compliquée, mais je n'avais pas le talent de Gabby dans ce domaine et, au troisième essai, je commençai à avoir mal aux bras. Pourtant, je fis de mon mieux – comme chaque jour depuis sa mort. Je tressais mes cheveux en souvenir d'elle, comme si je pouvais la faire revenir et lui murmurer à l'oreille *Je t'aime*.

On frappa à la porte, mais je n'avais plus de colocataire pour aller ouvrir. Dans ces moments-là, j'éprouvais toujours une solitude poignante. Je me ruai hors de la salle de bains tout en entourant l'extrémité de ma tresse d'un élastique. Même si je savais que c'était Jonathan, je pris soin de vérifier d'abord par la fenêtre qu'il s'agissait bien de lui. Appuyé à la rambarde du perron, il semblait examiner le vide sanitaire sous la maison, l'air sérieux et concentré. Il portait une veste en cuir sur son costume.

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ? lui demandai-je en ouvrant la porte.

— Tes fondations commencent à s'effondrer.

— Tu as remarqué la pente ? la gravité ? Et la façon dont elles conspirent, toutes les deux ?

Il me considéra sans bouger, toujours penché. Merde, qu'il était beau !

— Je peux trouver quelqu'un pour t'arranger ça. Je suis promoteur immobilier, tu sais, je connais des gens dans le métier.

J'avançai vers lui, posai mes mains sur son dos. Il regardait les fondations d'un air critique, comme s'il calculait quelque chose dans sa tête. Quand il se retourna vers moi, j'enfouis mes doigts dans ses cheveux. Nous demeurâmes quelques instants ainsi tandis que je le dévorais du regard.

— Tu es sublime, dis-je enfin.

— J'allais te dire la même chose.

Il se tourna et s'adossa à la rambarde, jambes écartées. Je me faufilai entre elles. Il fit courir ses doigts le long de mes cuisses, remonta jusqu'à l'ourlet de la robe, puis glissa les mains sous le tissu, semant au passage des frissons sur ma peau. Quand il arriva au sommet de mes bas, il mit ses mains sous mes fesses et les caressa avec douceur.

Je m'approchai jusqu'à ce que mon nez effleure le sien, retenant un soupir quand il introduisit sa main entre mes jambes.

— Jonathan, murmurai-je, qu'est-ce que tu fais ?

— Je tâte le terrain pour savoir quels obstacles il va me falloir affronter.

— Tu mets toujours tes mains sous les jupes des filles, pour le premier rendez-vous ?

Il caressa l'intérieur de mes cuisses, toujours aussi légèrement.

— Ça fait neuf ans que je n'ai pas fait de vraie sortie avec une fille.

Il baissa la tête pour poser sa bouche sur la mienne.

Nouant mes mains autour de son cou, j'ouvris les lèvres pour l'accueillir. Nos langues se rencontrèrent, et nous nous embrassâmes longuement, jusqu'à ce que je sois réduite à une boule de désir brûlant.

— Ça m'ennuie de t'interrompre, dit-il après un instant, mais nous avons un horaire à respecter.

Je poussai un grognement. Comment allais-je tenir pendant tout le dîner ?

— Et il faut que tu prennes une tenue de rechange, ajouta-t-il. Jean et blouson.

— Pourquoi ?

— Tu peux me laisser te faire la surprise ? Allez, vas-y, dit-il en me décochant une tape sur les fesses avant de désigner la porte.

Sa petite claque m'avait laissé une délicieuse brûlure. Le sourire aux lèvres, j'allai rassembler quelques affaires, les glissai dans un sac et retournai sur la terrasse. La Jaguar était garée dans l'allée, juste derrière ma petite Honda noire. Il m'ouvrit la portière puis la referma derrière moi. Tandis qu'il rejoignait la 101, je posai ma main sur la sienne et la caressai.

— Tu travailles, demain ? demanda-t-il. Parce que moi, j'ai un jour de congé.

— Oui, je bosse au Stock, et ensuite au Frontage.

— Sans ta partenaire ? demanda-t-il avant d'agiter la main avec une grimace. Désolé. Sans elle, bien sûr.

— Oui. J'aurais aussi aimé qu'elle s'implique dans le projet avec moi et les garçons. Merde, elle me manque !

— Quels garçons, et quel projet ?

— Une œuvre avec Darren et Kevin.

La voiture fit une embardée, mordant sur la file de droite, et nous faillîmes emboutir la voiture d'à côté. Le conducteur fit retentir son klaxon et leva le majeur à l'adresse de Jonathan. Jonathan lui fit un signe d'excuse.

— Tu disais ? demanda-t-il.

— Que j'aimerais bien qu'on évite d'avoir un accident.

Il sortit sur Los Feliz Boulevard.

— On va où ? lui demandai-je.

— Quelque part dans les collines, dit-il en s'engageant dans Griffith Park.

— Tu n'es pas juste en train de me ramener chez toi, j'espère ?

— Non, pas *juste* chez moi, expliqua-t-il en me décochant un regard amusé. J'ai prévu certaines choses, et ma maison en fait partie. Pour commencer, en tout cas. Je ne t'ai pas proposé cette sortie uniquement pour t'emmener dans ma chambre et te clouer sur le matelas.

— On va regarder le match au lit ?

— Pas du tout.

— Zut. C'est Brad Chance qui lance.

— Ce serait une perte de temps. Il va abuser des lancers tire-bouchon et au troisième tour de batte, il ne pourra plus se servir de son bras.

— C'est marrant de voir les joueurs lui renvoyer la balle, rétorquai-je avec un ricanement. Surtout Den Adler. À chaque fois, il manque de tomber en arrière.

— Bon, dit-il d'un ton comminatoire en s'arrêtant à un feu. Ça fait exactement trois minutes que tu évites de me parler de ce projet, et jusque-là, je me suis montré très patient.

Je posai les mains sur mes genoux.

— Kevin m'a demandé de collaborer avec lui sur une œuvre pour le B.C. Modern à Vancouver. Les délais sont serrés. J'ai mis Darren et Gabby dans la boucle.

Le feu passa au vert, et je fus soulagée de ne plus sentir le poids de son regard sur moi.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce qu'ils font partie de ma famille et que j'aime travailler avec eux.

— Pas pour faire tampon entre toi et Kevin ?

— Non.

À qui mentais-je, à lui ou à moi-même ?

Il rangea la voiture sur le bord de la route et passa au point mort. Il se tourna vers moi.

— Pourquoi avoir accepté de travailler avec lui après son installation à l'« Eclipse » ?

Diverses émotions semblaient se livrer bataille sur son visage. Je distinguais un calme froid, une expression de compréhension presque paternelle. Juste en dessous, il y avait quelque chose de plus farouche, comme une colère contenue qui poussait vers la surface. Décontenancée, je pris une grande inspiration. Oui, il était en colère, et je ne l'avais jamais vu dans cet état auparavant. Mes bras se couvrirent de chair de poule, et je me frottai nerveusement les mains en me demandant s'il entendait les battements affolés de mon cœur.

— Si je proposais de la musique au B.C. Modern, ça pourrait lancer ma carrière, expliquai-je aussi posément que possible. Tout le monde en parlerait. C'est comme si on me faisait un cadeau. Si j'avais refusé, je l'aurais regretté le restant de mes jours.

— Ton ambition te rend déraisonnable.

Malgré l'envie que j'avais de me mettre en colère, moi aussi, je sentais que mes arguments risquaient de ne pas faire le poids.

— Nous avons clairement établi que mon travail passait avant tout, me contentai-je d'observer. Ça n'a pas changé.

Je soutins difficilement son regard. Il n'aimait pas Kevin, je le savais, mais je n'allais pas renoncer pour autant à vivre ma vie comme je l'entendais.

— Si, tout a changé, Monica.

— Pas sur ce point.

Ces quelques mots avaient suffi pour que nos volontés s'affrontent. Elles étaient face à face, dressées l'une contre l'autre, tendues, solides et calmes. Immobiles, et sans aucun point de friction. C'était insupportable. Je posai ma main sur la sienne.

Il me prit par le cou et je plaquai mon visage sur le sien, m'abandonnant à un baiser si fougueux que j'en oubliai presque l'expression de son visage. Et lui, qu'avait-il lu sur le mien ? Que mon cœur pouvait se briser ? Que j'étais en train de tomber amoureuse de lui, et que si j'essayais de m'en

empêcher, le choc me briserait en deux ? Je me dégageai de son étreinte et dis :

— Je sais que tu n’aimes pas Kevin.

— C’est l’euphémisme du siècle.

— Il est inoffensif. Et tu peux me faire confiance.

— Je te fais confiance, oui. Mais les hommes, je les connais, dit-il en me caressant la joue. Tu pourrais t’arranger pour ne pas te retrouver seule avec lui ? Tu peux me promettre ça ?

Il en demandait beaucoup. Certes, Darren était partie prenante du projet, mais qui sait s’il serait présent à chaque étape ? De nouveau, je posai ma main sur celle de Jonathan. Il avait besoin d’un effort sincère de ma part. Je pouvais bien lui accorder ça.

— Oui, dis-je alors.

— Merci.

Il m’embrassa et retourna sur Los Feliz Boulevard. Nous fîmes le reste du trajet en silence et main dans la main. La colère que j’avais décelée sur ses traits s’était évanouie. Il pénétra dans l’allée menant chez lui, et le portail se referma derrière nous dans un claquement. Une fois garé, il contourna la voiture et m’ouvrit la portière. C’était la première fois que je voyais sa maison en plein jour, et je n’avais pas remarqué jusque-là les boiseries art déco des fenêtres ni les poutrelles ouvragées du toit. Il me prit la main et m’entraîna vers la terrasse. La porte était ouverte et il entra, s’attendant à ce que je le suive. Mais je m’arrêtai sur le seuil.

— Quoi ? demanda-t-il. Tu as perdu tes jambes ?

— Je ne suis jamais entrée habillée dans ta maison.

— Il y a un début à tout.

Il me tira par la main jusqu’à ce que j’entre. Le salon était resté le même, sauf qu’il était baigné de la lumière rougeoyante de la fin du jour. Cette pièce était incroyablement chaleureuse. Quand il se tourna vers moi, les rayons du soleil embrasèrent le bout de ses cils. Il me fit traverser la maison pour me mener dans le jardin à l’arrière.

Creusée au milieu du terrain, la piscine en forme de haricot était immense. Des parterres de fleurs séparés par des chemins dallés s’étendaient de la maison au *pool-house*. De petits espaces douillets pourvus de bancs étaient dispersés le long de la haie de droite, et sur la gauche, d’immenses baies vitrées ouvraient sur le salon où j’avais pris le thé.

Ally Mira nous rejoignit, vêtue d’une tenue noire toute simple et chargée d’un plateau où reposaient deux verres et une bouteille de vin blanc.

— Bonsoir, dis-je en prenant le verre qu’elle m’offrait. Elle hocha la tête et se dirigea vers une petite table dressée pour deux. Un homme entre deux âges alluma une dernière chandelle sur l’une des allées dallées, puis les deux sur la table.

— Ton jardin est très beau, dis-je à Jonathan.

— Allons marcher un peu.

Je glissai la main sous le bras qu’il m’offrait, et nous nous dirigeâmes vers la piscine en empruntant l’allée illuminée.

— Ally Mira a cuisiné pour toi une spécialité philippine appelée kare-kare. C’est à base de...

— Ragoût de queue de bœuf.

— Tu connais ?

— Je vis à Los Angeles.

Il sourit, m'étreignit la main.

— Elle t'a vue dormir dans ma chambre, alors tu l'impressionnes beaucoup.

— Depuis combien de temps travaille-t-elle pour toi ?

— Très, très longtemps. Elle a tout vu. Elle souhaite mon bonheur autant que ma propre mère. Ou qu'une tante, au minimum.

Pendant que le personnel finissait de préparer le dîner, nous cheminâmes autour de la piscine. Le soleil disparaissait à l'horizon et, tandis que le ciel s'assombrissait, la flamme des bougies semblait plus vive.

— Tu as vécu ici, avec ta femme ?

— Oui, pourquoi ?

— Le lit ? demandai-je avec une grimace. Est-ce qu'il... ?

Il éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas, j'en ai changé. Et d'ailleurs, tu es la seule femme qui ait dormi dedans.

— J'ai l'impression d'être une pionnière.

— Disons que tu as apporté de la nouveauté dans ma vie.

— Par exemple ? demandai-je en me retournant vers lui.

— Cette soirée.

— Et ?

— Nous sommes allés ensemble au Mod.

— Et ?

— Et je prends soin de toi. Et j'ai envie de te voir, encore et encore. Et que tu t'habilles juste pour moi.

— Tu me fais beaucoup, beaucoup de bien, murmurai-je.

Je posai un baiser léger sur ses lèvres et humai le parfum de cuir et de terre que son ex-épouse n'avait pas choisi.

— Pour ce qui est de m'habiller pour toi, j'aimerais qu'on en parle.

Il m'enlaça la taille et m'attira à lui.

— Oui ?

— Je suis gênée quand tu m'achètes des trucs hors de prix.

Il m'embrassa sous l'oreille et dans le cou, comme pour balayer mon malaise et le transformer en un désir ardent.

— Mais pour le diamant, ça ne te gêne pas ?

Je fis la moue.

— Si, mais avant que j'aie eu le temps d'y réfléchir, il s'est passé des tas de choses. Donc, je l'accepte, mais de justesse. Que ça ne se reproduise plus.

La bouche contre mon oreille, il murmura :

— J'ai un piano, un Steinway. Tu voudrais jouer pour moi, après le dîner ?

Je l'embrassai et répondis dans un souffle :

— J’adorerais.

— Et tu chanterais pour moi ?

— Oui.

Je fis courir mes lèvres sur sa joue, attentive au rythme de sa respiration et à ses mains sur ma taille. L’idée de jouer de la musique pour lui était tellement intime et tellement excitante que je me sentais incapable de tenir pendant tout le dîner.

— Quand nous nous sommes rencontrés, tu as dit que tu ne le ferais pas, remarqua-t-il.

— Les choses ont changé.

— Alors es-tu prête à te servir de ton talent, de ce don octroyé à ta naissance, pour exprimer les sentiments que tu éprouves pour moi ?

Je m’écartai.

— Où veux-tu en venir ?

— L’argent est un moyen d’expression. Je sais que comparé à l’art, c’est un moyen vulgaire, mais c’est tout ce que j’ai. Et je veux que tu acceptes mon argent. Ça me rendrait heureux.

Si j’avais protesté, j’aurais eu l’impression de lui jeter au visage que son don à lui était grossier et sans intérêt, et que le mien était en revanche digne d’être partagé. Il m’avait bien piégée.

— Tu viens de m’embobiner, avec tes beaux discours.

Il esquissa une courbette.

— Capitaine du groupe d’éloquence à Loyola, pour vous servir.

— Rien de tel qu’une bonne éducation chez les jésuites, commentai-je avec ironie en m’éloignant. Maintenant, je vais pouvoir porter tous mes nouveaux dessous sans me sentir coupable.

Il me rattrapa par la main.

— Tu as dit que tu étais catholique, lança-t-il, alors tu te sens forcément coupable de quelque chose.

— Seulement jusqu’en quatrième. J’ai récité *Invictus*¹ pour la fête de fin d’année, ce qui m’a offert une belle porte de sortie de l’école paroissiale. En entrant au lycée public, je m’étais débarrassée de toute culpabilité.

Il me prit dans ses bras, m’embrassa.

— Un grand classique. Je l’ai fait en sixième. En quatrième, j’ai récité *If*², de Kipling.

— Oh, il est long, celui-là !

— Et il fallait que je le déclame avec *cœur*.

Je souris.

— Oui, moi aussi. Je me souviens encore d’*Invictus*. Attends voir... *Dans les ombres qui m’emprisonnent / Plus noires qu’au cœur de la terre...*

— *Je loue tous les dieux qui me donnent / Cette âme invincible et fière*³, poursuivit-il.

Il souleva ma tresse, m’embrassa la nuque puis les lèvres. Il était adorable. Ses baisers étaient profonds et ardents, sa langue jouait avec la mienne, ses doigts touchaient ma peau avec une audace parfaitement maîtrisée. Je me pressai contre lui pour sentir son érection. En entendant un toussotement, nous nous écartâmes brusquement.

Ally Mira se tenait derrière moi.

— Désolée de vous interrompre. Vous m’avez dit de vous prévenir quand le dîner serait prêt.

— Merci, dit Jonathan.

Il débita quelques phrases en tagalog. Ally Mira nous adressa à chacun un petit signe de tête et rejoignit l'homme d'un certain âge qui était resté à l'écart.

— Que lui as-tu dit ? m'enquis-je.

— Je l'ai remerciée et lui ai donné congé pour le reste de la soirée, répondit-il en me posant la main dans le dos. Je suis parfaitement capable de te servir du ragoût à la cuillère. Et j'en ai envie.

Nous rejoignîmes sans nous presser la table où trônaient assiettes de porcelaine et couverts en argent. Sur une desserte se trouvait le ragoût, dans un plat de service en argent lui aussi. Ally Mira et l'homme étaient partis vers un portail à l'arrière du jardin.

— Cet homme, c'est qui ?

— Son mari, Danilo. Ils habitent dans la maison du fond.

Le portail claqua derrière eux, et nous nous retrouvâmes seuls. Jonathan tira une chaise pour moi. Je restai plantée devant elle, entre Jonathan et la table. J'étais prête à m'asseoir, mais avant, je voulais un autre baiser. J'inclinai la tête vers lui, jusqu'à sentir son souffle sur mon visage, puis ouvris les lèvres.

Il tendit les bras, et je crus qu'il allait me prendre par la taille. À la place, il s'empara de mes lèvres et me plaqua contre lui d'une main. De l'autre, il tira sur la nappe d'un coup sec, envoyant valser toute la vaisselle. Les assiettes explosèrent sur le sol, et les couverts rebondirent à grand bruit. Il continua de se pencher sur moi, projetant d'autres assiettes à terre, jusqu'à ce qu'il m'ait clouée sur la table.

Tout en l'embrassant, je l'enserrai de mes jambes. Ma robe remonta sur mes hanches. Je me pressai contre lui. Sa bite était aussi dure qu'un poing fermé contre mon ventre. Il poussa un grognement étouffé, plaqua son bassin contre le mien. Puis il fouilla sous ma robe, trouva mon porte-jarretelles, glissa les doigts à l'intérieur.

— Je veux que tu portes ça tout le temps. Sous tes jeans. Au lit, quand je ne suis pas là. Je t'en achèterai d'autres. Quand nous ne serons pas ensemble, tu seras qui tu veux, mais sous tes vêtements, tu seras à moi. Compris ?

— Oui.

Il défit sa ceinture. Un frisson me parcourut les reins quand je le vis sortir sa queue. Entre mes jambes, ma culotte était trempée. Il l'écarta d'un geste brusque. Ses doigts cherchèrent l'entrée de ma fente mouillée. Brutalement, il en plongea deux dans ma chatte. Je poussai un cri de plaisir et écartai les jambes, envoyant promener un bol qui s'écrasa par terre.

— Tu es prête, dit-il d'une voix rauque en faisant aller et venir ses doigts avec violence. Il les fit courir contre la paroi supérieure de mon vagin jusqu'à ce que je ressente une sensation que je n'avais encore jamais éprouvée. Il continua de me caresser, les doigts en crochet sur un réseau de nerfs dans mon sexe, tandis que sa paume ouverte appuyait sur mon clitoris. Une secousse de plaisir me fit vaciller.

— Tu veux que je te baise ?

— Oui, Jonathan. S'il te plaît, baise-moi.

Il retira ses doigts et plongea sa bite dans ma fente.

— Oh, putain ! articulai-je avec peine.

Il se mit à bouger. Chacun de ses mouvements faisait mouche, m'arrachant des soupirs de plaisir. Il mit ses doigts dans ma bouche et je les suçai, savourant ma propre sève. Sa queue m'écartelait,

martelait mon clitoris, distendait l'entrée de mon sexe, et des chocs électriques me secouaient au rythme de ses va-et-vient. Il retira ses doigts de ma bouche et me souleva une jambe pour la poser sur son épaule. Il s'enfonça si loin en moi que je poussai un grand cri. Je me plaquai davantage contre lui, je le voulais en moi, comme une partie de moi. J'étais proche de l'orgasme et, comme s'il l'avait senti, il ralentit.

— Tout doux, petite déesse.

— Oh, je ne peux pas ! Je vais jouir.

— Non, attends.

— Je ne peux pas !

J'étais au bord d'une falaise, et on m'avait attaché à la cheville une corde reliée à un rocher. Le rocher était en train de basculer dans le vide, et j'allais le suivre jusqu'au fond du ravin.

— *Invictus*. Deuxième strophe, Monica, dit-il sans cesser de bouger en moi. Vas-y. *Dans l'étreinte des circonstances...* Lentement, et avec cœur, sinon tu reprends du début.

Sa voix était calme et posée au milieu du chaos de ses coups de rein dont chacun rapprochait le moment de mon explosion.

— Tu plaisantes, haletai-je. Je ne peux pas réciter *Invictus* maintenant.

Il se pencha pour me sucer un téton, laissant sur mon sein une ligne luisante, avant de relever la tête.

— Fais-le.

Bon sang, comment voulait-il que je me souvienne d'un texte de quatrième alors que j'étais en train de me faire baiser sur une table ? Il fallait que je résiste au besoin de céder à l'orgasme, que j'oublie le plaisir qui me ravageait pour pouvoir me le rappeler.

— *Dans l'étreinte des circonstances / Je n'ai ni frémi ni pleuré. Sous les coups sans pitié de la chance...* Oh, bordel, Jonathan !

Il me cloua les mains au-dessus de la tête et entonna le vers :

— *Mon front meurtri...* Et articule bien, chérie.

Ses mouvements s'accéléraient, de plus en plus précis et volontaires.

Je repris :

— *Mon front meurtri reste levé. En ce lieu de colère et de sang, Ne règnent que l'ombre et l'horreur, Et pourtant la menace du temps...*

— Ah, Monica ! Vas-y. fais-le.

Son visage avait rougi dans l'effort. Lui aussi voulait jouir, et à le voir ainsi tout en subissant ses coups de boutoir, je sentis le rocher basculer et dégringoler en bas de la falaise.

— *Toujours me trouvera sans peur*, hurlai-je à la lune.

Tandis que je poursuivais et que le rocher s'amenuisait dans sa chute, Jonathan bougeait au rythme du poème.

— *Aussi étroit soit le chemin / Et aussi lourde soit la peine...*

Il prononça la dernière strophe en même temps que moi :

— *Je suis maître de mon destin / Et de mon âme capitaine.*

— Oui, Monica.

— Oui !

Je fus la première à dégringoler de la falaise. Je criai son nom en sombrant dans un abîme de ténèbres et de feux d'artifice, les cuisses serrées autour de sa taille. J'aurais voulu l'enfermer entre mes bras, mais il les maintenait fermement tandis que ma chatte s'embrasait et se crispait, palpitante, comme pour l'aspirer au plus profond de moi. Cet orgasme venait des tréfonds de mon corps, m'électrisant la colonne vertébrale et l'arrière des cuisses. Je m'y abandonnai sans plus d'états d'âme.

À des kilomètres de là, je l'entendis pousser un grognement qui se mua bientôt en un râle de satisfaction. Le souffle coupé, je le sentis se tendre au-dessus de moi, et sa queue tressaillit en moi tandis qu'il jouissait. Il ferma les yeux, relâcha mes poignets et s'effondra sur moi.

Nous frissonnions ensemble, épuisés de plaisir, haletant au rythme d'un poème.

Notes

- [1.](#) *Invictus* est un court poème de l'Anglais William Ernest Henley, souvent cité dans la culture populaire. C'était notamment le poème préféré de Nelson Mandela.
- [2.](#) Traduit et popularisé par André Maurois sous le titre *Tu seras un homme, mon fils*.
- [3.](#) Version de la traductrice, ainsi que ce qui suit.

JONATHAN

J'admets avoir baisé plus souvent qu'à mon tour, et souvent de façon débridée. Je reconnais que certains de mes souvenirs dans ce domaine dépassent sans doute l'imagination de la plupart des hommes. J'ai fait faire mes quatre volontés à des femmes magnifiques, et nous avons fait exploser les compteurs. Mais ça ? Ça entrainait dans une nouvelle catégorie de baise, et nous avons d'emblée mis la barre très haut.

— Jonathan ? murmura-t-elle.

Sa voix me tira de l'état second dans lequel ces ébats m'avaient plongé. Je levai la tête et l'embrassai dans le cou.

— Monica.

— Ça va ?

— Non, dis-je.

— C'est vrai ?

Je posai mon nez sur le sien.

— Je plaisantais.

En bougeant, ma queue s'était retirée, et Monica poussa un soupir, comme si elle lui manquait.

— Il faudrait que j'aille aux toilettes.

— Je vais servir le dîner dans la cuisine.

Quand elle sourit, le monde s'embrasa autour de moi.

— Et cette fois, ajoutai-je, on mangera.

Je me redressai, et elle s'assit. Sa natte était à moitié défaite et sa robe était retroussée jusqu'à la taille. Elle avait perdu une chaussure. Je la retrouvai un peu plus loin, la lui enfilai, puis l'aidai à descendre de la table.

— Merci, dit-elle.

— Avec plaisir.

Je l'embrassai – impossible de faire autrement. Quand elle se tourna pour s'éloigner vers la maison, je lui caressai la nuque, comme si j'avais besoin de la retenir une seconde de plus auprès de moi. Je transférai les plats de la desserte dans la cuisine et mis la table. Une poignée de couverts à la main, je m'immobilisai.

Fourchettes à gauche de l'assiette, cuillère au-dessus. Mais si c'était une cuillère à soupe, n'allait-elle pas à droite ?

Si elle remarquait que je m'étais trompé, elle allait se moquer de moi, et ça me plairait tellement que je risquais de la prendre de nouveau sur la table. Or ce n'était pas envisageable : nous n'avions pas toute la nuit, et j'avais vraiment envie de partager un repas avec elle. Aussi, je disposai les cuillères à droite et la soupière entre les bols.

J'aimais beaucoup Monica. Elle était formidable. Exceptionnelle. Sublime et intelligente. Pourtant, tous ces qualificatifs me semblaient galvaudés. En prenant conscience que je n'avais pas de termes assez forts pour la décrire, une légère sensation de panique m'assaillit. Je perdais pied, et il fallait que je comprenne pourquoi.

L'absence de préservatif était certes quelque chose de nouveau, mais, en soi, ce n'était qu'un élément secondaire. Le fait que nous étions devenus suffisamment proches pour nous en passer, en revanche, était révélateur. Monica était belle, mais ce n'était pas mon genre de femme. En général, je préférais les blondes, alors ce n'était pas son physique qui expliquait mes états d'âme. Quand elle avait chanté au Frontage, elle était encore montée d'un cran dans mon estime, mais ce n'était pas la première artiste que je baisais depuis Jessica. Non, Monica était honnête et franche – des qualités que je ne rencontrais pas tous les jours et qu'elle portait très bien, mais qui n'expliquaient pas pourquoi, en sa présence, je me sentais à la fois séduit et apaisé.

J'avais oublié comment on disposait les serviettes. Merde. Où était Ally Mira quand j'avais besoin d'elle ?

Ce qui m'arrivait avec Monica sautait aux yeux, mais pas question que je prononce certains mots, même pas en pensée. Pour moi, il y avait des engagements et des sentiments qui étaient inaccessibles et devaient le rester. J'avais rejeté mon ex-femme et, avec elle, la passion qu'elle m'avait inspirée. Je le regrettais profondément, parce que si quelqu'un méritait des sentiments sincères et exaltés, c'était bien Monica.

Un homme bien lui aurait rendu sa liberté avant qu'elle tombe amoureuse – mieux valait une petite douleur que de grandes souffrances. Mais je la voulais, elle, bien plus que je n'avais désiré qui que ce fût depuis une éternité, et je l'aurais jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le supporter.

J'avais l'impression d'être un animal.

J'entendis le claquement de ses chaussures – aussi sexy que bon marché – dans le couloir. Quand elle entra dans la cuisine, je soupirai. Elle avait détaché ses cheveux, à l'exception d'une mince tresse qui partait de sa tempe. Elle avait beau sembler maîtresse d'elle-même, on voyait bien qu'elle venait de se faire baiser tout son soûl. Elle prit la main que je lui tendais.

— Je meurs de faim, dit-elle.

Je tirai la chaise pour qu'elle s'assoie, et elle contempla la table sans rien dire. Elle se pencha pour voir le contenu de la soupière. Sans doute se fichait-elle complètement de savoir de quel côté de l'assiette on posait la cuillère à soupe. Mais avec elle, je doutais même des choses les plus simples.

— Ça a l'air bon, dit-elle en s'asseyant.

Je remplis nos bols de ragoût. Elle posa sa serviette sur ses genoux et attendit que je prenne place avant de porter une cuillère à sa bouche et de souffler dessus.

— Je suis désolé, dis-je. Je pense que c'est plutôt froid.

— Oh, elle a mis des fleurs de bananier, génial !

Puis, pointant sa cuillère sur un autre plat :

— C'est du pinakbet¹ ? demanda-t-elle.

— Oui.

Je plantai ma fourchette dans un morceau de gombo et la portai à sa bouche. Elle ouvrit les lèvres, les referma autour du gombo puis les retira, ses dents effleurant à peine la fourchette.

— C'est bon, dit-elle en mâchant.

— Tu es déjà allée aux Philippines ?

Elle eut un sourire narquois.

— Je suis allée au Mexique.

— Pas plus loin que ça ? demandai-je en lui tendant une nouvelle bouchée de pinakbet.

— Non.

— Surprenant, commentai-je en nous servant du vin. Tu me semblais plus... plus expérimentée.

Elle haussa les épaules, et je remarquai une légère rougeur sur ses joues.

— Je n'ai pas non plus grandi dans un cocon. Il y a des tas de façons de s'attirer des ennuis dans un rayon de vingt kilomètres.

— Raconte.

Elle haussa de nouveau les épaules, prit une cuillerée de ragoût.

— Allez, insistai-je. Passons un marché : si tu me dis comment on s'attire des ennuis à Los Angeles, je te raconterai un truc qui te fera partir en courant.

À son regard, je devinai qu'elle pensait à bien autre chose qu'un échange d'anecdotes sans conséquence. Manifestement, elle ignorait que j'étais capable de lui narrer une histoire par le menu sans aborder les détails que je voulais lui cacher.

— Marché conclu, dit-elle.

— Honneur aux dames.

Elle prit une gorgée de vin, redressa les épaules, comme pour me mettre au défi de penser du mal d'elle. Puis elle avala, un peu vite, et je compris qu'au fond elle appréhendait ma réaction. J'affichai une impassibilité feinte – en réalité, je brûlais d'impatience de l'entendre.

— Un jour..., commença-t-elle.

— Continue.

— Je me suis piquée à l'héroïne.

Je faillis m'étouffer dans mon verre.

— C'était comment ?

— Génial.

— Vraiment ? Et tu ne l'as fait qu'une fois ?

— Oui.

— Tu ne vas rien me dire de plus, je dois me contenter de six mots dont un seul substantif

— Il faut d'abord que je mesure ta réaction.

— J'ai fréquenté des écoles privées, lui fis-je remarquer en nous resservant du vin. Mes amis finançaient les dealers et les producteurs pour assurer leur approvisionnement personnel. Alors comment une jolie petite catholique comme toi se retrouve-t-elle un jour avec une seringue dans le bras ?

— Je me suis fait tester depuis, tu sais. Je suis clean.

Je ne répondis pas, lui tendant à la place un peu de pinakbet qu'elle accepta. Je comptais lui donner la becquée jusqu'à ce qu'elle m'ait tout dit sur cet épisode de sa vie.

— Bon, d'accord, dit-elle après avoir avalé. C'était un peu comme... Le noyau d'un éclat de rire. Tu sais, ce sentiment de bien-être diffus que tu ressens juste avant que le rire sorte ? Sauf que le rire

évacue ce sentiment qui, ensuite, disparaît. Et dans ce cas, vu qu'il n'y avait pas le rire pour l'évacuer, la sensation était intense. Elle a pris racine dans mon cœur et s'est diffusée comme une supernova dans le reste de mon corps. Imagine ce sentiment fabuleux d'avant le rire qui grandit et s'installe. J'étais allongée, mais, en même temps, je volais. Enfin, au début, c'était comme ça, mais ensuite, j'ai éprouvé une tension, et je voulais l'évacuer parce que ça devenait douloureux. Émotionnellement douloureux. J'avais l'impression que si cette tension s'accroissait, j'allais exploser, et qu'il n'y aurait que du chagrin qui sortirait de moi.

Elle se tut, avala une gorgée de vin sans me regarder.

— Quand je suis redescendue, j'ai vomi. Je me sentais super mal. Normal, j'imagine. Mais je savais qu'il n'y a que la première fois qui soit géniale, et je n'avais pas envie de finir toxico. Même pas pour être Janis Joplin.

— Mais pourquoi l'avoir fait, même une seule fois ?

— Kevin... Je sais que tu es son plus grand fan. Il nous arrivait de faire des choses juste pour essayer, lui et moi. Tu sais, pour voir si ça valait vraiment le coup, ou si on pouvait s'en servir pour notre travail. On a fait des trucs idiots.

— Mais il ne t'a jamais attachée au lit ?

— Non.

— Quelle tristesse !

Elle éclata de rire.

— On a couru les yeux fermés. Traversé la ville pieds nus.

Et on a dormi un week-end entier à Skid Row².

Je réfléchis en silence – un peu trop longtemps, peut-être. Je l'imaginai enveloppée dans des couvertures moisies sous un pont d'autoroute, allongée sur des bris de verre, et à portée de main d'une population inconnue et dangereuse.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Est-ce qu'il a dormi ? Quand vous étiez à Skid Row ?

— Je suppose.

Je lui pris la main.

— Je ne pourrais pas fermer l'œil si je n'étais pas certain que tu es en sécurité. Je ne pourrais pas te mettre en danger ou regarder quelqu'un t'injecter une dose de drogue dans le bras.

— En ce qui me concerne, l'odeur d'urine m'a empêchée de dormir, et j'avais faim. À ce sujet, je vais me resservir de ce délicieux ragoût de queue de bœuf et toi, tu vas me raconter quelque chose qui me fera partir en courant. Sauf que ça ne marchera pas.

Elle avala une bouchée de ragoût et me dévisagea, certaine que ses sentiments allaient survivre à n'importe quelle révélation de ma part. J'avais un paquet de belles histoires juteuses qui ne la perturberaient pas d'un iota. Et autant qui nous entraîneraient dans des explications susceptibles de gâcher la soirée.

— Les escapades sexuelles, ça compte ? demandai-je.

— Bien sûr, dit-elle en baissant les yeux sur son bol.

Ce n'était peut-être pas une bonne idée. Je ne voulais pas la mettre en colère. Si elle m'avait raconté une histoire comme celle que j'envisageais de lui livrer, je me serais mis en colère, moi.

— Tu es sûre d’être sûre ?

— Tant que ta femme ne figure pas dans l’anecdote.

— Pourquoi ? En dehors du fait qu’elle n’est pas très portée sur les escapades.

— Je ne vais pas te mentir : ton ex ne fera jamais partie de mes personnes préférées.

Mais, pour moi, on ne parle pas de la vie sexuelle d’un couple marié. Alors...

Elle posa ses mains sur ses oreilles et clama :

— La la la, je n’entends rien, je n’entends rien !

Au cours des cinq minutes dont j’avais disposé pour réfléchir à ce que j’allais lui raconter, j’avais préparé une histoire où je couchais avec trois femmes à la fois. Une histoire qui était complètement vraie, absolument pas sexy, et drôle. Mais elle m’avait pris de court en respectant une femme qui lui avait menti et l’avait blessée, en honorant un vœu qui ne la concernait pas. Monica méritait mieux qu’un baratin que j’avais sorti une centaine de fois au club.

Je lui pris les poignets pour enlever les mains de ses oreilles. Elle me sourit.

— Je suis d’accord avec toi, dis-je. Rien qui concerne la couche maritale. Mais pour ce qui est du reste...

Je retirai mes mains et attrapai mon verre de vin, puis inspirai un grand coup.

— Il y a une différence entre un dominant et un porc, commençai-je.

— Ah oui ?

— Mon père, dis-je en me penchant vers elle, est un porc.

Elle faillit s’étrangler sur sa bouchée de ragoût.

— Ça va ? demandai-je.

— Oui... Tu comptes m’en dire plus ?

— J’ai fait ma puberté très tôt, repris-je. À treize ans, j’étais un homme. Peu avant mon quatorzième anniversaire, mon père m’a demandé pourquoi j’étais encore puceau.

La bouche pleine, elle me considéra avec ses grands yeux couleur chocolat.

— Et alors ?

— Il m’a arrangé un rendez-vous avec une fille. Une femme, plutôt. Rachel. Elle avait deux ans de plus que moi. C’était ma première fois. Et devine quoi ? Il s’est avéré que c’était la maîtresse de mon père.

Elle déglutit.

— Quel âge as-tu dis qu’elle avait ?

— Je sais que tu as fait le calcul. Et ton résultat est juste.

— Merde. Il t’a fait coucher avec sa maîtresse mineure ?

— Il a fait coucher son fils de quatorze ans avec sa maîtresse de seize, exactement. Un porc. Et tu devrais voir la tête que tu fais.

Les battements de son cœur étaient presque audibles. Elle écarta la nourriture dans son assiette, et je luttais pour garder mon sang-froid.

Après quelques instants, elle poussa un long soupir.

— Franchement, je ne m’attendais pas à ce que tu me racontes un truc pareil.

— Tu pensais que les riches n’avaient rien de honteux à cacher ?

Elle leva les sourcils, touilla son ragoût avec sa cuillère.

— Quelque chose comme ça.

J’éclatai de rire. En partie parce que révéler un fragment de cette histoire m’angoissait, mais aussi parce que j’étais soulagé qu’elle ne soit pas partie en courant. Pas encore, du moins.

Elle posa sa cuillère pour siroter son vin.

— Tu l’as revue ?

— Oui, mais pas dans les mêmes conditions. Pendant un moment, c’était assez houleux.

Je me raclai la gorge avant d’ajouter :

— Elle est morte.

— Oh, je suis désolée. Comment ?

— Accident de voiture. J’avais seize ans quand c’est arrivé.

J’aurais dû me taire bien avant d’évoquer l’accident. Si elle décidait de me questionner davantage à ce sujet, j’étais foutu. Alors je cessai de parler, tout simplement.

Elle attendit un moment puis se leva de sa chaise, se dirigea vers moi et me posa les mains sur les joues.

— Tu sais que tu es obligé de tout me raconter, n’est-ce pas ?

— Il n’y a rien d’autre, dis-je en glissant mes mains sous sa jupe jusqu’à sentir contre ma peau la dentelle du haut de ses bas. Et tu vas devoir retirer cette robe pour la suite du programme.

— On monte ?

J’introduisis un doigt sous les attaches du porte-jarretelles.

— Non.

— Où, alors ?

— Tu as fini de manger ?

— Oui.

Je l’attirai contre moi et l’embrassai férocement. Elle avait un goût d’épices philippins amoureuxment dosés et de vin blanc frais. J’avais de nouveau envie d’elle, mais nous étions attendus quelque part.

Notes

- [1.](#) Plat philippin à base de légumes étuvés dans une sauce aux crevettes ou au poisson.
- [2.](#) Quartier du centre de Los Angeles considéré depuis un siècle comme la « capitale américaine des sans-abri ».

MONICA

J'enfilai mon jean sans retirer mon porte-jarretelles. Dans cette tenue, je me sentais à la fois cochonne, sexy et sensuelle. En arrivant dans l'entrée, je trouvai la porte ouverte et entendis un rugissement de moteur dans l'allée.

Jonathan avait enfourché une moto aux allures de fusée, noire avec des touches de rouge. Le siège arrière semblait flotter dans le vide.

— Tiens donc, lançai-je en descendant prudemment les marches sur mes talons hauts. C'est nouveau, ou c'est un vieux machin que tu as déniché au fond de ton garage ?

— Je l'ai repérée en revendant ma Mercedes, dit-il en me tendant un casque du même noir mat que l'engin. Tu as déjà fait de la moto ?

— Oui, dis-je en enfilant le casque. J'ai fait du tout-terrain avec Kevin dans le parc de Sequoia. À la fin, j'étais couverte de boue jusqu'aux genoux, et j'avais la démarche d'un cow-boy qui aurait passé une semaine sur le dos d'une jument rétive. Et une fois, au lycée, Ivan Ikanovitch m'a emmenée à Ventura sur sa nouvelle BMW. Inutile de te dire que je suis rentrée en taxi.

— Alors allons-y, petite déesse. Ce trajet prend généralement quarante minutes, et nous en avons trente-cinq.

Je m'installai à l'arrière et enlaçai sa taille.

— Si tu m'avais laissée réciter *Invictus* aussi vite que je le voulais, on aurait été à l'heure.

Le portail s'ouvrit, comme s'il l'avait déclenché par la pensée, et il se tourna vers moi en tapotant mon casque.

— Ils sont équipés de micro ? demandai-je. Quelle classe !

Le feu au bout de la rue passa au vert et nous fonçâmes. Nous n'échangeâmes que quelques mots tandis qu'il prenait la direction de la 110. Comme il pouvait m'entendre, je fis de mon mieux pour ne pas couiner quand il prit de la vitesse. À la place, je m'appuyai contre lui, me repaissant de la sensation du cuir moelleux de son blouson et du crissement qu'il produisait contre le mien. Nous étions déjà en novembre, mais l'air qui fouettait mes vêtements était tiède.

Une autre pièce du puzzle s'était mise en place. Il avait quatorze ans quand son père lui avait prêté sa maîtresse. Sa première expérience sexuelle était entachée de malaise et d'une atmosphère familiale malsaine. Il était entré à l'institut psychiatrique à seize ans, juste quand cette fille était morte. À son insu, il m'avait fourni une partie de l'histoire : son passage à l'institut était lié aux mœurs douteuses de son père et à son penchant pour les mineurs, ainsi qu'à ses attentes absurdes vis-à-vis de la virilité de son fils.

Cela dit, il me manquait encore quelques pièces. Quelque chose ne tournait pas rond, mais cette explication était un début, et j'éprouvai une sorte de soulagement en songeant que lorsqu'il serait prêt, il répondrait à toutes les questions encore en suspens.

À cent trente kilomètres/heure, nous passâmes devant les gratte-ciel de la zone industrielle et les hauts bâtiments des magasins d'usine avec leur immenses baies vitrées étincelantes qui surplombaient

des quartiers ravagés par des émeutes, jusqu'à longer une zone résidentielle sans prétention.

Je glissai la main sous son blouson, puis sous sa chemise, caressant son ventre dur parsemé de poils fins. La chaleur de sa peau me rassurait, je me sentais en sécurité et aimée.

— Tu es en train de me faire des avances ? résonna sa voix dans mon casque.

— Pas à cette vitesse.

— Tant mieux, parce que dans deux heures, tu passes à la casserole.

— Je sais, fis-je en appuyant ma tête sur son dos. Tu es une vraie salope.

— Seulement avec toi, en ce moment.

Pourvu qu'il n'ait pas entendu mon soupir dans le micro ! J'avais choisi de lui faire confiance ; je savais que ce choix était conscient et, en tant que tel, faillible. Je savais qu'il pouvait me planter là à tout moment si l'envie l'en prenait. S'il avait vraiment fait une croix sur sa femme, il se trouverait sans difficulté une partenaire stable avec laquelle il aurait beaucoup plus de points communs qu'avec moi – comme l'argent, le statut social, des amis et des intérêts partagés.

Mais j'avais choisi, peut-être inconsidérément, de croire qu'il allait vouloir de moi pendant un certain temps. Parce que ça me rendait heureuse de croire ça.

Merde, j'étais foutue.

Il sortit de la voie rapide à Carson puis, après quelques virages, il ralentit en face d'un champ herbeux baigné de lumière où était posé un dirigeable.

— On est arrivé à temps, dit Jonathan en s'arrêtant près du grillage qui cernait le champ.

Un homme en t-shirt blanc et veste de vinyle s'approcha de nous, un porte-bloc à la main. Jonathan retira son casque. Sous les projecteurs, ses cheveux ébouriffés évoquaient une armée d'étoiles de mer en pleine débandade. Il les recoiffa avec ses doigts avant de se tourner vers l'homme au porte-bloc.

— Monsieur Drazen ?

— Oui.

— Vous êtes juste à l'heure. Garez votre moto dans le parking de gauche. Et amusez-vous bien.

— Ils en sont où ? demanda Jonathan.

J'enlevai mon casque, osant à peine imaginer l'état de ma propre coiffure dans cette lumière. Une botte de paille, sans aucun doute. Et ma petite tresse devait avoir l'air d'un *dreadlock*.

— Deux points de retard dans la deuxième. Leurs joueurs ont du mal à arriver sur la base, répondit l'homme.

Jonathan secoua la tête et redémarrâ la moto. Nous avançâmes vers le centre du parking et garâmes l'engin près d'un abri de tôle lesté par des blocs de ciment. Je descendis, et il mit la moto sur la béquille.

— De quoi parliez-vous ? demandai-je. Du match ? Ils perdent déjà ?

Jonathan descendit à son tour.

— Apparemment.

— On va monter dans le dirigeable ?

— Si tu es sage.

— Et on va au Dodger Stadium, c'est ça ? Sans vouloir m'avancer, le deuxième dirigeable arrive toujours vers la cinquième manche.

Je faisais de mon mieux pour masquer mon excitation, mais j'avais vécu toute ma vie derrière le Stadium, et je n'avais pas réussi à assister une seule fois à un match, même en qualification. À l'époque où je connaissais des gens dans le milieu, les Dodgers étaient au quatrième dessous. Et pendant leurs bonnes années, je ne traînais qu'avec des gens qui ne « donnaient pas dans le sport » parce que, pour eux, les activités d'équipes organisées étaient anticréatives, barbares et barbantes.

— Oui, dit Jonathan. On va voir le match depuis le ciel. Si tu bouges ton joli petit cul, en tout cas, parce qu'ils ne vont pas nous attendre longtemps.

Impossible de me retenir : je lui sautai dessus. Après tout, je suis un être de chair et de sang, et ce sang est du même bleu que l'équipe des Dodgers. Je l'embrassai, nouai mes jambes autour de lui. Il me rattrapa au vol, empoigna l'arrière de mes genoux, et m'emporta vers le dirigeable. L'engin produisait un bruit discret et pourtant assourdissant.

— Merci, murmurai-je à l'oreille de Jonathan avant qu'il me pose.

Il me prit la main avec un sourire ; manifestement, il était content de me voir si heureuse. Nous courûmes dans l'herbe vers le dirigeable, qui était beaucoup plus gros que je l'avais imaginé. Colossal. Écrasant. Sur son flanc s'étalait le nom d'une marque de pneus en lettres qui faisaient deux ou trois fois ma taille. Je n'entendis pas ce que disaient les hommes qui nous accueillirent, mais j'affichai mon plus beau sourire de serveuse. Et dans ce cas, il était sincère comme jamais.

On nous conduisit dans une nacelle pourvue de six sièges. Les deux à l'avant étaient ceux du pilote et du copilote, et on nous installa juste derrière eux. Dans notre dos se trouvaient deux hommes aux allures de businessmen. Il y avait des hublots partout, mais Jonathan s'assura de me laisser le siège qui offrait la meilleure vue. Je m'installai sans discuter. J'avais envie de lui parler, mais avec le bruit, c'était impossible. C'est alors que le copilote nous tendit des casques équipés de micros.

— Tu m'entends ? lança la voix de Jonathan dans mon casque.

— Oui. Et toi ?

— Cinq sur cinq.

— Trésor, lançai-je avec un sourire qui devait me fendre le visage en deux, toi et moi, ce soir, c'est dans la poche.

Dans la cabine, tout le monde éclata de rire. Évidemment, avec le casque, tout le monde m'avait entendue. Jonathan passa son bras autour de mes épaules, m'attira à lui et m'embrassa sur le front tout en riant. J'enfouis ma tête dans son cou.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, dit la voix claire du pilote, nous sommes habitués. Je suis Larry, et voici mon copilote, Rango. Nous décollerons pour Los Angeles dans quelques secondes. Arrivée prévue au-dessus du Dodger Stadium d'ici quarante minutes. Attention, le décollage peut surprendre les néophytes. Attachez vos ceintures.

Le bruit s'accrut. Je dénichai les sangles de la ceinture ; Jonathan m'aida à la boucler, puis il me prit la main. Quelques secondes plus tard, j'eus la sensation d'être éjectée d'une fusée. Larry manœuvra un volant de bois entre son siège et celui de Rango.

— Je vais vous mettre dans l'ambiance, intervint alors celui-ci. Nous sommes au milieu de la quatrième manche contre les Yankees de New York. Au moment où je vous parle, Cashen lance pour les Yankees.

Je fermai les paupières.

— Ouvre les yeux, dit la voix de Jonathan. Ces vols ne sont pas faciles à réserver, même pour moi.

J'obéis et le regardai dans la cabine sombre. Il me caressa la joue, sourit, et je me sentis protégée et

en sécurité. C'était peut-être une illusion, mais de le savoir ici avec moi, j'avais moins l'impression d'être un boulet de canon – j'étais en train de faire une escapade que je n'aurais jamais imaginée, même dans mes rêves les plus fous.

La ville s'étendait sous nos yeux comme un tapis étincelant tissé de rues, d'autoroutes et de parcs illuminés. J'étais incapable de détacher mes yeux de ce spectacle. Nous étions encore assez bas pour distinguer les voitures et les gens, mais suffisamment haut pour qu'ils ne soient plus que des points se déplaçant avec détermination. Ils allaient tous quelque part, et nous étions au-dessus d'eux, flottant dans le vent.

Le match tournait mal pour mon équipe. J'écoutai en silence les commentaires : dans la manche suivante, trois coureurs furent bloqués sur base, un batteur se vit refuser trois balles successives – après quoi il était forcément épuisé –, et un lancer sauvage manqua assommer Jose Inuego, le frappeur vedette de l'équipe.

Je sentis Jonathan se pencher sur moi pour regarder par la vitre. Il posa le menton sur mon épaule, m'embrassa dans le cou. Serrés l'un contre l'autre, nous contemplâmes la vue. À mesure que les minutes s'écoulaient, la nacelle se refroidissait et, malgré nos blousons, nous avions les doigts gelés. Je pris sa main entre mes genoux pour la réchauffer et enveloppai l'autre dans la mienne. Nous demeurâmes ainsi, son torse contre mon dos et son menton dans mon cou, jusqu'à ce que je reconnaisse Elysian Park. D'ici, je pouvais sans doute voir ma maison.

— Regarde ! m'écriai-je avec une voix d'enfant ravie. Je le vois !

J'eus l'impression qu'il s'écoulait une éternité avant que nous parvenions à la verticale du Stadium. Nous croisâmes un autre dirigeable qui s'en éloignait. Larry et Rango saluèrent les pilotes de la main. J'étais envahie par un sentiment de plénitude, comme si j'étais un élément parfaitement à sa place dans un ensemble harmonieux. Je n'avais éprouvé cette sensation qu'à la fac, pendant les répétitions de l'orchestre, et seulement quand tout se déroulait bien. Le percussionniste était parfaitement en rythme, le chef d'orchestre parlait une langue gestuelle aussi facile à déchiffrer que des phrases écrites sur une page, et nous étions tous emportés par la même vague. À mon grand regret, cette sensation se dissipa rapidement – plus que tout au monde, je voulais la retrouver. Retirant mon casque, je me tournai vers Jonathan. Dans les lueurs du tableau de commandes, ses yeux étincelaient. Il écarta son micro et je l'embrassai, me fichant bien qu'on nous voie. Je pressai mes lèvres contre les siennes, lui offris ma langue. Il libéra la main que je retenais entre mes genoux et la posa sur ma joue ; elle était chaude et douce. Le sentiment de sérénité m'envahit de nouveau, jusqu'à ce que la nacelle me semble inondée de lumière.

J'ouvris les yeux. Nous étions juste au-dessus du Stadium. Je lançai un dernier regard avide à Jonathan et articulai en silence :

— *Dans la poche.*

— *Je sais.*

C'était la première fois que je voyais un match dans ces conditions et, au début, je me sentis désorientée. J'étais habituée aux images de la télévision qui me permettaient de distinguer les moindres expressions du lanceur, ou à assister à des matchs depuis les gradins, où j'étais capable de prédire la direction de la balle rien qu'au bruit qu'elle faisait en rebondissant sur la batte. D'ici, les joueurs ressemblaient à de petites fleurs blanches sur un gazon parfait.

Je remis mon casque et me penchai vers la vitre. Le commentateur dissertait sur les statistiques de lancers et les joueurs sur base, et j'entendais les occupants de la nacelle qui faisaient plus ou moins la même chose. Les Yankees menaient. Joueurs en première et troisième base. Un dehors. Harvey

Rodriguez attendait son tour de frappe.

Larry coupa le moteur, et le bruit s'atténua.

— Nous allons rester en attente jusqu'à la pub et ensuite, on remet les gaz.

— Rodriguez est gaucher, me murmura Jonathan à l'oreille. Ils vont tenter le double jeu. Regarde le champ intérieur.

L'arrêt-court et le troisième base avancèrent les premiers de deux pas.

— Ils se dirigent vers le champ droit parce que les gauchers frappent dans cette direction, poursuivit Jonathan. Et un peu vers l'avant pour récupérer la balle au rebond et la remettre en seconde base en jeu forcé. Et aussi parce qu'il y a un joueur en troisième qui pourrait la rattraper en cas de mauvais lancer ou de balle sacrifiée.

— Mais si la balle est courte ? Ils vont la manquer, et ce sera la catastrophe. Le champ extérieur s'est un peu avancé, lui aussi. Je veux dire, Rodriguez n'aura pas de mal à jouer le sacrifice.

— C'est un risque à courir. Ils ont deux points de retard, donc si un joueur fait un *home run* sur une balle sacrifiée, c'est la poisse, mais en milieu de jeu, qu'il y ait deux ou trois points de retard, ça ne fait pas grande différence. Ils ont bien plus à gagner en tentant le double jeu.

Rodriguez se mit en position. Les bases étaient chargées. Il y avait des moments plus importants que d'autres dans un match, et ce n'étaient pas ceux où l'on commettait des fautes en arrêt-court, mais ceux où, toutes bases chargées, un seul joueur mettait le point, ou quand une balle était stoppée net. Ces moments étaient impossibles à prévoir, incontrôlables, et se déroulaient souvent dans un silence de mort. Comme la balle manquée qui aurait pu être une troisième prise. Ou quand le lanceur rattrapait une balle basse qui aurait pu envoyer un joueur ou deux au marbre. Ou un but-sur-balle pour charger les bases.

— Je ne veux pas voir ça ! m'exclamai-je en me cachant les yeux.

De toute façon, d'ici, je ne distinguais pas grand-chose. Juste des points blancs qui bougeaient, accompagnés par la voix du commentateur.

Mais Jonathan m'attrapa les poignets par-derrière et les écarta de mon visage.

— Allez, joue avec moi. Ne te défile pas.

— Bien, Monsieur, plaisantai-je.

Le champ intérieur avança pratiquement jusqu'à la ligne où la terre rejoignait le gazon, et je sentis Jonathan se tendre. Ses mains, désormais réchauffées, se posèrent sur mes avant-bras croisés.

— Je sais qu'ils vont essayer d'attraper le joueur sur le marbre, s'ils y sont obligés, dis-je.

— Oui.

Il m'embrassa dans le cou, une fois, deux fois, trois fois – toujours plus doucement, et plus longuement. Mon corps fourmillait de plaisir, et je dus prendre sur moi pour ne pas me laisser aller contre lui. J'aurais eu l'air d'une femme en chaleur – ce que j'étais, d'ailleurs.

Nous fûmes interrompus par le claquement d'une batte retentissant dans les casques que nous avions retirés. Les fleurs blanches s'éparpillèrent sur la pelouse. L'arrêt-court prit la balle, l'amena en seconde base puis Val Renault, un imposant défenseur connu pour sa frappe, lui prit la balle des mains et l'emporta vivement en première base, de manière assez précise pour compléter le double jeu.

Fin de la manche.

Une heure et demie plus tard, le match s'acheva – les Dodgers avaient gagné sur un *home run* et

s'étaient imposés pour un septième match. Au dernier retrait, les six passagers de la nacelle poussèrent un hurlement de joie. Nous nous tapâmes dans les mains avant de reprendre la direction de Carson.

MONICA

En descendant de la nacelle, j'avais les jambes en coton, mais Jonathan me soutint, un bras autour de la taille. Nous remerciâmes les employés qui arrimaient le dirigeable à l'aide de cordes et de poulies. À en croire leur expression ravie, s'occuper du dirigeable d'une entreprise de pneus était le plus beau métier du monde.

Nous rejoignîmes la moto main dans la main.

— Merci, dis-je. C'était sans doute un des cinq trucs les plus fantastiques que j'aie jamais faits.

— Un des *cinq* ?

— Des quatre, peut-être.

Il s'arrêta.

— Quoi ?

— C'était un compliment, dis-je en haussant les épaules.

Il pinça les lèvres. Avant que j'aie pu deviner si c'était de colère ou d'amusement, il plongea en avant et me jeta en travers de son épaule. Je poussai un cri strident et me débattis tandis qu'il courait en me trimballant comme un sac de pommes de terre. Il s'arrêta près de l'abri de tôle et me plaqua à grand bruit contre la paroi, les mains sur mes épaules.

— C'est quoi, les trois autres trucs fantastiques ? Je vais faire mieux.

— Et comment ? demandai-je.

— Je t'emmènerai sur la lune, et on sera rentrés à temps pour se coucher.

— Oh, Jonathan, la lune ? Sérieux ? fis-je en levant les yeux au ciel.

Il sourit largement.

— Tu vas prendre une sacrée fessée, tout à l'heure.

— Embrasse-moi d'abord, ça te fera peut-être remonter dans les scores.

Il me prit les mains, les ramena au-dessus de ma tête et m'embrassa. Ou, pour être plus précise, m'attaqua de tout son corps. Il me cloua les mains contre la tôle et plaqua son érection sur mon ventre tout en me dévorant le visage. Sa langue plongea entre mes lèvres sans douceur, comme s'il baisait ma bouche. Je me frottai frénétiquement contre lui avec un gémissement. Il me serra de plus belle, comme s'il voulait que je le supplie de me prendre malgré nos vêtements.

— Bonsoir, lança une voix.

Jonathan me lâcha les bras et se retourna. C'était l'un des types qui s'étaient escrimés à arrimer le dirigeable.

— On va fermer, dit-il.

— Merci, répondit Jonathan sans la moindre trace de honte ou d'embarras.

Il prit mon casque sur la moto et me le tendit avec un sourire aussi contagieux qu'une épidémie de grippe. Je m'emparai du casque, souriant moi aussi d'une oreille à l'autre.

Nous parlâmes peu pendant le trajet qui nous ramenait chez moi. Je me contentai de laisser reposer mon corps contre le sien, une main sous son t-shirt, me délectant de sa chaleur. À cent trente kilomètres/heure, je ne pouvais pas me permettre de le caresser, mais la tentation était forte.

Il arrêta la moto dans mon allée. Il était près de minuit, et j'avais mal partout.

— Tu entres ? demandai-je en lui prenant la main.

Il me tira contre lui.

— On joue ? Ou sinon, je te jette simplement par terre et je te baise ?

Les deux options étaient tentantes. Un peu de sexe sauvage avant de sombrer dans un sommeil réparateur, et ensuite je serais fraîche et dispose pour aller travailler demain matin. Mais quand il avait parlé de « jouer », j'avais senti mon sexe se mouiller et mon corps commencer à trembler d'excitation. Je lâchai sa main et restai bras ballants. Je voulais être sous son contrôle, sous sa domination, sous *lui*. Je voulais m'oublier en lui et oublier la honte de le désirer à ce point.

— Je veux jouer encore, dis-je. Monsieur.

— Alors monte, et attends-moi sous le porche.

Quand je me retournai, il me claqua les fesses avec force. Étouffant un cri, je me dirigeai vers l'entrée.

Jonathan descendit de moto, mais, au lieu de me rejoindre, il resta sur le trottoir. Pendant quelques instants, il contempla la maison, puis traversa la rue et recommença son manège. Alors, seulement, il revint dans l'allée et monta sur la terrasse.

— On peut te voir de la rue.

— Oui, Monsieur.

— Ça veut dire que tu vas devoir attendre d'être entrée pour te déshabiller.

À cause de la colline abrupte et du voisinage plutôt calme, ma rue était déserte la nuit. Si plus de deux personnes y passaient entre minuit et huit heures du matin, ce serait une grande première. Peu importait, de toute façon. Jonathan me considéra longuement, l'air de réfléchir. Je connaissais cette expression. Il construisait le jeu. Planté sur la terrasse, il regarda de nouveau la rue avant de dire :

— Viens par ici, ma petite déesse.

J'obéis, le cœur battant d'impatience, me tournant dos à la rue.

— Déboutonne ton jean.

Je m'exécutai.

— Maintenant, baisse la fermeture.

Je dévoilai mon porte-jarretelles et le haut de mes tout nouveaux dessous – déjà généreusement baptisés. Il me caressa le ventre, effleurant la dentelle.

— Touche-toi.

Il regarda ma main plonger dans mon pantalon. Après nos baisers délicats dans le dirigeable et le trajet sur la moto, j'étais prête pour lui. Je tressaillis quand mes doigts rencontrèrent ma chatte enflée et trempée. Je me cambrai de plaisir, et il me prit le menton.

— Redresse-toi.

Il tira mon menton vers le haut, me forçant à me tenir bien droite et à regarder en l'air.

— Tu es mouillée ?

— Très mouillée, Monsieur.

— Et qu’aimerais-tu que je fasse ?

— Je voudrais que vous me baisiez, Monsieur.

— Montre-moi ta main.

Je sortis la main de mon pantalon et la lui tendis, luisante de sève. Il embrassa le bout de mes doigts avant de les mettre dans sa bouche. J’étouffai un cri quand il passa la langue dessus pour les nettoyer. Je l’imaginai faisant la même chose sur ma chatte, et je me cambrai de nouveau.

— Tu es délicieuse, dit-il.

— Merci.

— Bon, tu te rappelles la position de départ ?

— Oui, Monsieur.

— Et notre *safeword* ?

— Mandarine, Monsieur.

— Alors entre, déshabille-toi, et attends-moi en position de départ. Dans la pièce que tu veux, dit-il avec un sourire en coin. Je te laisse soixante secondes, et tu as intérêt à être prête.

Je déverrouillai ma porte et entrai. Où aller ? Je voulais participer au jeu. Le surprendre. Lui en donner pour son argent. J’écartai donc la chambre d’emblée – trop classique. La salle de bain... pas question, elle était trop mal rangée. Le salon était équipé d’un canapé confortable, et je pouvais prendre la pose sur la table basse. C’était une bonne option, sauf que le salon se trouvait juste en face de la porte d’entrée – il allait quasiment me marcher dessus en entrant, alors quel intérêt ?

Tout en parcourant la maison, je me déshabillai, fourrant mon t-shirt dans le panier à linge et poussant mes chaussures dans un coin. Non, pas les chaussures. Je les récupérerai.

J’allumai le plafonnier du couloir ainsi que toutes les lampes qui offraient une lumière chaude et indirecte. À en juger par sa maison et son bureau, Jonathan préférait ce genre d’éclairage. En entendant la porte de chêne craquer, je m’empressai de retirer mon jean et de remettre mes chaussures.

Je me mis à quatre pattes dans la cuisine, derrière le comptoir, les genoux et la joue contre le lino, les mains entre les jambes, au niveau des chevilles. J’avais une vue imprenable sur le dessous du plan de travail. Pas très sexy. Je tournai la tête vers la table. C’était mieux.

J’entendis Jonathan fermer la porte puis se diriger dans le salon. Il avança dans le couloir et jusque dans la chambre où je n’étais pas. Son odeur flottait dans l’air, et je m’en emplis les poumons, impatiente, la chatte offerte – l’incarnation même de l’excitation.

J’entendis ses pas se rapprocher.

— La cuisine. Petite déesse, tu es magnifique.

Ses bottes entrèrent dans mon champ de vision.

— La cuisine, répéta-t-il d’une voix pensive.

La porte du frigo s’ouvrit, et sa lumière inonda la pièce.

— Qu’est-ce que tu manges ?

— Je mange au travail, ils fournissent les repas. Et ici, je commande des plats.

Il poussa un grognement. D’ici, je ne le voyais pas, mais je sentais néanmoins qu’il était contrarié. Il referma le frigo, et seules les lumières du couloir vinrent éclairer la pièce. Jonathan se mit à

siffloter. Au début, je ne reconnus pas l'air, jusqu'à ce qu'il entonne le refrain. *Under my skin*, le morceau que je chantais le soir de sa visite surprise au Frontage.

J'entendis des bruits – un tiroir qui s'ouvrait, le froissement de sacs plastique. Mon cœur s'arrêta : des sacs plastiques ? Qu'est-ce qu'il faisait avec ça ? Il les vidait, les remplissait ?

J'étais incapable de voir ce qu'il trafiquait sans changer de position et, malgré ma panique, je n'étais pas encore prête à arrêter le jeu. Sauf que la panique, ça ne m'amuse pas.

— Jonathan ?

Un silence, puis :

— Monica ?

— Tu ne vas pas me mettre un sac sur la tête, n'est-ce pas ?

Nouveau silence. Il entra dans mon champ de vision, son visage à un mètre quatre-vingt-dix au-dessus du mien.

— Jamais.

Je me détendis aussitôt.

— Merci, Monsieur.

Au changement des vibrations dans ma gorge, je pris conscience que si Jonathan avait une voix de dominateur, j'avais bel et bien celle d'une soumise. J'atténuais toutes mes consonnes, et mes voyelles étaient aspirées. Soudain, je me sentis stupide, dans cette position – les fesses en l'air au milieu de la cuisine, en talons aiguilles et les mains sur les chevilles, tandis que mon pseudo-petit ami, habillé de pied en cap, farfouillait dans les placards. Ce changement d'atmosphère était de ma faute, mais il était hors de question que j'aie peur une seconde de plus.

De nouveau, ses bottes apparurent devant moi. Elles étaient du même brun que son blouson et, avec son jean, l'ensemble était terriblement sexy.

— Reparlons de cette fameuse position de départ.

Il s'agenouilla à côté de moi et me caressa le dos et les fesses jusqu'à effleurer ma fente.

— Ça..., dit-il en abattant sa main sur mes fesses, ce n'est pas la position de départ.

Je poussai un cri, et il me fessa de nouveau. Ma peau s'était enflammée d'un coup, et il exacerba la sensation en la caressant à l'endroit où il avait frappé.

— Relève les fesses, dit-il en les giflant à la base.

Je poussai sur mes genoux.

— Encore.

Je crus qu'il allait me frapper, mais à la place, il me caressa, m'arrachant un gémissement qui se mua en cri quand il abattit de nouveau sa main.

Je levai haut le cul, non parce que je voulais qu'il cesse de me fesser, mais parce que je voulais faire ça bien. J'avais les reins cambrés et la chatte à découvert. Mon souffle était court. Je le vis à la périphérie de mon champ de vision, agenouillé près de moi dans son t-shirt à manches longues et son jean, la main prête à s'abattre sur moi avec la force d'une ceinture de cuir. Je poussai un long soupir. La douleur avait fait place au plaisir.

— Le but de tout cela, dit-il, c'est que tu sois tout à fait prête pour moi. Il faut que je puisse voir si ton con est mouillé. Tu comprends ?

— Oui, Monsieur.

Il fit courir un doigt sur mon dos, entre mes fesses et jusqu'à ma fente, formant un cercle rapide autour de mon clitoris avant de remonter.

— Si tu es à quatre pattes, je peux le voir.

J'étais incapable de parler.

— Pardon, Monica, mais je ne t'ai pas entendue.

Il me frappa l'arrière des cuisses, juste au-dessous de la chatte. Une brûlure, puis le plaisir s'épanouit comme un millier de fleurs.

— Oui murmurai-je.

Il me frappa de nouveau.

— Pardon ?

Je poussai un grand cri.

— Chut. Un peu de tenue.

— Oui, haletai-je.

— Oui, quoi ?

Je connaissais ce jeu. Si je voulais qu'il continue – et je le voulais –, je savais comment faire.

— Juste oui.

Il me fessa encore ; cette fois, sa main atterrit sur ma chatte, et je ravalai un autre cri.

— Monica, tu veux quelque chose ?

— Recommence, s'il te plaît.

J'avais gémi cette phrase sans l'articuler, mais il comprit. Et il obéit. Encore et encore, de plus en plus fort. Plus la douleur était forte, plus le plaisir était grand. Mon cul devait être écarlate, mais ma chatte en voulait encore. Entre chaque coup, il me caressait pour accentuer les fourmillements cuisants, puis retenait ses gifles jusqu'à ce que je me sente mourir d'impatience. Chaque fois que sa main s'abattait, le plaisir explosait entre mes jambes. Je crus qu'il allait continuer encore longtemps, qu'il allait me faire défaillir de souffrance et de plaisir, mais soudain il s'arrêta, se déplaça derrière moi et me prit une fesse dans chaque main. Il m'embrassa le cul, doucement, attisant la brûlure de ma peau sous ses lèvres. Il m'écarta les fesses et caressa ma fente du pouce.

— Comment te sens-tu, petite déesse ?

— Belle.

— Bien.

M'attrapant par les cheveux, il me redressa pour me mettre à genoux. Il vint alors s'accroupir en face de moi, une poignée de sacs plastiques à la main.

— Tes poignets.

Je les lui tendis. Il avait étiré les sacs et les avait noués ensemble. Quand il me prit les mains pour les attacher, je me sentis à la fois excitée et soulagée. Ses gestes étaient assurés et délicats, et il fredonnait un vieil air de Sinatra qui me ferait penser à lui jusqu'à la fin de mes jours.

Quand mes poignets furent liés, il me fit basculer en arrière, mains au-dessus de la tête, et attacha mes entraves de plastique à la poignée d'un tiroir. Lorsqu'il se pencha sur moi pour serrer le nœud, je humai son odeur à travers son t-shirt. Ce parfum, mêlé à celui de cette scène où je me faisais attacher et baiser, devenait l'odeur de l'abandon le plus parfait, celle d'un concert dont chaque note était coordonnée par un chef d'orchestre de génie. Quand il eut fini, il fit glisser ses mains le long de

mes bras et de mes flancs, remonta pour me caresser les seins, puis m'allongea sur le sol jusqu'à ce que mes bras soient tendus au-dessus de moi.

— Parfait, dit-il, plus pour lui que pour moi.

Il m'écarta les jambes et me remonta les genoux de chaque côté de la poitrine. Puis il recula, contemplant son œuvre. Je voyais son érection distendre son pantalon, et j'avais envie de le toucher. Mais j'étais attachée, et dans une position de soumission totale.

Jonathan retira son t-shirt, et j'eus encore plus envie de lui. Je voulais caresser les poils de son torse, de son ventre, en suivre la ligne jusqu'à sa queue. Quand il retira son jean, elle jaillit de son caleçon, superbe. Pourvu qu'il me la mette dans la bouche ! J'avais envie de la dévorer, de la sentir au fond de ma gorge pendant que j'avais les mains attachées à un tiroir. Je voulais le voir jouir dans cette position, voir sa tête partir en arrière quand il exploserait entre mes lèvres.

Il prit quelque chose sur le comptoir avant de s'agenouiller entre mes jambes.

— Petite déesse, ce truc a été fait si souvent que c'en est presque barbant, dit-il en levant une bombe de crème chantilly. Toi et moi, on est trop bien pour ça. Mais dans deux semaines, elle sera bonne à jeter, et il faut qu'on parle du contenu de ton frigo.

— Oui, Monsieur.

— Ouvre.

J'ouvris la bouche, et il y mit un peu de crème. Avant que j'aie pu avaler, il m'embrassa. La crème se mêla à nos langues et me coula le long du menton. Sans cesser de m'embrasser, il posa la bombe froide sur mes tétons, et un frisson de plaisir me parcourut le corps. Il s'écarta et arrosa mes seins de crème, me décorant comme un gâteau. Il lécha la chantilly puis me suçà les tétons avant de les mordre. J'étouffai un cri et relevai les genoux. Se redressant, il observa la bombe.

— Cet embout est intéressant, à vrai dire, dit-il.

— Il n'y a que toi pour trouver ça intéressant.

Il posa l'extrémité de la bombe sur mon sternum, en enfonça la pointe dans ma peau.

— Pardon ?

— Il n'y a que vous, Monsieur, corrigeai-je en réprimant un sourire ou un clin d'œil.

Inutile de gâcher l'ambiance deux fois dans la même séance.

La bombe était dotée d'un embout de plastique pointu qui faisait sortir la crème sous forme de serpent. Quand il le plaçait sur la peau sensible de ma poitrine et de mon ventre et le faisait glisser tout en m'aspergeant de chantilly, les sensations que j'éprouvais allaient bien au-delà de la caresse moelleuse de la crème. L'embout raclait ma peau, me mettant les nerfs à vif, et quand la chantilly froide la touchait, ces sensations se trouvaient décuplées. C'était glacé. Doux. Bien plus que de la crème sur ma peau, oui. Le plaisir puissance mille. Ensuite, il lécha la crème, transformant le froid en une délicieuse brûlure, et la douceur en une rugosité sensuelle sous sa langue.

Jonathan tira la bombe jusque sous le bijou de mon nombril, puis à l'entrée de mon sexe – sa langue suivait de près. Je poussai un soupir à l'idée de ce qui m'attendait, puis un petit gémissement.

— Chut. Sois sage, murmura-t-il.

Il fit glisser la bombe et son embout pointu, puis sa langue, à l'intérieur de mes cuisses. Quand il reposa la bombe pour toucher mon sexe du bout de la langue, je n'étais plus qu'une masse de désir brûlant. Il lécha lentement toute la longueur de ma fente et je me tordis sous sa caresse, gémissante et

arc-boutée aux liens de plastique qui m'emprisonnaient.

Il fit remonter sa langue sur mon ventre, puis jusqu'à ma bouche, et il m'embrassa. Je l'accueillis avec avidité, savourant l'étrange saveur de la chantilly mêlée au goût de mon sexe.

— Que veux-tu ? demanda-t-il.

— Je te veux toi.

— Tu m'as.

— Je veux ta queue en moi.

— Quand ?

— S'il vous plaît, Monsieur, haletai-je. Votre heure sera la mienne, mais maintenant, ce serait bien.

Souriant, il s'agenouilla au-dessus de moi et m'écarta les jambes. Des doigts, il me caressa la chatte. Mon bassin se souleva, et j'écartai encore plus les jambes, le suppliant sans un mot. Une main posée sur un placard et l'autre guidant sa queue, il s'enfonça en moi en quelques coups de reins avant de se retirer. Les yeux fermés, il gémit. En le voyant ainsi submergé de plaisir, la brûlure dans mon ventre s'accrut. Il me pénétra de nouveau, plus fort, cette fois ; malgré tous mes efforts, je ne pus retenir un cri.

— Tu me veux comment, Monica ?

J'avais le droit de lui demander ? Et comment le voulais-je, en réalité ? Sans doute d'une façon qui me faisait peur.

— Je veux te faire plaisir, murmurai-je.

C'était la vérité, mais pas la vraie réponse. Ma chatte avait presque pris le contrôle, c'était elle qui parlait. Je m'efforçai de reprendre un peu la main, pour éviter d'avoir à avouer certaines choses à Jonathan.

— Tu me fais plaisir, dit-il en allant et venant en moi avec force et lenteur. Et moi, comment puis-je te faire plaisir ? Dis-moi. Dis-moi ce que tu veux.

Je n'étais pas loin de jouir. L'incandescence de ma chatte m'empêchait de me concentrer sur ma réponse. Il accéléra un peu et, avant que j'aie le temps d'avoir peur de ce qui allait sortir de ma bouche, je répondis :

— Prends-moi. Sers-toi de moi.

Il s'enfonça en moi de toute sa longueur puis se mit à me pilonner. Fort. Profond. Vite. Comme si son unique objectif était de jouir. Il posa une main sur un de mes seins et le pinça. L'arrière de mes cuisses échauffées par la fessée qu'il m'avait donnée me faisait mal chaque fois que sa peau entrait en contact avec la mienne. Piégée sous son corps, réduite à l'état d'objet, je sentis toutes mes peurs se dissiper. Avec Jonathan, j'étais en sécurité, et dans un état d'abandon si total et si sincère qu'il se transformait en béatitude.

— Jonathan, je suis...

Impossible de parler. Il me baisait trop fort, je n'avais plus d'air dans les poumons.

— Vas-y, haleta-t-il, lui aussi à bout de souffle. Oui.

— Oh...

S'il m'avait intimé de me taire, je ne l'aurais pas entendu tellement je criais fort. Un son qui n'était même pas une voyelle, qui partait de la base de mes reins pour enfler jusqu'à ma bouche. Ma chatte se crispa autour de sa bite, et un grand spasme me secoua. Il pesa sur mes épaules sans cesser de me

baiser sauvagement tandis que je jouissais dans une série d'explosions – j'étais devenue un tambour qu'on martelait à toute vitesse et tellement fort qu'il était chauffé à blanc.

Son nom franchit mes lèvres, encore et encore. *Jonathan. Jonathan. Jonathan.*

Il ralentit le rythme. Il n'avait pas encore joui, et je voulais qu'il le fasse. Je voulais posséder son orgasme comme il avait possédé le mien.

— Monsieur, dis-je tandis que son visage se rapprochait du mien. Servez-vous de moi pour votre plaisir. S'il vous plaît. Prenez-moi.

Bon sang, qu'étais-je devenue ? Une vraie salope ! Quand il sourit à l'idée de ce qu'il allait me faire, je sentis une nouvelle vague de plaisir déferler dans mon ventre.

Il m'embrassa puis, tendant la main vers le comptoir, attrapa quelque chose. Un couteau à viande. Quand il me libéra de la poignée du tiroir, j'étais toujours hors d'haleine. En revanche, mes poignets étaient toujours attachés. Il se leva, un sourire démoniaque sur les lèvres.

— À genoux, petite déesse.

Comme mes mains liées entravaient mes mouvements, il m'attrapa par les bras pour m'aider à me retourner. Ma chatte palpitait et, quand je fus à genoux, je sentis un liquide chaud me couler entre les cuisses. Il se tenait debout devant moi, sa bite luisante de sève devant mes yeux. Il était mon maître. Il était la douleur entre les jambes, le désir dans mon ventre, la brûlure sur ma peau, l'incarnation parfaite de ma reconnaissance.

Je sentis sa main derrière mon crâne, qui m'attrapait par les cheveux et me poussait la tête en avant. J'ouvris la bouche, et il avança le bassin pour y guider sa queue humide. Je sentis le goût acide de mon sexe sur le sien. Lentement, il s'enfonça de toute sa longueur et poussa un grognement, rejetant la tête en arrière de la même manière que la première fois que mes lèvres avaient touché sa bite. Je respirai avant de le reprendre dans ma bouche, lentement, faisant courir ma langue sur sa peau fine et tendue. Il se retira légèrement puis s'enfonça de nouveau, tout au fond, jusqu'à ce que mon nez entre en contact avec son ventre.

J'avais la bouche pleine de sa queue longue et dure. J'émis un gémissement étouffé.

— Regarde-moi.

Je levai les yeux. Son visage était tendu d'excitation. Je me penchai en arrière tout en le regardant, laissant sa queue glisser hors de ma bouche.

— Tu es à moi, dit-il.

Il resserra sa prise sur ma tête, me tirant douloureusement les cheveux, puis s'enfonça de nouveau dans ma bouche.

Ses yeux se fermèrent un instant, et un long soupir lui échappa.

— Ah... Oui, c'est ça. Tu es à moi, articula-t-il lentement.

Sans me quitter des yeux, il accéléra ses allées et venues. Je devais respirer par le nez et me concentrer pour ne pas le perdre, continuer de le regarder, ouvrir ma gorge en grand pour qu'il baise bien ma bouche.

— Monica, murmura-t-il en fermant un instant les yeux. Monica, Monica, je vais jouir, trésor. Prends-la toute.

Il poussa un grognement et je le laissai s'enfoncer encore plus, jusqu'au fond de ma gorge. Je sentais la base de sa bite palpiter contre ma lèvre.

— Putain, murmura-t-il comme une prière, tandis qu'il se cambrait, entre supplication et extase.

Ses yeux se refermèrent et, après un dernier grognement, il se retira, le sexe couvert de salive et de sperme.

— Tout va bien, Monsieur ? demandai-je avec un sourire satisfait.

Il m'avait attaché les mains et imposé son rythme, mais son orgasme m'appartenait. De nouveau, il attrapa le couteau à viande, et je levai les mains. Après avoir tranché mes liens, il se pencha pour me prendre dans ses bras. Quand il me souleva, j'enroulai mes jambes autour de sa taille et posai la tête sur son épaule. Il me porta hors de la cuisine, comme un enfant.

JONATHAN

Comment un homme peut-il se sentir déchiré et entier à la fois ?

Être sous la couette avec elle et la regarder ne me suffisait pas. J’entremêlai mes jambes aux siennes, lui caressai le visage pendant qu’elle parlait, lui tins la main.

Quand je l’avais portée hors de la cuisine, elle était collante de la tête aux pieds. Ses cheveux étaient emmêlés. Ses fesses étaient rouges et douloureuses. Son cou était couvert de sperme.

Je l’emmenai directement à la salle de bain pour que nous nous douchions. Nous nous savonnâmes, nous embrassâmes et rîmes, mais elle était épuisée. Ses paupières étaient lourdes et ses gestes ralentis. Quand nous fûmes propres, je l’enveloppai d’une serviette et lui brossai les cheveux. Comme elle insistait pour que je les tresse, je les nattai maladroitement, histoire d’en finir. Puis je la portai au lit.

— Je suis désolé d’avoir gâché l’ambiance, quand tu as sorti les sacs plastique, murmura-t-elle.

Je lui caressai la joue.

— Ne t’en fais pas. Je n’ai pas l’intention de t’asphyxier, Monica, c’est bien au-delà de mes limites.

— J’ai eu peur.

— Je sais. Et je ne veux pas non plus que tu aies peur.

— J’aurais dû mettre ça sur la liste.

— On en fera une nouvelle.

Je posai la main sur son front, laissai glisser mes doigts sur ses paupières pour les fermer.

— Tu es mon roi, Jonathan.

Elle avait rouvert les yeux, péniblement. Je l’embrassai, semant des baisers sur ses paupières, ses joues, son nez, ses lèvres, puis de nouveau ses paupières pour les forcer à se fermer. Quand elles cessèrent de s’ouvrir, je sus qu’elle s’était endormie. J’allais pouvoir me reposer.

Ce qui se révéla finalement impossible. Tout en regardant par la fenêtre de sa chambre, je repassai toute la soirée dans ma tête. Des chiens aboyaient. Une sirène de police retentit au loin avant de s’évanouir quelques instants plus tard. Monica gémit un instant dans son sommeil puis se tut. Elle avait cru que je voulais l’étouffer. Elle avait cru que j’allais lui mettre un sac plastique sur la tête jusqu’à ce que son corps soit pris de convulsions. Pour le plaisir.

Manifestement, elle ne me faisait pas encore pleinement confiance. Il faudrait du temps, et de la patience. Je ne m’étais pas laissé aller avec une femme depuis Jessica, à qui j’avais beaucoup trop donné. Ma relation avec Monica ne pouvait aller que dans une direction : droit dans le mur. J’allais finir dans un état lamentable, craquer pendant une assemblée d’actionnaires, pleurer comme...

Non, je ne devais pas penser à ça.

C’était toujours au plus noir de la nuit, quand tout le monde dormait, que ces idées m’assaillaient. Je n’avais jamais été un gros dormeur – à la fin de mon adolescence, je faisais des nuits de quatre heures maximum. Mes relations d’affaires avec l’Asie étaient idéales dans ce contexte : je pouvais passer des appels téléphoniques, envoyer des e-mails. Coucher avec beaucoup de femmes permettait

aussi de faire taire un peu la voix, mais au beau milieu de la nuit, je finissais toujours par me retrouver seul. Et là, elle débarquait.

La voix de mon père. La voix qui me disait que tous mes échecs étaient irréversibles, que mes erreurs étaient des jugs sous lesquels je pouvais m'effondrer ou que je pouvais porter si je devenais assez fort, mais dont je ne me débarrasserais jamais. En épousant Jessica, je m'étais convaincu que c'était la seule bonne chose que j'aie jamais faite. J'avais tout gâché en essayant de la faire entrer dans mes fantasmes sexuels. Si je m'étais tu, si j'avais fait les choses à sa manière, j'aurais pu être heureux. Au plus noir de la nuit, j'étais déchiré par le regret d'avoir fait passer mes désirs avant l'amour. Désespéré. Le matin venu, la voix s'endormait. Ces tourments m'assaillaient en boucle, nuit après nuit, jusqu'à ce que je me mette à redouter le coucher du soleil.

Cette nuit-là, la voix était réduite à un murmure d'avertissement. Elle me disait que je pouvais sombrer de nouveau, très facilement. C'était aussi simple que de trébucher sur un trottoir ou me couper en me rasant – il suffisait d'un écart de concentration, et je pouvais perdre pied. Un seul instant d'inattention, et ce serait la chute.

Je me forçai à fermer les yeux et à écouter la respiration de Monica. Enfin, je m'endormis.

MONICA

Quand je m'éveillai à 5 h 16, j'avais mal partout. Aux pieds, à cause des talons aiguilles. Aux genoux, à cause de ma position dans la cuisine. À la chatte, parce que je m'étais fait baiser deux fois, et fort. Au cul, à cause de la fessée. Aux seins, qu'il avait pincés et mordus. Et j'avais de nouveau envie de Jonathan. Il devait y avoir une petite parcelle de mon corps qui n'était pas douloureuse, et Jonathan allait devoir la trouver et la baiser.

J'entendis sa voix ; elle me paraissait lointaine. Je compris alors qu'il n'était plus à côté de moi. Il était dans le jardin sur le côté de la maison, face à l'allée, en train de parler au téléphone. Après être passée aux toilettes et avoir enfilé un peignoir et des pantoufles, je le rejoignis dehors.

Il était assis à une petite table que j'avais trouvée au coin d'Echo Park Avenue et de Montana. Le coude sur le plateau de verre, il écrivait quelque chose dans un carnet tout en pianotant de l'autre main sur son téléphone.

— Bonjour ! lançai-je.

Il tendit le bras pour me faire asseoir sur ses genoux.

— Bonjour.

Je tressaillis quand mes fesses entrèrent en contact avec ses cuisses.

— Désolé, dit-il en voyant ma réaction. Enfin, pas vraiment.

— Moi non plus.

Malgré la douleur, j'étais parvenue à m'asseoir.

— Il faut que j'aille à Washington dans quelques jours. Pour une semaine, peut-être. Un représentant du Congrès de l'Arkansas refuse que je construisse des hôtels à l'étranger. J'ai rendez-vous pour lui faire de la lèche.

Il n'était pas seulement en train de me dire qu'il devait partir. Il s'excusait. Je l'embrassai avec passion, les doigts enfouis dans ses cheveux.

— Je sais qu'avant de me rencontrer, tu voyageais beaucoup, observai-je.

— Tu vas pouvoir t'occuper en mon absence ? demanda-t-il.

— De la façon la plus ennuyeuse qui soit, oui.

Glissant la main entre mes jambes, il caressa l'intérieur de ma cuisse.

— Que vas-tu faire ?

— Je t'appellerai la nuit, murmurai-je.

— Et quoi d'autre ?

Du bout des doigts, il effleura ma chatte.

— Je t'enverrai des textos chaque fois que je penserai à toi. C'est-à-dire, tout le temps.

J'ouvris les jambes.

— D'accord.

— J'irai travailler, aussi.

— Oui.

Il souffla dans mon cou. Ses doigts étaient tout près de ma fente douloureuse, mais déjà trempée.

— Il faut que je travaille sur le projet du B.C. Modern, ajoutai-je. On a pris du retard.

Sa main se figea.

— Pendant que je serai parti ?

Je me tendis, un peu contrariée. Merde.

— Faut-il que j'arrête de travailler quand tu n'es pas là ?

Je te rappelle que tu voyages beaucoup.

— Je devrais peut-être t'emmener partout avec moi.

Je me levai et m'assis sur le fauteuil en face de lui.

— Tu crois que je vais aller coucher avec quelqu'un d'autre dès que tu auras le dos tourné, c'est ça ? Pour me prends-tu ?

Un bras posé sur l'accoudoir, il se frotta les yeux. Je sentais bouillonner en moi une colère que seul refroidissait le souvenir de ce que sa femme lui avait fait. Jonathan avait besoin d'être rassuré, pas agressé. Même s'il ne m'aimait pas et ne pouvait pas m'aimer, il était immature de ma part de penser qu'il était dénué de sentiments et de traumatismes.

— Je te fais confiance, dit-il. Mais pas à lui.

Je me penchai en avant et, d'une voix plus douce, lui dis :

— Ça pourrait être un gros coup pour moi. Kevin est reconnu...

— Je ne veux pas entendre ce nom.

— Alors comment sommes-nous censés parler de ça ? Je veux dire, tu me fais confiance, mais pas à lui. Tu crois qu'il va me violer ?

Je croisai les jambes, et il me regarda en silence pendant un long moment. J'aurais pu parier deux semaines de pourboires qu'il hésitait à me dire quelque chose ou à me faire une quelconque révélation, mais à la place, il détourna les yeux et tapota sur son carnet. Au bout de quelques instants, il demanda :

— Penses-tu que son installation à l'« Eclipse » soit révélatrice de la façon dont il peut te traiter ?

— C'est Kevin Wainwright. Il exprime ses émotions les plus violentes, se refroidit d'un coup, et ensuite il tire la chasse pour évacuer tout ce qui ne lui est pas utile.

Alors pour ce qui est de cette installation, je n'ai jamais vu ses esquisses préparatoires, mais à mon avis, quelqu'un a dû acheter une pile de dessins où une femme brune se fait éventrer, ou pire.

— Et le projet sur lequel vous travaillez, il se présente comment ? À quoi ressemblent les premières esquisses ?

Comme il ne me quittait pas des yeux, ma réaction n'avait pas pu lui échapper. Je rougis, tendue – l'atelier de Kevin regorgeait de dessins pornographiques. Était-ce là-dessus qu'il comptait travailler avec moi ? Est-ce que nous parlions d'amour, de sexe, ou des deux ? M'étais-je montrée naïve ?

— Tu ne peux pas t'interposer entre moi et mon travail, Jonathan.

— Il veut te faire du mal, Monica.

— Il en serait incapable.

— Tu te trompes, je t'assure.

Je croisai les bras d'un air défiant.

— Tu as quelque chose à me dire, ou quoi ?

Il déglutit, les yeux rivés sur moi. Je soutins son regard, les mains moites et le cœur battant. Cette situation me mettait affreusement mal à l'aise, mais je ne baisserais pas les bras.

— J'ai quelque chose à te dire, en effet, reprit-il enfin.

— D'accord.

— Quand j'affirme que tu es à moi, c'est seulement une façon de parler. Ça ne veut pas dire que ta vie ne t'appartient pas, ou que tu es un objet que je peux jeter quand j'en ai assez. Ça veut dire que je suis directement responsable de ton bien-être. Si je sens que ta santé ou ton bonheur sont menacés, j'interviendrai pour te protéger, même si tu ne veux pas.

Ces paroles froides et pragmatiques, sans détour ni hyperboles, me firent monter les larmes aux yeux. Merde.

— Tu ne peux pas m'empêcher de travailler, dis-je en respirant fort pour refouler les larmes. Tu as ma parole. Je suis à toi. Tu es le seul homme que je veux. Je sais ce que tu as vécu, avant...

— Monica, tu n'entends pas ce que je te dis...

— Si, je l'entends. Tu penses que Kevin veut me faire du mal, et je te dis qu'il n'en aura la possibilité que si je lui donne mon corps – ce que je ne ferai pas.

Il se pencha, comme s'il voulait me toucher sans pouvoir s'y résoudre.

— Tu as dit toi-même qu'il passe du chaud au froid, puis qu'il crée son œuvre. C'est peut-être toi, l'œuvre.

— Je ne peux pas arrêter ma carrière pour des *peut-être*, rétorquai-je, les yeux baissés sur mes mains tremblantes. Quand je dis que tu es un roi, c'est vrai. Tu diriges le monde. Tu as tout. Tu peux faire ce que tu veux. Moi, je ne suis personne. Je n'ai rien à moi. Je pourrais mourir demain, et dans un an, tout le monde m'aurait oubliée. Comme Gabby. Si je n'enregistre pas sa musique, elle disparaîtra, et si je te laisse m'empêcher de faire ce que je veux, je disparaîtrai aussi.

Cette fois, je pleurais pour de bon – avec de grosses larmes et de petits reniflements. Il fouilla dans sa poche, et je sus qu'il allait en sortir un de ses luxueux mouchoirs. C'était la deuxième fois que je pleurais devant lui, et je détestais ça. Pleurer n'était pas dans mes habitudes, pas du tout. Ça ne me soulageait pas, au contraire – après, mes yeux étaient gonflés et j'avais honte.

Je lui pris la main avant qu'il sorte le fameux mouchoir.

— Ne t'arrête surtout pas de parler parce que je fais une putain de crise d'hystérie. Continue.

— Euh, je voulais juste dire : « souffle ».

— Inutile.

Je m'éclaircis la voix, inclinai la tête et me frottai le coin des yeux. Puis j'affichai mon sourire « spécial clients ».

— Tu vois ? C'est réglé.

Il me prit les poignets, me fit lever et asseoir sur ses genoux, puis m'enlaça.

— Tu crois que je pourrais t'oublier si facilement ? dit-il, son visage si près du mien que je distinguais les nuances bleues dans ses yeux verts.

— L.A. est pleine de jolies filles. Tu en trouveras une autre.

Comme il faisait mine de répondre – sans doute allait-il me sortir des paroles rassurantes à deux sous qui me feraient sentir encore plus insignifiante –, je posai mes doigts sur ses lèvres et murmurai :

— Chut. Un peu de tenue.

Il sourit, embrassa ma main.

— Nous serons tous oubliés un jour, dit-il. Chacun d’entre nous. Même les artistes et les riches.

— Ma voix pourrait survivre.

— Mais avec quel message ? Ce moment que nous vivons maintenant, dans ton petit jardin, c’est ce qui nous définit, et pourtant, dans un an, ce ne sera plus qu’une bribe de souvenir. Et tout aura changé.

— Tu es nihiliste, Jonathan ? demandai-je d’un ton taquin tout en lui caressant les joues.

— Je crois à beaucoup de choses. À toi, pour commencer. Toi, et ta loyauté envers ton amie. La façon dont tu as pris soin d’elle et continues de le faire.

Il m’embrassa et garda son visage tout près du mien, au point que je sentais son souffle sur mes lèvres.

— Laisse-moi prendre soin de toi, d’accord ?

— Dans une certaine limite.

— Je veux faire venir quelqu’un pour remplir ton frigo.

— Non.

— Ton verrou est cassé. Le jour où j’ai dit que ta porte était ouverte, ce n’était pas vrai. J’ai poussé le pêne de la poignée avec une carte de crédit. Le verrou n’est même pas installé correctement.

— Je vais le réparer.

— Je ferai venir quelqu’un.

Il avait de nouveau glissé sa main entre mes jambes et me caressait les cuisses.

— Jonathan, c’est moi qui l’ai posé la première fois, je peux le refaire.

— Ah oui, c’est pour ça qu’il marche si bien ?

Je pinçai les lèvres, et il me prit la main.

— Je ne mets pas tes compétences en doute, reprit-il, mais je ne crois pas que ton plus grand talent soit d’installer un verrou. À moins que tu veuilles devenir le premier serrurier chantant de Los Angeles ?

— D’accord, soupirai-je en posant ma tête sur son épaule. Tu vas pouvoir m’enfermer à double tour.

— Il en faut sur toutes les portes.

— Si ça peut te faire plaisir.

— Disons que ça me tranquilliserait.

Du bout des doigts, il effleura un point entre mes jambes, et je sentis la sève affluer dans mon sexe. Il caressa ma fente, s’arrêta sur mon clitoris, et je retins un petit cri de douleur et de plaisir mêlés.

— Écarte les jambes pour moi.

— On recommence ?

— Oui.

Nous changeâmes de position pour que je lui tourne le dos. Un cliquètement de ceinture, un sifflement de glissière, et sa queue fut libérée. Je posai les mains sur la table tandis qu’il m’enlaçait pour m’écarter davantage les jambes.

— Ouvre encore, dit-il. Je veux que tu me sentes bien.

Il m'écartela jusqu'à la douleur, puis arracha mon peignoir. Une fois de plus, il était habillé et moi nue. Exposée, vulnérable. Sa queue descendit le long de mes reins et trouva la source de ma moiteur. Je m'y empalai de tout mon poids, gémis en sentant combien elle s'enfonçait loin dans mon sexe maltraité et aimé. C'était douloureux et sublime.

Nos mains se rencontrèrent entre nos jambes pour toucher l'endroit où nous nous rejoignons. Tour à tour nous explorions mon clitoris et sa hampe quand elle sortait de moi avant de replonger à nouveau. Je caressai ses couilles sous son caleçon. Nos mains devenaient frénétiques, nos doigts s'emmêlaient, nos paumes se frottaient. Il en laissa remonter une sur mon ventre pour me saisir un sein et tordre sa pointe entre deux doigts. J'étais folle de ses caresses, avide et passionnée. Il me tira contre lui jusqu'à ce que ma tête repose contre son épaule, et me murmura à l'oreille :

— Tu es à moi, déesse.

Je gémis, proche de l'extase que me promettaient ses mains, ma sève, et la bite palpitante qui bougeait en moi.

— À moi, dit-il en appuyant sur mes mains serrées à la base de sa queue trempée. Ça, c'est nous, ensemble. Ça m'appartient. Ce corps est mon terrain de jeu. Ta douleur est à moi. Ton orgasme est à moi. Ton désir est à moi. Tes pensées cochonnes sont à moi.

— Je vais jouir.

— Dis-le.

J'étais tout près d'exploser, mais je voulais le dire avant, dire ce qu'il attendait. Je me tournai pour lui murmurer à l'oreille.

— Je suis à toi. Mon plaisir est à toi. Ma chatte mouillée est à toi. Je t'appartiens, Jonathan. Tu es le maître de mes baisers.

— Bon sang, tu n'es pas mal non plus...

Il donna un coup de reins et je me redressai pour l'accompagner en rythme. Il déplaça ma main entre mes jambes pour que ma paume caresse à la fois sa queue et mon clitoris. C'était sublime, mouillé, terrestre, céleste, électrique. Je m'empalai violemment sur lui avec un cri, et l'orgasme me secoua, crispant ma chatte autour de sa bite, pliant mon corps en deux, se tendant puis se détendant comme un ressort dans mon ventre.

Il bougea encore un peu, puis je sentis ses mains agripper mes hanches, ses doigts s'enfoncer dans ma chair. Il l'avait fait. Il avait trouvé le seul endroit de mon corps où je n'avais pas mal, et à présent, il le pétrissait avec violence tout en me faisant aller et venir sur lui de plus en plus fort.

Il poussa un grognement étouffé et, dans un ultime coup de reins, il jouit en moi tout en répétant mon nom.

— Monica, Monica, Monica...

JONATHAN

J'éprouvais un malaise lancinant. Pas forcément dû au fait que j'abandonnais Monica pour partir à Washington, mais à cause de la fréquence et de la durée de mes voyages à venir. J'avais confiance en ses intentions, mais pas en sa capacité à prendre les bonnes décisions. Elle avait plus ou moins admis que Kevin entretenait vis-à-vis d'elle des pensées vengeresses, mais pour elle, cela faisait partie du processus artistique.

Avait-elle perdu la tête ? Si elle attendait de Darren qu'il la protège, elle se mettait le doigt dans l'œil. Ce type était une mère poule. Si elle tombait malade, il la mettrait au lit et lui préparerait de la soupe, mais si ce malade de Kevin décidait de mettre à exécution les horreurs que j'avais vues dans ses dessins, Darren ne servirait à rien.

Et je ne me sentais pas beaucoup plus utile.

La preuve : à peine étais-je entré sur la 101, trop loin d'elle à présent pour faire demi-tour, que je commençai à penser à la prochaine fois que je la verrais. D'ici là, rien ne pourrait détourner mes pensées de Monica. J'avais déjà envie de la goûter de nouveau, de sentir ses jambes enroulées autour de ma taille, d'entendre ses soupirs, ses cris. Je voulais agir. Faire quelque chose. Un geste qui la rapprocherait de moi. Une action quelconque qui puisse la lier à moi quand j'étais loin.

Je me sentais comme un vieil avaré loin de son trésor. Elle me manquait, et j'en voulais *plus*. Plus de temps. Plus de sexe. Plus de rires. Je me demandais si chacune de mes sœurs l'apprécierait. Comment elles allaient réagir. Sur les sept, cinq allaient l'adorer, ce qui me réchauffa le cœur. Sauf qu'au lieu de me reconforter, cette chaleur s'accrut jusqu'à se transformer en une douloureuse brûlure. J'avais laissé mes pensées s'égarer. Quelque chose s'était passé depuis cette nuit, quand j'avais embrassé ses paupières. Il était de mon devoir de la protéger, de prendre soin d'elle. C'était une responsabilité dont, pour être honnête, je me réjouissais.

MONICA

Jonathan était parti que depuis quelques heures. J'étais retournée directement au lit. Vers huit heures, je fus réveillée par un bruit devant chez moi – une sorte de grondement sourd. On aurait dit que quelqu'un jouait du tuba dans un placard. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre : un pick-up Ford aussi long qu'un bus était en train de se garer dans mon allée, bloquant ma voiture.

J'enfilai rapidement mes vêtements de la veille et me précipitai vers l'entrée. De toute évidence, le chauffeur s'était trompé de maison. Quand j'ouvris, il était déjà devant la porte. Un mètre quatre-vingt-dix. Une muraille de muscles avec un visage à l'avenant et une chevelure blonde qui ne semblait pas avoir vu un peigne depuis un bon moment.

— Pour le docteur Thorensen, c'est la maison d'à côté, dis-je.

— Je cherche la résidence Faulkner.

J'examinai son polo. Le logo sur la poitrine indiquait « Fondations & Cie ». Le prénom « Dave » était brodé juste au-dessus. Bien sûr : Jonathan avait dit qu'il enverrait quelqu'un pour les fondations de la maison.

— Je ne vous attendais pas si tôt, remarquai-je.

— Les affaires sont plutôt calmes, en ce moment. En tout cas, je suis venu jeter un coup d'œil. Vérifier l'ampleur des dégâts, si vous permettez.

— Il faut que j'aille travailler. Vous avez besoin de moi ?

— Non, juste de votre vide sanitaire. Vous avez un chien, peut-être ? Il va me mordre ?

— Pas de chien, non, mais c'est moi qui vais vous mordre si je suis en retard ! Il faut que je sorte ma Honda.

Il éclata de rire et se précipita vers sa camionnette. Je retournai à l'intérieur pour aller me préparer. En sortant de la douche, j'entendis un bruit dans la chambre de Gabby. Je sortis dans le couloir sur la pointe des pieds et trouvai Darren en train de faire des piles de numéros de *Hollywood Reporters*.

— Monica, dit-il avec un geste pour désigner la serviette dont je m'étais enveloppée, je reste un homme, tu sais ?

— Tu aurais pu frapper.

— Oui, et je serais resté une demi-heure à poireauter à l'entrée.

— Non, sérieusement. J'ai un petit ami, tu aurais pu nous surprendre en train de faire des trucs...

— Oui, c'est vrai. Toujours aussi coquine, Monica, dit-il en souriant. Surtout, ne change rien.

J'arrachai la serviette que j'avais nouée en turban sur mes cheveux et l'abattis sur lui.

— C'est une nouvelle pratique sexuelle ? demanda-t-il, amusé.

Je le fouettai de nouveau, et il rattrapa la serviette au vol. J'aurais bien aimé la reprendre, mais pour cela il aurait fallu que je lâche celle qui me ceignait le corps.

— Tu pourrais aller t'habiller, s'il te plaît ? demanda Darren en me rendant la serviette.

Je me ruai dans ma chambre. Pendant que j'enfilais un jean et un t-shirt, je l'entendis derrière le mur qui continuait à farfouiller chez Gabby. Quand j'allai le retrouver, il était en train de manipuler des enveloppes kraft d'un air absent, comme s'il se demandait s'il allait se débarrasser de l'ensemble ou les trier une par une.

— C'est quoi, ce camion devant chez toi ? demanda-t-il.

— Mes fondations sont en train de s'effondrer. Ou plutôt, elles s'effondrent déjà.

— Sans déconner ? Comment tu vas payer les travaux ?

Comme je ne répondais pas, il agita la main, l'air de retenir un flot de reproches.

— On peut arrêter de se disputer ? demandai-je.

— Se disputer ? Qui se dispute ? Tu parles de l'autre fois, quand tu m'as giflé sur le parking ?

— Oui.

— Je pensais que c'étaient juste des préliminaires.

Il plaisantait, mais je décelai une note sombre dans sa voix.

Je sentis mes joues s'enflammer. Je ne voulais pas qu'il sache. Je voulais que personne ne sache. Il avait dû m'imaginer attachée et bâillonnée, comme la fille que j'avais vue avec Kevin suspendue au bar, avec sa culotte trempée et le sperme qui lui coulait de la bouche. Combien de temps Darren allait-il continuer d'éviter mon regard ? J'avais l'impression qu'il avait perdu pas mal d'estime pour moi, et cette idée m'était insupportable.

Je décidai de changer de sujet :

— On devrait soit tout jeter, soit tout garder, dis-je en désignant la pile de papiers et d'enveloppes. Trier, c'est ça qui te rend triste.

— Elle a passé tellement temps sur ces trucs. Je trouve ça trop affreux de tout balancer.

— C'est surtout que ça semble trop facile. Et que tu as peur de regretter.

— C'est minable. Mais toutes les solutions me paraissent minables.

— Ce n'est pas comme si tu la jetais, *elle*.

Sans réfléchir, je sortis quelques enveloppes de la pile. Certaines étaient particulièrement épaisses. Sur d'autres, Gabby avait dessiné des sortes d'organigrammes. Il y en avait d'autres, très minces, qui devaient à peine contenir l'ébauche d'une idée.

— Elle me manque, murmurai-je. Je pense tout le temps à elle. J'aurais dû l'appeler quand ils ont changé le lieu d'enregistrement. Je n'aurais pas dû faire cette maquette sans elle. Je suis désolée, Darren, tellement désolée. J'ai l'impression de t'avoir enlevé ta sœur.

Incapable de le regarder en face, j'avais les yeux rivés sur cette pile sans fin d'enveloppes qu'elle avait laissées derrière elle comme un héritage.

— Ce n'est pas ta faute, Monica. C'était un accident idiot.

— Non. Arrête de me défendre. Elle s'est suicidée parce qu'elle a été mise hors circuit. Tu le sais, et je le sais.

— Non ! s'exclama-t-il en haussant la voix, l'index tendu. Il y a deux scénarios possibles, et toi, tu choisis celui où tu es coupable ? Désolé, mais non. Si tu aimes te faire taper dessus pendant les séances de sexe, c'est ton problème, mais ce masochisme sentimental, c'est de la connerie !

— Que je sois responsable ou non, elle s'est suicidée ! hurlai-je.

— Non. Elle ne s'est pas suicidée, grogna Darren, les dents serrées.

Si j'endossais la responsabilité de la mort de Gabby, il faudrait qu'il en prenne sa part lui aussi. Parce qu'il ne l'avait pas assez surveillée, n'avait pas compté ses médicaments. On pouvait continuer à tourner en rond comme ça pendant une éternité.

— D'accord, fis-je d'une voix plus calme. C'était un putain d'accident. Je suis désolée.

— Moi aussi.

Maintenant que nous étions d'accord sur tout et sur rien, nous examinâmes les enveloppes, touchant ce que Gabby avait eu entre les mains, comme pour communier avec elle.

— Je peux tout emporter chez moi, dit-il enfin.

Débarrasser cette chambre. Il te faut un nouveau coloc.

La question ne m'avait pas effleuré l'esprit. Je payais mes factures mécaniquement, comme un robot. Comme elles étaient de toute façon prélevées sur mon compte, je n'avais pas l'impression que quoi que ce soit ait changé depuis la mort de Gabby. Sauf qu'à ce rythme je serais bientôt à découvert.

Je m'aperçus alors que je ne voulais pas que cette chambre soit débarrassée. Je ne voulais pas que quelqu'un d'autre vienne y habiter. Gabby était comme ma sœur, et c'était la seule. Rien ne devait bouger dans cette pièce tant que je ne serais pas prête. Et c'était loin d'être le cas.

— Combien tu paies pour ton studio ? demandai-je à Darren.

— Pas beaucoup. Pourquoi ? Tu veux que j'emménage ?

— Oui. Viens habiter ici. Avec moi.

— Ici ? dans cette pièce ?

— Tu peux prendre ma chambre. Ou le salon. Je peux nettoyer le garage.

Ça me paraissait la chose la plus raisonnable du monde. Nous resterions ensemble. L'idée du contraire me faisait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur.

Il continua de trier les enveloppes, comme s'il refusait de me regarder dans les yeux.

— Et que va dire ton nouveau petit ami ?

— Je m'en fiche.

— Demande-lui quand même.

— Je n'ai pas besoin de sa permission pour vivre ma vie, Darren.

— Ce n'est pas une question de permission, mais de courtoisie, dit-il en levant enfin les yeux vers moi. Sérieusement. Au cas où tu l'aurais oublié, toi et moi avons été intimes. Les mecs sont très sensibles à ce genre de choses, crois-moi. J'aimerais bien venir habiter ici, mais pas si ça doit mettre en danger ta relation avec ce type. Même si je ne la comprends pas.

— Très bien.

Je tendis la main, oubliant que mes poignets étaient couverts d'ecchymoses après la séance de la veille dans la cuisine.

— Putain, Monica, souffla-t-il.

Sans réfléchir, je les cachai dans mon dos. Quelle idiote. Je m'humiliais toute seule.

— Ce n'est rien, dis-je.

Il tendit les mains.

— Je peux voir ?

— Non.

— S'il te plaît ? Je ne te ferai pas de sermon.

Comme je ne bougeais pas, il répéta « s'il te plaît », et je finis par mettre mes mains dans les siennes. Il les tourna et les retourna, examinant les dégâts. Je n'arrivais pas à le regarder. Je savais

quelle tête il faisait, et quelles images lui traversaient l'esprit. Elles ne devaient pas être loin de la vérité. Moi, nue par terre, jambes écartées, genoux levés, les mains liées et tendues au-dessus de moi. Pour peu que son imagination soit fertile, Darren me voyait déjà asphyxiée, battue, sodomisée... n'importe quelle perversion impraticable pour lui – mais dans sa tête, c'était moi qu'il voyait et qu'il entendait.

— Il y a un problème ? demandai-je.

Il lâcha mes mains.

— Si ça ne te pose pas de problème à toi, ça ne m'en pose pas non plus.

— Tu es sûr ?

— Sûr ? Non, mais pas loin.

Je l'enlaçai et l'étreignis de toutes mes forces. Il me berça un moment puis me planta un gros baiser sur la joue. En entendant frapper à la porte, je m'écartai pour aller répondre. Par la fenêtre, j'aperçus une femme massive d'une cinquantaine d'années qui portait une mallette de cuir cabossée.

— Bonjour, lançai-je en lui ouvrant. Vous devez être le serrurier.

— C'est bien ça. Je m'appelle Benita.

Je la fis entrer.

— C'est ce verrou, il est mal posé... Si vous pouviez arranger ça.

Elle le tripota un instant.

— Euh, on m'a dit de remplacer tous les verrous par des Kleigs.

Je fis la moue. Je n'avais pas les moyens de me payer des Kleigs, évidemment, mais j'avais accepté.

— J'ai trois portes. Une devant, une derrière, une sur le côté.

— C'est noté. Il faut aussi que je vérifie les fenêtres.

Inutile de discuter, n'est-ce pas ? Après tout, elle ne faisait que son travail.

— Très bien. Je dois partir travailler. Vous n'avez pas besoin de moi ici ?

— Non, juste de votre clé. Je la laisserai avec les nouvelles dans une boîte devant. Le code, c'est 987. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir.

Elle me tendit sa carte. Quand je la pris, je vis ses yeux s'écarquiller devant l'état de mes poignets.

Je la remerciai et retournai dans ma chambre. En mettant mes bagues, je m'aperçus qu'en effet, mes poignets étaient affreusement noirs. J'avais l'air d'une otage tout juste libérée. J'enfilai des bracelets pour couvrir mes hématomes. J'allais devoir en trouver qui soient moins lâches – chaque fois que je soulèverais un plateau ils allaient glisser et mes bleus se verraient.

Ce fut exactement ce qui se passa. J'étais au boulot depuis à peine une demi-heure quand Debbie les remarqua. Quand j'arrivai au bar, elle fit glisser mes bracelets avant de me regarder d'un air inquisiteur.

— Tout se passe bien ? demanda-t-elle.

Je savais exactement ce qu'elle voulait dire.

— Très bien, merci.

J'étais sûre d'avoir rougi. Elle me sourit puis disparut.

Je servis quelques tables, échangeai une série de commentaires sarcastiques avec Robert, tout cela

en affichant un sourire stupide sans doute à l'opposé de celui que j'arborais généralement pour mes clients. Debbie m'intercepta alors que je me rendais aux toilettes et me tendit un sac de velours noir serré par un cordon.

— Mets ça.

Elle repartit aussitôt, comme si elle avait plus important à faire que me donner des explications.

Arrivée dans les toilettes, j'ouvris le sac. Il renfermait deux bracelets en argent martelé et incrustés de pierres rouges, très larges – au moins cinq centimètres. Ils paraissaient plus lourds qu'ils ne l'étaient. Je les enfilai et, quand je levai les bras, ils restèrent en place.

— Excellent tuyau, dis-je à Debbie en revenant.

— Je ne veux pas que les clients pensent qu'on t'attache dans la cave entre deux services.

— Merci.

— Tu es heureuse ? demanda-t-elle en désignant les bracelets – mais je savais qu'en réalité elle parlait des bleus. C'est bon, pour toi ?

Debbie connaissait Jonathan, et à sa voix j'avais compris qu'elle était plutôt dominatrice. Je savais qu'elle savait – peut-être pas dans les moindres détails, mais dans les grandes lignes. Le mot « déplacé » était trop faible en imaginant lui parler de ma relation avec Jonathan.

— Sur le moment, ça me plaît beaucoup, répondis-je pourtant. Mais hors contexte, quand j'y pense, j'ai l'impression que je devrais avoir honte. En tant que femme. Je suis désolée, je...

J'étais allée trop loin.

— Ne le sois pas. Tu es ce que tu es. Tu n'as pas à t'en excuser, ni auprès de moi, ni auprès de personne. Et surtout pas auprès de toi-même. Ni des féministes. Faire ce qu'on veut dans l'intimité, c'est excellent pour l'ego. Allez, au boulot, maintenant.

— D'accord.

En rentrant chez moi cet après-midi-là, je vis que la rue était encombrée de voitures, et que le type des fondations était toujours dans mon allée. Impossible de m'y garer. Je trouvai une place en bas du quartier et remontai la colline à pied, regrettant de ne pas porter de baskets. Je traversai devant ma maison, juste à côté d'un monospace vert. Je connaissais la plupart des voitures de mon petit quartier, mais parfois, un véhicule inconnu venait s'y garer quand le parking du café en bas était complet. Ce monospace n'avait rien de particulier, mais je l'examinai néanmoins. Juste un coup d'œil. Je distinguai un cercle de verre enfermé dans un autre plus grand, noir, juste derrière le pare-brise côté chauffeur, près du rétroviseur. Non, impossible, je devais avoir la berlue. Pourquoi pointerait-on une caméra sur ma porte d'entrée ?

Je me penchai sur la vitre pour regarder à l'intérieur du véhicule. La caméra – une webcam, apparemment – était reliée par un cordon à l'extrémité duquel clignotait une lumière rouge.

Je sentis la moutarde me monter au nez.

Qu'essayait-il de faire ? Vérifier que je ne me tapais pas le type des fondations ? Que Kevin ne passait pas dans les parages ? Je traversai la rue d'un pas furieux. Cette caméra ne protégeait ni ma santé, ni mon bonheur. C'était de la connerie, du harcèlement. Un truc flippant. Je sortis mes nouvelles clés de la boîte à digicode et me rappelai tout à coup qui avait payé pour ça.

Génial, putain ! Il allait pouvoir récupérer les clés auprès de Benita. J'allais devoir la rappeler pour qu'elle vienne tout enlever, puis faire venir un autre serrurier – de mon choix, cette fois – pour qu'il change toutes les fermetures. Quelle merde !

Je sortis la chantilly de mon frigo.

Connard.

Je n'arrivais plus à aligner deux pensées cohérentes. J'étais dans une fureur noire quand je retraversai la rue pour aller couvrir de chantilly le pare-brise du monospace.

Et maintenant, tu y vois quelque chose, fils de pute ?

Tout en retraversant, je lui envoyai un texto :

Putain, c'est quoi ce harcèlement ?

Dave, le type des fondations, m'arrêta sur le bord du trottoir, un porte-bloc à la main.

— Mademoiselle Faulkner ? J'ai fait une estimation.

Je m'emparai du porte-bloc. Le chiffre indiqué était faramineux.

— Votre maison est en train de dégringoler de la colline. Il va falloir la soulever et la remonter. La totale. Ensuite, il faudra la fixer. C'est un boulot énorme.

J'examinai les détails du devis, puis la ligne réservée à la signature.

— Je ne suis pas la propriétaire. C'est la maison de ma mère.

— Ah.

— J'imagine que vous ne pouvez rien faire sans la signature du propriétaire ?

Il semblait déçu. Ce type avait besoin de boulot, et je ne voulais pas l'en priver. Je n'avais pas les moyens de payer les travaux, mais depuis que j'avais découvert que ma maison et celle du docteur Thorensen risquaient de s'écraser l'une sur l'autre au prochain gros tremblement de terre, il aurait été irresponsable de ne rien faire.

— Je vais apporter ce devis à ma mère pour le lui faire signer. Je vous tiens au courant.

Son visage s'éclaira. J'ignorais si je disais la vérité. Ma mère allongerait peut-être l'argent pour sauver sa propriété. Je pourrais lui envoyer les permis à signer par mail. Ou par fax. Ou par pigeon voyageur. Tout était bon pour ne pas mettre les pieds à Castaic.

En revanche, Dieu m'en était témoin, pas question que je laisse un type qui ne me faisait pas confiance et me faisait surveiller par des caméras payer la réparation de mes fondations ou le changement de mes serrures. Putain, non !

Mon téléphone sonna. Jonathan. Je fis un signe à Dave, et il retourna à son pick-up. Je décrochai, bouillonnante de colère.

— Ça ne va pas le faire, dis-je.

— Qu'est-ce qui se passe ? De quoi parles-tu ?

Il était quelque part dans une foule, j'entendais un brouhaha de voix autour de lui. Dans ma tête, je l'imaginai se bouchant une oreille.

— Je n'ai pas besoin qu'on me surveille. Si tu ne me fais pas confiance, je n'ai pas besoin de toi.

Il ne répondit pas.

— Dis quelque chose !

— Je veux juste être sûr que tu vas bien.

— Je vais bien, répondis-je en détachant les mots d'une voix ferme.

— Je ne pensais pas que tu en ferais toute une histoire.

— Merde, quoi ? Toute une histoire... Mais tu viens d'une autre planète ?

Je me mis à arpenter mon salon. Dehors, Dave sortait son camion de l'allée.

— Monica, calme-toi.

— Me calmer ? Certainement pas ! C'est sérieux, Jonathan. Nous avons un vrai problème. Et tu sais quoi ? Je n'ai pas le temps pour ça. Pas le temps de t'expliquer quelles sont les limites à ne pas franchir en dehors de la chambre.

— Tu dis n'importe quoi.

— Ne le prends pas sur ce ton ! C'est toi qui *fais* n'importe quoi.

— Monica.

— Jonathan.

— J'arrive.

— Ne te donne pas cette peine.

Je raccrochai.

MONICA

J'avais envie de partir en courant. De déjouer son putain de plan qui consistait à débarquer chez moi pour essayer de m'amadouer. Mais il fallait que je me douche et me change avant mon tour de chant au Frontage. Rhee et moi avions décidé de refaire un concert à l'essai et je voulais être au top, et pas dans tous mes états. En sortant de la douche, j'entendis sonner mon téléphone. Je décrochai sans réfléchir, persuadée qu'il s'agissait de Jonathan.

— Mes portes sont fermées à clé.

— Euh, oui ?

Merde, ce n'était pas Jonathan. Je vérifiai l'écran : Jerry, le producteur avec qui j'avais fait une maquette deux semaines plus tôt.

— Salut. Désolée, je pensais que c'était quelqu'un d'autre. Ça va ?

— Oui, je vais boire un verre avec Eddie Milpas ce soir. L'un de nos recruteurs de talents. Tu fais un concert dans ce restaurant, non ?

— Le Frontage, oui.

— Tu vas faire le morceau qu'on a enregistré ?

— En général, je ne chante pas mes propres morceaux. Mais je peux demander.

— Ce serait bien. Il cherche un truc, et je pense que tu l'as.

Mon cœur s'emballa d'un coup.

— Merci. À ce soir, alors.

Je raccrochai. Il s'était écoulé vingt minutes depuis l'appel de Jonathan. Je fourrai mes affaires dans un sac et sortis sans prendre le temps de me sécher les cheveux.

JONATHAN

— Lil, lançai-je en frappant sur la vitre. On oublie Sheila. Emmenez-moi à Echo Park.

— Bien, Monsieur.

Faire demi-tour ne fut pas une partie de plaisir. Il lui fallut se faufiler jusqu'à la sortie de la 134, répéter l'opération pour la reprendre en sens inverse, puis patienter dans les bouchons. Mon dîner avec ma sœur préférée et ses enfants était officiellement annulé.

Quand j'arrivai chez Monica, elle et sa voiture n'étaient plus là. Planté devant la porte d'entrée, je réfléchis à la suite des événements. Elle avait parlé d'un concert au Frontage, et je me tâtais pour y aller. C'est alors que j'aperçus Dave dans sa camionnette.

— Salut, Jon. La maîtresse de maison est là ? J'ai quelques papiers à lui remettre.

— Non. Qu'est-ce qui s'est passé, aujourd'hui ?

Il se pencha par la fenêtre et m'offrit une frite dans un emballage McDonald. Je refusai.

— Comment ça ? demanda-t-il.

— Tu lui as dit quelque chose au sujet de la surveillance ?

— Non, mon pote, je surveillais, mais je n'ai rien dit.

— Quand je te disais de garder un œil sur elle, c'était un œil discret. Parce qu'elle est au courant, et ça ne lui a pas plu.

— Désolé. Je n'ai rien dit. En tout cas, elle a arrosé cette bagnole de crème. J'ai pas compris pourquoi.

Il sortit la tête de sa voiture pour désigner le trottoir en face. Je suivis son regard. Un monospace vert. Je m'en approchai avec un sentiment de malaise grandissant. Ce n'était pas n'importe quelle crème qui maculait le pare-brise, mais le genre qu'on trouvait en bombe. Apparemment, Monica voulait me faire passer un message.

À l'aide de mon mouchoir, je nettoyai la crème du pare-brise. Et découvris la caméra contre la vitre.

Tiens donc. Elle pensait que j'étais derrière tout ça. Il est vrai que cette idée m'avait effleuré, mais j'avais mes limites.

Qui avait fait ça ? Qui voulait la surveiller ?

Je pris congé de Dave et retournai dans la Bentley.

— Lil, ramenez-moi à la maison.

J'avais besoin de ma voiture, et Lil avait conduit toute la journée. Monica serait coincée derrière son piano. J'avais encore le temps de l'intercepter.

MONICA

— Un seul morceau, dis-je à Rhee. Et pour le reste, je ne change rien.
Elle balaya la pièce du regard en se mordillant la lèvre. Les clients commençaient à affluer.

— Et ça ressemble à quoi, ton morceau ? demanda-t-elle.

— À une femme qui chante en jouant du piano. Tiens, voilà les paroles.

Il y a un mois, j'aurais rué dans les brancards à l'idée de devoir demander l'autorisation de jouer mes morceaux, mais de l'eau avait coulé sous les ponts, et cet engagement au Frontage me permettait d'entretenir le souvenir de Gabby.

Ces paroles me mettaient mal à l'aise, mais il fallait que je chante ce truc, rien qu'une fois. Si je ne saisisais pas au vol les occasions qui se présentaient, ma carrière ne décollerait jamais.

— C'est un peu hard, ma chérie, commenta Rhee. Ligoter ? Lécher par terre ?

— C'est une métaphore.

— J'avais compris.

Évidemment. Quelle femme réclamerait littéralement ce genre de choses à un homme ?

— C'est important, expliquai-je. Quelqu'un va venir pour l'écouter. Un producteur et un directeur de maison de disques. C'est Gabby qui a écrit la musique. J'ai ajouté les paroles après...

— D'accord, d'accord, coupa-t-elle en me rendant le papier.

Je te donne mon feu vert. Amuse-toi bien. Tu le mérites.

— Merci, Rhee !

Je me ruai dans les coulisses. Un peu plus tôt dans la semaine, j'étais venue jouer devant Rhee, histoire de lui montrer que je pouvais gérer piano et voix. J'avais à peine entamé *Under my skin* qu'elle m'avait interrompue pour me dire que je pouvais reprendre le même tour de chant qu'avant. Cette distraction était la bienvenue, mais j'avais eu le sentiment désagréable qu'Eugene Testarossa avait raison – Gabby était de trop. De petites voix cruelles me chuchotaient qu'en endossant son rôle au piano, je l'enfonçais encore plus loin dans sa tombe.

Les coulisses étaient devenues comme une seconde maison, mais j'y étais seule, et ma colère envers Jonathan n'était pas une bonne compagne. Je me maquillai tout en fredonnant mon nouveau morceau. Quand il fut l'heure d'entrer dans la salle, je me regardai dans le miroir et me lançai :

— Je te souhaite un bon syndrome du canal carpien et une grenouille dans la gorge.

Ce n'était pas comme avant, mais je n'avais rien de mieux en stock.

JONATHAN

Un bouchon, un vrai. La Jaguar était coincée entre un bus et un 4x4 gris métallisé. J'aurais dû prendre la moto. En slalomant entre les files, je serais déjà au Frontage. Monica n'allait pas disparaître, mais il fallait que je la voie tout de suite. Absolument. D'abord, elle était en colère contre moi, et cette idée me torturait. Plus j'y pensais, plus j'avais envie de la retrouver. Ensuite, la caméra découverte en face de chez elle avait fait monter mes inquiétudes d'un cran. Ce n'était pas un équipement d'amateur. Quelqu'un la surveillait. J'ignorais qui, et pourquoi, mais avec du temps et de l'argent, j'obtiendrais les réponses à ces questions. De l'argent, j'en avais plus qu'il n'en fallait. Quant au temps, j'allais me débrouiller pour en trouver.

— Margie, lançai-je quand l'aînée de mes sœurs décrocha.

Elle avait quinze ans de plus que moi, et je la considérais plus comme une tante que comme ma sœur. Son cabinet d'avocats possédait un important service pénal qui facturait des milliers d'heures pour empêcher que des vedettes aillent sous les verrous.

— Jonny, tu n'appelles plus !

— Parce que je n'ai plus de problèmes.

— Sauf ce soir ? Tu as un problème ?

— Tu es assise ?

La Western Avenue se dégagea au moment où je devais la quitter pour bifurquer sur Santa Monica Boulevard. Eh merde ! Dommage qu'on n'ait pas encore inventé les voitures volantes.

— Oui, je suis assise.

— C'est au sujet d'une femme.

— Ça y est, j'ai la migraine. Pauvre fille ! Qu'est-ce que tu lui as fait ?

Quand elle s'était occupée de mon divorce, j'avais eu du mal à lui avouer que Jessica et moi nous séparions pour des histoires de sexe. Je lui avais expliqué de quel genre de sexe il s'agissait, les rebuffades que j'avais essuyées, la totale. Margie avait besoin de détails que je ne parvenais à lui confier qu'après avoir vidé une demi-bouteille de scotch.

— Non, tu n'y es pas du tout, dis-je. Elle et moi, ça va. C'est autre chose.

— Où peut-on bien trouver une femme qui aime...

— Arrête, coupai-je avant d'entendre une de ses blagues éculées. Je ne suis pas d'humeur, Margie. J'ai trouvé une caméra de surveillance devant chez elle. Une installation temporaire, dans une voiture. Je voudrais vérifier s'il n'y en a pas d'autres dans sa maison. Je me disais que tu connaissais peut-être quelqu'un.

— Tu as accès à sa maison ?

— Non. Et le comble, c'est que je viens de faire changer toutes ses serrures.

— Tu n'es pas encore en train de retomber dans ces histoires de contrôle, Jonny ?

— Trouve-moi des gens et je me débrouillerai pour les faire entrer, d'accord ?

— Peut-être que ta copine aime quand tu lui donnes des ordres, mais...

Je raccrochai. Le fait que mes sœurs étaient au courant de mes petites perversions ne me simplifiait pas la vie. Encore une chose que je devais à Jessica.

Au feu rouge suivant, j'appelai Hank.

— Salut, Jonathan !

— Tu as brûlé ces dessins ?

— Pas encore.

— Tu peux me les faire envoyer au bureau de Wilshire demain matin ?

— Tu veux un emballage d'archives standard ?

— Non, mets-les juste sous enveloppe. Je te tiens au courant pour la procédure.

Je raccrochai.

J'étais sûr que c'était Kevin. Il était présent aux obsèques et avait pu en profiter pour planquer des caméras. Une vidéo de Monica entrant et sortant de chez elle serait parfaite pour une installation, surtout si elle en composait la musique. Nouvel hommage à la séparation. Il la connaissait suffisamment pour savoir qu'une fois mise devant le fait accompli, elle accepterait qu'il intègre ce genre de vidéo au projet. Pour l'amour de l'art et la sauvegarde de sa carrière. Elle serait d'autant moins encline à ruer dans les brancards que son nom figurerait déjà sur l'œuvre. Un coup de poignard dans le dos, et humiliant avec ça. S'il y avait des caméras à l'intérieur de la maison, j'allais le tuer.

J'avais l'impression que chacune des cellules de mon corps aspirait à retrouver Monica. Pour la protéger de celui qui la surveillait et apaiser la colère qu'elle éprouvait envers moi. Il suffisait que je triomphe de la circulation et de la synchronisation des feux sur Santa Monica Boulevard.

MONICA

Maintenant que Gabby n'était plus là et que la machine promotionnelle tournait au ralenti, la salle n'était plus bondée comme avant. Il y avait à peu près le même nombre de personnes que la première fois que nous avions joué : les gens aux tables, plus quelques-uns au bar. Tout le battage qui avait entouré nos concerts s'était évanoui à la mort de Gabby. Autrement dit, je repartais de zéro, ce qui m'allait très bien. Sans elle, je n'étais pas sûre que j'aurais pu supporter la pression d'une salle comble.

La table près de la meilleure enceinte portait un panneau « réservé ». Jerry et Eddie étaient censés s'y asseoir – si tant est qu'ils viennent, en tout cas. Je saluai quelques couples charmants à l'avant et leur demandai s'il y avait des morceaux qu'ils souhaitaient entendre en particulier ; si je les connaissais, je les jouerais pour eux. Un groupe d'étudiants avait entendu parler de moi et était venu dîner. Ils étaient déjà à moitié saouls, et les entrées n'étaient même pas servies. Du coup, je ne m'attardai pas. Je parcourus la salle des yeux, à la recherche de Rhee. Elle accompagnait deux femmes à une table dans un coin. Je les reconnus toutes les deux. Deirdre, la sœur de Jonathan, ainsi que son ex-femme.

Un frisson me parcourut le corps et ma gorge se serra. Je ne sentais plus le bout de mes doigts. Alors il me revint que j'allais jouer ce morceau. Celui de Jonathan. Je ne lui en avais pas encore parlé. Jessica allait l'entendre. Et elle comprendrait.

Elle comprendrait.

Je n'avais pas honte de ce que je faisais avec Jonathan, mais savoir que Jessica allait entendre mes peurs les plus intimes comme si je les lui murmurais à l'oreille me mettait terriblement mal à l'aise. Je commençais à éprouver des regrets. Je n'aurais jamais dû écrire ces paroles et les poser sur la musique de Gabby. Je ne comptais pas cacher ce morceau à Jonathan, certes, mais j'aurais au moins dû le lui jouer avant de le chanter en public. Or cette pensée ne m'avait même pas effleuré l'esprit.

Je m'assis derrière le piano, effleurai les touches du clavier. Non, j'allais faire l'impasse, jouer autre chose à la place. Jerry n'étant pas là, personne ne s'en apercevrait. Rhee s'en fichait probablement. Je commençai à jouer. Oui, j'allais me cacher derrière Irving Berlin, puis Cole Porter. Je ne prendrais pas de risques. Mais je donnerais à ces morceaux les couleurs de Jonathan. Je leur insufflerais sa passion, sa chaleur, sa voix. Et là Jessica ne s'en apercevrait pas, parce que je serais protégée par les paroles de musiciens morts.

J'en étais au milieu du concert – *Someone to watch over me* – quand j'aperçus Jerry au bar en compagnie de deux hommes. Il leva son verre dans ma direction. Ils ne s'étaient pas assis à la table réservée. Peut-être ne faisaient-ils que passer ? Eh merde ! Finalement, j'allais être obligée de le jouer, ce morceau.

Avec les projecteurs qui m'éclairaient le visage et me masquaient la moitié de la salle, la présence de Jessica n'était plus aussi écrasante. Après m'être chauffée avec les classiques que je connaissais si bien, je me sentais moins vulnérable. Oui, je pouvais jouer ce morceau. Je pouvais le faire, le hurler s'il le fallait. Qu'elle aille se faire foutre, partout et dans toutes les positions. *Oui, va te faire foutre, Jessica*, pensais-je. C'était *ma* salle, *ma* chanson, *mon* public, *mes* règles.

Règle numéro un ? *Va te faire foutre, Jessica*.

Je fis courir mes doigts sur les touches avec aisance, puis j'entonnai la chanson de Jonathan comme s'il était nu et que je lui sautais dessus.

*Nos mots tressés sous les arbres menthe à l'eau
Plafond ouvert sur le ciel
Tu me veux toute à toi
Charme fatal et mots qui brillent
Moi je n'ai qu'une poignée d'étoiles
Accrochées à une vague qui m'emporte*

Certes, en entendant l'allusion aux arbres-sucettes, elle allait avoir les oreilles qui sifflaient, mais devinez quoi ?

Va te faire foutre.

Mes questionnements et mes peurs étaient chargés d'une attente brûlante ; je voulais des réponses encourageantes, j'avais besoin d'apaisement. Ma liste de comportements acceptables ou non se transformait en une énumération de possibilités excitantes.

*Dis, me traiteras-tu de pute ?
Me détruiras-tu,
Me demanderas-tu de lécher par terre,
Me ligoteras-tu,
Me transformeras-tu en bête ?
Serai-je ton objet ?*

*Allez, ouvre ta boîte à mensonges,
Tunnel obscur pour nous
Je dois il faut
Choisis ce que je ne veux pas,
Mais pas de moments doux, pas de mystère.
Toi tu n'as besoin de rien.
J'aurai beau me tordre pour toi,
Ça ne servira à rien.*

Et uniquement pour provoquer Jessica, parce qu'elle m'avait blessée et que j'en avais le pouvoir, je modifiai le dernier couplet sur le vif, transformant mes questions en affirmations.

*Je te posséderai.
Te ligoterai.
T'étranglerai.
Je te blesserai, te tiendrai.*

Tu seras à moi enfin.

Tu seras mon objet.

Malgré toute la férocité qui m'habitait, il fallait que ce morceau soit cohérent avec le reste de mon tour de chant, et je me retins donc de hurler ou de gémir. J'étais loin de chanter au maximum de mes capacités, mais quand j'entonnai la dernière note à un volume adapté au public qui dînait devant moi – presque un murmure –, la force de mon émotion était perceptible. J'enchaînai directement sur *Stormy weather*. Pendant une demi-seconde, les lumières parurent s'éteindre. Jerry et ses copains passaient devant les projecteurs ; ils partaient. J'éprouvai une vague de soulagement. Je n'aurais pas été capable de les affronter en plus de Jessica.

J'achevai mon concert, remerciai le public, attendis humblement les applaudissements, puis regagnai les coulisses, la tête haute. Je ne me mis à trembler qu'une fois la porte fermée à clé derrière moi. J'avais le souffle court et les yeux pleins de larmes. Merde, qu'est-ce qu'elle foutait ici ? avec Deirdre ? Putain, c'était quoi, ce délire ? Quel nouveau mensonge allait-elle me servir ? Quelle nouvelle bombe allait-elle me lâcher sur la tête ? J'allais rester dans les coulisses jusqu'à la fermeture du bar. Dire à Rhee que j'étais trop minée par le souvenir de Gabby pour aller prendre congé des clients.

Ce plan n'était pas mauvais en soi, mais quand je fis défiler mes contacts pour envoyer un texto d'excuse à Rhee, le numéro de Debbie me sauta aux yeux. Et ses mots me revinrent, comme chuchotés à l'oreille :

Conduis-toi en femme du monde.

Tu parles.

Il était peut-être temps de grandir. Si j'étais convaincue de ne rien faire de mal et défendais mon droit d'avoir des relations avec les hommes que j'appréciais, je n'avais aucune raison de me terrer dans un vestiaire crasseux.

J'envoyai un message à Rhee :

Je suis un peu triste à cause de Gabby

Elle répondit sur-le-champ :

Je peux faire quelque chose ?

M'apporter deux Jameson ? Un sec, et un avec des glaçons pour mes nerfs ? Ensuite, je sors

Bien sûr, trésor

Je lissai ma robe, essuyai le mascara qui avait coulé sous mes yeux et retouchai mon rouge à lèvres. Une serveuse arriva. J'entrouvris la porte, la remerciai et pris les verres sur le plateau.

Quand elle fut partie, j'avalai le premier whisky cul sec. L'autre allait me servir d'accessoire. Je considérai mon reflet, arborant mon sourire « spécial clients ».

Parfait. J'étais formidable. Et qu'elle aille se faire foutre.

Je sortis faire mon travail. En entrant dans la salle, je lançai quelques bonsoirs, souriant et acceptant avec grâce les compliments. Deirdre était au bar. Jessica était seule à la table, occupée à pianoter sur son téléphone et m'ignorant ostensiblement.

Je me dirigeai vers le bar pour m'insérer juste à côté de Deirdre.

— Salut, je crois qu'on s'est déjà vues, lançai-je.

Elle réagit plus poliment que la fois précédente, me gratifiant d'un hochement de tête et d'un sourire distant.

— Oui. Joli concert, commenta-t-elle en essayant vainement de coincer une boucle de cheveux roux derrière son oreille.

— Merci. Euh, je ne veux pas me montrer indiscreète, mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que vous étiez venue avec quelqu'un ?

— Ouais. Elle est de la famille. Elle voulait vous voir. Je savais que vous étiez là, alors...

Elle haussa les épaules sans achever sa phrase.

— Cette femme est limite méchante, observai-je.

— C'est l'épouse de mon frère.

— Plus maintenant.

— Vous avez beaucoup à apprendre.

De nouveau, elle s'escrima à caler ses cheveux derrière son oreille, avec le même résultat pitoyable.

Je pris une profonde inspiration. C'était l'une des sept sœurs de Jonathan, et j'étais en train de me la mettre à dos.

— Je suis désolée, dis-je. C'est juste que je ne comprends pas.

Elle me considéra avec attention. Elle avait une expression un peu triste, une sorte de mélancolie vague dans les yeux. Cette femme devait receler des puits de chagrin sans fond. Je le voyais dans son regard et à sa façon obsessionnelle de se toucher les cheveux.

— Comme je l'ai dit, elle est de la famille. Un homme est censé épouser une seule femme. Une vie, une femme.

Pendant une seconde, je me demandai si Deirdre était au courant que nous vivions au vingt et unième siècle. C'est alors que j'aperçus le crucifix qui pendait à son cou, et je compris. Elle sauvait l'âme de Jonathan en se rangeant aux côtés de Jessica.

— Très bien, dis-je. Je vais aller la saluer. Vous y retournez ?

— Dans une minute.

Elle m'adressa un sourire indéchiffrable. En dehors de cette tristesse, Deirdre était impénétrable.

Jessica feignit de découvrir ma présence alors que j'étais à mi-chemin de sa table. Refoulant un raz-de-marée de haine capable de balayer jusqu'à mon sourire de serveuse, je pris place en face d'elle sur la banquette. Nous étions à égalité. Pas question de rester debout devant elle comme si j'étais à son service.

— Ravie de vous revoir, mentis-je.

— De même, feignit-elle à son tour. Vous jouez très bien.

— Merci.

— Et votre voix est divine. Vous êtes une véritable artiste.

Les coudes sur la table, je me mis à jouer avec mon verre de whisky.

— Vous cherchez quoi, en venant ici ? Parce que je crois aux coïncidences, mais pas à celle-ci.

J'étais tout sourire. Si Rhee me voyait, elle penserait que j'étais en train de sympathiser avec une cliente.

Jessica baissa les yeux sur son verre à moitié vide – une boisson d'un brun clair avec des tranches de citron.

— Au milieu du concert, vous avez joué un morceau que je n'ai pas reconnu. Non, ce n'est pas tout à fait ça : je l'ai reconnu, en fait. Je me suis posé pas mal des questions que vous y évoquez.

— Et avez-vous été aussi honnête avec vous-même que vous l'avez été avec moi ?

Elle esquissa un sourire ironique.

— Je crois que j'ai mérité ça.

J'aurais pu répliquer, mais je me retins. Elle n'était pas ici pour se faire descendre ou pour s'excuser, et certainement encore moins pour m'écouter chanter. Elle était venue récupérer Jonathan. En ce qui me concernait, j'étais absolument furieuse contre lui, mais je n'avais pas encore décidé si j'allais rompre. Je gardai donc le silence, attendant que Jessica s'explique. Aucun muscle de son visage ne bougeait. Son visage ne révélait rien. Elle ne s'agitait pas, ne tripotait pas son verre comme moi, et n'affichait pas de sourire préfabriqué. Son attitude était maîtrisée jusqu'au bout des ongles. Elle avait la grâce des femmes du monde que Debbie essayait de m'instiller.

— Un jour, vous aurez besoin de parler à quelqu'un, dit-elle en fouillant dans son sac dont elle sortit une carte. Quelqu'un qui en sait davantage sur la personne avec qui vous vous êtes engagée. Si vous pouvez me pardonner cette petite plaisanterie que je vous ai faite, contactez-moi. Nous pourrions parler.

Elle fit glisser la carte sur la table – un simple rectangle de carton blanc mat qui affichait son nom, son numéro de téléphone et une adresse dans la partie industrielle de Culver City.

Ce bout de bristol exhalait une telle classe que tout mon ressentiment envers Jessica ressurgit d'un coup. Je la rangeai dans la poche de ma robe.

— Si j'ai quelque chose à demander, je peux aller voir Jonathan, non ?

— Il vous a parlé de Rachel ? demanda-t-elle en sirotant sa boisson.

— Oui.

— Il vous a tout dit ?

— Je ne peux pas prouver quelque chose qui n'a pas eu lieu, et vous non plus. Et si vous pensez que je répète ce qu'il me dit pour que vous puissiez vérifier... Eh bien, ça révèle plus de choses sur vous que sur moi, non ?

— Tout comme votre hostilité à mon égard.

Sa répartie me fit l'effet d'une gifle. Son expression demeura la même, ce qui ne fit que renforcer mon malaise.

— Il y a beaucoup de choses que vous ne maîtrisez pas dans cette relation et, pour être honnête, je sens bien que vous êtes dépassée par la situation.

Je fis rouler mon verre entre mes paumes pour les rafraîchir, repensant à ma première nuit chez Jonathan, à la façon dont il avait utilisé son verre et les glaçons qu'il contenait. Le whisky que j'avais ingurgité m'avait détendue, apaisant mon stress et levant mes inhibitions. Ce n'était pas la première fois que je marchais en terrain miné. Malheureusement, chaque fois, j'oubliais de prendre une carte pour repérer le terrain.

— Alors ce que vous me dites, repris-je d'une voix pleine de colère contenue, c'est que vous voulez m'aider à me tenir à distance de votre ex-mari, l'homme dont vous avez brisé le cœur ? Non, désolée, mais je ne vous crois pas.

— Ce n'est pas si simple.

— Oh, si.

— Je voulais vous avertir ; pour éviter que vous soyez blessée.

Je n'aime pas les menaces, surtout quand elles sont vagues – cela signifie généralement que la personne en face de moi ne me respecte pas assez pour daigner me fournir une explication, et ce genre d'attitude m'irrite à tous les coups. Je m'efforçai de garder une attitude détachée.

— Je comprendrais si vous vouliez juste le récupérer, mais il y a autre chose.

— Pour le moment, j'essaie juste de vous protéger. Je serais heureuse de tout vous expliquer, mais pas ici.

C'était une ruse sournoise. Pas question que je la croie. Pourquoi aurait-elle eu à cœur de défendre mes intérêts ? Vivement, je me penchai vers elle, et elle ne bougea pas d'un pouce.

— Il a une seule queue, et il peut la fourrer dans une seule femme à la fois. Rien de ce que vous direz ne m'empêchera de grimper aux rideaux chaque fois qu'il me baisera avec cette bite incroyable. Si elle vous manque beaucoup, si vous y pensez quand votre nouveau mec vous caresse ou que vous êtes seule avec vos mains sur les draps, je comprends parfaitement. C'est le coup du siècle, Madame Drazen, et pour le récupérer, vous devrez me passer sur le corps.

Malgré le large sourire qui étirait ses lèvres, ce fut dans un chuchotement qu'elle répondit :

— Vous avez vraiment de la classe.

Je m'efforçai de ne pas réagir, d'avoir l'air implacable et froid. Mais aussi sûr qu'il ne neige jamais à Los Angeles, je savais que c'était raté. Mon visage s'était transformé en une masse de gelée tremblotante. Jessica repoussa son verre et se leva.

— Je suis certaine que cet homme merveilleux est incapable de se passer de votre raffinement.

Je piquai un fard à faire pâlir une aubergine de jalousie. Jessica leva la tête et sourit.

— Jon, comment vas-tu ?

Sa voix me parvint par-dessus mon épaule, m'enveloppant comme un pull chaud tout droit sorti du sèche-linge.

— Très bien, Jessica.

Jusqu'à tout à l'heure, je voulais lui bondir dessus pour lui crier ma rage. Lui dire qu'il n'aurait pas dû me surveiller. Il y avait des limites à tout, et je n'aime pas qu'on me harcèle. Mais quand il posa sur ma nuque une main de propriétaire, un flot de gratitude m'envahit. Voilà qui constituait la meilleure réponse à la réflexion de Jessica concernant mon manque de raffinement, et je n'avais même pas eu à ouvrir la bouche.

— J'étais juste en train de parler avec Monica de sa chanson, dit Jessica. Elle m'a fait penser à toi. Deirdre, ma chérie, ça va ?

Deirdre venait d'arriver, les doigts évidemment fourrés dans ses boucles rebelles.

— Ouais.

Puis, se tournant vers Jonathan pour lui décocher un coup dans le bras :

— Salut, mec.

— J'espère que tu te fais ramener chez toi, Deirdre. Monica et moi, on s'en va.

Il se tut un instant avant de se tourner vers son ex :

— Jessica, je ne sais pas ce que tu fais ici, mais je te dispense des politesses d'usage.

Il me pinça la nuque et se pencha vers moi.

— Tu es prête ?

— Mes affaires sont dans les coulisses.

— Alors, allons les chercher.

Il me tendit la main et je la pris pour qu'il m'aide à me lever de la banquette. Je me dirigeai au fond de la salle sans dire au revoir, l'entraînant derrière moi. Une fois à l'abri derrière la porte, je me mis à trembler. Avant même que j'aie pu allumer la lumière, il m'avait plaquée contre le mur, sa bouche sur la mienne.

— Jonathan, soufflai-je.

Voulais-je vraiment lui crier dessus ?

Pourquoi étais-je en colère, déjà ? Je savais que j'avais des choses à dire, mais quoi ?

Il m'embrassa dans le cou, me caressa les seins à travers la robe.

— La caméra dans le monospace, murmura-t-il. Ce n'est pas moi. J'avais juste demandé à Dave de garder un œil sur toi, c'est tout.

Il plaqua sa queue contre mon ventre.

Merde. Merde aux explications. Merde aux limites. Il pouvait me dire ce qu'il voulait tant qu'il me prenait, maintenant, tout de suite.

Il avait enfoui les mains sous ma jupe et me pétrissait les fesses tout en m'embrassant. D'un doigt, il crocheta l'entrejambe de ma culotte Bordelle. Je relevai une jambe sur sa hanche et il s'en empara, m'ouvrant pour lui. Il me caressait un sein à travers la robe, en agaçant la pointe du bout du pouce avant de le prendre en coupe. Je défis son pantalon pour libérer son érection. Une main sur mon buste, il se pencha sur moi. De l'autre, il tenait sa queue. Une brusque poussée, et il fut en moi.

Les yeux mi-clos, il donna un nouveau coup de reins, encore plus fort. Quand sa bite fut tout au fond de moi, je gémis. Il m'attrapa l'autre jambe pour me mettre à cheval sur lui puis me plaqua contre le mur de tout son corps. Nos bassins joints étaient un pivot, la base de ce qui nous unissait.

Je pris son visage entre mes mains, mais il les écarta.

— Tu es prête, déesse ?

— Prends-moi.

Il poussa un grognement et s'enfonça encore, si loin que c'en était douloureux. Sans un instant d'hésitation, il me pilonna de nouveau, me clouant au mur comme s'il voulait le défoncer. Il me baisait fort et vite, et le plaisir montait en moi dans un lent fourmillement, la base de sa queue excitant mon clitoris.

— Regarde-moi, exigea-t-il d'une voix rauque.

Je levai la tête, les cheveux dans les yeux. Je respirai au rythme de ses coups de reins.

— Tu vas me parler, tu comprends ?

— Oui, Monsieur.

Sauf que je me comprenais à peine moi-même.

— Ne me repousse jamais.

— Jamais. Oh, putain, Jonathan. Mon roi.

— Ne jouis pas, Monica.

Il ralentit et changea légèrement de position. Je le sentais encore mieux en moi – profond, dur, volontaire.

— Ne laisse pas tes émotions prendre le dessus. Parle-moi.

À chaque mot, il me pilonnait de plus belle, m'envoyant dans une dimension où plus rien d'autre n'existait.

— Oui, gémis-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-il.

— Laisse-moi jouir.

— Non. Quoi d'autre ?

Il continuait de me baiser de toute sa longueur et de toutes ses forces, le visage tout près du mien, et son odeur de cuir, de terre et de linge propre m'étourdissait les sens.

— Pourquoi m'as-tu repoussé ?

— J'ai peur. Tu me fais peur.

— Pourquoi ? demanda-t-il, une main sur ma joue.

Malgré le faible éclairage de la pièce, je distinguais le vert de ses yeux grâce à la lumière du parking qui filtrait à travers les rideaux de la fenêtre.

— Tu peux me blesser, Jonathan. Tu peux me faire du mal.

Du pouce, il me caressa la lèvre inférieure.

— J'adore ta franchise.

Il se retira, s'enfonça encore, plongeant dans mon sexe béant.

— Encore, s'il te plaît, suppliai-je.

Il me martela, encore et encore ; j'avais l'impression que j'allais exploser avec un hurlement à faire trembler les murs. J'avais le souffle court, la poitrine douloureuse à force de chercher de l'air alors que j'aurais simplement aimé cesser de respirer. Une main sur ma bouche, il accéléra le rythme. Je jouis en criant sous ses doigts. Sa joue contre la mienne, il poussa un long grognement et éjacula dans une série de violentes secousses. Je sentais son haleine chaude dans mon cou, sa main qui caressait mon visage baigné de sueur ; il murmurait mon nom. Pendant une minute, nous restâmes serrés l'un contre l'autre, respirant à l'unisson. Puis il m'embrassa sur la joue.

— En tout cas, cette nuit, tu dors chez moi, dit-il.

— Pourquoi ?

— Il faut vérifier qu'il n'y a pas de caméras dans ta maison et dans ta voiture. Je ne te laisserai pas rentrer chez toi avant.

— Et si c'était après *toi* qu'ils en avaient ? Si ça se trouve, ta propre maison est pleine de caméras.

— Je la fais fouiller en ce moment même.

Il m'embrassa encore, puis se retira et lâcha mes jambes. J'avais encore le souffle court et la chatte palpitante. La chair sensible de mon sexe était douloureuse après nos ébats forcenés de ces derniers jours, et j'avais le dos en compote. Comme d'habitude, j'avais l'impression d'avoir été baisée par un marteau-piqueur.

Jonathan s'agenouilla et m'aida à remonter ma culotte de dentelle, tout en m'embrassant la jambe. Il se redressa, lissa ma robe.

— Il faut qu'on parle, dis-je.

— De Jessica, je suppose. Qu'a-t-elle dit ?

— De Jessica, oui, et...

Je fus interrompue par un coup frappé sur la porte. La poignée bougea.

— Monica, lança la voix de Rhee, tu es là ?

— Oui.

— Bernie est arrivé.

Bernie, le type qui jouait après moi.

— Je sors dans une seconde.

J'allais prendre mon sac, mais Jonathan s'en empara avec un sourire. Nous sortîmes dans l'air frais de la nuit automnale. Le voiturier partit chercher le véhicule de Jonathan. Ma Honda était garée dans la rue. Il m'y accompagna, sa main dans la mienne.

— Il y a des gens qui attendent devant chez toi pour fouiller ta maison, vérifier qu'il n'y a ni micros ni caméras.

— Ça me fait vraiment bizarre.

En arrivant devant ma voiture, il me prit le menton entre les mains.

— On s'inquiète sans doute pour rien. Mais il faut qu'on y aille pour que tu les fasses entrer. Et toi, ma chérie, tu vas récupérer quelques vêtements. Ensuite, je te ramène dans mon lit, et je te prendrai encore. Et peut-être encore.

— Il faut aussi que nous ayons une conversation. Désagréable, en plus.

— Tu me crois quand je te dis que je ne t'espionne pas ?

— Oui.

— Tu as couché avec un autre ?

— Seigneur, non !

— Tu veux me quitter parce que je te gêne dans ton travail ?

— Non ?

— Tu veux me quitter tout court ?

— Non, Jonathan...

— Alors il n'y a aucune urgence. Occupons-nous de ce qui est important, et pour le reste, ça se réglera tout seul.

JONATHAN

Je n'avais pas envie d'entendre un mot de ce que mon ex avait dit. Pas question que j'entre dans son labyrinthe de demi-mensonges et de fausses vérités. En outre, je ne voulais pas me lancer dans de grandes explications avec Monica alors que j'avais l'esprit encombré par Kevin et ces histoires de caméras. D'abord, nous allions récupérer des affaires pour Monica, confier les clés à l'équipe de fouille, puis rentrer chez moi. Ensuite, j'expliquerais à Monica les élucubrations de Jessica, ou je les lui ferais oublier en la baisant. En tout cas, mon ex était allée trop loin. Je n'en pouvais plus de ses manigances. Manifestement, son pire cauchemar était de me voir heureux, parce que je ne l'avais jamais autant vue qu'au cours du dernier mois.

Je me rendis d'abord à Echo Park et garai ma Jaguar en face de la maison de Monica. Le monospace vert avait disparu, remplacé par une fourgonnette noire – les types de Margie. J'avançai jusqu'à la clôture, et l'homme posté devant me salua. Un peu moins de trente ans, en costume et cravate. Une bague au petit doigt. Je remarquai alors deux autres hommes en train de fouiller le jardin.

— Jonathan Drazen ? demanda le premier en me tendant la main.

— Lui-même.

Nous échangeâmes une poignée de main.

— Je suis Will Santon. Vous ressemblez beaucoup à Margie.

— Dites-lui qu'elle fait plus jeune, répondis-je, ce qui lui arracha un sourire.

— Cette maison est à vous ?

— À ma copine.

— Nous avons trouvé une mini-caméra devant l'entrée, sur la terrasse. Pas de la haute technologie, mais correcte.

La terrasse. Qu'avions-nous fait sur la terrasse ? Je n'arrivais pas à me rappeler. À ce moment, je fus aveuglé par les phares de la petite Honda noire qui arrivait au sommet de la colline.

— Ne lui dites pas, recommandai-je alors que la voiture entra dans l'allée. Laissez-moi m'en charger.

Monica descendit, les jambes interminables et la chevelure au vent ; elle m'évoquait une force de la nature, un animal sauvage régnant sur son territoire. Sa passion pour le sexe n'était ni feinte ni retenue, mais sincère et féroce. Sa seule présence sur terre me bouleversait.

— Salut, dit-elle en souriant.

— Mademoiselle, c'est votre maison ? demanda Santon en lui retournant son sourire.

— J'habite ici.

— Je suis Will Santon. Détective privé agréé par l'État de Californie.

Il lui montra sa carte. Elle les observa alternativement, lui et la carte.

— J'ai été engagé par le cabinet Bode, Drazen et Weinstein afin de vérifier la présence d'appareils de surveillance dans votre maison. M'autorisez-vous à entrer ?

Elle me regarda. Je hochai la tête.

— Oui.

Les clés à la main, elle se dirigea vers l'entrée et ouvrit. Nous la suivîmes à l'intérieur – quatre hommes en costume, en file indienne derrière elle. Tandis qu'elle signait les papiers que Santon lui tendait, les deux autres se séparèrent pour commencer les recherches. Je restai derrière Monica, priant pour que celui qui la surveillait n'ait pas mis de caméras à l'intérieur. Si jamais il était entré, j'allais devoir me retenir de brûler cette maison.

Quand elle en eut fini avec Santon, Monica se retourna et me murmura :

— Je suis mal à l'aise.

Je l'embrassai sur le front.

— Va chercher ta brosse à dents, et on s'en va d'ici.

MONICA

Je trouvai un sac dans le placard et le jetai sur le lit. Mes tiroirs étaient en désordre, et c'était encore pire dans l'armoire. Je pris ce qui me tombait sous la main et le fourrai dans le sac. J'avais besoin de vêtements pour le travail, et d'autres à porter après le boulot, de chaussures, de sous-vêtements. Mais je trouvais absurde de prendre la lingerie de luxe que m'avait offerte Jonathan. Sa règle s'appliquait-elle toujours ? Emballer des porte-jarretelles et des bas me paraissait ridicule alors que ma maison était remplie d'hommes à la recherche de caméras et de micros.

Pour finir, je pris la lingerie sexy ainsi que des dessous normaux. Dans la salle de bain, je récupérai du maquillage, une brosse à cheveux, des élastiques pour mes tresses, et ma brosse à dents. J'étais certaine d'oublier quelque chose, mais j'avais envie de décamper d'ici. Si j'avais besoin d'autres affaires, je les achèterais.

Je fourrai le tout dans mon sac et le fermai. En le soulevant, je m'aperçus qu'il y avait quelque chose dessous : une enveloppe kraft où figurait, au feutre, l'inscription *Jonathan S. Drazen III*. Un des dossiers de Gabby. Darren avait dû le trouver et le laisser à mon attention. Je m'en emparai. Elle était assez remplie pour peser un peu, mais loin d'être aussi épaisse que les enveloppes qui concernaient certaines sommités de l'industrie musicale. Vingt pages, maximum. Sur l'enveloppe figurait le nom des amis de Jonathan, surligné en orange, et celui des membres de sa famille en jaune. Jessica en rose. Les coins étaient cornés et la couleur fanée. Je faillis la glisser dans mon sac. Mais non, je n'allais pas emporter ça chez lui. C'était idiot.

— Tu t'en sors ? demanda Jonathan depuis le couloir. Il était appuyé contre le mur, et sa veste parfaitement coupée mettait ses épaules en valeur d'une façon qui semblait défier la gravité. Et tout le reste, d'ailleurs. Il avait une façon d'occuper l'espace, de le posséder, même, qui me stupéfiait à chaque fois. Son inquiétude, pourtant, était palpable. Il émanait de lui une aura tourmentée qui le faisait paraître plus grand, plus présent, plus puissant. C'en était presque suffocant.

Je baissai les yeux sur l'enveloppe.

— Laisse-moi juste trente secondes, dis-je.

Il ne bougea pas, et je sentis ma nervosité s'accroître.

— Allez, du balai : lançai-je. J'ai des trucs de fille à faire.

Il s'éloigna de l'entrée, et je pus respirer. Je glissai l'enveloppe dans un tiroir de ma commode, chargeai le sac sur mon épaule et sortis de ma chambre, tête basse.

MONICA

J'étais taraudée par l'envie de lui parler de ma conversation avec Jessica, et aussi de ma chanson. Je n'arrivais pas à penser à autre chose. Malheureusement, je n'avais pas la possibilité de le faire en terrain neutre. Impossible de lui sortir tout ça maintenant. Il était tard, et ma maison était envahie d'étrangers.

Jonathan posa une main sur le volant, l'autre sur ma cuisse.

— Ils auront fini ce soir.

— Oui, la maison est petite. Combien de temps ça a pris, pour la tienne ?

— Deux heures.

Je regardai par la vitre. Je continuais de me sentir envahie.

— S'ils ne trouvent rien, tu vas m'entendre, remarquai-je.

— On trouvera une punition adaptée.

Pourtant, il n'avait pas l'air de s'attendre à être puni, seulement de vouloir m'apaiser, ce qui m'agaçait. J'aurais donné n'importe quoi pour retourner une journée en arrière.

Nous attendîmes que son portail s'ouvre. Cela me parut durer une éternité. Il émettait des claquements que je n'avais jamais remarqués avant. Quand Jonathan me prit la main et me regarda, il semblait fatigué. Sublime et fort, certes, mais épuisé.

— Je ne veux pas que tu t'inquiètes, dit-il.

— Je vais bien, répondis-je en étreignant sa main.

— Mais je veux que tu réfléchisses : qui aurait pu faire ça ?

— Quelque chose me dit que tu as ta petite idée là-dessus.

Il ne répondit pas, mais je savais qu'il croyait que c'était Kevin. En dehors du fait que celui-ci n'avait rien à gagner à me surveiller, tout ce qui allait de travers dans ma vie ne pouvait être le fait que d'une seule personne. Une carrière qui s'enlisait ? Kevin. Une mauvaise journée au travail ? Kevin. Une caméra fixée sur ma terrasse ? Kevin.

Dans l'entrée, il lâcha mon sac et m'enlaça. Je posai ma tête sur son épaule. Serrés l'un contre l'autre, nous nous berçâmes, emboîtés comme des pièces de puzzle. Il m'embrassa la joue, la naissance du cou. Une chaleur familière monta entre mes jambes. Je levai la tête pour lui offrir mon cou. Il allait me prendre de nouveau, et ce serait lent, doux et généreux. Ses mains remontèrent dans mon dos et j'enfouis mes doigts dans ses cheveux tandis qu'il m'embrassait l'épaule.

Mon corps le réclamait à grands cris silencieux. Juste une fois. Ensuite, je lui parlerais de ce qui s'était passé au Frontage. Il me fallait juste un peu de réconfort, avant. Le sentir partout autour de moi, et à l'intérieur. Je ne voulais pas baiser. J'avais besoin de faire l'amour et, à sa façon de me toucher, je sus qu'il l'avait compris.

— Jonathan.

— Monica.

— Attends, gémis-je.

— Non.

— S'il te plaît.

— Tu es à moi.

— Mandarine.

Il s'arrêta et recula, me regardant dans les yeux. Ses cheveux étaient ébouriffés, et ses yeux brillaient de désir.

— D'accord, petite déesse. Qu'y a-t-il ?

— J'ai des choses à te dire. Je ne peux plus attendre.

— D'accord. Allons prendre un peu l'air.

Me prenant la main, il m'entraîna dans le jardin derrière la maison. Nous nous assîmes sur le canapé. Il faisait presque nuit. Tant mieux : je n'avais pas envie que cette conversation ait lieu en pleine lumière. Il continua de me toucher, m'effleurant la paume et la cuisse de façon apaisante.

— Bien. Tu as vu que Jessica était là-bas, ce soir, commençai-je. Ça, je ne te l'apprends pas.

— Oui.

— Et tu nous as vues parler.

— Oui.

— Elle m'a donné sa carte et proposé de tout me dire sur toi, poursuivis-je sous son regard impassible. Je lui ai répondu : « Non, merci, si j'ai besoin de savoir des choses concernant Jonathan, je lui poserai moi-même la question.

— Tu es parfaite, dit-il en m'étreignant la main.

— Peut-être pas, en fait. Elle a demandé si tu m'avais parlé de Rachel, et j'ai dit oui. Puis si tu m'avais vraiment tout raconté à ce sujet et là, j'ai un peu pété les plombs.

— Vraiment ?

— Je lui ai dit que je savais ce qu'elle voulait, mais qu'elle ne pouvait pas te récupérer, parce que tu étais un trop bon coup au lit.

Il éclata d'un rire franc et sonore, la tête rejetée en arrière. Sa voix enjouée résonna dans la nuit, m'arrachant un sourire. Effectivement, jusque-là, il n'y avait rien de dramatique. J'aurais aimé en rester là. Si je me glissais sur ses genoux, il me prendrait dans ses bras, m'emporterait à l'étage, et nous ferions l'amour tout doucement. Rien que d'y penser, j'en avais la peau qui frissonnait.

— Je ne suis pas arrivée à la partie la plus désagréable.

Il s'essuya les yeux et s'appuya au dossier, souriant et parfaitement détendu.

— Alors vas-y.

— Tu es vraiment très doué au lit, tu sais.

— Merci. Mais je ne suis pas le seul.

— D'accord. Bon... Il y a une chanson.

En prononçant cette phrase, j'avais l'impression de sauter dans le vide. *Il y a une chanson*. Cinq petits mots qui m'obligeaient à poursuivre. Je baissai les yeux, incapable de le regarder.

— Jessica l'a entendue, repris-je. J'ai écrit ce morceau quand tu m'as dit que j'étais soumise, et avant de te donner ma fameuse liste.

Je le regardai à la dérobée. Il ne souriait plus.

— Je l'ai enregistrée sous forme de maquette, une sorte d'échantillon qui circule dans l'industrie de la musique. Je n'avais rien écrit depuis un moment, et c'était tout ce que j'avais. Le résultat était

bon. Un type d'une maison de disques l'a entendue et il voulait m'entendre la chanter. Il est venu ce soir.

— Comment s'appelle-t-il ? Le type de la maison de disques ?

— Eddie quelque chose.

Jonathan ferma les yeux, et ses lèvres se pincèrent.

— Quoi ? demandai-je, alarmée.

— Écoutons ça.

— Écouter quoi ?

— Cette putain de chanson.

Mon cœur battait à tout rompre. Mes poumons se vidèrent d'un coup, et j'eus le plus grand mal à faire entrer l'air dans ma gorge pour les remplir. Je n'avais pas d'instrument derrière lequel me cacher ni de morceau de papier à lui donner pour qu'il y lise mes exigences. Je n'avais que deux minutes de pure vulnérabilité dans son jardin pendant qu'il se demandait non seulement ce qu'il pensait de la chanson, mais aussi de moi – ce qu'il éprouvait pour moi, ce que son ex-femme avait entendu, et ce qu'elle en pensait, elle.

— Elle n'a pas encore de titre.

— La chanson, Monica, rétorqua-t-il d'une voix tranchante.

Il attendit. Je ne savais pas ce qu'il avait en tête, mais je pris conscience que plus j'attendais, plus il allait s'imaginer des choses, ce qui ne jouait pas forcément en ma faveur.

Je la chantai d'une voix douce et jazzy. Sans le regarder, parce que je n'osais pas voir sa réaction. Je voulais juste en finir. Je commençai à craquer pendant le dernier couplet, dans le passage où je demandais si je lui ferais les choses qu'il me faisait – cette fois, il n'était plus seulement question de sexe. Cette chanson en disait beaucoup trop. Merde. À ce moment précis, je haïssais la musique de tout mon cœur.

Il avait enfoui son visage dans ses mains, les coudes sur les genoux.

— Mais à quoi tu pensais ? dit-il d'une voix étouffée.

— À toi.

Il leva la tête.

— Quand tu l'as *enregistrée* ! À quoi tu pensais, putain ?

Je ne pouvais pas répondre. Je pensais à moi. C'était une opportunité. Ce morceau était bon et, une fois composé, il m'appartenait, quoi qu'il arrive.

Même dans l'obscurité, son visage me terrifiait. J'avais déjà vu cette expression. Dans les yeux de mon père, juste avant qu'il casse quelque chose ou arrache les rideaux du salon.

— Je suis désolée, murmurai-je.

— J'espère bien, que tu es désolée. Mais de quoi, exactement ? Désolée d'avoir été obligée de me le dire, ou désolée pour ton égoïsme ? Parce que ce morceau ne te concerne pas, toi, mais *nous deux*, et notre relation n'est un secret pour personne. À moins que nous nous séparions demain, cette chanson parle de moi et me collera à la peau quoi que je fasse. Merde, Monica, je sais que tu es ambitieuse ! Je n'en attends pas moins de toi. Mais je ne pensais pas que tu ferais quelque chose d'aussi bêtement égoïste.

Nous avions beau être dehors, j'eus soudain l'impression d'être enfermée dans une boîte. S'il avait

eu tort et que j'avais été dans mon droit, je n'aurais pas eu la sensation que cette boîte était en train de se remplir d'eau, et moi à trois secondes de me noyer. Mais non, c'est moi qui avais tort. Je ne l'avais pas compris en enregistrant le morceau, mais en le chantant devant Jessica, j'avais su : j'avais fait passer mon ambition avant mon respect pour lui, inutile de le nier.

Son visage était redevenu impassible. La boîte continuait de se remplir. Je me sentais piégée, seule et effrayée. S'il ajoutait un mot de plus, j'allais fondre en larmes.

— D'accord, j'ai compris, dis-je simplement.

Puis je rentrai dans la maison.

JONATHAN

Quand la baie vitrée se referma derrière elle, je renversai la table basse d'un coup de pied. Le plateau de verre éclata. Je regardai autour de moi, en quête d'autres meubles à casser, mais ce n'était pas après les meubles que j'en avais. C'est contre moi que j'étais en colère. Quelle idée avais-je eu de m'éprendre de Monica ? J'avais commis une erreur en m'engageant dans une relation émotionnellement complexe avec une soumise sans expérience. C'était stupide. Et ça, c'était ma faute.

Quand j'avais emprisonné les mains de Jessica en lui faisant l'amour, elle avait raconté à tout le monde que je voulais la violer. Une tape sur les fesses, et je la battais. J'avais mal supporté qu'elle me jette ces accusations à la figure, mais quand elle les répandit dans mon dos, ce fut encore pire. Plus tard, j'avais appris qu'elle avait eu de mauvaises expériences avec les hommes avant moi. J'aurais dû me montrer plus compréhensif, mais manifestement, à l'époque, je n'avais plus toutes mes facultés mentales.

Quand Monica avait chanté son morceau avec la voix rauque d'un ange déchu, je savais que ses intentions étaient pures. Je savais aussi que le résultat me mettrait en colère. J'avais déjà suffisamment de connaissances qui me détestaient, qui sait ce qu'allait déclencher sa petite prestation ? Mes affaires risquaient de s'en trouver affectées. Et ma famille, peut-être. Les répercussions potentielles défilèrent dans mon esprit. Les moqueries, les dérisions. Les contrats à l'eau. Des dîners atroces où me solliciteraient des femmes dont je ne voulais pas, où des hommes me briseraient les côtes à coups de coude complices, persuadés que Monica était ma putain ou, pire, que je voulais la partager avec eux.

En racontant sur les toits que j'étais un pervers, Jessica m'avait humilié. Les repas de Pâques en famille étaient devenus un cauchemar. Je ne m'en étais jamais remis, et cette chanson allait m'enfoncer encore davantage dans une réputation que je n'avais pas méritée et dont je n'avais que faire. Je ne voulais pas d'une vie dans le milieu bondage, avec les clubs privés et les costumes ridicules qui allaient avec. Je voulais être normal, sauf quand je ne l'étais pas. Mais une fois de plus, on allait me coller une étiquette.

J'arpentai le tour de la piscine. Monica devait sortir de ma vie. Elle, sa chanson et ses putains d'aspirations artistiques devaient disparaître avant de m'infecter davantage. Je devais agir vite et tourner la page. Ignorer les supplications, les appels à la clémence. Il fallait que j'oublie mes sentiments, la façon dont elle s'abandonnait avec moi, son charme désarmant. Je devais l'évacuer de mon système.

Je cessai de marcher et soudain j'eus envie de sombrer dans la piscine. Je retirai mes chaussures et plongeai. L'eau était froide et lourde, et mes vêtements lestaient mon corps. Je regagnai la surface, et l'effort que requièrent ces mouvements m'éclaircit les idées d'un coup. La panique et l'angoisse n'avaient pas disparu, mais elles s'étaient atténuées. Rien d'aussi écrasant qu'une minute plus tôt.

Je me dirigeai vers le bord de la piscine. J'allais me geler les fesses en sortant, mais surtout, j'avais peur d'affronter la femme dans ma maison – pour autant qu'elle y soit encore. Appuyant ma joue sur mon bras, je murmurai :

— Monica, Monica, tu étais parfaite.

J'étais triste de la perdre, mais je ne pouvais pas être vu avec elle si elle chantait cette chanson – et elle m'avait bien fait comprendre que je ne devais pas m'immiscer dans son travail. Je savais que ces petits fils de détresse allaient se transformer en pelote. Je savais combien je la désirais, et pourquoi, et comment. Après seulement six semaines de fréquentation, elle allait me manquer atrocement.

Mon téléphone sonna. Je l'avais posé sur la table que j'avais cassée ; apparemment, il avait survécu à la chute. Je sortis péniblement de la piscine et me dirigeai vers la sonnerie, dégouttant d'eau, mon pantalon collé à mes jambes.

C'était Will Stanton.

— Salut, Will.

— On en a trouvé cinq, avec des micros, partout dans la maison. Ils sont en wifi, et ils ont été déconnectés. Sans doute après qu'elle a arrosé le monospace de chantilly.

— Il va falloir que vous trouviez qui a fait ça.

Je n'étais plus censé me préoccuper de cette histoire, et je parlais pourtant comme si c'était le cas.

— Vous avez une piste ? demanda Stanton.

— Elle travaille avec un artiste, Kevin Wainwright. Ils ont eu une histoire ensemble.

— On s'en occupe.

— Envoyez la facture à ma sœur.

— C'est comme si c'était fait.

J'allais raccrocher, mais je me ravisai au dernier moment.

— Stanton ?

— Oui ?

— Il y en avait dans la cuisine ?

— Non.

— Merci, répondis-je à mi-voix avant de raccrocher.

Le soulagement était immense. Pas de caméra dans la cuisine. Qu'avions-nous fait dans la chambre ? Je lui avais embrassé les paupières. La situation n'était pas idéale, certes, parce que des gens s'étaient introduits chez Monica, mais au moins les vidéos ne montreraient rien de choquant. Ma vie privée était foutue, mais la dignité de Monica serait sauvée.

J'ignore combien de temps je restai là, mon portable à la main, mais quand mes dents commencèrent à claquer, je rentrai à l'intérieur de la maison.

Pas de caméra dans la cuisine. L'imagination de Monica m'avait sauvé du scandale. Et pendant ce temps, elle vivait une situation difficile, et je lui avais fait une scène alors qu'elle s'était excusée. J'avais été prêt à l'abandonner alors qu'elle avait besoin de protection, et pourquoi ? Parce qu'elle n'était pas parfaite, et que j'avais peur de ce que les gens pensaient de moi.

Ils ne savaient pas ce que je savais. Comment c'était de contrôler totalement le corps d'une femme, son plaisir, ses pensées, ses émotions. Ils ne savaient pas façonner ces moments comme un sculpteur modèle l'argile, créant dans la journée des attentes qui s'épanouiraient le soir. Ils ne savaient pas pousser une femme au bout de ses désirs, construire un orgasme qui n'était pas seulement une fin en soi, mais un acte délibéré et soigneusement planifié. Voir mes objectifs atteints était ce qui me satisfaisait le plus, et je ne pouvais pas plus renoncer au contrôle que Monica à la musique.

J'avais essayé avec d'autres femmes et j'avais échoué, parfois tout près du but. Mais pas avec Monica. Ce n'était pas sa façon de permettre et d'obéir qui me fascinait, mais les fois où elle ne se laissait pas faire. Ses moments de spontanéité ne surgissaient pas pendant mes moments de faiblesse, mais s'engouffraient dans les ouvertures que je lui laissais. Comme la cuisine. Le seul endroit où je pensais la trouver se révélait aussi le seul lieu sûr de la maison.

Ce que nous avons fait ensemble était plus grand que ce que j'aurais pu créer seul. Monica était ma toile, et elle était parfaite. Le reste allait devoir suivre. Elle était à moi. Notre relation nous appartenait. Tout ça, je l'avais mérité. Tant pis pour le reste.

MONICA

La couverture dans laquelle je m'étais enveloppée portait l'odeur de Jonathan – l'ancienne, sauge et poussière. C'était Jessica qui avait choisi ce parfum, mais j'enfouis pourtant mon visage dans la couverture. Puis je me mis à fixer le portail ouvert. Un taxi était en route. Si Jonathan ne se montrait pas avant son arrivée, je retournerais dans mon monde pour ne plus jamais le voir. Ça ne pouvait pas être plus dur que ce que j'avais déjà vécu.

Son odeur me parvint avant le bruit de ses pas. Cuir et terre. Je me tournai et le vis debout derrière le fauteuil près de la porte. Ses cheveux étaient mouillés, mais ses vêtements étaient secs. Il affichait un masque à la fois amusé et implacable – sa marque de fabrique.

— Tu as attendu.

— Le taxi arrive.

Il s'assit dans le fauteuil.

— Je suis désolé de t'avoir crié dessus.

— Ce n'est pas grave.

— Je crois que je devrais t'expliquer.

— Écoute, ça t'a mis en colère, et je comprends pourquoi.

— Non, tu ne comprends pas, dit-il en croisant les jambes. Quand j'ai épousé Jessica, j'étais un gentil petit gars. On passait pas mal de temps au lit, et on était persuadés que tout allait bien. Ce qui était le cas, d'une certaine façon. Sauf que je gardais en moi une sorte de gouffre, à cause de ce qui s'était passé avec Rachel. J'étais tellement jeune, et pas du tout prêt. Et mon père... Disons que je ne pouvais pas le regarder en face. Toujours pas, d'ailleurs. Je n'ai jamais rien dit à personne. Personne n'était au courant, à part Jessica. J'étais heureux qu'elle sache et, comme j'étais heureux, j'ai commencé à me dire que si je la baisais juste un peu plus fort, ce serait encore meilleur. Que je pourrais lui tenir les mains. Lui dire quand jouir. La fesser.

Il s'interrompt un instant, comme s'il revivait en esprit un incident particulier. Puis il reprit :

— Ça ne s'est pas bien passé. Je ne savais pas m'arrêter, et elle ne savait pas se taire. Toutes ses amies étaient persuadées que je prenais mon pied en lui tapant dessus. Elles l'ont raconté à leur mari, et en un rien de temps...

— Plus personne ne t'adresse la parole à l'« Eclipse ».

— Exactement. Et je l'ai perdue. Quand on divorce, on ne renonce pas juste à sa femme, mais aussi à tous les rêves qu'on avait construits avec elle. Ce sont ces rêves avortés qui me font le plus mal.

Il décroisa les jambes, posa ses coudes sur ses genoux.

— Maintenant, je suis avec une autre femme, et elle est sublime avec moi. Mais elle chante cette chanson et en l'entendant, tout le monde va penser que j'essaie de la violer et que je la maltraite. Tout m'est retombé dessus d'un coup.

— Tu ne peux pas savoir combien je regrette.

— Tu devrais annuler ce taxi.

— Je veux vraiment rentrer chez moi.

— Non, pas ce soir. Ils ont trouvé des caméras.

— Oh, merde !

J'eus l'impression qu'on venait de m'enfoncer un pieu dans la poitrine. C'était ma maison, depuis toujours. Je sentis un vertige me gagner et serrai les dents pour ne pas craquer.

— Ils ont tout enlevé, maintenant. Et il n'y en avait pas dans la cuisine.

De soulagement, j'éclatai de rire. Cet épisode sur le lino de la cuisine était la première chose qui m'était venue à l'esprit, et j'avais prié de toutes mes forces pour qu'il n'ait pas été filmé.

— Il faut qu'on trouve qui a fait ça, dit-il. Et cette fois, je tiens vraiment à te faire surveiller.

Je secouai la tête.

— Pas la peine, j'irai habiter chez Darren.

— Ce n'est pas une solution à long terme.

Il s'était emparé des rênes de la conversation, et cela m'agaçait.

— Jonathan, arrête. Mon problème, ce n'est pas le long terme.

— Comment ça ?

J'inspirai profondément. Je savais ce que je voulais dire, mais maintenant qu'il m'avait mise au courant, pour les caméras, et qu'il m'avait raconté son histoire avec Jessica, je ne savais pas si j'aurais la force. Je me pelotonnai sous la couverture.

— Je suis désolée, Jonathan. Ce que j'ai fait avec cette chanson, c'était mal. Je vais faire ce que je peux pour limiter les dégâts. J'enregistrerai un autre morceau à la place et je le donnerai à Jerry. Jessica l'a entendue, et je ne peux rien y changer, mais ce n'est pas comme si elle n'était pas déjà au courant de tes habitudes sexuelles.

— Au fait, je connais Eddie de Carnival Records. Tu l'as rencontré au Loft. Un copain de...

— Penn. Exact. Je suis désolée, lui aussi a entendu le morceau. Tu vas peut-être remonter dans son estime de mâle ?

Il haussa les épaules et balança les jambes sur l'accoudoir du fauteuil. Pour un type qui semblait prêt à m'étrangler vingt minutes plus tôt, il était remarquablement détendu.

— Je n'ai pas tenu compte de tes sentiments, poursuivis-je. J'aurais dû te la faire écouter avant. Parce que c'est ta vie, et tu n'as sans doute pas envie qu'on étale cet aspect de ton intimité. Enfin, il est déjà étalé, mais tu n'as pas besoin que ton amante enfonce le clou. J'y ai réfléchi, et je ne veux pas non plus afficher ça au grand jour. Je pourrais en faire une chanson métaphorique, mais à cause de ta réputation, c'est impossible. On va devenir le couple à qui personne ne parle parce qu'il les fait trop rire.

Il étouffa un petit ricanement amer, comme s'il savait exactement de quoi je parlais. C'était le cas : je ne faisais que rejouer une histoire qu'il avait déjà vécue. Je serais la seconde femme à le quitter parce qu'il était dominateur. Avant qu'il rentre, je m'étais consolée en me disant qu'il ne m'aimait pas et que nous nous connaissions depuis très peu de temps. Sauf que cela ne me semblait pas vrai. J'allais lui faire du mal, et rien ne pouvait empêcher ça.

— Alors, continuai-je, j'ai compris que si je reste avec toi, je ne pourrai parler à personne. Que je devrai garder secret tout un pan de ma vie de crainte d'être la cible des regards. J'ai le rôle de la soumise. Je suis la pauvre fille qui se prend des fessées, celle qui se balade avec des bleus sur les poignets. Tu es le maître, et je suis ta soumise. Putain, qu'est-ce que je suis en train de faire ? Tu crois que je me fiche de ma vie et de ma carrière ? Comment vais-je pouvoir prendre le dessus dans un entretien si le type de l'autre côté du bureau m'imagine avec un bâillon-boule ? Comment vont-ils

croire que je peux m'imposer en tant que musicienne devant une foule s'ils pensent que je suis une esclave ?

Un éclat de lumière dans l'allée. Le taxi était arrivé.

— Je vais le renvoyer, dit Jonathan en reposant ses jambes.

Je rejetai la couverture et me levai, avançant jusqu'à son fauteuil.

— Non, je m'en vais. Notre relation ne me convient pas. C'est trop. Je n'ai jamais rencontré d'homme comme toi, et je croise les doigts pour ne plus en retrouver sur mon chemin, parce que je crois que je n'y survivrais pas. Je n'arrive déjà plus à m'imaginer avec quelqu'un d'autre.

— Tu ne pars pas, Monica, dit-il, le regard rivé sur moi.

Il me prit les mains. Les siennes étaient froides, et j'eus toutes les peines du monde à résister à l'envie de les réchauffer.

— Avant d'y aller, je voulais que tu saches que je t'aime. Je pensais ne plus jamais vouloir être amoureuse, et j'avais peut-être raison. Regarde où on en est. Plus je tombe amoureuse de toi, plus c'est dur de te quitter. C'est la chose la plus difficile que j'aie jamais faite.

Quand il se leva, il semblait plus grand, plus proche, plus solide.

— Tu ne pars pas.

— Si.

— Non. Tu ne vois pas combien nous sommes parfaits ? Ce n'est pas une petite relation insignifiante, que tu brises. Entre nous, il y a bien plus qu'un peu de sexe. Je l'ai su depuis le premier soir. Depuis la première fois que j'ai posé les yeux sur toi. Tu es faite pour moi. J'ai essayé de le nier aussi longtemps que j'ai pu, mais nous sommes faits l'un pour l'autre. Tu es la mer sous mon ciel. Nous sommes unis par l'horizon.

— S'il te plaît, ne me rends pas les choses plus difficiles, répondis-je d'une voix mal assurée.

Je me mis à renifler. Putain ! Saletés de larmes.

Il m'enlaça, m'enveloppant tout entière. Oui, son corps était fait pour moi. Ses caresses aussi. Il m'embrassa les joues, le cou, murmura mon nom, et je le désirai plus que jamais.

— Ne pars pas, souffla-t-il. Je te veux, petite déesse. Toujours. S'il te plaît. Dis-moi ce que tu veux. Dis-moi ce que je dois faire.

Le chauffeur de taxi klaxonna.

— Laisse-moi partir, Jonathan.

Je le repoussai de toutes mes forces. En vain.

— Laisse-moi partir !

Il me serra plus fort.

— Nous n'en avons pas fini.

J'avais envie d'accepter, de m'abandonner. De céder à son étreinte et à ses caresses, de le laisser m'emporter dans la chambre. Cela aurait été si facile ! Cette nuit aurait été belle et tendre, mais le jour, la semaine, le mois d'après ?

Quand je le repoussai encore une fois, il me lâcha. Je reculai, surprise, faillis tomber. Il me tendit la main pour m'aider à retrouver mon équilibre, mais je ne la pris pas.

— Au revoir. Je suis désolée.

— Ne le sois pas, dit-il, très droit, le menton fièrement relevé et les épaules détendues. Nous n'en avons pas fini.

J'aurais voulu lui répéter que je l'aimais, mais cela nous aurait fait plus de mal que de bien. Alors je descendis les marches en courant. Le taxi était sur le point de partir, mais j'attrapai la poignée de la portière et entrai dans la voiture tandis qu'il s'apprêtait à démarrer.

Je jetai un dernier regard en arrière, et j'aperçus Jonathan sur la terrasse, à contre-jour. Il avait l'allure d'un roi, comme s'il maîtrisait parfaitement la situation.

brûle

MONICA

Le journal était ouvert, apparemment sur une page au hasard, mais la photo attira mon regard et je ne pus me retenir de l'examiner de plus près. Discrètement. Parce que l'homme en face de moi allait remarquer ce que je regardais. Sur l'image, la fille était nue, allongée sur le dos, les jambes relevées par-dessus la tête. L'éclairage créait une zone d'ombre entre ses cuisses. Les mains liées dans le dos, un foulard en guise de bâillon, elle avait l'air mal à l'aise, triste. Pire, tout l'intérêt de la photo résidait justement dans son expression malheureuse opposée aux visages ravis et satisfaits des hommes qui la regardaient.

Ce ne fut qu'en entendant un bruit de métal sur de la porcelaine que je relevai les yeux sur l'homme assis en face de moi – ou du moins, sur sa bague qui venait de heurter le rebord de sa tasse à café. Il saisit une carte de visite et la déposa près du pichet de crème.

J'étais partagée quant à la bague sur son petit doigt.

D'un côté, ça sapait un peu sa crédibilité. Comment faire confiance à un type qui portait ça ? D'un autre côté, elle avait quelque chose d'étrange qui m'intriguait. Les doigts de Will Santon firent pivoter le rectangle de carton pour le reposer un instant plus tard sur la table du café. C'étaient des doigts épais et longs, et je les imaginai se glissant en moi, deux à la fois, la bague contre mon petit trou tandis que le pouce me caressait le clito. Sauf que l'idée me paraissait aussi peu excitante que la photo de la femme dans le journal. En temps normal, l'un et l'autre auraient pu déclencher une étincelle de désir en moi. Là, rien du tout. C'était comme si mon esprit pensait au sexe en permanence alors que mon corps ne ressentait plus rien, comme par magie. J'avais beau laisser aller mon imagination, il ne se passait rien entre mes jambes. Rien de rien.

— Votre maison est propre, dit-il. Je vous le promets.

— Je sais que vous en êtes persuadé.

Je fis pivoter ma tasse à café. Elle portait un motif de roses décoloré et n'était pas assortie à la sous-tasse : toute la vaisselle du bar, comme la décoration, était de la récup', trouvée dans la rue ou dans une boutique de prêteur sur gages.

— Ça fait un bout de temps que je suis dans le métier, dit-il.

Un bout de temps, vraiment ? Il ne devait pas avoir plus de trente-deux ans. Pas la moindre trace de gris dans sa chevelure sombre ou dans sa barbe de trois jours. Ses yeux gris, couleur de pluie, avaient l'air d'avoir vu leur part de saloperies. Il ne détourna pas le regard, mais je compris que sa vision périphérique était aussi affûtée que la mienne était limitée. Sa veste était parfaitement coupée, mais son col ouvert, ses cheveux coupés courts sur les oreilles et ses chaussures confortables m'en révélaient beaucoup sur lui.

— Vous êtes militaire, dis-je.

— Des Marines.

— Laissez-moi deviner : un bataillon avec le mot « spécial » dedans, non ?

Il ne répondit pas.

— Mon père a été tué à Kaboul, pendant qu’il escortait je ne sais plus quel prince à la mosquée.

— Je suis navré de l’apprendre.

— Vous avez des enfants, monsieur Santon ?

— Une fille. Elle a quatre ans.

Et pas d’alliance, observai-je.

— Et la laisseriez-vous entrer dans cette maison ?

Il baissa les yeux sur sa tasse vide. Elle avait contenu du café noir – il l’avait avalé en une gorgée alors même qu’il était brûlant.

— Votre petit ami m’a appelé...

— Mon ex.

— Votre ex-petit ami...

— Mon ex-amant.

— Il m’a demandé de vous rassurer. Alors, je vous rassure.

— Vous savez ce qui me rassurerait vraiment ?

— Qu’on effectue une nouvelle inspection ?

Il penchait la tête d’un air assuré, comme s’il pensait vraiment que c’était là une réponse acceptable.

— Que vous trouviez qui c’était.

— Nous y travaillons.

— Je vous crois. Et je suis sûre qu’il vous a payé un beau paquet de fric pour venir me dire que ma maison était nettoyée et que vous « y travaillez ». Mais je ne serai rassurée que quand je saurai qui a planqué ces caméras, et pas parce que Jonathan Drazen décrète que je peux l’être. Merci d’avoir essayé.

— Il m’a également demandé de vérifier que vous alliez bien. D’écouter votre voix, aussi. D’après lui, quand vous êtes inquiète, ça s’entend.

Je déglutis avec l’impression d’être observée sous un microscope. Je relevai la tête et me redressai. Je ne pouvais pas m’en empêcher.

— Ça m’étonnerait qu’il vous ait autorisé à me dire ça.

— Vous savez ce que je vais lui dire, à lui ?

— Non, et je m’en fous, mentis-je.

— Que vous êtes terrifiée.

— Je vais très bien.

— J’ai déjà entendu des femmes terrifiées. Quand il se passe un truc pas net, certaines ont très peur pendant un bref moment. D’autres subissent une peur plus modérée, mais persistante. Qui les frappe tous les jours.

Il releva un sourcil inquisiteur, comme pour me demander dans quelle catégorie je me rangeais.

Je me levai.

— Vous pouvez lui raconter ce que bon vous semble. Sauf que si vous ne lui dites pas que je vais très bien, il s’inquiétera, et ça vous donnera davantage de boulot.

— J’en ai bien assez comme ça.

— Alors, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Will se leva à son tour et me tendit la carte avec laquelle il n'avait pas cessé de jouer.

— Si vous voulez qu'on fouille à nouveau votre maison, appelez-moi, je m'en occuperai.

Quand je saisis la carte de visite, son petit doigt effleura le mien. Le contact me surprit, mais ne fit naître aucune sensation entre mes jambes.

MONICA

Le désir d'être touchée, d'être en connexion, de trouver un terrain commun avec quelqu'un d'autre semblait m'ôter tout sens commun. Sauf que je ne voulais pas toucher n'importe qui. Je le voulais, lui, Jonathan.

D'accord, c'était moi qui avais choisi d'être seule. Et pourtant, j'avais terriblement mal ; j'étais habitée par une douleur lancinante dans la poitrine, et ma peau me paraissait à vif tant j'avais besoin de ses caresses. Jonathan me manquait, tout comme sa bouche, ses bras virils, sa queue et tous nos jeux. Mais c'était l'absence de son regard, de la chaleur de son attention, du sentiment de sécurité que me conférait sa présence qui me taraudait le plus.

Avais-je vraiment l'air d'être terrifiée ? Je me penchai pour scruter mon visage dans le miroir de Darren. Je n'avais pas l'impression d'une quelconque différence. Je pouvais appeler Jonathan. Le voir, peut-être – une seule fois. Et peut-être le ferais-je ? Je finis d'appliquer mon mascara avant de consulter l'heure sur mon téléphone.

8 h 59. Dans une minute, mon portable biperait pour m'annoncer l'arrivée d'un SMS aussi bref que concis. Jonathan m'en envoyait un chaque matin à neuf heures pile. Je ne lui répondais jamais, pas plus que je ne lui demandais d'arrêter. J'avais gardé les messages des deux dernières semaines. Par ces messages il voulait s'assurer qu'une fois par jour au moins je pensais à lui. C'était une façon de me contrôler à la fois précise et distante, si bien que le quatrième jour, en comprenant enfin ce qu'il faisait, j'avais tapé une réponse pleine de rage. Mais je ne l'avais jamais envoyée. De toute façon, je pensais à lui bien plus fréquemment qu'une fois par jour.

Prends un parapluie, il va pleuvoir.

Je remontai dans la liste des messages. Il y en avait qui parlaient de Washington.

Il fait un temps de chien, ici.

Encore un déjeuner d'affaires. Conneries à la carte.

Je te veux près de moi.

Puis il était rentré à Los Angeles.

Debbie me dit que tu ne vis plus chez toi ? Will Santon va t'appeler de ma part.

Le ciel, la mer.

J'avais remplacé mon magnifique bijou de nombril en platine et diamant par l'anneau de pacotille que j'avais acheté le jour de mon piercing. J'avais alors renvoyé le premier à Jonathan *via* Yvonne, qui avait passé tout un déjeuner à me mettre en garde sur la différence entre BDSM et violence. Elle avait laissé le bijou dans son bureau, profitant d'un moment où celui-ci était désert. Le lendemain matin, mon texto de neuf heures disait :

Je le garde pour toi.

Il était persuadé que je reviendrais et qu'il n'avait qu'à attendre. Ça me rendait folle. J'écrivais des chansons là-dessus, notant des paroles sur des serviettes en papier ou même sur mon bras pendant que je conduisais. Je composais des vers sur ses yeux, des refrains sur sa voix. Je voulais l'exorciser par

la musique, mais, en définitive, je ne faisais qu'attiser le feu qui brûlait dans mon ventre.

MONICA

Le restaurant semblait spécifiquement conçu pour attirer certains types de gens qui travaillaient dans le show-business, un peu comme ces orchidées aux formes étranges qui appâtent exclusivement certaines sortes d'insectes. Le midi, il était bondé d'agents et de cadres en costume qui sondaient les écrivains et les artistes pour déterminer à quel point ils pouvaient être rentables, et jusqu'où ils pouvaient les enfiler.

Dans les toilettes, je scrutais mon reflet en chantonnant, cherchant comment me rendre encore plus présentable. Je ne pouvais pas faire grand-chose de plus, à vrai dire : avec mes deux tresses lâches, ma robe noire, mes talons aiguilles et mon mascara, j'étais impeccable. Je m'étais même fait les ongles. J'étais ici pour rencontrer Eddie Milpas, et j'étais mieux que présentable : j'étais à tomber.

Quand je retournai dans la salle du restaurant, une serveuse était en train de lui indiquer notre place. Je lui offris mon plus beau sourire « spécial clients » et j'attendis qu'un serveur vienne tirer ma chaise. Notre table était située près d'une baie vitrée qui donnait sur la marina. En ce jour de novembre, le vent agitait les bateaux qui m'évoquaient les touches d'un clavier en train d'égrener des gammes.

— Ravi de vous revoir, dit-il. J'ai commandé des amuse-gueules. Le calamar est fantastique.

— Super.

Eddie continua :

— Donc, je voulais vous parler de ce que nous cherchons et de ce que vous proposez.

Je hochai la tête.

— Jerry m'a apporté votre maquette la semaine dernière, mais je ne l'ai pas écoutée avant la veille du soir où je vous ai vue au Frontage. Et là, je n'en ai pas cru mes oreilles. Cette chanson est un tube, Miss Faulkner. Je ne veux pas être vulgaire, mais elle peut rapporter un max.

Mon sourire se fissura sous l'effet de ma nervosité.

— Je suis ravie qu'elle vous plaise...

— Il faudra sans doute la réenregistrer avec des arrangements plus adaptés.

— J'ai une autre chanson que je voudrais enregistrer.

— Nous – c'est-à-dire moi et Harry Enrich, le président de Carnival – voulons vraiment celle-ci.

On nous apporta deux verres de vin blanc. Il me regarda par-dessus le sien en sirotant la première gorgée. Il avait de beaux yeux verts et des cheveux châtain. Il ne m'aurait sans doute pas déplu une éternité plus tôt, avant que je rencontre Jonathan. Mais pour le moment, je bloquais. C'était temporaire, me rappelai-je. Il y aurait d'autres hommes. Ou pas. Je m'en fichais.

Je posai mon verre sur la nappe, indifférente à la trace humide qu'il laissait.

— En fait, cette chanson n'est plus disponible.

— Vous l'avez déjà vendue ?

— Non. Elle n'est plus à vendre.

Il tapota le rebord de son verre.

— C'est peut-être en lien avec la personne dont elle parle ?

Eddie m'avait vue au club avec Jonathan. Et Jonathan savait qu'Eddie avait entendu la chanson. Sa question était donc loin d'être innocente.

Avoir écrit cette chanson ne me dérangeait pas, pas plus que de l'avoir enregistrée. Au premier abord, on pouvait la considérer comme une fiction ou comme une métaphore. Mais quand on connaissait mon passé avec Jonathan et la réputation de celui-ci, il devenait évident que la chanson parlait forcément de moi et de ce que je faisais au lit. Autant dire que, pendant cette réunion avec Eddie, alors que nous parlions de ma carrière, je me sentais nue et exposée. Je savais que son regard me déshabillait, qu'il imaginait ses mains maladroites en train de faire connaissance avec ma douleur.

— Écoutez, dit-il après quelques instants de silence embarrassé, le BDSM est super à la mode en ce moment, et nous avons envie de miser dessus. On met le paquet côté marketing. Vous serez une icône. Une grande et belle femme en cuir noir qui chante un truc pareil... On a déjà quelques chansons sexy toutes prêtes, mais pas de chanteuse expérimentée pour les défendre. Je veux dire, si l'interprète n'a pas les épaules, c'est un coup à se planter à la première interview télé, non ?

Son imagination débordante me laissa bouche bée. Tout ce que je craignais était en train d'arriver sous mes yeux, et je n'étais pas prête à subir une telle angoisse. Mes pensées s'éparpillèrent comme une armée de fourmis chassées de leur territoire d'un coup de pied destructeur.

— La chanson n'est pas disponible, répétais-je, incapable de trouver un nouvel argument.

Il sourit de toutes ses dents impeccables et cligna de l'œil.

— Vous trouverez une solution. Et à ce moment-là, je suis convaincu qu'on pourra signer.

Il saisit les menus posés à côté de son assiette et m'en tendit un.

— Essayez la limande. Ils la servent avec des artichauts, c'est à tomber.

Puis il ouvrit son propre menu et fit mine de s'y absorber, mais je savais à quoi il pensait en réalité : il m'imaginait à genoux, ligotée et bâillonnée, jambes écartées, chatte mouillée et prête à l'accueillir. Je chassai cette image et commandai la limande.

Comme s'il percevait mon malaise, Eddie changea de sujet. Nous parlâmes de mes projets et de ma carrière en devenir. Je brodais autant que possible. En réalité, il m'était impossible de faire le moindre plan – j'étais condamnée à saisir toutes les opportunités qui se présentaient. Sauf celle-ci. Il fallait que je change mon fusil d'épaule. Que je passe de Miss Bondage à quelque chose d'autre – mais quoi ? Et comment y parvenir ? Lui, au contraire, semblait tout à fait déterminé à faire de moi l'incarnation des tendances fétichistes du moment. Plus je lui en parlais, plus il pensait que j'allais accepter... et plus j'étais convaincue de n'être dans son esprit qu'un jouet sexuel ligoté et offert.

Je ne voulais pas qu'il sache pourquoi j'avais rompu avec Jonathan. Sans lui, j'avais perdu toute protection – j'étais sexuellement disponible et émotionnellement vulnérable. Le repas achevé, avant qu'Eddie ait eu le temps de me proposer un café, je prétextai mon travail pour fuir cet endroit à toutes jambes.

Pendant tout mon service au Stock, je demeurai dans cet état de panique et d'anxiété. Certes, j'affichais mon sourire habituel, je trouvais les réparties nécessaires et servais les consommations avec grâce, mais le poids qui m'encombra le cœur s'était mis à vibrer. Et ce n'était pas agréable, bien au contraire. C'était du regret pur. J'avais eu une opportunité de travail, et j'allais la perdre parce que ce n'était pas la bonne. Parce que je n'étais pas un jouet sexuel – ni pour le public, ni pour Jonathan. Je l'avais quitté pour protéger ma carrière inexistante, et tout était parti en vrille.

À la fin de mon service, je rangeai les tickets, fis ma caisse et passai le relais à Mandy.

— Il y a une vraie connasse à la cinq, la prévins-je. Vas-y doucement sur le sel au céleri dans ses cosmopolitans. Elle a un « problème de santé » et ce sera notre faute si elle y passe. Henrietta Sevion est installée près de la piscine. Elle téléphone, alors contente-toi de sourire quand tu lui apporteras son vin. Renaldo Rodriguez est au coin, avec une putain d'escorte de blondasses. Je n'ai aucun conseil à te donner là-dessus.

Mandy mâchonna son chewing-gum une dernière fois avant de le cracher élégamment dans une serviette en papier.

— Toi, tu es de mauvaise humeur, observa-t-elle.

Robert, qui apparemment entendait tout ce qu'on disait même quand il servait quelqu'un au bar, lança :

— Elle a besoin d'un verre.

Et, s'adressant à moi :

— Je te sers quelque chose avant que tu partes ?

Tendant, mais il était déjà vingt et une heures et j'avais du pain sur la planche.

— Non merci. Tu sais où est Debbie ?

— Dans son bureau, répondit-il en faisant tourner une bouteille entre ses mains. Peux-tu lui demander de finir les emplois du temps rapidement ? J'ai une audition cette semaine.

— Pas question. Elle déteste quand on la presse, alors je ne vais pas le faire pour toi. Je vais juste lui demander un congé, et je rentre chez moi.

Mandy entreprit de servir les verres commandés et de les disposer sur son plateau.

— Ah bon ? Tu pars pour Thanksgiving ?

— Je vais à Vancouver la semaine d'après.

— Ah oui, le truc que tu fais avec tes deux ex... Et que tu ne trouves pas bizarre.

— Ça n'est bizarre que si on décide que ça l'est, rétorquai-je, l'index brandi. Tu devrais voir l'installation. J'espère qu'elle me rendra célèbre.

Il y avait intérêt. Je préférais devenir Miss Art que Miss Bondage. Faire dans l'art abstrait. L'œuvre pour le musée de Vancouver était la seule parcelle d'espoir dans le désert d'angoisse où je me débattais avec Eddie. Levant les yeux au ciel, Mandy s'en alla servir Renaldo Rodriguez et son cortège de blondes.

Je venais juste de recevoir mon passeport par courrier. Kevin et Darren avaient dû partir sans moi au Canada pour commencer à préparer l'installation au musée d'Art moderne de Colombie-Britannique – le BC Mod. D'accord, j'avais été idiot de laisser mon passeport dépasser la date de validité, et j'avais promis que ça n'arriverait plus. Dorénavant, j'allais être complètement présente et engagée dans ce qui allait se passer.

Je quittai les entrailles de l'hôtel pour me diriger vers les réserves où était installé le petit bureau sans prétention de Debbie. Arrivée devant la porte, j'entendis deux voix qui provenaient de l'intérieur de la pièce : la sienne et celle d'un homme au ton sérieux. Je frappai. Sam était souvent ici avec elle, comme si elle avait été la propriétaire et lui l'employé, au lieu du contraire.

— Entrez, lança Debbie.

Ce fut elle que je vis en premier, appuyée au cadre de la fenêtre. Puis mon cœur s'arrêta.

Jonathan était installé dans le fauteuil de cuir. Il portait un costume, comme chaque fois qu'il travaillait : celui-ci était bleu, avec une chemise rayée et des boutons de manchette rouge. Il me regarda comme la première fois où nous nous étions rencontrés, et où j'avais eu l'impression qu'il me dévorait littéralement des yeux. Sauf qu'à l'époque il y avait de quoi : j'étais célibataire, d'accord, mais pourvue d'une sexualité balbutiante et d'un cœur disponible – chose dont je n'étais pas consciente avant qu'il bouscule l'un et l'autre. En le retrouvant dans le bureau de Debbie, je me sentis tarie aussi bien émotionnellement que sexuellement.

— Je repasserai, lançai-je avant de tourner les talons sans attendre de réponse.

Il me rattrapa dans la réserve, près d'une pile de cartons qui montait presque jusqu'au plafond.

— Monica...

Sa voix était si douce que je n'eus pas le cœur de l'ignorer. Je me retournai.

— Salut. Comment vas-tu ? fit-il.

— Je vais bien.

Sauf que ma voix semblait faible et désaccordée. Lui paraissait en pleine forme, reposé et heureux, comme si mon absence ne lui faisait ni chaud ni froid.

— Tu en as l'air, commenta-t-il.

Il se tenait à trois pas de moi. Alors comment pouvais-je sentir la chaleur qui émanait de son corps ? Pourquoi son regard me pesait-il autant ?

— Merci. Toi aussi.

Il n'avait pas l'air de vouloir s'en aller. Il restait là, impassible. Quant à moi, je ne pouvais même pas le regarder en face.

— J'ai reçu tes messages, dis-je.

— Je sais, murmura-t-il.

Il leva la main pour effleurer ma manche du bout des doigts.

— Tu peux aller parler à Debbie, reprit-il. J'attendrai ici. Tu travailles. Je n'ai aucune envie de te mettre mal à l'aise.

Mon rire retentit comme une rafale, un coup de feu à contretemps sur un champ de bataille désormais déserté. Il sonnait si faux que je levai la tête pour voir s'il l'avait remarqué. Ses yeux couleur tourmaline, semés d'éclats bleus que j'aurais pu distinguer en m'approchant encore un peu, conservaient cette expression étrange, comme s'il avait prévu tout ce qui s'était passé et que, si je souffrais, je n'avais qu'à apprendre à me contrôler.

Jusqu'à cet instant, je ne m'étais pas demandé avec qui il baisait maintenant. Mais sa chaleur autour de moi, la pression de sa présence m'obligeaient à me poser la question. Murmurait-il son nom juste avant de jouir ? La touchait-il avant la même tendresse et la même violence que moi ?

— Merci, fis-je. J'en ai pour une minute.

Debbie s'était rassise à son bureau. Ces derniers temps, elle semblait avoir pris un coup de vieux. J'avais cru comprendre qu'elle avait trente-huit ans, mais je n'en étais pas certaine.

— Assieds-toi, dit-elle.

Je restai debout – je n'en avais pas pour longtemps, et je ne voulais pas laisser Jonathan attendre dehors. La seule idée qu'il se trouvait de l'autre côté de cette porte me faisait souffrir.

— J'ai besoin de prendre un congé pour ces jours-là, dis-je en lui tendant une feuille de papier.

Elle vérifia le calendrier posé sur son bureau.

— Ça devrait marcher, annonça-t-elle avant de relever les yeux sur moi. Et toi, comment ça va ?

— Très bien.

— Vraiment ?

— Oui.

Elle se carra contre le dossier et m'indiqua à nouveau le fauteuil occupé un instant plus tôt par Jonathan. Quiconque n'était pas aussi habitué que moi à discerner les traces de son parfum aurait pu croire qu'il s'était évanoui avec lui.

— Tu as pris cette histoire au sérieux, c'est ça ?

Incapable de répondre, je hochai la tête en me mordillant la lèvre.

— Il ne fallait pas. Je t'avais prévenue, dit Debbie.

— Oui. Mais j'ai oublié, apparemment.

— Ça se comprend. Essaie juste que ça ne rejaillisse pas sur ton travail, d'accord ?

— Je serai la reine du service.

Debbie consulta à nouveau le planning.

— Jeudi, Doreen voudrait partir à dix heures. Tu peux prendre un demi-service ?

— C'est Thanksgiving...

— Tu as des projets pour la soirée ?

Je haussai les épaules.

— Non. Je peux venir.

Elle griffonna mon nom sur l'emploi du temps et me fit signe de la laisser.

Quand je sortis, Jonathan ne se trouvait plus dans la réserve. Je ne sais pas si je fus soulagée ou triste.

JONATHAN

J'ignorais ce qu'elle avait pensé de moi en me voyant. Elle, elle paraissait plus féroce, plus en colère et plus fière que jamais. Sur les nerfs, aussi. Je savais qu'il m'aurait suffi de la toucher pour l'apaiser. Si je l'avais embrassée, sa respiration se serait calmée. Si mon corps avait touché le sien, elle aurait cessé de tressaillir.

Mais je devais attendre. Il fallait qu'elle vienne d'elle-même. Et elle le ferait.

Pendant que nous nous parlions, juste assez loin pour éviter tout contact, j'ai eu l'impression que l'espace entre nous prenait tout son sens. Oui, elle était sur les nerfs, mais je dois avouer que je ne m'étais pas senti moi-même depuis qu'elle s'était enfuie à bord de ce taxi. Ces deux semaines m'ont paru interminables. Comme si j'étais sur un chemin qui semblait s'amenuiser à l'horizon, mais restait le même dans la réalité. Elle avait décidé de partir, et il faudrait qu'elle décide de revenir. J'étais un homme patient. Je pouvais attendre. Mais ça ne veut pas dire que j'aime ça.

— À quoi joues-tu avec elle ? me demanda Debbie.

Je m'étais caché le temps que Monica reparte, pour ne pas qu'elle me voie de nouveau.

— J'attends, comme un bon petit gars.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Parce que tu es là à discuter des commandes d'alcool et des échanges de personnel alors que tu as un manager qui est chargé de faire ça pour ton bar. Allez file, va gérer ton empire, m'enjoignit-elle avec un geste de la main.

Je me laissai aller dans le fauteuil en cuir.

— Oui, mais le manager du K est peut-être un gros nul...

— Tu veux dire que tu me protèges d'un gros nul ? Je le connais ?

— En fait...

— Est-ce que je ne t'ai pas aidé à te tirer de ce cauchemar avec ton ex-femme ?

— Si. Ton aide a été providentielle.

— Alors arrête de me raconter des conneries. Tu viens pendant ses heures de service et tu restes avec moi ou Sam en arrière-salle, ou alors tu rappliques dès qu'elle a fini pour boire un coup au bar. Tu vas attendre longtemps ?

— Tu veux une date précise ?

— Je veux un événement. Il faut qu'il se passe quelque chose.

— D'accord. Alors, je viendrai jusqu'à ce que j'aie trouvé quelqu'un qui soit aussi proche de la perfection qu'elle.

— Tu ferais mieux de t'y mettre, mon pote. Elle a déjà tiré un trait sur vous.

Je me penchai vers elle, plus agacé que je ne l'aurais voulu.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Ça veut dire que si elle n'a pas quelqu'un en ce moment, ça ne tardera pas. Ça se voit à la façon dont elle parle aux clients.

Debbie ne se trompe jamais sur les gens. D'habitude, c'est une qualité. Aujourd'hui, c'était un problème qui me donnait envie de cogner sur quelqu'un. Peut-être sur moi-même, d'ailleurs. Je partis avant même l'arrivée de Sam. Si c'était pour me bourrer la gueule, je pouvais le faire à la maison.

Au moment où je sortais dans la rue, mon téléphone sonna. C'était Margie.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Belle journée à toi aussi, petit frère.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Margie ?

— Tu comptes envoyer les gars de Will Santon surveiller Kevin Wainwright à Vancouver ?

Avant de quitter le Stock, j'avais effectivement appelé Will pour lui donner les dates du voyage de Monica. Je lui avais demandé de coller une équipe sur Kevin pour m'assurer qu'il ne faisait pas de mal à Monica, et aussi de remonter la piste des caméras placées chez elle. Il m'avait dit qu'il ne tarderait pas à savoir d'où provenait l'argent qui les avait financées. Sauf que je le savais déjà.

— Oui, et alors ? demandai-je, agacé.

— Ça ne t'est pas venu à l'esprit que je pouvais avoir besoin de lui ?

— Pour quoi ? Faire suivre un producteur de cinéma qui va chez sa maîtresse ?

— Quelle différence avec ce que tu lui demandes ?

— La différence, c'est qu'il y a d'un côté quelques millions de dollars payés par des gens qui peuvent se le permettre, et de l'autre une personne à qui je tiens et qui risque d'être blessée, physiquement et de façon irrévocable.

Je criais, tout en sachant que ça ne servait à rien.

— Écoute, Jonny, ça ne me gêne pas que tu deviennes parano et que tu fasses n'importe quoi, mais pas quand c'est moi qui paie.

— Tu es avocate. Tu es protégée. Si on me prend à espionner, moi, je suis bon pour la taule. De toute façon, si tu as besoin d'argent pour payer à manger à tes gosses, je vais te faire un chèque.

— Voilà que tu deviens méchant...

— Margie, ma chérie, s'il te plaît.

— J'ai besoin de Will, Jonny. Je suis désolée.

— D'accord. Merci de m'avoir mis au courant.

Je raccrochai.

Les choses allaient mal. Avec Monica, ma patience était mise à rude épreuve. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle se mette aussi vite en quête d'un nouvel amant. Cette idée me glaçait, et l'idée que Will ne réussisse pas à remonter la piste des caméras avant que ma sœur le retire de l'affaire – et cela, à peine une semaine avant que Monica parte à Vancouver rejoindre l'autre taré – me plongeait dans une rage froide. Je ne parvenais plus à gérer la situation.

Quand, en arrivant chez moi, je vis que le 4x4 Mercedes de Jessica était garé dans l'allée, j'eus envie de casser quelque chose. Ally Mira l'avait sans doute laissée entrer avant de se retirer pour la nuit avec Danilo.

Mon ex-femme était installée dans le patio, sirotant un café servi dans une cafetière d'argent qui

venait de notre liste de mariage. J'avais toujours détesté ce truc. À cet instant, je me dis que j'aurais dû mettre tous les objets de cette période dans des cartons pour les donner à des organismes de charité.

— Bonjour Jess, fis-je. Comment vas-tu ?

Elle posa la main sur mon épaule pour m'embrasser sur la joue – pas une double bise, mais quelque chose de plus intime.

— Je vais bien.

Elle portait un jean qui la moulait à la perfection, des bottes de cow-boy, une chemise blanche avec un bandana noué autour de son cou. À l'époque, j'adorais ses airs de fille de la campagne, même si elle avait été élevée en plein cœur de Beverly Hills, dans une partie du quartier où les touristes ne s'égarèrent que rarement.

— Je suis venue te parler de quelque chose. Je me suis dit que tu serais chez toi à cette heure de la soirée, mais je me trompais. Visiblement, notre rendez-vous ne cesse d'être décalé.

Je m'assis.

— Si tu cherches la dispute, Jess, je n'ai pas le temps...

— Non. Bien sûr que non. Je, euh... j'ai vu que tu faisais faire des rénovations dans mon studio ? De nouveaux tuyaux ? Ça m'a inquiété.

— Il y a du plomb dans l'ancienne tuyauterie...

— Je m'inquiète surtout que tu veuilles le vendre.

— Si c'était le cas, j'accepterais que tu fasses une offre.

— Je ne peux pas, Jon. Tu le sais bien.

— Tu n'as pas vendu tes arbres ?

— Si. On m'en a donné deux millions chacun, et les esquisses préparatoires ont été achetées par le musée. Sauf qu'ils m'avaient coûté une fortune. Tu sais, ça demande une sacrée organisation de garder en vie un arbre mort.

Je hochai la tête. Le problème, c'est que le prix de revient et l'ambition des œuvres de Jessica ne correspondaient jamais avec ce qu'elle pouvait en demander. Elle n'avait pas le talent de Kevin Wainwright pour transformer du vent en fric. Pour elle, l'art n'avait rien à voir avec l'argent, le professionnalisme ou les affaires. Elle n'aimait que l'art pour l'art – à une époque, j'avais adoré la pureté de sa vision.

— Tu pourrais faire des œuvres plus petites, proposai-je. Et plus nombreuses. Enfin, ce que j'en dis...

Elle détourna la tête, comme si elle n'avait pas la moindre idée de ce dont je parlais. Puis elle dit :

— Tu te souviens de la première fois que tu m'as fait *ce truc* ? C'était juste ici, à côté de l'abri de jardin. Tu m'as tirée par les cheveux et tu m'as collée sur le bar. Il était mouillé. Et puis tu as baissé mon pantalon pour me frapper.

— Je t'ai donné une fessée, corrigeai-je. Oui, je m'en souviens. À l'époque, je ne savais pas vraiment ce que je faisais.

— Ça m'a offensée.

— Ça t'a scandalisée.

À ma grande surprise, ces souvenirs me faisaient sourire ; c'est seulement maintenant, longtemps

après, que son visage indigné me semblait drôle. Sur le moment, en revanche, sa réaction m'avait anéanti et rempli de culpabilité. Je poursuivis :

— Si je me souviens bien, tu m'as traité de porc et tu es allée t'enfermer dans une chambre d'amis à l'autre bout de la maison.

— Et toi...

— Je me suis fini à la main. Tu veux en venir où, exactement ? On a déjà parlé de tout ça.

Sa voix se fit dure, comme pour m'empêcher de l'interrompre à nouveau.

— Tu as insisté, mais je n'ai jamais accepté ces goûts-là. Je ne leur ai jamais laissé leur chance. Même quand j'ai voulu qu'on se réconcilie, je n'ai pas voulu essayer. Maintenant, je me dis que c'était injuste.

Elle lissa un pli inexistant sur son jean – la seule faille qui trahissait sa nervosité.

— Tu dis ça parce qu'Erik est parti ?

Elle secoua la tête.

— Il est revenu, plus ou moins. On réfléchit. Mais je ne pense qu'à toi... à t'embrasser de nouveau. Tu as toujours su embrasser.

Je me carrai dans mon fauteuil. Sérieusement, c'était là qu'elle voulait en venir ? Me proposer de nous remettre en ménage avec un zeste de perversion supplémentaire ? Comment pouvait-elle croire que j'allais la reprendre ?

J'aurais sans doute dû la virer de chez moi à coups de pieds dans l'arrière-train, mais je savais qu'il y avait quelque chose d'autre en jeu – une autre motivation, que je voulais découvrir.

— Donc, tu dis que tu as envie d'essayer à ma manière ?

— Je le veux, oui.

Elle me regarda avec ses immenses yeux saphir, battant de ses longs cils dorés. Elle était si belle – presque angélique.

— Il faut juste qu'on établisse des limites à l'avance.

Des limites. Tout ça, justement, était une question de limites – sauf qu'elle présentait ça comme des concessions qu'elle allait me faire. Quel ramassis de conneries ! Toute cette conversation était une farce, et cette volte-face inattendue aussi. Jessica n'avait pas de nouveau envie de moi – elle me cachait quelque chose, et si je ne faisais rien, si je la laissais mener sa barque comme elle l'entendait, elle ne me le révélerait jamais.

— Non, dis-je. On va faire ça à ma façon. Ici et maintenant. Ensuite, tu me diras si tu peux supporter ça.

Elle se mordit les lèvres sans répondre. Je ne savais pas où j'allais, mais plus elle attendait, plus ma résolution grandissait.

— D'accord, souffla-t-elle enfin.

Je restai impassible.

— On dit : d'accord, Monsieur.

— Tu ne trouves pas ça un peu ridicule ?

— Tu veux le faire, ou pas ?

— Oui, Monsieur.

Un sourire nerveux flottait sur ses lèvres – un sourire qu’une partie de moi aurait bien effacé à coups de bite. Mais tout le reste de ma personnalité me hurlait de ne pas la toucher.

— Lève-toi.

Elle obéit pour se planter devant moi dans une pose décidée, une hanche en avant, dans une attitude si peu naturelle qu’elle en était ridicule. La former aurait pris des siècles – pour peu que quiconque ait eu envie de s’y frotter.

— Déboutonne ton chemisier, ordonnai-je.

Elle passa sa langue sur ses lèvres et se mit à rouler des hanches, détachant ses boutons un à un comme pour un strip-tease.

— Arrête d’essayer de m’allumer. C’est purement fonctionnel, et ton plaisir n’a rien à voir là-dedans.

Oh, l’expression de son visage ! Je crois que je ne l’oublierai jamais ! Le jour où elle avait raconté à tous nos amis que je voulais la frapper, la priver de son droit de dire non, le jour où elle leur avait dit que j’avais des fantasmes de viol et que j’étais complètement misogyne... elle ignorait à quel point elle était proche de la vérité. Sauf que les blessures que j’aurais été capable de lui infliger – sans jamais passer à l’acte – n’auraient pas concerné son corps.

Elle acheva de défaire son chemisier et entreprit de l’ôter.

— Arrête.

J’aurais pu lui dire comment je voulais qu’elle se tienne, l’attitude qu’elle devait prendre, l’endroit où poser ses mains... mais cela aurait été une perte de temps. Je passai derrière elle pour dénouer son bandana.

— Voilà comment ça se passe, lui soufflai-je à l’oreille. Ça, c’est le genre de relation sexuelle que tu viens d’accepter.

En lui retirant le foulard, je songeai un instant à lui ligoter les coudes, comme avec Monica la nuit où elle avait retrouvé sa voix. Sauf que Monica était capable d’encaisser. Certes, je venais de dire à Jessica que j’allais lui montrer ce qu’elle venait d’accepter, avec toute la souffrance et le chaos que ça impliquait, mais je n’avais en réalité aucune intention de lui faire quoi que ce soit.

D’une part parce que ça risquait de la traumatiser psychologiquement jusqu’à la fin de ses jours, et qu’elle finirait par appeler les flics. Et d’autre part parce que je n’avais aucune envie de la baiser d’une manière ou d’une autre.

Ce que je voulais avant tout, c’était comprendre ce qu’elle avait en tête.

— Mets les mains dans ton dos.

Elle tourna la tête avant d’« obéir » – merde, deux ordres à peine, et elle m’exaspérait déjà. Avec elle, je n’aurais jamais pu ressentir la moindre sensation de contrôle.

— Regarde devant toi, Jess.

Je ne la ligotai pas par les coudes – j’allais me contenter des poignets. Je la contournai pour lui faire face. Son chemisier ouvert laissait voir son soutien-gorge de coton blanc et son ventre plat. Ses épaules s’étaient affaissées. Le nœud à ses poignets n’était absolument pas serré, et pourtant elle avait déjà l’air mal à l’aise.

— Comment te sens-tu ?

— Jusqu’ici, tout va bien. Mais ça fait un peu bizarre.

— Qu’est-ce qui est bizarre ?

— Tu es sérieux, Jon ? Tout est bizarre ! Je me retrouve avec le chemisier ouvert et les mains liées dans le dos...

— Tu as la chatte mouillée ?

— Tu as besoin d'être vulgaire ?

Je m'approchai d'elle, juste assez pour qu'elle sente mon souffle sur sa peau lorsque je murmurai :

— Oui. Tout est dans la communication. Il s'agit de dire ce qu'on veut et ce qu'on ne veut pas, clairement. Et parfois, c'est avec des gros mots. Alors laisse-moi te montrer ce à quoi tu viens de consentir.

Du bout du pied, je l'obligeai à écarter les jambes, la retenant par les épaules quand elle manqua perdre l'équilibre ; mais quand je vis l'expression d'ennui sur son visage, je regrettai presque de ne pas l'avoir laissée s'écrouler.

— La réponse à ma question est : « Non, Monsieur, je ne suis pas mouillée. C'est dommage pour moi. » Je te répondrai que je me fous de ce que tu ressens. Puis je te le prouverai. Je déboutonnerai ton jean. Je le baisserai à mi-cuisse, pour que tu ne puisses pas marcher facilement. Tu ne seras pas à l'aise, et j'aimerai ça. Puis je passerai derrière toi, je te prendrai par les cheveux et je t'obligerai à te pencher sur cette table. Je déferai ma ceinture, je l'enroulerai autour de ma main, et puis je fouetterai ton joli petit cul blanc jusqu'à ce qu'il devienne rose et que ton visage ruisselle de larmes. Je n'arrêterai que quand je pourrai fourrer deux doigts dans ta chatte et que je te sentirai complètement mouillée. Alors, je te baisserai jusqu'à ce que tu me supplies de te laisser jouir – ce que je t'accorderai peut-être, ou pas. Ça te convient toujours ?

Son visage était devenu livide.

— Je m'en doutais, commentai-je en reculant d'un pas.

— Vas-y, murmura-t-elle.

— Je t'en prie, Jess. Sois sérieuse.

— Vas-y ! Commence par mes cheveux. Par mon pantalon. Ce que tu veux.

— Non.

— Vas-y ! répéta-t-elle.

— Arrête, Jess.

— Bordel, mais tu es un homme ou pas ? Tout ce que tu sais faire, c'est gémir et réclamer ce que tu ne peux pas avoir ? C'est ça qui te branche ?

Je la jetai en travers de la table. Avec un cri, elle tomba le buste en avant, le cul offert et les poignets liés par son propre foulard. Combien de fois avais-je rêvé de l'entendre gémir ainsi, de passer outre son raffinement pour extraire la femme qui se cachait derrière – cette femme que j'avais connue des années plus tôt, mais qui avait bâti une forteresse autour d'elle.

Je fourrai mon genou entre ses cuisses et empoignai ses cheveux. Elle avait la bouche grande ouverte et la poitrine secouée par une respiration rauque. Je savais qu'elle n'était absolument pas excitée, mais je m'en fichais royalement.

— Choisis un *safeword*, Jessica. Un code de sécurité.

— Est-ce qu'on a besoin de...

— Discute encore un de mes ordres et je te défonce le cul si fort que tu ne pourras plus t'asseoir pendant trois jours.

Je l'entendis presque grincer des dents.

— Declan, dit-elle.

— Un choix intéressant. Écoute, Jessica, tu peux t'épargner tout ça si tu me dis ce que tu es vraiment venue chercher ici. Je ne m'arrêterai que si tu me dis ça ou le *safeword*. Je ne me contenterai de rien d'autre.

Je la contraignis à tourner la tête pour me regarder défaire ma ceinture et la retirer des passants, puis je plaquai sa joue sur le verre de la table. Du coin de l'œil, j'aperçus près d'un pied de chaise un tesson de porcelaine blanche – le reste d'une assiette qui avait échappé au balai, vestige de la soirée où j'avais fait réciter *Invictus* à Monica.

— Ne crie pas, Jess, lui ordonnai-je en passant à côté d'elle sans lâcher ses cheveux ni ma ceinture. Ne pleure pas. Compris ?

— Oui.

C'était un souffle à peine audible.

— Oui qui ?

— Seigneur, Jon...

Je la fessai. La ceinture s'écrasa contre son cul dans un claquement réjouissant. Elle se raidit et serra les dents.

— Ça fait mal. Tu m'as frappée !

— Tu l'as demandé, Jess, répondis-je en lui tirant les cheveux. Et on dit « ça fait mal, *Monsieur* ».

Encore un coup sur son cul. Elle agita la tête comme pour se débattre, avec une plainte aiguë.

— Maintenant, dis-moi ce que tu veux, ordonnai-je.

— Je te veux, toi.

— Foutaises !

Je la fessai de nouveau. Troisième coup. C'était trop. Et je ne me retenais pas – je voulais lui faire mal.

— Ça a commencé il y a un mois. Tu as viré Erik de chez toi. Pourquoi ?

— À cause de toi.

Je tirai sur ses cheveux, fort. Elle hurla.

— Putain, Jess, arrête de me mentir !

Je l'obligeai à me regarder en face. Son mascara avait coulé en même temps que ses larmes, et ses joues étaient striées de traînées noires. Ses lèvres tremblaient. J'étais fou de rage. Si j'avais été capable de réfléchir, je me serais arrêté là. Un dominant ne doit jamais, au grand jamais, ressentir de la colère quand il fesse sa soumise. Ce n'était pas drôle – ce n'était pas *bien*. Mais entre le fait que Margie m'avait privé des services de Will et la conversation que j'avais eue avec Debbie au sujet de Monica, je n'étais plus dans mon état normal. Le souffle court, l'esprit confus, je regardais mon ex-femme et ses yeux emplis de larmes.

— Tu étais si doux, si tendre, avant, dit-elle entre deux sanglots. Tu te souviens de ma fausse couche ? Tu m'as emmenée à l'hôpital, et pendant tout le trajet tu racontais des blagues pour essayer de me faire rire. Mais une fois là-bas, je t'ai vu pleurer. Et tu t'es endormi dans le fauteuil, la tête sur mon lit.

— Qu'est-ce que tu veux vraiment, Jessica ?

— Je veux revenir à la maison.

Je la redressai, défis ses liens. L'expérience lui avait déplu, et à moi aussi. Même si elle avait ressenti la moindre inclination dans ce sens, elle n'était pas prête pour quelque chose d'aussi brutal. Quant à moi, je n'étais pas excité le moins du monde.

— Retourne vivre avec Erik. C'est lui qu'il te faut.

Je lui rendis son bandana avant d'ajouter :

— Tu connais le chemin.

Sans me retourner, je rentrai dans la maison, gravis l'escalier quatre à quatre et m'enfermai dans ma chambre.

Bordel. Trois coups. C'était stupide.

MONICA

Travailler avec Kevin et Darren s'était révélé intense, et j'avais apprécié cette distraction qui me permettait d'oublier le naufrage de ma vie sentimentale. Nous nous étions disputés, nous avions bu, nous avions fait de la musique et de l'art. J'avais posé ma douleur sur la table et je m'en étais servi pour colorer et nuancer une œuvre qui, au fond, ne parlait que de rupture amoureuse, de perte et de chagrin.

Nous avons eu des fulgurances que j'avais adorées. Et puis, un jour, nous nous étions rendu compte que ça y était – nous avons terminé. D'accord, il restait des tas de trucs à figner, mais l'œuvre était achevée. Et ce n'était pas trop tôt.

Debout dans la salle de travail, écoutant l'enregistrement de ma berceuse pour Kevin à l'alto, mêlé à une quarantaine de prises de ma voix qui formaient une harmonie sans paroles, le tout soutenu par les basses techno de Darren, je me mis à rire. J'étais ivre, mélancolique, triste, en apesanteur, heureuse. Deux semaines durant, j'avais pleuré toutes les nuits et affiché mon sourire le plus artificiel tous les jours – mais quand je travaillais avec les garçons, je redevais moi-même.

Quand nous eûmes photographié l'installation sous toutes ses coutures, nous nous retrouvâmes vautrés sur des canapés installés dans le jardin de Kevin, buvant au goulot des bières de supermarché. Darren et Kevin s'étaient liés d'une amitié étrange, aussi indémêlable que deux vieux jacks oubliés au fond d'un étui de guitare. Quand ils ne travaillaient pas ensemble, ils s'appelaient au téléphone. Pour autant que je sache, Kevin était toujours hétéro, et Darren avait une liaison plus ou moins sérieuse avec Adam, mais j'eus tout de même plus d'une fois l'impression de tenir la chandelle aux côtés de deux âmes sœurs.

Kevin faisait de grands discours sur l'art. Darren le coinçait sur un détail. Kevin tapait des raisonnements sans queue ni tête, Darren répondait qu'il racontait n'importe quoi. Et ça en permanence. Quand nous eûmes débattu de chaque piste, de chaque son et de chaque morceau de l'installation, j'étais tellement habituée à leurs débats interminables que j'avais fini par ne plus les entendre, comme un bruit de fond qu'on finit par ignorer.

Je n'avais toujours pas digéré ma dernière entrevue avec Jonathan – tellement en forme, tellement poli. « Je ne veux pas te mettre mal à l'aise... » Connard. Mais mon déjeuner avec Eddie avait renforcé ma décision : plus jamais, c'était juré, je n'accepterais que les gens que je rencontrais me regardent comme lui m'avait regardée. Et la seule façon d'y parvenir, c'était d'oublier la chanson, et Jonathan par la même occasion. Je n'avais qu'à me concentrer sur ma carrière – voilà ce que je me disais depuis deux ans.

— Allô, allô, ici la Terre, planète Monica, me recevez-vous ? lança Darren en agitant sa canette.

— Ouais.

Mais je ne lui prêtais qu'une oreille distraite.

— Joyeux Thanksgiving !

— Journée nationale de l'orphelin malheureux, répondis-je.

Nous entrechoquâmes nos bouteilles en guise de toast.

— Tu as trouvé un vol pour le Canada ? me demanda-t-il.

Darren et Adam parlaient un jour avant moi pour visiter un peu Vancouver.

— Oui. Le même que Kev.

— Et ton passeport ? insista ce dernier.

Il repoussa une longue mèche brune sur son front, mais dès qu'il retira sa main, elle retomba devant ses yeux.

— C'est fait. Tu as besoin de moi demain pour tout démonter et emballer ?

— Pas du tout, répondit Kevin en déchirant machinalement l'étiquette de sa bouteille de bière. Il y a des pros qui s'en occupent. Ils auront tout emballé à midi, et ça arrivera au Mod de Vancouver dans le courant de la semaine prochaine. Nous, on se pointe juste pour tout remonter et pour faire les beaux au vernissage. Cravate obligatoire, il n'y aura que des richards. Comme tu aimes.

— Va te faire foutre, Kevin.

— Tout à fait d'accord avec elle, renchérit Darren avant de vider la dernière gorgée de sa bouteille et de se lever. Bon, faut que je me tire.

— Que tu te tires ou que tu ailles te faire tirer ? lançai-je.

— Hilarant. À tout à l'heure sur le canapé.

— Tu plaisantes ? demanda Kevin. Tu dors toujours sur le canapé de ce trou de balle ?

— Si ça t'était arrivé à toi, tu te sentirais en danger et violé dans ton intimité.

— Mais le détective a dit qu'il n'y avait plus de caméras...

— Sauf que je ne sais pas qui les a mises là. Je ne rentrerai pas chez moi avant d'en avoir le cœur net.

— Et comment y parviendras-tu ? demanda Kevin. Après tout, tu as jeté le type qui avait engagé le privé...

Dans l'obscurité, ils ne me virent pas piquer un fard, et tant mieux. Ils savaient que j'avais rompu avec Jonathan, mais ils ignoraient pourquoi. Kevin avait raison, cela dit – nous en avons déjà parlé des dizaines de fois avec Darren. J'aurais dû dire à ma mère de vendre la maison, sans autre forme de procès. Après tout, ce ne serait plus jamais chez moi, n'est-ce pas ?

— Sur ce, conclut Darren en jetant sa bouteille dans le bac de recyclage, cette ville regorge de fêtes pour célébrer le lendemain de Thanksgiving, et quelqu'un a bien l'intention de m'entraîner vers le côté gay de la Force.

— Attends une seconde ! s'écria Kevin. Vous devez me signer tous les deux les contrats pour les droits d'auteur.

Il disparut en courant avant de revenir aussitôt, comme s'il les avait posés juste à côté de la porte. Après avoir étalé une liasse de papiers sur le bar qu'il avait récupéré dans un restau en faillite, il tendit un stylo à Darren.

— Signe là.

— Mon pote, tu me fais signer des trucs à la lueur d'une chandelle !

Darren fit mine de se pencher pour scruter les contrats et Kevin se mit à rire. Darren signa, et je me levai pour l'imiter. Peut-être parce que nous étions dehors, à la lueur des chandelles, et peut-être parce que j'étais déjà un peu grise, j'eus l'impression de sceller un pacte solennel.

— À nous, fit Kevin en levant sa bouteille, le Trio anonyme.

Nous trinquâmes, entérinant ainsi le nom de notre collectif. Nous étions une coopérative, le futur de la création, la nouvelle tendance pour les artistes. Des équipes. Des collaborations. Kevin avait senti le vent tourner et avait décidé de s'embarquer dans l'aventure. C'était un visionnaire, même au détriment de son *ego*.

Nous nous étions bien amusés – bien plus que je ne l'aurais cru, et pour la première fois depuis des semaines je ne me sentais ni anxieuse ni seule.

Quand Darren s'en alla, Kevin leva à nouveau sa bière.

— Une autre ?

— Je dois être au travail à vingt et une heures trente.

Il me tendit néanmoins une nouvelle bouteille.

— C'est une petite expo, mais l'idée était bonne. Je suis content qu'on ait fait ça.

— Super idée, oui. Et je ne suis jamais allée au Canada.

— Tu es intelligente, Monica. Tu comprends les trucs. Tu sais ce que c'est, faire de l'art. Il y a quelque chose que je veux te dire.

— Tu ne vas pas devenir sentimental, au moins ?

Je m'accoudai au bar derrière moi, jouant avec ma bouteille. La bière me montait à la tête.

— J'ai eu tort. La façon dont je t'ai traitée... quand je t'appelais Titi-Canari. Quand je te gardais pour moi. J'ai empêché le monde de profiter de ta beauté et j'ai eu tort, pour toi et pour le monde.

Il m'effleura la joue du pouce. Je ne réagis pas tout de suite ; pour être tout à fait honnête, le contact humain me faisait du bien. Il se pencha vers moi, le nez tout près de ma joue, et son odeur de malt et de chocolat m'emplit les narines.

— Tu as eu raison de me quitter, dit-il encore.

— Kevin, je...

Ses lèvres se posèrent sur les miennes. Aussitôt, mon corps se rebella, mais il me tenait. Sa langue avait un goût de bière. Je le repoussai.

— Je ne peux pas !

— Pourquoi ?

Il enfouit son visage dans mon cou et je reculai à nouveau. J'avais envie de contact, oui, mais de celui d'une personne bien particulière.

— J'aime quelqu'un d'autre, expliquai-je. Ce ne serait pas juste envers toi.

Il me prit le visage à deux mains.

— Tant pis, je survivrai.

Il voulut m'embrasser encore, mais je secouai la tête pour me dérober. Il me serra plus fort. Je n'aimais pas ça. Toute la douceur s'était évanouie, remplacée par un sentiment d'intrusion insupportable, comme s'il me privait du contrôle de mon corps. Je paniquai.

— Non, Kevin !

— Tu as besoin d'un *safeword* ?

— *Quoi* ?

Quand je tentai de le repousser, il me prit dans ses bras et fourra son genou entre mes jambes pour

me forcer à les écarter.

— Calme-toi, Monica, fit-il tandis que je me débattais de toutes mes forces. Qu'est-ce qui te...

Je mordis son épaule, fort. Il hurla et recula d'un bond, mais mes dents étaient plantées dans sa chair et je lui arrachai un morceau de peau. Une tache de sang apparut sous sa chemise. Je crus qu'il allait m'insulter, mais, avant que j'aie eu le temps de réfléchir, sa main s'abattit violemment sur ma joue. Je faillis perdre l'équilibre.

La fureur et la surprise se mêlaient sur son visage. Je le frappai avec la bouteille que je n'avais pas lâchée. Sans se briser, elle le cueillit à la tempe avec un bruit mat avant de tomber sur le sol où elle laissa échapper un flot de mousse.

Kevin resta accroupi, tenant à deux mains sa tête ensanglantée. Je ne savais pas si je devais lui porter secours ou m'enfuir. Je restai dans l'expectative jusqu'à ce qu'il bondisse sur moi. Alors, je partis en courant.

Je traversai le studio, la cuisine et l'atelier, laissant derrière moi l'installation dans sa forme achevée puis le couloir de l'entrée. Dehors, j'aperçus ma voiture ; mais quand je voulus claquer la lourde porte de métal derrière moi, Kevin était déjà là, son beau visage maculé de sang.

— Arrête, Kevin !

Mais il ne m'écouta pas. Il m'attrapa par le bras et me projeta contre ma Honda.

Merde.

Mes clés étaient restées chez lui.

Je lançai mon poing et il se jeta sur le côté pour l'esquiver. Ce fut ma chance. Je partis en courant dans la rue et ne m'arrêtai que lorsque j'entendis de la musique.

MONICA

Comme tout habitant de Los Angeles qui se respecte, je garde toujours mon portable sur moi. J'étais tombée sur une fête dans un entrepôt – fûts de bière et bouteilles de vin posés sur des tables recouvertes de papier crépon, tableaux accrochés aux murs, certaines toiles passablement de guingois du fait des coups d'épaule malheureux des buveurs entassés là.

Dès que j'eus trouvé un coin tranquille, j'appelai au travail.

— Allô, Debbie ? Je ne peux pas venir ce soir. Il m'est arrivé un truc.

— Quel truc ?

— C'est personnel.

— Si quelqu'un fait un truc personnel à mon personnel, je veux savoir de quoi il s'agit.

Je ne pouvais pas lui expliquer toute l'affaire – c'était ma responsable, et j'avais déjà suffisamment joué les amatrices devant elle.

— J'ai laissé mes clés de voiture dans une pièce fermée à clé. J'essaie de joindre mon coloc, mais il ne répond pas. Je ne crois pas qu'il arrive assez tôt pour m'arranger le coup.

Elle poussa un soupir et je l'entendis poser la main sur le micro avant de s'adresser à quelqu'un derrière elle.

— Où es-tu ? J'envoie Robert te chercher.

Merde ! Mon visage me lançait à l'endroit où Kevin m'avait frappée. Je ne pouvais pas aller au travail dans cet état.

— Non, Debbie. Je suis désolée. Je ne t'ai pas tout dit. Je me suis battue. Je ne suis pas présentable.

— Arrête de discuter et envoie-moi l'adresse où tu te trouves.

Elle raccrocha.

Le rythme de la musique semblait résonner sur ma joue enflée. L'entrepôt avait été investi pour la nuit par les Bienfaiteurs allemands, un collectif qui commençait à être connu. L'endroit était aussi vaste que bondé – avec des relents d'urine dans les coins sombres. Deux DJ très connus avaient été invités, mais personne n'avait pensé à louer des toilettes portables.

Je préfèrai donc opter pour la pleine lumière, serrant dans ma main un verre de liquide rougeâtre et gardant le plastique froid contre ma joue en priant pour ne pas rencontrer quelqu'un que je connaissais.

Peine perdue. Ute Graden, une actrice en devenir d'origine allemande, aux cheveux naturellement blonds platine, m'aperçut alors que je guettais l'arrivée de Robert, téléphone en main et installée sur une pile de parpaings. Elle était accompagnée de quatre amis avec qui elle buvait, riait et parlait de travail et de projets d'avenir. Ils faisaient partie de mon cercle de connaissances. De mon monde – sauf qu'à ce moment précis je me sentais bien loin de ce monde-là.

Nous discutâmes un peu de nos carrières respectives, et je me gardai bien de mentionner la chanson que j'avais refusée à Carnival parce que j'avais promis à mon amant de ne pas la chanter.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton visage ? demanda-t-elle.

— Je suis tombée sur un trottoir mal pavé. Putain, Frogtown part en vrille.

— Ça a l'air assez moche...

— Et ça fait mal, en plus. Au fait, ce film indépendant que tu devais tourner, celui avec la prostituée et les enfants ?

— Le financement s'est cassé la gueule en plein milieu de la production. Je suis en attente, comme on dit, mais... bonjour, vous !

Elle regardait par-dessus mon épaule. Je suivis son regard. Un troupeau de mecs en jeans moulants taille basse, casquette à l'envers, passa devant nous, puis je vis Jonathan sur le trottoir d'en face, prêt à traverser.

— Oh putain..., lançai-je.

— Je serais bien la sienne, oui. Ça, c'est un homme !

— Tu peux le dire.

Merde, Debbie. Quelle pipelette tu fais... Elle se prenait pour ma mère, ou quoi ? Il fallait que j'aie une bonne discussion avec elle. Franche et respectueuse – pas le genre de conversation qui pourrait me faire perdre mon job.

Tandis qu'il traversait la rue, je vis Jonathan avec le regard d'Ute. Il portait un pantalon tout simple, un sweat-shirt et un blouson de cuir. Par contraste avec tous les mecs de la soirée, qui avaient dû passer des heures à se concocter un look savamment débraillé, Jonathan était bien habillé, net – l'air d'un homme qui sait ce qu'il fait. Il était grand, élancé et musclé, les cheveux rejetés en arrière. Un homme qui avait le monde à ses pieds. Il était impossible de détacher son regard de lui – pas seulement à cause de son apparence, mais à cause d'un charme puissant que les mots ne suffisent pas à décrire.

Je me redressai et relevai le menton. J'avais cru que Debbie allait m'envoyer Robert, et maintenant, j'allais devoir faire semblant de me porter comme un charme et de n'avoir pas mal au visage.

— Il vient dans notre direction, fit Ute en se recoiffant en hâte.

— C'est lui qui vient me chercher, avouai-je.

Elle me lança un regard curieux.

Je marquai un temps d'arrêt. À en juger par son ex, Jonathan aimait les blondes. Ute était belle. Ils iraient très bien ensemble.

Devais-je ajouter quelque chose, une explication ? Quelque chose comme « Je l'aime, mais je l'ai quitté » ou « C'était mon amant, mon petit ami, mon maître, mon roi... ». Non, rien ne marchait, et le temps que je pense à dire simplement « On a été ensemble un moment », il était déjà devant nous.

— Salut, lança-t-il.

Sa voix se répercuta directement au creux de mon ventre.

Je me levai.

— Bonjour Jonathan, je te présente ma copine Ute.

Elle lui adressa un sourire qui lui fendait le visage en deux.

— Salut, fit-il.

Il lui accorda à peine un regard avant de poser de nouveau les yeux sur moi.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je suis tombée. Qu'est-ce que tu fais ici ? Debbie a joué les commères ?

— Elle n'avait personne de libre à t'envoyer et je me trouvais au bar par hasard.

— Le soir de Thanksgiving ? Je croyais que tu avais une famille ?

— J'ai dîné avec mes sœurs, mais ça s'est terminé à huit heures et les petits sont allés se coucher.

Où es-tu tombée ?

— Sur la joue, plaisantai-je.

Je n'avais pas croisé de miroir pour l'instant, mais son expression m'inquiéta un peu. Allais-je devoir me taper le vernissage de Vancouver avec la tronche de travers ?

Il se tourna vers Ute pour lancer :

— Ravi de vous avoir rencontrée.

Sauf qu'il n'y avait rien de ravi dans sa voix.

Il posa la main dans mon dos, entre mes omoplates, et me guida vers la rue. C'était un geste possessif – qu'est-ce qui lui prenait ? Quand nous fûmes à bonne distance de la fête, j'écartai sa main d'un mouvement d'épaule.

— Désolée, Jonathan. J'aurais préféré qu'elle envoie quelqu'un d'autre.

— Pourquoi ?

— Tu le sais très bien.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, pour ton visage. Et la vérité, cette fois.

La fête s'était répandue au-dehors de l'entrepôt ; des groupes buvaient et discutaient sur les trottoirs et les parkings alentour. Ce quartier industriel récent regorgeait de telles fêtes, et Jonathan et moi ne cessions d'être bousculés ou dérangés par des hipsters à moitié ivres.

— Tu pourrais juste me ramener chez moi, s'il te plaît ?

Je sentis l'odeur de son blouson de cuir, son parfum, le whisky dans son haleine. Il se tenait à quelques centimètres de moi. J'aurais à peine eu besoin de me pencher pour l'embrasser.

— Où est ta voiture ? demanda-t-il.

— Chez Kevin.

— Que s'est-il passé ? répéta-t-il, la voix tendue et l'attitude menaçante.

Un énorme sanglot se coinça dans ma gorge, me coupant le souffle et emplissant mes yeux de larmes.

— Je déteste le fait d'avoir rompu deux fois avec toi, et que les deux fois tu sois revenu quand j'avais un problème.

— Que s'est-il passé ?

— Je suis tombée.

J'avais éclaté en sanglots au milieu de ma phrase.

— À te voir, c'était sur le poing de quelqu'un.

— C'était plus une grosse gifle. Mais tu devrais voir dans quel état il est. Je l'ai sacrément amoché.

Jonathan battit lentement des paupières.

— Que s'est-il passé ?

Je ne répondis pas. Il posa les mains sur mes épaules et, comme sous l'effet de sa volonté, toute

trace de jugement et de colère disparut de son expression. Mes larmes redoublèrent.

— Va te faire foutre, balbutiai-je.

— Que s'est-il passé ?

— Il voulait...

Je me tus. Comment dire à Jonathan que j'avais tellement envie d'être touchée par un homme, par *lui*, que j'avais laissé quelque chose se produire ? Ou bien étais-je en train de culpabiliser ? Était-ce vraiment ma faute ?

— Il m'a embrassée et je l'ai mordu. Alors il m'a frappée. Je l'ai frappé aussi, avec une bouteille, et je me suis enfuie. Ma voiture et mes clés sont chez lui. Et tu n'es pas censé être là pour voir ça, donc je ne me sens pas du tout coupable.

Je tentai de déchiffrer son expression, mais j'avais du mal à le voir à travers mes larmes.

Il tira un de ses maudits mouchoirs de sa poche, et je le repoussai avant qu'il m'oblige à me moucher.

— C'est ma faute, dis-je.

— Vraiment ?

— Oui. Tu m'as prévenue de ne jamais rester seule avec lui, et j'aurais dû t'écouter. Tu as dit qu'il voulait me faire du mal, et regarde-moi, maintenant... Je ne sais pas comment je pourrais aller à Vancouver avec lui.

— Où était Darren pendant que tu te faisais casser la figure ?

— Il faisait la fête. Je te rappelle que c'est la nuit la plus animée de l'année.

Il me prit dans ses bras, et je me laissai aller contre lui, le visage sur son épaule, enfoui dans son cou. C'était bon – tellement bon ! Doux et tendre. C'était de ce contact que je rêvais quand j'avais laissé Kevin m'approcher. Je sentis une caresse sur mon cul, puis comme une chatouille. Il venait de me subtiliser mon téléphone.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je tentai de le lui reprendre, mais il le tint hors de ma portée, tapotant l'écran pour faire apparaître une carte. Il avait trouvé l'adresse de Kevin.

Il me rendit le téléphone.

— Reste un peu ici avec tes amis. Je vais chercher ta voiture.

— Jonathan, ramène-moi juste chez moi. Ne va pas te bagarrer avec lui...

— Me bagarrer ?

Sa voix était tendue, mais parfaitement contrôlée.

— Tu crois que je vais le coincer derrière le gymnase pour lui casser la figure ? Tu me prends pour un ado ?

— Non, mais...

— Arrête.

Il prit mon visage à deux mains et approcha le sien – nous aurions pu nous embrasser.

— Tu es à moi, et je te défendrai. Mais on n'est pas dans un film. On ne détruit pas quelqu'un avec une bagarre. Et, Monica, je sais que tu m'as quitté, mais je vais tout de même le détruire.

Il m'embrassa sur le front et partit à pied vers le studio.

JONATHAN

Ce qui était arrivé aurait-il pu être évité si Margie n'avait pas demandé aux gars de Will de s'en aller ? Peut-être pas, mais au moins j'aurais reçu un coup de fil quand Monica s'était enfuie de chez Kevin. Si je ne m'étais pas trouvé au Stock à ce moment-là, elle aurait sans doute dû supplier un chauffeur de bus de la laisser voyager à l'œil, ou bien traverser à pied tout Elysian Park pour rentrer chez elle. Sauf que même la Somalie est un territoire plus sûr.

Il fallait qu'elle me revienne. Vite. Kevin avait posé ses lèvres sur elle, et cette idée me ravageait le cerveau. Je n'avais pas voulu me mettre en colère devant elle, mais ses lèvres m'appartenaient, comme son visage. Je l'avais laissée partir parce que j'étais certain qu'elle me reviendrait. Sauf que d'ici-là, qui sait ce qui pouvait nous arriver, à l'un ou à l'autre ? Je savais distinguer le vrai du faux, mais était-ce aussi son cas ?

Et quoi qu'il en soit, son corps m'appartenait. C'était à moi de l'embrasser. À moi de la baiser.

À moi de la battre ?

J'étais conscient du contraste. Je l'avais fessée jusqu'à lui mettre le cul à vif, dans l'intention de lui faire l'amour de façon brutale. Et elle l'avait réclamé – elle m'avait supplié. Lui, il l'avait frappée par colère, au visage. Fort. Mais au fond, y avait-il vraiment une différence ? Depuis quand était-elle devenue un punching-ball pour tous les hommes avec qui elle sortait ?

Wainwright habitait à quelques centaines de mètres plus loin. Je reconnus la voiture de Monica avant même de distinguer le bâtiment. La lueur pâle des réverbères laissait un peu partout des poches de ténèbres, mais révélait que la porte d'entrée était entrouverte. De la musique en coulait à flots – un instrument à cordes sur une rythmique hip-hop qui paraissait subtilement à contretemps. C'était un air intrigant, nerveux et tendu.

Je poussai la porte et pénétrai dans un couloir étroit flanqué de portes de part et d'autre. La musique provenait de la vaste pièce au fond. J'entendis des nappes de voix superposées, avec la mélodie d'un violon et des percussions. Oui, l'ensemble était très légèrement faux, mais je reconnus la patte de Monica sans l'ombre d'un doute. Sur une table dans la grande pièce, j'aperçus son sac, ouvert et prêt à tomber. Je le ramassai. Quand je me retournai, je vis l'installation.

Elle était terminée. Des étiquettes un peu partout et des caisses de bois disposées à côté montraient qu'elle était prête à être démontée pour le transport. Comme la *Mine de charbon Faulkner*, elle était fondée sur le principe d'une pièce à visiter, avec un intérieur et un extérieur.

L'installation était coupée en deux dans le sens de la largeur par une sorte de blessure horizontale béante qui en faisait le tour sur à peu près soixante centimètres de haut. Les murs étaient recouverts de bardage et les encadrements de fenêtre au style rustique, brisés à l'endroit de la blessure, étaient peints en or et argent. Curieux, j'entrai dans la pièce.

De l'intérieur, les lèvres de bois et de plâtre de la béance semblaient plus agressives. Des détritiques jonchaient le sol – parpaings brisés, pavés couverts de vieux chewing-gums, asphalte où perçaient des mauvaises herbes. Rien que des composants anonymes, génériques, abandonnés, arrachés – des résidus de matériaux qui n'intéressaient personne. Les murs étaient ornés d'une toile où était

imprimée la photo d'une blessure ouverte. Ça pouvait être n'importe quelle partie du corps, le résultat d'un coup de couteau ou d'une opération chirurgicale – peu importe. L'image faisait le tour de la pièce, à trois cent soixante degrés, et elle avait quelque chose de grotesque et d'effrayant à la fois. Au-dessus était projetée l'image d'un insecte étrange, tout en antennes et mandibules, qui faisait elle aussi le tour de la pièce.

Alors je compris le sens de la musique. C'était la voix de Monica, dupliquée à l'infini, si bien que les mots qu'elle prononçait en perdaient tout leur sens. L'instrument qui jouait le thème musical semblait très légèrement désaccordé, et le riff de basse avait une milliseconde de retard – puis celui-ci s'accroissait, de plus en plus, jusqu'à créer une cacophonie à peine supportable, qui d'un seul coup revenait sur le rythme exact. La boucle donnait ainsi une impression trompeuse de justesse, avant de redevenir discordante. Je remarquai que, grâce à un système de haut-parleurs, la musique sonnait différemment à chaque coin de l'installation – on entendait davantage telle ou telle tonalité, telle nappe musicale.

— C'est très bon, dis-je à voix haute. La musique est la même dedans et dehors, mais elle sonne différemment.

Je me doutais qu'il était à portée de voix, et je ne me trompais pas.

— La réalité est la même à l'intérieur et à l'extérieur de la relation.

Il se tenait sur le seuil de l'installation, dans l'encadrement de la porte d'une hauteur disproportionnée par rapport à la pièce, de sorte que deux personnes auraient pu sortir juchées sur le dos l'une de l'autre.

— Avant et après, la vie, c'est de la merde, continua Wainwright. À part ça, qu'est-ce que vous foutez ici ?

Une coupure sanglante ornait le côté gauche de son visage. Il y pressait un sac de glaçons teinté de rouge vif.

— Elle vous a bien arrangé le portrait, dis-je. Même si vous méritiez pire.

— Allez, quoi, mec. C'est une allumeuse.

— Pas avec moi.

— Laissez tomber, mon pote. Qu'est-ce que vous voulez ?

Je m'avançai vers lui et m'arrêtai.

— Je suis venu chercher sa voiture. Vous, vous l'avez laissée partir seule, dans le noir. Qu'est-ce qui vous a pris ? Je ne comprends pas les types comme vous.

— Vous savez quoi ? Allez vous faire foutre ! Vous n'êtes qu'un gros richard comme les autres, et vous croyez que tout vous appartient. Sauf qu'un beau cul comme ça n'appartient à personne.

Je le poussai contre le mur près de la porte. Le sac de glaçons tomba et son contenu se renversa sur le sol.

— Ne parlez pas d'elle comme ça...

Il me repoussa. Nous avions à peu près la même carrure, si bien que lorsque je ripostai, nous nous retrouvâmes à lutter l'un contre l'autre sur le seuil, poussant et tirant, sans autre résultat que nos visages rouges et contorsionnés.

Je parvins à glisser le pied derrière sa cheville et à balayer sa jambe. Il s'écroula et je tombai sur lui, le genou sur sa poitrine. Il resta un instant désorienté. Moi, j'eus plus de chance – j'étais toujours concentré –, parce que l'espace d'une milliseconde, je vis cette espèce de merde en face de moi et

pensai *Un bon coup de poing dans la gueule, ça lui apprendrait la vie*. Heureusement, la voix de la raison prit le dessus. Non, ça ne lui apprendrait rien du tout. Lui casser la figure ne résoudre rien. Ça lui vaudrait une bonne migraine demain matin, mais rien de plus. Pire, je perdrais sans doute le respect de Monica. Elle attendait davantage de moi, et vu l'état de notre relation, ce n'était pas le moment de me montrer colérique et stupide.

Non, ce qu'il fallait, c'était que j'élimine Kevin. Que je le retire de la vie de Monica de façon non violente – et définitive.

— Écoutez-moi bien, dis-je, hors d'haleine et conscient que je ne tiendrais pas longtemps dans cette position. Je vais aller avec elle à Vancouver. Vous et moi, nous nous comporterons en gentlemen. Je vous interdis de parler d'elle comme vous venez de le faire, devant moi ou devant quiconque. Vous m'avez compris ?

— Vous ne la connaissez pas, objecta-t-il d'une voix étranglée.

J'appuyai mon genou plus fort sur sa poitrine. Il tenta de m'écarter en m'expédiant sa main dans la figure, mais je ne bougeai pas.

— Vous m'avez compris, oui ou non ? répétai-je.

— Allez vous faire mettre.

Je me relevai.

— Je vais prendre ça pour un oui.

MONICA

J'étais sur le trottoir, guettant la direction par où était parti Jonathan. Il mettait trop de temps à revenir. Je connaissais la bande d'Ute, au moins de vue, et dans des circonstances normales, j'aurais pris plaisir à écouter leurs récits de guerre à Hollywood – les contrats rompus, les cadres en complet sur mesure qui exigeaient des heures de travail non payé, toutes ces histoires qui, malgré leur côté sordide, regorgeaient d'un espoir insondable.

Je ne parlai pas de ma rencontre avec Eddie, ni de sa proposition – il suffisait que j'accepte de chanter une chanson qui m'évoquait en soumise du beau M. Drazen, et il me signait un contrat. Un vrai contrat, avec une vraie maison de disques. Mais je me contentai de sourire et d'accepter les condoléances pour Gabby. Je mentionnai seulement l'expo au Mod de Vancouver, comme si c'était un petit projet qui risquait de ne pas aboutir, en restant vague et sans parler de Kevin.

Soudain, une main se posa sur mon épaule, et je sursautai, encore sous le choc de mon algarade avec Kevin. Mais en me retournant je me retrouvai face à face avec Jonathan. J'aperçus une égratignure sur sa joue droite.

— Kevin est gaucher, dis-je en désignant celle-ci. Tu m'avais promis que tu ne le toucherais pas.

— De quoi parles...

Il porta la main à sa joue puis regarda ses doigts. La surprise se peignit sur son visage quand il découvrit le sang sur ceux-ci.

— Je me suis égratigné sur un buisson. Il fait sombre, dans ce coin-là.

Il me tendit mon sac avant de poursuivre :

— J'ai garé ta voiture au coin de la rue. Je demanderai à Lil de te la ramener demain.

— Pourquoi ? Je peux la prendre ce soir.

— Je te ramène chez toi.

— Non, Jonathan...

— Je veux te parler.

Il avait l'air de vouloir me dire quelque chose, et comme il revenait juste de chez Kevin, je compris que c'était important. Je pris congé de tout le monde en les serrant dans mes bras, à la mode de Los Angeles, en promettant de les appeler et de boire un verre avec eux, ce que je souhaitais de tout mon cœur, mais qui, je le savais, n'arriverait sans doute pas.

Il m'escorta dans la rue en silence jusqu'à sa Jaguar et m'ouvrit la portière. Mais je ne montai pas. Je restai appuyée à la voiture, pas encore disposée à le laisser me reconduire chez moi.

— Monte.

Je croisai les bras.

— Que s'est-il passé au studio ?

— J'ai vu l'installation.

— Et ?

— Tu sais très bien qu'elle est géniale. Tu n'as pas besoin que je te le dise. Maintenant, monte.

— Je n'ai pas très envie qu'on me brusque deux fois de suite la même nuit.

Il se pencha vers moi, les mains sur la carrosserie, de part et d'autre de mon corps.

— Et moi, j'ai très envie de dégager de cette rue où quatre cents gamins bourrés passent et repassent sans cesse.

Il ne me touchait pas, laissant un espace entre nos corps ; pourtant, un élan de désir s'empara de moi. Je le voulais. Mes lèvres, ma chatte, et même mon pauvre visage tuméfié avaient envie de son contact. Quand il parla de nouveau, ce fut comme si sa voix passait directement de sa bouche à mon cœur, dans un sillage de feu.

— J'ai besoin de te parler en privé.

— Et moi, je n'ai pas envie de parler. Ce que je veux, c'est rentrer chez moi et me regarder dans un miroir.

— Ta peau marque facilement, d'accord ? Allez, maintenant, monte dans cette voiture.

Je portai la main à ma joue – la douleur semblait à peine assoupie.

— Je dois être affreuse.

Il prit ma main et déposa un baiser sur ma joue. Un baiser légèrement douloureux et incroyablement agréable. Quand ses lèvres glissèrent de mon visage vers mon cou, la douleur disparut et le plaisir s'intensifia.

— Pas du tout, murmura-t-il. Tu es très belle.

— C'est une ruse pour me faire monter dans la voiture ?

Il me regarda dans les yeux, puis sa bouche se posa sur la mienne et sa langue s'insinua entre mes lèvres. Il ne s'arrêta que pour souffler :

— Oui.

Je me laissai aller contre lui, la tête entre ses mains qui me cachaient le reste du monde. Emportée par ce baiser, je me rendis compte à quel point les dernières semaines avaient été dures, et combien il m'avait manqué. Pas seulement physiquement, mais par ses mots, ses gestes, son côté protecteur et dévoué.

Ses lèvres glissèrent sur le côté de mon visage, et il murmura :

— Que veux-tu, Monica ?

— Je te veux, toi.

— Tu me veux quoi ?

— Je veux que tu m'emmènes dans ton lit.

— Je ne suis pas un jouet, répondit-il.

Il prononça ces mots de sa voix la plus tendre, en mordillant mon oreille, la main sur mon cou. Je sentais son érection contre mon ventre.

— Tu ne peux pas me jeter et me reprendre quand tu as envie de baiser.

— Alors, arrête de me toucher chaque fois que je te jette.

Lentement, il s'écarta de moi.

— Tu as raison.

Ses yeux scrutèrent mon visage et je vis son expression changer, comme s'il venait de comprendre quelque chose. Ça ne me parut pas un bon signe.

Une partie de moi aurait voulu le reprendre – cette partie qui l'aimait depuis le début, comme si c'était naturel. Qui voulait que je me frotte contre lui. Qui l'avait regardé traverser la rue comme un parfait inconnu et qui s'était échauffée en imaginant tout ce qu'elle voudrait faire avec lui.

Mais mon cerveau rationnel se rebellait à cette idée. C'était là que siégeaient mes souvenirs, et parmi ceux-ci la suggestion d'Eddie Milpas – que je devienne Miss Bondage pour le public, le symbole de leurs désirs inavouables. Même si je chantais comme une casserole, ça n'aurait pas d'importance à leurs yeux, tant que je portais le collier qu'un homme riche avait passé autour de mon cou et la laisse assortie.

— Je veux bien parler dans ta voiture, dis-je, mais je rentre avec la mienne.

Il resta silencieux, le regard perçant. Comme j'aurais voulu me noyer dans ces yeux... Mais je me glissai hors de son emprise pour monter dans la voiture.

Il referma la porte et fit le tour du capot. J'avais un peu honte de mon comportement. Je l'avais quitté pour de bonnes raisons, les mêmes qui m'avaient poussée à quitter Kevin : ma vie, ma carrière, mon travail. Alors pourquoi diable me retrouvais-je assise dans sa voiture, à parler de choses que je n'avais aucune envie d'évoquer ? Pourquoi diable me condamner à rester si près de lui alors qu'une simple caresse de sa part avait le pouvoir de me briser le cœur en miettes ? J'étais faible, je le savais. C'était pour ça que j'avais quitté Kevin aussi abruptement. Que j'étais restée célibataire aussi longtemps. Parce que si je n'étais pas foutue de maîtriser les pulsions de ma chatte, je pouvais au moins décider de qui je voyais et dans quelles circonstances.

Et si Kevin m'avait rendue faible, s'il m'avait obligé à le quitter en catastrophe, ce n'était rien en comparaison de ce que me faisait Jonathan.

Il prit place derrière le volant et je fermai les yeux. Je ne voulais pas voir son visage, la façon dont la lumière mettait en valeur ses pommettes ou la peau douce de ses joues. Si je réussissais à fermer aussi mes oreilles et mes narines, je parviendrais peut-être à sortir intacte de cette voiture.

— Monica, dit-il, tout va bien ?

— La soirée a été difficile.

— Il ne faut pas que tu partes avec lui.

— Va te faire voir. C'est ma carrière.

— Le masochisme, c'est censé rester cantonné à la chambre à coucher.

— Je t'emmerde.

Je tendis la main vers la poignée de la portière, mais il me retint par le poignet.

— Tu ne comprends pas. Il ne faut pas que tu t'approches de lui. Ça me ronge rien que d'y penser.

Sauf que j'avais le droit de voir qui je voulais comme je voulais. J'avais rompu avec Jonathan. Pour autant, je me sentais coupable – et c'est peut-être cette culpabilité qui s'exprima quand je répondis :

— C'était qui, à Washington ? Tu vas me dire que tu n'as pas une femme dans chaque port, peut-être ? Parle-moi d'elle, et on dira qu'on est quittes.

Il lâcha mon poignet et se carra contre son dossier.

— Tu parles sérieusement ?

Je n'aurais pas dû lui poser cette question, parce qu'il n'avait absolument pas l'air de nier. Son

expression disait plutôt : « Comment oses-tu me poser cette question ? » Rien qu'à sa façon de parler, je sus qu'il s'était envoyé en l'air pendant les deux dernières semaines, et mon cœur se figea.

Quand j'étais petite, un trou de la taille d'un poing était apparu un jour dans la rue devant chez nous. Dix centimètres carrés d'asphalte s'étaient effondrés et avaient disparu dans le néant. Un trou qui était devenu de plus en plus gros, jusqu'au jour où la Toyota de Teddy Ramirez s'était retrouvée coincée dedans.

Il y avait le même creux dans ma poitrine. Il s'élargissait de seconde en seconde, ouvrant sur le néant, aspirant mon souffle. Non. C'était mal. C'était la définition même de l'horreur. Je bougeai sur mon siège, prête à saisir la poignée. De nouveau, il m'arrêta.

— Tu ne peux pas t'enfuir à la moindre difficulté.

— Jonathan, je t'en prie. Je ne supporte pas l'idée que tu couches avec une autre.

Son corps était si proche, si réel. Le salaud. Un corps parfait pour moi... et pour combien d'autres ?

— Attends. Tu crois vraiment qu'il y a eu quelqu'un d'autre ? demanda-t-il.

Je me mordis les lèvres. Je ne savais plus quoi penser.

— Monica. Il n'y a personne. Personne d'autre.

Il lâcha mon bras pour me fixer droit dans les yeux.

— Il n'y a que toi. Tu me prends pour un idiot ? Tu crois que je peux connaître la même chose avec une autre femme ? Je connais le monde, je connais les gens. Ce qu'il y a entre nous... nous ne l'avons pas inventé. Ça existait bien avant.

Comme dans un film passé à l'envers, le trou dans ma poitrine se combla, retrouva sa forme initiale.

— Je suis désolée, dis-je. Je n'aurais pas dû te poser la question. Ça ne me regarde pas.

— Pourquoi m'as-tu quitté si ça compte toujours autant pour toi ? demanda-t-il.

— Je suis humaine. C'est une maladie incurable.

J'aurais voulu l'embrasser. Je désirais ses lèvres, ses mains, sa langue. Mais je ne pouvais pas. J'avais trop de raisons de l'éviter à tout prix.

— J'ai eu un rendez-vous avec Eddie Milpas. Il veut faire de moi une star. Venant de n'importe qui d'autre, c'est le genre de proposition qui me ferait rigoler. Sauf que ce n'est pas drôle, il a vraiment la capacité de le faire. Il veut mettre toute l'artillerie de Carnival derrière. Du coup, je pourrais avoir ce dont j'ai toujours rêvé.

— Monica, c'est...

— Il veut la chanson, dis-je.

Jonathan recula pour se coller contre la portière, un sourire douloureux aux lèvres.

— Je ne la lui donnerai pas. Je tiendrai ma promesse. Pour être honnête, j'aurais préféré n'avoir jamais écrit ce truc. Mais ce n'est pas tout. Il a plein d'autres chansons avec des paroles un peu spéciales. D'un genre qui fonctionnerait si elles étaient chantées par une fille tout en cuir et chaînes. Le BDSM est à la mode en ce moment, et comme, paraît-il, je suis « dans la partie », je peux devenir celle qui l'incarne.

Je me tus pendant que les images défilaient dans ma tête. Puis je repris :

— Putain ! Quelques semaines avec toi et je suis devenue Miss Bondage ! Merde, je suis censée

faire quoi, maintenant ? Est-ce que tu sais à quel point j'ai bossé ? Est-ce que tu sais tout ce que j'ai fait pour en arriver là ? Et voilà que ce mec me déclare, les yeux dans les yeux... roulement de tambour... il me dit que je suis parfaite parce que je *sais de quoi je parle*. Putain, mais il me prend pour qui ?

J'abattis mon poing sur le tableau de bord.

— Et Kevin, tu sais pourquoi il s'est permis de me serrer comme ça ? Parce qu'il *croyait que j'aimais ça*. Bordel de merde ! Jonathan, si ces caméras s'étaient retrouvées chez moi parce que quelqu'un essayait de te faire chanter, *toi* ? Et que je me retrouve prise dans ce piège ? Je ne veux pas que ça m'arrive. Je veux chanter. Je veux faire de la musique. Je me suis fâchée avec ma mère, j'ai sacrifié des dizaines d'autres possibilités de carrière, j'ai perdu ma meilleure amie à cause de ça, je passe ma vie à répéter et à travailler. Je ne pense qu'à ça, je ne veux que ça. Mais voilà que je me retrouve coincée par cette histoire de jeux pervers juste au moment où tout ce boulot pourrait enfin payer. Ça craint ! Ma carrière peut décoller à n'importe quel moment. Ça devrait être le meilleur moment de ma vie... sauf que j'ai envie de mourir.

Je m'obligeai à m'arrêter, parce que j'allais fondre en larmes et que ça ferait tout foirer. Je ne voulais pas regarder Jonathan, parce que ce qu'il sentait ou pensait ne comptait pas, et parce que voir son beau visage réduirait à néant toutes mes résolutions.

À la place, je fixai mes mains sur mes genoux, puis la fête dehors, par la vitre.

— Je suis désolé, dit-il.

— Je ne te reproche rien. Tu n'as pas fait exprès de me gâcher la vie. Mais j'aimerais vraiment que ça n'aille pas plus loin, si tu es d'accord.

Nous gardâmes le silence, longtemps. J'aurais voulu lui dire au revoir et partir, mais j'en étais incapable, tout comme je ne pouvais me résoudre à ouvrir la portière pour m'enfuir sans rien dire. À la place, je lui fis de nouveau face. Il se frottait le menton, le regard perdu dans le vague.

C'est alors que ma bouche s'ouvrit et que ces mots stupides en sortirent :

— Et le pire, c'est que tu me manques.

Il ne réagit pas. Moi si – je me pétrifiai. Seigneur, mais qu'est-ce que je racontais ? Il était la dernière chose dont j'avais besoin. Il ne m'apportait que des ennuis. Les pires problèmes du monde dans un mètre quatre-vingt-dix de charme à l'état brut. Bordel.

Enfin, il se tourna vers moi, comme s'il venait de prendre une décision.

— Toi et Darren, vous irez à Vancouver avec mon avion. Et je te trouverai un hôtel.

— Non.

— Tu peux arrêter de me contredire ?

— Tu n'entends pas ce que je te dis.

— Ce que j'entends, c'est beaucoup de souffrance. Et ça sera pire si tu ne me laisses pas te protéger. Quand tu reviendras, saine et sauve, on reprendra cette conversation.

— Il n'y a rien à discuter.

— Oh, ma déesse...

Il effleura ma joue du revers de la main.

— Ne m'appelle pas comme ça.

— Nous avons tellement de choses à nous dire...

Je fermai les yeux. Ses caresses étaient comme un bateau sur l'eau calme, semant derrière elles des vaguelettes de désir. Quand cesserais-je d'avoir envie de lui ?

— Je ne veux pas gâcher ma vie.

— Pas plus que moi. Mais ça...

Il passa la main sur mon visage, et ce fut comme si la vie renaissait sous ses doigts.

— Ça, je le veux. Je n'ai jamais rien désiré aussi fort. Je sens tes mains sur ton téléphone quand tu lis mes messages. Je vais au Stock après ton service juste pour être là où tu as été. Je dors sur l'oreiller que tu as pris quand tu as dormi chez moi. J'ai besoin d'être dans le même espace que toi, où que tu sois. Dis-moi que tu ne ressens pas la même chose.

— Je sais ce que je ressens, lâchai-je d'une voix enrouée.

— On ne peut pas revenir en arrière. On va trouver comment y arriver, toi et moi.

Sa confiance aurait dû me remplir d'espoir, mais je n'éprouvais que de la crainte.

— Je veux rentrer chez moi maintenant. Je t'en prie.

Il m'accompagna jusqu'à ma voiture. Au moment où je saisis les clés qu'il me tendait, je ressentis le désir, comme je l'avais fait avec Will Santon, de laisser mes doigts s'attarder un instant de trop pour toucher les siens. Juste un instant. Mais Jonathan se remit à parler.

— Jusqu'à ce qu'on ait eu cette discussion et que tu saches ce que tu veux vraiment, je ne te toucherai pas. Tu avais raison. On se laisse entraîner, toi et moi. On se touche et ça nous fait du bien, et puis on finit au lit en oubliant les vrais problèmes.

— Parler ne résoudra rien.

— Baiser non plus.

Je lui arrachai les clés.

— On peut arranger les choses entre nous, mais on ne peut pas sauver le monde, Jonathan.

— Le monde est rempli de salauds.

Il m'ouvrit la portière de la Honda et la referma quand je me fus installée au volant. Je baissai la vitre.

— Quand je t'ai rencontré, je t'ai pris pour un salaud.

Il sourit.

— Tu mens.

— Pas du tout. Un magnifique salopard.

Il se mit à rire, un rire profond et chaud. Puis il se mordit les lèvres et tendit la main pour me caresser la joue, mais s'arrêta avant.

— J'ai été un salaud quand je t'ai prise pour une femme comme les autres, une femme à conquérir.

Sa main regagna sa poche, et je regrettai instantanément cette caresse qui n'avait pas eu lieu.

— File, déesse. Va te reposer.

Quand je regagnai Echo Park, Darren n'était pas rentré chez lui. Dans le miroir, je vis avec soulagement que mon visage n'était qu'à peine enflé. Je mis des glaçons dans un sachet et m'installai sur le canapé. Je restai là, télé allumée, volume coupé, en pensant à lui. À nos baisers, à ses caresses, à sa chaleur. Je glissai la main dans ma petite culotte de coton, frissonnant d'excitation anticipée. Je voulais jouir. Je voulais passer en revue mes souvenirs les plus cochons et me perdre dans le désir

sexuel.

Mais lorsque mes doigts touchèrent ma chatte, je me rendis compte qu'elle n'était pas prête. J'eus beau me tripoter, rien ne vint – comme si j'essayais de tirer des sons d'un instrument de musique que je ne connaissais pas. Je retirai ma main et sombrai dans un sommeil agité.

JONATHAN

J'étais resté quasiment silencieux en la raccompagnant jusqu'à sa voiture, mais ce n'était pas faute d'avoir des choses à lui dire. Bien au contraire. Elle venait de m'expliquer que j'avais détruit sa carrière, et qu'elle me le pardonnait sans hésiter. Les pensées tourbillonnaient dans ma tête sans que je parvienne à les organiser de façon cohérente.

Je n'éprouvais pas seulement de la compassion pour sa situation, mais une empathie profonde, animale. Je voulais la prendre dans mes bras, la rassurer par de beaux mensonges. Sauf que ça ne suffirait pas. Les choses ne reviendraient pas à la normale, à moins qu'elle décide de disparaître complètement. Monica méritait le succès et la reconnaissance, mais ça ne pourrait qu'envenimer la situation. Les gens savaient ce qu'ils savaient, rien ne changerait ça – et son ambition la pousserait à sacrifier sa propre vie privée.

Si je l'abandonnais à son sort, j'étais presque certain qu'elle resterait célibataire jusqu'à ce qu'elle croise un autre dominant. Alors elle deviendrait sa soumise.

Inacceptable.

Je passai le plus clair de la nuit au téléphone avec l'Asie. Au matin, après avoir dormi à peine plus d'une demi-heure, je demandai à Kristin de m'informer quand Eddie Milpas serait au Loft Club. Je devais tâter le terrain avec lui – je ne pouvais pas prendre de décision en me fondant uniquement sur l'imagination bouillonnante de Monica.

MONICA

Je m'éveillai vers huit heures et demie et passai un moment à contempler le plafond crépi de chez Darren, où le soleil à travers les persiennes dessinait d'étranges symétries. Au bout d'un moment, cela me fit mal aux yeux et je décidai de me lever.

J'avais reçu un mail de Kevin. Je fus tentée de l'effacer sans le lire, mais j'étais trop curieuse. Je le lus sur mon téléphone, les yeux rougis, dans la salle de bain.

Chère Monica,

Tu ne vas pas répondre à mes coups de fil. Je le sais.

J'ai l'impression d'avoir tout foiré. Tant pis. Je veux te l'écrire.

Je n'ai jamais compris ce que j'avais fait de mal. J'aurais dû renoncer à ma fierté et m'installer devant chez toi jusqu'à ce que tu me dises pourquoi tu m'avais quitté. La vraie raison. Pas parce qu'on se disputait pour les jeudis soirs. Ça, ce n'était que le symptôme d'un mal plus profond.

Je n'ai pas réfléchi quand j'ai fait l'installation de la Mine de charbon. Je l'ai juste faite, un point c'est tout. Ça m'a pris un an. Je ne comptais pas t'inviter à l'expo. Je pensais que tu serais furieuse en la voyant, mais qu'au moins tu saurais ce que je ressentais. C'était un peu comme t'attendre devant chez toi, vingt mois plus tard.

Tout le monde disait que tu étais seule... mais ce n'était pas le cas. Quand je t'ai vue avec un autre, j'aurais voulu me cogner la tête contre les murs. Et puis je t'ai aperçue dans le jardin. Tu pleurais sur son épaule. J'ai pensé que c'était à propos de l'install.

Tu te souviens des poèmes de Blake qu'on lisait ensemble ? J'ai pensé à celui-ci :

À mon amour, à mon amour j'ai dit

J'ai dit ce que j'ai dans le cœur

Tremblante, froide, inquiète,

Ah! Elle s'est enfuie !

J'ai un peu pété un câble. Même avant l'« Eclipse », je voulais monter un collectif, et tu es la première personne à qui j'aie pensé. Je voulais t'en parler à un moment ou un autre. Après avoir eu une vraie conversation avec toi. Sauf que non, j'ai fait ce qui me passait par la tête.

On a bien bossé ensemble, mais tu ne voulais pas parler de ce qu'on avait vécu, même si l'installation ne parlait que de ça. Puis on m'a parlé de ton nouveau mec et des trucs bizarres que vous faites. J'ai cru que c'était ce que tu attendais de moi sans oser le dire.

Ç'aurait été trop beau...

Hier soir, après ton départ, j'étais furieux. Et blessé. Et j'ai dit du mal de toi à ce connard. Je n'aurais pas dû. Je suis sûr qu'il t'a tout répété. Sur le moment, je le pensais, parce que j'avais mal. Et maintenant, j'ai trop honte pour t'attendre devant chez toi. Mais quand nous reviendrons de Vancouver, je le ferai.

Kev.

Je m'assis sur les toilettes pour relire le message, puis le poème de Blake, puis de nouveau toute la lettre.

J'étais une salope sans cœur, qui se cachait derrière un silence outragé sans écouter personne. Je croyais prendre le contrôle de ma vie, mais je laissais derrière moi un bordel épouvantable. Combien de gens avais-je traités comme ça ? Ma mère ? D'accord, c'était la reine des commentaires perfides sous ses airs innocents ; n'empêche que j'avais coupé les ponts avec elle, et que j'avais appelé ça de l'indépendance.

Tout me faisait mal. À mon réveil, j'avais constaté que le coup de la veille n'avait laissé qu'une légère trace sous mon œil, mais j'avais l'impression qu'elle s'étendait à tout mon visage. J'avais mal au dos comme si j'avais déménagé un piano dans un escalier. Je ne savais pas quoi faire de ma douleur – si tant est qu'il y eût quelque chose à faire.

Mon téléphone bipa à neuf heures précises.

Comment va l'œil ?

Je n'avais jamais répondu aux textos de neuf heures, mais vu ce qui s'était passé la nuit précédente et le mail de Kevin, je m'en sentais à présent le droit.

Tu devrais voir le mec d'en face.

Une pause d'une longueur inhabituelle. Je l'imaginais lisant mon texto, si surpris de ma réponse qu'il lui fallait un peu de temps pour réfléchir.

Je sens tes mains sur le téléphone

Je caressai le petit objet de plastique comme le corps d'un amant, avec entre les jambes une chaleur et un picotement que je n'avais pas ressentis la nuit précédente.

Je dois partir au boulot. Service de midi.

Je sais.

Un salaud. Un salaud magnifique.

JONATHAN

— J’aurais vraiment préféré que vous soyez là hier soir, dis-je.

Mais je reprochais à Will quelque chose qui n’était pas sa faute. Margie, celle qui le payait, avait fait déplacer toute son équipe pour une affaire de divorce, avec des allers-retours entre Flintridge, Santa Monica et Monterey Park. J’aurais pu en déduire le nom des célébrités qui étaient en train de se séparer, mais je m’en fichais.

Santon ne semblait guère perturbé par ce qui était arrivé à Monica. Nous étions attablés au Loft Club, ce qui visiblement ne l’impressionnait pas. Un bon point pour lui.

Il posa sa main sur son verre dans un geste presque menaçant.

— Je n’aurais pas pu entrer dans la maison, et même si un de mes types avait été sur place, les choses auraient pu se dérouler exactement de la même façon.

— Vous avez trouvé quelque chose sur le gars en question, ou bien ne puis-je rien contre lui ?

— On a trouvé quelques mandats d’arrêt dans l’Idaho. Il a mené une manifestation anti-guerre devant la mairie de Boise, on l’a arrêté pour troubles à l’ordre public. Il a tiré un mois de prison, après quoi il a disparu des écrans radars, et apparemment ça n’a gêné personne quand il a débarqué ici. Un de mes gars a parlé à son agent de probation de l’époque – pour lui, Wainwright n’a rien d’un criminel. On a trouvé aussi deux affaires en cours. Coups et blessures, et conduite en état d’ivresse.

Avec deux agents de probation différents.

J’observai le club autour de nous. Kenny servait des verres à des types en costume qui se marraient au comptoir. J’attendais Eddie d’une minute à l’autre, et je voulais en avoir fini avec Santon quand il arriverait.

— Rien sur les caméras ? demandai-je.

— On nous a demandé d’arrêter avant que j’aie pu savoir comment ça marchait et qui avait commandité leur installation. Mais on a réussi à remonter la piste des numéros de série du matériel, puis celle de l’argent.

Il s’arrêta, et j’eus un geste impatient pour le faire continuer, mais il resta de marbre. Ce type était imperturbable.

— Alors ? Il vient d’où cet argent ?

— De chez vous.

J’étouffai un rire incrédule et vidai ma dernière gorgée de whisky.

— Vraiment génial, putain... De quel compte ? Ibiza ?

— Des îles Canaries. Quelqu’un se sert dans les coffres.

— Apparemment oui. Bon, fis-je en lui tendant la main, merci d’être venu jusqu’ici pour conclure tout ça.

Il prit ma main et la serra.

— Appelez-moi dans une quinzaine de jours, j’aurai un créneau pour vous.

— D’accord.

Il partit et je me dirigeai vers le vestiaire, sans cesser de me demander ce qui se passait avec mon compte des îles Canaries. Kevin n’avait certainement ni la mentalité ni le réseau pour tenter quoi que

ce soit avec mon argent. À moins que je le sous-estime ? Mais à présent, j'avais surtout l'impression de m'être focalisé sur lui parce que je le méprisais.

Les vastes jardins du club abritaient un practice de golf, des courts de tennis ainsi que des cages de batteur et un stand d'entraînement pour le base-ball. Le propriétaire du club avait dirigé à l'époque un ou deux clubs pros, et il tenait à garder ces équipements même s'ils étaient peu utilisés. À vrai dire, Eddie et moi en étions les occupants les plus fréquents. Je lui avais donné rendez-vous ici parce que je voulais tâter le terrain au sujet de Monica. Je pouvais peut-être le convaincre d'adopter un angle marketing différent, parce que je savais que, sinon, il allait lui faire vivre un enfer.

Je jouai avec la balle, le pied sur le faux monticule. Eddie se tenait dans la cage du frappeur. Quel prétentieux ! un type qui n'avait pas réussi plus de 209 coups sur sa meilleure saison...

— J'attends, Drazen !

Je lui fis un petit signe, me préparant à lancer. La position d'Eddie à la batte était la même depuis Penn – parfaitement ridicule.

— T'es constipé ou quoi, Eddie ?

— Quoi ?

— Pourquoi tu tends le cul comme ça ?

— Va te faire voir.

— Va te faire voir, toi.

Je lançai. Il cueillit la balle en plein vol et l'expédia dans le champ gauche où elle frappa une cible indiquant « Première base » avant de finir dans le filet de nylon qui entourait le terrain d'entraînement. C'était déjà en soi un miracle qu'il l'ait rattrapée. Je jetai un coup d'œil au radar qui indiquait la vitesse de mon lancer. Cent cinq kilomètres/heure – soit j'étais sacrément rouillé, soit je n'avais pas la tête à ce que je faisais.

Il reprit place dans la cage avec un sourire triomphant, ravi d'avoir réussi son coup. Pour une fois.

Je piochai une autre balle dans le panier.

— J'ai appris que tu avais rencontré Monica Faulkner.

— C'est un canon, répondit Eddie en faisant tournoyer sa batte avant de reprendre sa position constipée. C'est toi qui as acheté sa chanson, ou tu refuses juste qu'elle la chante ?

Je fis rouler la balle entre mes doigts.

— Pourquoi ?

— On la veut, mais elle ne veut pas la lâcher.

— C'est sa chanson.

— Elle parle de colliers de cuir et de gens qui lèchent le sol. Ça sent le Jonathan Drazen à plein nez.

Il pointa sa batte sur moi.

— Mais moi, je la veux. Elle vaut un paquet de fric. Et je pense que c'est toi qui l'empêches de nous la vendre.

Je lançai la balle – une prise. Cent vingt à l'heure, mais mon coude me brûlait. Mon mouvement n'était pas parti de l'épaule.

— Tu m'accordes plus d'importance que je n'en ai.

— C'est toi le maître des donjons, non ?

Je détestais ça – les sous-entendus graveleux dans sa voix, la façon dont les gens comme lui traitaient quelque chose qui était très important à mes yeux.

— Ça ne marche pas comme ça, ducon, m'écriai-je.

Nouveau lancer, nouvelle prise – indiscutable. Cent vingt-cinq kilomètres/heure seulement, mais mon coude avait tenu bon.

— Explique-moi comment ça marche, alors...

— Pour commencer, sache que tu ne peux pas lui demander d'aller sur scène comme on fait une passe.

— Allez, mec. Fais-moi profiter de tes tuyaux...

Nouveau lancer et, pour une fois, il réussit son coup de batte – presque trop bien d'ailleurs : si mon gant de cuir n'avait pas judicieusement été placé, je me serais retrouvé avec une balle dans les noix.

— Désolé, O'Drassen.

Il m'appelait par le nom d'origine de mon arrière-grand-père quand il voulait m'asticoter. À la fac, ça m'agaçait, et il ne l'avait pas oublié. Je me préparais à lancer à nouveau quand Eddie sortit de la cage.

— Sérieusement, je la veux. *On* la veut. Elle a ce truc, tu sais, ce truc que je peux vendre. Tous les mecs dans le public auront envie de la baiser.

— Pardon ?

Bien fait pour moi. J'avais toujours été le cavaleur, celui qui racontait des blagues et se vantait de ses conquêtes en buvant des bières avec ses potes. Des sous-entendus, toujours, tout en défendant Jessica chaque fois que quelqu'un disait du mal d'elle. Pourquoi aurait-il cru qu'une femme puisse être importante à mes yeux ?

— Elle ne couchera pas avec toi, Ed.

— Pourquoi pas ? Je suis un ponte dans l'industrie du disque, lança-t-il, malicieux.

Il plaisantait, d'accord, mais je ne pus empêcher une série d'images de me venir à l'esprit, insidieuses et envahissantes. Monica, les yeux mi-clos, et Eddie juché sur elle, lui relevant une jambe pour mieux la pilonner. Au moment où elle jouissait, elle murmurait son nom. Puis d'autres images, encore et encore, de plus en plus vite – elle riait avec lui, tendait les fesses pour lui. Elle lui tenait la main. Elle le regardait avec de l'amour dans les yeux, souriante et douce, tandis qu'il ne pensait qu'à la baiser pour la laisser tomber ensuite.

Je tentai de me raisonner – je me comportais vraiment comme un ado.

— Retourne dans ta cage, bordel.

— D'accord. Désolé, mon pote. Je ne savais pas qu'elle comptait pour toi.

Je sentis comme un bloc de glace se figer dans ma tête et ma poitrine. À ce moment-là, j'aurais dû comprendre. J'ai passé beaucoup de temps à apprendre à me maîtriser, et je me connais bien. Chez moi, la colère n'est pas un brasier où les pensées s'agitent dans tous les sens ; c'est une lucidité glaciale, une intention parfaitement claire – celle de faire mal à quelqu'un. Je connaissais les signes avant-coureurs, mais, sur le monticule, je réussis à me convaincre que j'étais seulement en train de me concentrer pour réussir mon lancer.

Je lançai une balle rapide, parfaitement droite, avec toute la puissance de mes jambes et de mes hanches, épaule en avant, mon bras comme une catapulte. Et la balle atteignit pile la cible que je visais : l'espace entre l'œil et l'oreille d'Ed.

Il ne se contenta pas de tomber – l’impact le fit tournoyer sur lui-même avant de s’abattre comme une masse sur le dos.

Merde. Coup d’œil au radar. Cent quarante-cinq à l’heure. C’était bien ce qu’il me semblait. Je me précipitai vers Eddie pour m’agenouiller à ses côtés. Il avait perdu conscience.

Putain, mais qu’est-ce qui t’a pris ? À quoi tu pensais ?

À rien. C’était bien le problème.

Plusieurs personnes arrivaient dans notre direction, alarmées. Eddie rouvrit les yeux et je l’aidai à se relever. Une jolie doctoresse était justement en train de profiter de la piscine, et elle se proposa pour l’examiner. Il était déjà assez rétabli pour la draguer en douceur. Bon. Trop tard pour avoir une conversation entre gentlemen au sujet de Monica et de sa place sur la scène musicale. Je ne m’imaginai plus en train de dire : « Écoute, Ed, si tu te calmes un peu sur le côté SM, elle signera avec toi. »

Il fallait que je passe au plan B.

MONICA

Je faillis ne pas répondre à Kevin. Entre l'écriture de chansons et mon travail de serveuse, trois jours s'écoulèrent sans que je m'en rende seulement compte. Je pris conscience que j'étais peut-être en train de reproduire ce que j'avais toujours fait : tourner le dos à quelqu'un jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Kev,

Je veux que tu saches que j'ai bien reçu ton mail, mais je ne sais pas comment te répondre pour l'instant.

On se voit dans l'avion

Monica

La veille de mon départ pour Vancouver, j'étais devant mon casier au Stock, en train de ranger mes chaussures de travail pour enfiler celles de tous les jours quand Jonathan apparut devant moi, l'air en pleine forme.

— Ça a bien guéri, ton œil.

Je sursautai.

— Mince, arrête de faire ça. Je croyais que tu devais me laisser tranquille jusqu'à mon retour ?

Il s'appuya aux casiers, jambes croisées.

— Prends mon avion. Sérieusement.

— Tu es venu ici pour me convaincre d'aller à mon vernissage en jet privé ? Dis donc, tu as un sacré problème...

Je refermai la porte du casier et le verrouillai. Il me sourit puis, en une fraction de seconde, trop vite pour que quiconque à part moi puisse s'en rendre compte, il me déshabilla du regard, des pieds à la tête. J'eus l'impression que ses yeux caressaient tout mon corps et je frissonnai de plaisir.

— Super. Donc, je le fais préparer...

— Je n'ai jamais dit que j'acceptais.

Je le bousculai pour passer – non parce que j'étais en colère, mais parce que mon désir d'être proche de lui rendait le couloir trop étroit. Il m'emboîta le pas et marcha à mes côtés comme si c'était tout naturel. Comme si j'étais d'accord pour discuter maintenant de notre relation, alors que nous avions convenu d'attendre.

— Dis-moi ce qui te plaît tellement dans le fait d'aller poireauter une heure à l'aéroport avant de prendre un charter bondé ?

La sortie des employés donnait sur le parking, où les équipes qui arrivaient et celles qui partaient se croisaient, se saluaient en riant et en échangeant quelques mots. Je dus m'approcher tout près de lui pour lui répondre sans que tout le monde nous entende.

— Écoute, je veux bien avoir cette conversation si tu penses que ça peut changer les choses entre nous, mais si je commence par accepter des faveurs et des cadeaux, elle sera biaisée...

La clé de contact à la main, je m'approchai de ma Honda, mais il s'interposa entre ma voiture et moi, la main sur la portière, m'empêchant de l'ouvrir. Je regardai un instant cette main, ses poils roux et ses longs doigts si habiles, et tout ce qui me vint à l'esprit, ce fut de l'imaginer sur mon corps, caressant doucement puis empoignant mes courbes, pressant mes formes jusqu'à laisser sa marque

sur elles, dans un plaisir délicieux.

Il se pencha pour me souffler à l'oreille :

— J'admire ta noblesse d'esprit, mais elle est déjà biaisée par une douzaine d'orgasmes...

Il ne me touchait toujours pas, mais son visage était si proche du mien qu'il m'aurait suffi d'avancer à peine pour lui voler un baiser. La chaleur de son souffle me manquait autant que ses mains. Oh ! ses mains... Il était penché sur moi, et je dus faire un effort pour me redresser au lieu de me lover contre lui comme me le suggérait mon corps entier.

Embrasse-moi, embrasse-moi...

Mais il ne bougea pas.

— Tu n'as pas plus envie de prendre l'avion avec Kevin Wainwright que je n'ai envie de te laisser faire.

J'aurais pu parler du mail de Kevin pour lui expliquer que ce qui s'était produit n'était pas si grave... mais je n'allais pas trouver d'excuses pour un type qui ne comprenait pas le mot « non ». Même si ça lui avait valu une belle blessure à l'épaule et un coquard – ça lui apprendrait.

— On a tout faux depuis le début, dis-je. Moi, surtout. Donc, je ne vais pas me lancer dans une conversation pour savoir qui a la plus grosse... liasse de billets.

Son sourire s'élargit et il plissa les yeux avant de baisser la tête, comme pour me masquer son amusement – mais je vis un rire secouer ses épaules.

— Tu dis de ces trucs, Monica..., fit-il quand il releva enfin la tête.

— Et toi, tu *fais* de ces trucs..., rétorquai-je. Bon, je peux rentrer chez moi, oui ? Je dois faire mes valises.

Il ôta sa main de la portière.

— Tu devrais porter la robe que tu avais le soir de l'expo « Eclipse ». Parce que je suppose que tu ne me laisseras pas t'acheter une nouvelle tenue.

— Oublie ça, Drazen.

— Les chaussures, au moins ?

Il recula d'un pas, puis de deux, et je ne pus m'empêcher, comme il l'avait fait plus tôt pour moi, de le déshabiller du regard. J'imaginai son cou, ses épaules, son corps tout entier sous le costume bleu. Son torse contre ma poitrine. Ses bras autour des miens, retenant mes poignets. Son bassin qui frottait contre mon sexe. Quand il recula encore, je dus lutter pour ne pas le suivre.

Étonnant. Étions-nous vraiment faits l'un pour l'autre, comme il l'avait suggéré ? Le destin nous poussait-il à être ensemble comme des âmes sœurs ? Évidemment, c'était un sale coup du sort de nous avoir expédié dans un monde où il n'était pas possible de nous aimer sans devenir les pantins de l'imagination des autres.

MONICA

Immobile devant la porte de la maison, je tremblais de tous mes membres. Je concentrai mon regard sur la clé que je glissais dans la serrure, sur la poignée que je tournais. Je baissai la tête pour ne voir que la porte au moment où je l'ouvrais. J'étais comme une gamine qui joue à cache-cache et croit que, si elle ne voit rien, on ne peut pas la voir – c'était puéril, mais je n'y pouvais rien.

La maison sentait déjà le renfermé. Je baissai la tête et me dirigeai vers ma chambre, restreignant ma vision périphérique de crainte que des yeux invisibles puissent me suivre. Je regardais mes pieds sur le tapis du salon. Le lino de la cuisine. Le lambris sur le mur.

Ma chambre.

Je jetai le sac de voyage sur mon lit.

Le placard. La robe, toujours dans son emballage du pressing.

Les chaussures, en tas sur le sol.

La salle de bain. Mon maquillage des grandes occasions.

La commode.

Le tiroir du haut.

Il n'y restait que mes dessous Bordelle.

Rangés sous une enveloppe marron.

Le lit.

Le sac de voyage. Ce que j'y mettais.

Les chaussures. La robe. Les dessous. Le maquillage.

L'enveloppe.

Fermeture Éclair.

Mes pieds sur le sol. Le tapis.

La terrasse.

La porte.

La clé.

Clic.

Je respirai.

Enfin.

MONICA

J'avais laissé la porte de la salle de bain ouverte pour me sécher les cheveux, et je sursautai en entendant claquer la porte d'entrée. Darren était censé être parti au Canada avec Adam, et je n'attendais personne. Jonathan ? J'aurais bien voulu, mais je savais que ce n'était pas le cas. Jetant un coup d'œil dans le salon, j'aperçus Darren qui débarquait. Je tirai une robe du panier à linge et l'enfilai en hâte pour aller le retrouver.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Les hommes...

— Quoi, les hommes ?

Il prit une bière dans le frigo et la décapsula.

— Je ne sais pas comment tu fais pour nous supporter.

— Ben, vous êtes mignons et vous avez des trucs sympas qui pendouillent. Et sinon ?

— Sinon... Adam.

— Je le connais, oui.

Il se mit à jouer avec l'étiquette de sa canette.

— Un chic type. Vraiment bien.

— Absolument. Et alors ? Comment ça se fait que tu ne sois pas à l'aéroport avec lui.

— J'ai fait une sorte de crise de panique.

Je me jetai sur le canapé et lui fit signe de s'installer à côté de moi.

— Allez, raconte.

Il se laissa tomber dans le fauteuil, comme si le canapé m'appartenait désormais en propre.

— Eh bien, on était en train de mettre nos valises sur un chariot, et tout à coup... je ne sais pas. J'ai vu notre reflet sur un panneau métallique. J'étais à côté de lui. C'était un peu flou, mais voilà, on était là, tous les deux. Il regardait son téléphone, et moi je regardais notre reflet en me disant : « Putain, voilà ce que voient les autres. C'est vraiment ce que je suis ? Est-ce que je l'ai vraiment décidé ? Et quand ? » Je veux dire, il me plaît. Beaucoup. J'aime être avec lui, mais quand je commence à me dire que je suis bi, ou gay, ou... En fait, Monica, je suis quoi ?

J'avais tout un tas de platitudes à lui servir – des bons conseils sur le fait d'être soi-même et de ne pas s'occuper du regard des autres. Sauf que j'étais la première à ne pas les suivre et qu'il m'aurait été impossible de les dire sans ironie.

— Je pense que personne ne se connaît vraiment soi-même.

Il pinça les lèvres, et je reconnus cette expression. Je l'avais vue quand nous étions ensemble : il se retenait de pleurer. Je détournai la tête. Trop dur à voir.

— J'essaie de ne pas y penser, dit-il. J'essaie de savoir si j'ai peur que les gens me jugent mal, mais honnêtement, je crois que ce n'est pas ça. Je veux dire, merde, je suis batteur, j'ai l'habitude d'être en arrière-plan. C'est juste que... j'ai l'impression de ne jamais avoir pris le temps de dire « D'accord, voilà ce que je veux être pour le monde ». Non, je me suis entiché de lui, surtout après Gabby. Est-ce que, sans lui, je suis gay ? Parce que avant lui, ça ne m'était jamais arrivé, pas même en pensée. Et

maintenant, c'est devenu mon identité sans que je décide quoi que ce soit. C'est clair, ce que je raconte ?

— Oui, répondis-je, la gorge sèche. Est-ce que tu l'as planté à l'aéroport ? Il a pris l'avion ?

— Non. Il m'a raccompagné jusqu'au parking. Le pauvre, il ne comprenait rien. Il m'a demandé s'il y avait quelqu'un d'autre, ou si c'était à cause de Gab. Mais même moi, je ne savais pas bien pourquoi je paniquais à ce point.

— Le propre des crises de panique, c'est qu'on ne sait pas ce qui les déclenche, commentai-je en ouvrant le frigo. Qu'est-ce que tu ressens pour lui ?

— Je ne sais pas.

— Ah...

Je m'ouvris une canette.

— Mais je sais ce que ça me fait d'avoir raté ce vol.

— Ça te fait quoi ?

— Un trou de mille cinq cents dollars dans mon compte en banque. C'était un vol non remboursable. Une réservation de dernière minute. Il me reste sept cents dollars en poche et deux cartes de crédit dont j'ai dépassé la limite. Je pourrais y aller en voiture, mais je raterais le vernissage même en partant maintenant.

Je bus une gorgée de bière, réfléchis un instant puis lançai :

— Pour cette partie-là du problème, je crois que j'ai une solution.

MONICA

Darren n'avait pas été facile à convaincre. De toute évidence, il n'était pas très à l'aise à l'idée de profiter de l'argent de Jonathan, mais il n'avait guère le choix. Ça le rassura néanmoins d'apprendre qu'il n'y aurait que lui et moi. Jonathan ne venait pas. Quant à moi, j'étais bien décidée à ne pas laisser son offre influencer ma décision sur notre avenir.

Pour éviter de payer le parking, nous prîmes le bus jusqu'à l'aéroport de Santa Monica. J'avais expliqué la situation à Jonathan, du moins ce que je jugeais utile – je n'avais pas mentionné la crise de panique de Darren, préférant simplement dire qu'il avait raté son avion. Jonathan ne parut pas tirer trop de fierté de sa victoire dans la Grande Affaire du Jet Privé, même s'il s'irrita que je prenne le bus.

— C'est une perte de temps, dit-il.

Au bout du fil, je l'entendais pianoter sur un ordinateur. Multitâches, comme toujours.

— Je n'ai rien d'autre à faire. Et j'aime bien le bus. Ça me rappelle quand j'étais petite.

— Parce que quand tu étais petite, tu cherchais aussi à ne pas te laisser influencer dans tes décisions ?

— À l'époque, je n'aimais pas autant les fessées.

Avec un soupir, il lâcha l'affaire. Nous raccrochâmes.

Darren et moi étions installés dans le bus avec nos valises entre les jambes. Deux fois au cours du trajet, qui durait une heure et quart, il se leva pour laisser sa place à une femme avec des enfants. Quand nous arrivâmes à Sepulveda, la foule était moins nombreuse et nous pûmes nous rasseoir côte à côte.

— Tu as dit à Kevin que tu ne serais pas dans l'avion ? demanda-t-il.

— Par texto, oui.

— Il m'a raconté ce qui s'était passé l'autre soir. Sa version, du moins.

Je secouai la tête.

— Ça ne m'étonne pas.

— Sérieusement, Monica, je voulais te dire... je crois que tu devrais lui donner une nouvelle chance.

Je me tournai brusquement vers lui.

— Tu plaisantes ? Il t'a complètement embobiné, ou quoi ?

— Il a changé.

— Oui, en pire. Laisse-moi te poser une question : est-ce que c'est toi qui lui as parlé de Jonathan et moi ? Tu as peut-être mentionné les bleus sur mes poignets ?

Darren fit la grimace et baissa les yeux.

— Il se doutait déjà de quelque chose. Geraldine Stark a couché une ou deux fois avec Drazen, et elle avait quelques trucs à raconter. Pour Kev, ça été comme une révélation.

Cette salope de Geraldine Stark ! Bien sûr. L'artiste qui avait peint le trompe-l'œil sur la maison de Kevin. Et bien entendu, elle avait couché avec Jonathan. Elle en avait parlé à Kevin – sur l'oreiller, je parie – et celui-ci s'était empressé d'en parler à Darren. Ensemble, ils avaient imaginé une tactique

pour nous remettre ensemble.

— Ce qui me dérange, c'est qu'on a passé des heures sur cette œuvre, et que pendant tout ce temps, Kevin et toi avez comploté une réconciliation dont je me fiche éperdument.

— Qu'est-ce que tu veux, alors ?

— Là, tout de suite ? Que tout le monde me fiche la paix, et en particulier les porteurs de bite. Vous n'êtes que des nids à problèmes. Et je ne veux plus jamais entendre parler des gens avec qui Jonathan a couché avant que je le rencontre, même si c'est la femme du Président ou Brad Pitt. Je ne veux pas savoir.

— Pourquoi ?

Sa voix était dure, comme s'il avait décidé de me pousser dans mes retranchements.

— Tu le sais bien, merde. Parce que tout ça me fait mal. Arrête de te comporter comme un salopard.

Je me tournai vers la vitre pour couper court à la discussion. Le jour tombait. C'était le moment où les réverbères s'allument et où les rues se parent de couleurs orangées.

— Tu as ouvert l'enveloppe que j'ai laissée ? demanda-t-il.

— Non, et toi ?

— Non. Elle est toujours chez toi ?

Je me retournai pour reprendre la conversation.

— Je l'ai laissée chez toi.

— Tu n'es pas curieuse.

— Ce n'est sans doute qu'un arbre généalogique.

— Alors, pourquoi ne pas l'ouvrir ?

— Je n'ai pas eu le temps.

Je vis à son expression qu'il ne me croyait pas.— Il faut que je lui parle. Et je veux que ça se passe bien. Ça nous concerne, lui et moi. Pas de pression extérieure. S'il n'y a rien d'important dans cette enveloppe, on s'en fout. Et si c'est important, mieux vaut que je ne le sache pas.

Il me fixa en silence, et j'eus l'impression qu'il lisait en moi comme dans un livre ouvert.

— Tu veux te remettre avec lui.

— Je ne sais pas ce que je veux.

— Mon cul. Tu le veux, lui.

Il secoua la tête pour exprimer toute sa déception.

— Quoi ? Ça te pose un problème ?

— J'aurais mieux fait de voyager en voiture.

— Tu vas encore me traiter de pute ?

— Ne me frappe pas ! s'écria-t-il en se protégeant le visage. Ma virilité ne le supporterait pas.

J'aurais aimé le bousculer, lui crier dessus ou au moins lui faire la gueule – mais je ne pus m'empêcher de rire.

Il sourit à son tour.

— Dis-moi quelque chose. Tu crois que c'est vraiment toi qui aimes être attachée ? Ou est-ce que tu

le fais parce que c'est son truc à lui ?

La dame assise devant nous tourna légèrement la tête, et je lui jetai un regard glacial. Elle avait un enfant sur ses genoux et un porte-bébé en tissu dans le dos.

— Les deux, lançai-je en la dévisageant ouvertement.

Parce que merde, après tout. J'avais honte et peur, et ça me rendait hostile. Elle détourna la tête.

— Ce que je n'aime pas, c'est sa réputation. Le fait que tout le monde est au courant. Ça oriente la façon dont le milieu de la musique me considère. J'aimerais te rassurer, te dire que c'est vraiment moi, maintenant et pour toujours, et que je suis ravie d'avoir découvert cet aspect de moi-même. Mais en réalité, je n'en sais rien. Tout ça reste complètement lié à lui. Je n'arrive pas à imaginer qui que ce soit me toucher comme ça – je sais que tu n'as pas envie d'entendre ça. Je comprends. Tu te dis que c'est un problème de pouvoir, et tu as raison. Mais est-ce que ce serait pareil avec un autre ? Si je tombe sur un adepte du sexe pépère, est-ce que j'en deviendrai une aussi ?

Je haussai les épaules et enfouis mon visage entre mes mains.

— Je n'en ai pas la moindre idée, repris-je. Il faudrait que je le vive pour le découvrir.

— Écoute, je l'aime bien parce qu'il s'occupe de toi. Et je lui en veux pour sa façon de le faire. Mais je crois que tu rates un truc avec Kevin. Il t'aime.

— Arrête avec ça, d'accord ?

— Ouvre les yeux, fit-il en pressant ma main, mais sans me regarder. Sinon, voilà notre arrêt. On descend ici.

Au passage, il fit coucou au bébé devant nous. La mère le serra plus fort contre elle.

JONATHAN

Dès que Will m'avait confirmé qu'il ne pouvait envoyer personne à Vancouver, j'avais pris la décision d'y aller. Déjà que je dormais peu, je n'aurais plus été capable de fermer l'œil. J'arrangeai mon planning, passai quelques coups de fil, préparai mes valises et partis prendre l'avion qui était censé décoller ce soir-là.

Quelque part, j'espérais qu'une fois à bord je pourrais m'installer avec elle pour trois heures de discussion. Nous trouverions une solution. Elle avait raison de craindre le regard des autres, mais ça ne changerait rien – les gens pensaient ce qu'ils voulaient, comme toujours. Il fallait qu'elle comprenne que ce qui existait entre nous était plus fort, et que, quoi qu'il arrive, je ne la laisserais pas tomber. Sexuellement, elle et moi avons besoin de limites réelles. Notre discussion devait aussi porter sur le contrôle qu'elle pouvait exercer quand nous étions ensemble. J'étais allé trop loin avec elle, sans poser les barrières nécessaires ou lui expliquer des pratiques qu'elle ne connaissait pas. Tout aux délices qu'elle me procurait, je m'étais montré irresponsable.

J'avais franchi le poste de douane avec mes valises à la main. Il n'y avait pour ainsi dire pas de contrôle de sécurité – mais évidemment, l'avion m'appartenait et tout le monde à l'aéroport me connaissait. Je recommandai de traiter mes deux passagers avec tous les égards, et, comme d'habitude, j'eus droit à quelques blagues sur ma tendance à embarquer de jolies femmes dans mon avion pour les renvoyer seules au retour. Il me tardait que les gens changent de disque. L'idée de garder Monica était mille fois plus excitante que celle de coucher avec des centaines d'autres femmes. On me proposa de m'emmener en voiture jusqu'à mon avion, mais je refusai. J'avais des jambes, et une arrivée discrète serait sans doute préférable.

Apparemment, Monica et Darren avaient eux aussi passé les contrôles de sécurité sans encombre, et je les aperçus en train de gravir la passerelle d'accès. Ils pénétrèrent dans la carlingue avant que j'aie pu les rejoindre. Je montai l'escalier à mon tour pour découvrir les pilotes, Jacques et Petra qui, bien qu'ils soient mariés depuis sept ans, se tenaient toujours par la main en m'attendant.

— Bonjour, Jacques, bonjour, Petra, dis-je.

— Bonjour, Jon. On est censés t'attendre à Vancouver. Deux jours.

— Mais il se pourrait qu'on soit forcés de rentrer pour un rendez-vous médical, compléta Petra.

Je les regardai plus attentivement. Ils avaient l'air un peu nerveux.

— Pas de problème. De toute façon, il y a des chances que j'aie besoin de vous renvoyer ici pour chercher des gens. Dès que j'ai les noms, je vous les fais parvenir. Vous vouliez me dire quelque chose ?

Petra sourit.

— Non, répondit Jacques. Allons-y. On a un horaire à respecter.

Je les suivis à l'intérieur.

MONICA

Cet avion était l'une des plus belles choses que j'aie jamais vues. Les pilotes nous avaient fait signe de gravir le petit escalier formé par l'intérieur de la porte ouverte pour pénétrer dans la carlingue garnie de dix fauteuils de cuir, en deux rangées de cinq qui se faisaient face autour d'une table de bois verni, assortie à celui du placard à bouteilles et de la soute, qui était plus propre que ma cuisine ne l'avait jamais été.

Darren se jeta sur un des luxueux fauteuils et je m'installai à côté de lui. Nous avions du pain sur la planche : en réécoutant le son pour l'exposition, nous avons détecté un défaut. Ce n'était pas grand-chose, mais pour une musique censée être jouée à plein volume, un petit clic sur l'une des quarante et quelques pistes superposées risquait de gâcher l'effet de l'ensemble. Je sortis mon téléphone et mon casque pour me mettre à l'ouvrage.

Je sentis l'odeur de Jonathan avant de le voir. Quand je relevai la tête, il était là, devant la table. Je me sentis comme une écolière surprise en train de manger ses biscuits avant le goûter.

— Je me doutais que vous vous pointeriez, fit Darren.

Jonathan s'installa en face de nous.

— Et vous ne m'avez pas apporté de chocolats ou de fleurs ?

Je me rencognai contre le hublot tandis que Darren répondait du tac au tac :

— J'avais peur que vous vous fassiez des idées...

— Ou que Monica s'en fasse, sourit Jonathan.

Ah, ce sourire... Irrésistible. C'était bon de le voir sourire, bon d'entendre que Darren se souvenait qu'une partie de lui l'appréciait. Mais mes propres sentiments étaient pour le moins mitigés.

— C'est la deuxième fois que tu débarques quelque part où tu n'es pas censé être, dis-je.

— C'est mon avion.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Absolument. Je viens assister au vernissage et à l'inauguration de l'exposition la veille parce que j'aime l'art et que je fais partie du comité financier du musée d'Art moderne de Vancouver. Et maintenant, j'ai du travail.

Il ouvrit son ordinateur portable et le posa sur la table sans attendre. Il restait sept sièges libres, mais la petite table était le seul endroit où l'on pouvait travailler. Bien joué. Darren n'hésita pas à l'imiter. Il sortit son Mac et l'alluma en nous regardant tour à tour, comme s'il craignait que l'un de nous se jette sur l'autre d'une seconde à l'autre.

— Il faut que je réécoute les boucles, fit-il, revenant au boulot. On doit trouver d'où vient ce clic. Ensuite, je referai le mixage.

Il me tendit l'imposant casque audio professionnel qu'il avait emporté.

— Elle a l'oreille absolue, expliqua-t-il à Jonathan.

— Ça ne m'étonne pas.

Je coiffai le casque et scrutai l'écran du portable de Darren, cherchant à déterminer si le clic venait du logiciel ou d'un petit défaut sur la trente-deuxième piste sur les quarante que nous avons enregistrées.

L'avion décolla. Il me parut léger, secoué de soubresauts, peu sûr. Mon estomac remonta dans ma gorge. Je tentai de faire bonne figure, mais je ne pus m'empêcher de m'agripper au bras de Darren. Nous venions de relancer les pistes quand son portable glissa en travers sur la table. Personne ne vint nous mettre en garde contre les turbulences ni nous demander de ranger nos appareils. Sans doute n'était-ce pas nécessaire, ici. Jonathan faisait semblant de travailler, mais je savais qu'il m'observait.

Je gardai les yeux rivés sur l'écran de Darren jusqu'à ce que l'avion se stabilise et que je puisse enfin respirer normalement. J'avais entendu des centaines de fois le morceau composé pour l'installation au BC Mod, mais pendant ces quelques minutes, je devais me concentrer exclusivement sur un clic qui peut-être n'existait même pas. Alors que je regardais défiler les formes d'ondes, semblables à des battements de cœur, mon téléphone s'alluma en vibrant. Un SMS. Du type assis en face de moi.

Il fait chaud, par ici, ou c'est juste que tu es à tomber ?

Il me regardait par-dessus l'écran de son ordinateur, un sourire aux lèvres.

Ça manque de poésie. Même pour toi.

Devrais-je te comparer à un jour d'été¹ ?

À Los Angeles ? Beurk. Il y a une douche, dans cette carlingue ?

Il se carra dans son fauteuil sans cesser de sourire. Il avait abandonné son ordinateur pour son téléphone. La lueur électronique bleutée éclairait son visage tandis que les tons chaleureux des plafonniers mettaient en valeur ses cheveux et ses sourcils.

— Monica ?

À travers le casque, j'entendais à peine Darren.

— Tu as entendu le clic ?

— Euh, non. Tu peux me repasser la boucle ?

Je sens tes mains sur le téléphone

Mon cœur manqua un temps. Ou s'arrêta. Ou fit ce truc bizarre, comme si je sentais la présence de Jonathan dans ma poitrine. Je pianotai sur mon portable :

Comment, exactement ?

Comme si elles étaient sur mon corps

On a dit « pas toucher »

Seulement jusqu'à ce que tu acceptes de te donner à moi

Et si je ne me donne pas ?

Tu le feras

Et ensuite ?

Ensuite, je vais prendre ces jolies petites mains et les attacher à tes genoux

Pas de baiser d'abord ?

Non

Même pas sur ta queue ?

Il se mordit les lèvres et me regarda dans les yeux. Ses doigts parcoururent l'écran tactile. Merde. Pas question qu'il prenne le contrôle de cette conversation. Je posai les coudes sur la table pour me pencher vers lui et taper un nouveau SMS.

Et si je rampais vers toi, que je me mette à genoux, que je te regarde sortir ta queue de ton pantalon ?

Il jeta un coup d'œil à Darren, installé dans le coin, les yeux rivés à son écran d'ordinateur, inconscient des petits bips de nos téléphones. Alors il se pencha à son tour, imitant ma position sur la table, et tapa :

Quand je t'aurai attachée, je te ferai pencher en avant, la joue sur le matelas. Puis je t'attacherai les chevilles au pied du lit pour t'écarter les jambes

Et si je léchais le bout de ta queue ? Tu me prends par la nuque, tu la frottes sur mes lèvres, puis j'ouvre la bouche

Coudes posés sur la table, décalés, sans se toucher, nous nous regardions, le visage éclairé par notre petit écran. Les bips de nos téléphones fusaient comme un feu nourri, comme des pois sauteurs électroniques.

Je vais mettre mon pouce sur ton clito, puis remonter sur le trou de ton cul jusqu'à ce qu'il soit mouillé

D'un seul mouvement, tu plonges toute ta queue dans ma gorge

J'appuie mon pouce mouillé sur ton trou jusqu'à ce qu'il me cède

Ma langue caresse ta bite par en dessous quand tu te retires de ma bouche

Mon pouce te pénètre, tu gémiss et tu te débats dans tes liens

Je te regarde et j'ouvre ma bouche pour que tu la baises encore

À genoux, je te lèche la chatte jusqu'à ce que tu me supplies de te baiser

Tu me prends par la nuque, plus fort

Pas question

Et tu enfonces ta queue jusqu'à ce que ma langue touche tes couilles

Je te fesse à t'en faire pleurer

C'est ma bouche que tu baises, fort, à m'en faire mal, et j'aime ça parce que ça te plaît

Et quand tu ne t'y attends plus je te pénètre. Je te défonce. Deux coups et je ressorts pour frotter ma queue toute mouillée sur ton cul

Je bave sur ta queue, sur mon menton, sur mes nichons

Ton trou du cul est frais, mouillé, prêt pour ma grosse bite. Tu vas crier

Oh

Puis tu vas gémir

— Ça y est, je l'ai entendu, dis-je en retirant le casque. Le clic.

— Moi aussi, dit Darren. Super, tout ce qui me reste à faire, c'est...

— Laisse-moi passer, il faut que je bouge.

Je lui administrai une bourrade, mais comme il ne se déplaçait pas assez vite à cause de son matériel répandu devant lui, j'enjambai le dossier du siège et passai par-dessus lui.

Les toilettes étaient sans doute décorées à la perfection, mais je m'en foutais. Je n'étais pas là pour pisser. J'ouvris la porte à la volée, et Jonathan était juste derrière moi – il la referma sur nous. Je l'enlaçai.

— Les mains dans le dos, gronda-t-il en m'obligeant à le faire.

J'étais appuyée sur une sorte de comptoir que je sentais sans le voir. Je distinguai vaguement des placards suspendus, des toilettes, de la moquette au sol.

Mais tout ce que je regardais, c'était Jonathan, les mains à plat sur le placard au-dessus de moi.

— Touche-moi, Jonathan. Je t'en prie.

— Donne-toi à moi.

— Putain. Ne commence pas à...

— Donne. Toi. À. Moi.

Il prononça ces mots à la fois doucement et fermement, entre le soupir et le cri.

— Je suis à toi. Touche-moi.

— Tu ne sais pas ce que tu es en train de promettre.

— Si, je...

— Je ne veux plus te voir partir. Si tu te donnes à moi, tu m'appartiendras. Tu poseras tes limites, et je les respecterai. Tu ne coucheras qu'avec moi. Tu te soumettras à moi sexuellement. Sans réserves.

— D'accord.

— Les gens le sauront.

Je croyais pouvoir tout accepter pour lui, mais ça, ça m'arrêta net.

— On ne peut pas être discrets ?

— Je veux tout. Je veux sortir avec toi. Je veux que nous soyons liés sans nous soucier de qui nous voit, et je ne veux pas que les autres hommes te regardent comme si tu étais célibataire.

— Super. Du coup, Carnival me fera monter sur scène avec un collier de soumise.

Il leva un sourcil comme s'il trouvait l'idée intéressante et non répugnante.

— Tu avais rayé ça, dans ta liste.

— Symboliquement, je veux dire. Si tout le monde est déjà au courant, je n'ai plus de raison de ne pas les laisser faire ce qu'ils veulent. Sauf que ce ne sera pas ton collier, ce sera le leur.

— Dis-leur que ce n'est pas acceptable.

— Je ne suis pas en position de négociier.

Il se pencha pour me regarder droit dans les yeux.

— Tu ne sais pas tout le pouvoir que tu as.

Mes mains étaient toujours dans mon dos, mais je sentis mes épaules s'affaisser. J'étais excitée et mal à l'aise, et bien que je sois ravie de sentir que ma chatte, retrouvant ses habitudes, était déjà humide, c'était en complète opposition avec la tempête qui faisait rage dans mon cœur.

— Je voudrais juste que ça reste secret, au début.

— Pas de secrets entre nous ;

— Oh, vraiment ? Pas de secret, hein ? Tu es Monsieur Vérité, Monsieur J'adore ton honnêteté ? Alors, parle-moi de tes seize ans. Westonwood Acres, ça te dit quelque chose ?

Si j'avais encore quelques espoirs de sentir ses mains sur moi, je venais de les réduire à néant d'un seul coup.

Il retira ses mains du placard suspendu pour s'appuyer contre le mur en face de moi. Je piquai un fard.

— C'est Gabby, expliquai-je. Tu ne connaissais pas sa manie. Elle voulait tout savoir des gens qui pouvaient aider sa carrière. Les gens avec de l'argent ou des relations. Ou les deux. J'ai appris au sujet de Westonwood Acres le jour de ses obsèques.

— Je croyais que les archives étaient effacées.

— Tout était barré, sauf le nom de l'institut, le tien et la date.

Son regard brûlant parcourut mon visage, puis il baissa les yeux.

— J'ai pris des cachets. L'Adderal, c'était à moi. L'Oxycontin et le reste, c'était à ma mère. Je ne me souviens pas de tout ce qu'il y avait.

— Pourquoi ?

Je voulus lui prendre la main, mais il la retira, fidèle à notre promesse de ne pas nous toucher. Merde.

— On doit vraiment parler de ça dans les toilettes de mon jet ?

— C'est toi qui as proposé de se donner entièrement, Jonathan.

— Tu es sûre que tu n'as jamais envisagé une carrière d'avocate ?

J'aurais pu le prendre sur le ton de la plaisanterie, rétorquer quelque chose de cinglant, ou exiger une réponse, mais il ne faisait que reculer, et je n'avais pas à lui fournir un autre prétexte pour continuer à le faire. Je croisai les bras sur ma poitrine sans un mot.

Comme s'il comprenait parfaitement mon attitude, un sourire mélancolique naquit sur ses lèvres.

— Maintenant, tu sais pourquoi j'ai accouru quand ton amie s'est tuée.

— Je pensais que c'était parce que tu tenais à moi.

— Ça aussi. Ça aussi, crois-moi.

— Alors, qu'y avait-il de si terrible pour que tu attendes à tes jours ?

Il hocha la tête et se laissa glisser sur le sol, les jambes allongées devant lui.

— Tu te souviens de Rachel ?

— Je n'oublierai jamais cette histoire.

Je m'assis à mon tour, pieds allongés, en face de lui, dans la même position.

— Nous n'avons pas couché ensemble qu'une fois, elle et moi. Nous avions une liaison. J'étais amoureux d'elle, et elle était... un peu folle. C'était intense. Ça brûlait tout. Mon père n'était pas dans le coin, mais on se cachait quand même. À quinze ans, ce n'est pas facile, mais avec assez d'argent on y arrive. J'ai eu mon permis et une voiture dès que j'ai eu l'âge de conduire.

Il sourit comme si un souvenir dérangent, mais agréable, lui revenait en mémoire. Puis il secoua la tête.

— Et puis, conducteur bourré, drame, dévastation. Une famille à qui je ne pouvais rien dire sans qu'elle apprenne la vérité. Et cetera, et cetera.

— Je ne pense pas que tu puisses résumer tout ça à des « et cetera ».

Il eut un rire bref, sans joie.

— Non. Sûrement pas.

Il enfonça ses pouces dans ses poches, poings serrés.

— J'ai une grande famille. D'accord, on est pleins aux as et ce n'est pas comme si on vivait dans une seule pièce, mais il y a toujours eu quelqu'un près de moi. C'est seulement à la mort de Rachel

que j'ai pris conscience d'une chose : j'étais entouré de sept sœurs, de parents, d'amis, et pourtant j'étais seul. Très, très seul. Mon père a dit : « Tiens, au fait, fiston, je me suis occupé de sa famille, alors ne t'en fais pas. » Comme si, pour lui, l'affaire était réglée. À moins que je me trompe. Peut-être était-il profondément blessé mais ne voulait pas me le montrer ? Peut-être était-il dans le déni ? Mais j'ai vraiment eu le sentiment qu'il se fichait de son existence, et ça m'a écœuré.

— Ton père a l'air d'un homme charmant ...

— Tu n'imagines pas à quel point.

Il regarda ses pieds avant de poursuivre :

— Ça m'a donné l'impression que ma vie était de la merde. Que mon père en était une, et moi aussi. Rachel, au moins, avait compris tout ça. Avec elle, je me sentais moins seul. À sa mort, j'ai tout perdu. Avaler une poignée de cachets m'a semblé la seule issue possible.

Nous nous regardâmes en silence pendant quelques secondes, puis je dis :

— Je veux te prendre dans mes bras.

— Donne-toi à moi.

— D'accord.

— Est-ce que tu pourras supporter que les gens te regardent en sachant que tu es ma soumise ?

Ma gorge se serra. Non, je n'étais pas prête. Je ne le serais sans doute jamais.

— À voir ta tête, je devine que c'est non, dit-il.

Une sonnerie retentit dans les haut-parleurs, et je me redressai vivement. La voix de Jacques s'éleva :

— Monsieur Drazen et chers passagers, veuillez boucler vos ceintures. Nous allons atterrir dans quelques instants.

Jonathan ouvrit la porte et s'effaça pour me laisser sortir la première. Quand je passai devant lui, il se colla contre le chambranle pour éviter que nos corps se touchent.

Notes

1. « Shall I compare thee to a summer's day », premier vers du sonnet 18 de Shakespeare.

MONICA

Nous nous entassâmes tous trois dans une limousine, épuisés. Vancouver la nuit ressemblait à n'importe quelle autre ville du monde. J'avais beau être ravie de quitter les États-Unis pour la deuxième fois de ma vie, mon corps, ma tête et mon cœur en avaient bavé au cours des six dernières heures.

— On a réservé au Travel Lodge, annonça Darren à Jonathan. Je suppose que ce n'est pas votre cas.

— Vous non plus, répondit Jonathan.

— Jonathan..., grognai-je.

— Ne fais pas l'enfant, Monica. Je suis propriétaire d'un hôtel qui se trouve quasiment au-dessus du musée. Si vous restez à Richmond, vous gaspillez votre temps et votre argent. J'ai réservé des chambres séparées, si c'est ce qui t'inquiète.

— Pas du tout.

— Merci, c'est super, fit Darren.

J'aurais voulu le frapper. Ça ne le dérangeait pas qu'on lui offre une chambre de luxe, mais quand moi j'acceptais un cadeau, je me prostituais ? Je le fusillai du regard, mais il était en train de jouer avec son téléphone. Puis il eut un petit sourire et me décocha un clin d'œil. Je compris alors que le fait qu'il avait dit oui à Jonathan m'évitait d'avoir à le faire moi-même. Et par conséquent, de me conduire comme une pute.

La logique des hommes...

— Les cartons sont arrivés cet après-midi, annonça-t-il.

— Tu as des nouvelles de Kev ?

Je supposais qu'il n'était pas invité à l'hôtel Luxe à Gogo, mais il fallait qu'il sache où nous étions.

— Aucune nouvelle, non.

— Je vais demander qu'on vous apporte des repas dans vos chambres et qu'on vous réveille tôt demain matin, annonça Jonathan. Vous voulez commencer à installer quand ?

— Sept heures, répondis-je. Ça doit être prêt pour l'inauguration à seize heures.

— C'est chaud, commenta Darren.

— Et on n'a aucune expérience en la matière, donc il faudra aussi que quelqu'un réveille Kevin, ajoutai-je en flanquant un coup de pied à Darren. Et ce quelqu'un, c'est toi.

Je remarquai le silence de Jonathan, mais j'évitai soigneusement son regard. Je préférais ne pas voir sa réaction.

Le C ressemblait à tous les autres hôtels de Jonathan – un bâtiment moderne et élancé où personne n'aurait voulu habiter à plein temps. Au bout de la longue allée sur l'avant se trouvait une fontaine en marbre, et l'hôtel semblait entièrement constitué de verre et d'acier. À peine arrivés, nous fûmes accueillis par une nuée d'employés qui nous donnaient du « monsieur Drazen » et du « madame » à tour de bras. Darren resta en arrière, supervisant le déchargement de son matériel. Nous franchîmes les portes pour pénétrer dans un hall de réception au décor brun et noir, avec des plafonds en acier. Une femme aux cheveux bruns noués en chignon, vêtue d'une jupe de cuir noir, tendit un porte-documents à Jonathan. En dépit de l'heure tardive, elle avait l'air pimpante.

— Ravie de vous revoir, monsieur Drazen.

— Merci, Marsha. Pouvez-vous appeler Kristin au sujet de mon programme de demain ? Il y a eu quelques changements.

— Bien entendu.

— On ne doit pas s'occuper des formalités ? demandai-je à Jonathan qui signait une liasse de papiers.

— Déjà fait.

— Ça doit être chouette d'être le chef...

— Je le reconnais, oui, répondit-il en rendant le porte-documents à Marsha avec un sourire. Où est passé Darren ?

— Il transporte son ordinateur et sa table de mixage. Il tient à son matériel comme à la prune de ses yeux.

— Un verre avant d'aller au lit ?

Un verre ? Mais après un verre, je dirais oui à tout. Je le supplierais, même – et d'ailleurs, je n'aurais même pas besoin de boire pour ça. Sauf qu'il me refuserait tout, pour me montrer.

— Non, je suis crevée.

— Alors, allons-y. Marsha s'occupera de Darren.

Je jetai un coup d'œil en direction de mon ami – sérieux comme un pape, il discutait avec la jeune femme tout en désignant son matériel. J'aurais parié qu'il voulait le monter lui-même dans sa chambre pour dormir avec, et qu'elle essayait de le persuader de l'enfermer dans le coffre-fort de l'hôtel. Cette discussion risquait fort de s'éterniser.

Un homme apparut au côté de Jonathan.

— Monsieur Drazen ?

— Bonjour, Anthony.

— Je peux vous aider en quoi que ce soit ? Vous montrer votre chambre ? Vous réserver une table au bar ?

Jonathan se tourna vers moi pour me demander :

— Tu veux manger quelque chose ?

Je ne répondis pas tout de suite. J'ignore ce qu'il lut dans mon expression, mais il marqua un temps d'arrêt avant de se retourner vers Anthony pour lui dire :

— Je vous dirai ça tout à l'heure.

— Très bien, monsieur.

L'homme tourna les talons et s'éloigna.

— Qu'y a-t-il, Monica ?

— J'ai un problème.

— Explique.

— Je sais que je suis crevée et que j'ai faim, sans compter que j'ai du pain sur la planche pour demain. Mais je ne peux pas jouer à ce petit jeu avec toi. Je ne suis pas douée pour ça. Je te veux. Je veux être toute nue contre toi. Le fait d'être si proche, de sentir ton odeur, ton corps, de t'entendre... merde, ça me rend folle.

— C'est entièrement réciproque.

— Tu ne donnes pas l'impression de devenir fou.

— Le *self-control*. Rien d'autre.

— Je ne peux pas partager une table avec toi. J'ai eu du mal à tenir le coup dans l'avion. Ces dernières semaines, j'avais l'impression d'être morte. Mon corps était en panne. Et puis tu débarques, et tout se rallume d'un coup. Mais je veux de nouveau tomber en panne, parce que sinon, je risque de dire oui à n'importe quoi.

Il se pencha, les mains dans les poches, sans me toucher.

— Je ne te laisserai te donner à moi que si c'est vraiment ce que tu veux. Pas question que tu te trompes. Parce que je ne supporterais pas que tu t'en ailles encore une fois.

Je me penchai à mon tour, imperceptiblement. Je sentais la chaleur de son souffle, et le revers de sa veste effleurait mon épaule.

— La première fois qu'on s'est rencontrés, dans ton bureau... quand je t'ai menacé d'un procès...

— J'en suis resté sur le cul.

— Tu m'as donné la carte de Sam. Et mes doigts ont effleuré les tiens.

— Oui.

— J'aurais préféré ne pas avoir fait ça, dis-je. J'aurais juste dû m'en aller, sans te toucher.

— C'était trop tard bien avant ça.

— Je veux aller me coucher toute seule. Et je ne dois pas savoir où tu dors.

Il sourit.

— Dans la chambre à côté de la tienne.

— Je t'ai dit que je ne voulais pas le savoir.

Il laissa fuser un petit rire.

Darren nous rejoignit, un porteur poussant un chariot derrière lui.

— J'ai des choses à régler ici, dit Jonathan. Je vais demander à Anthony de vous montrer vos chambres.

Là-dessus, il s'éloigna vers l'accueil pour parler avec Marsha.

— Beau gosse, faut avouer, dit Darren, tandis que nous le regardions arpenter l'accueil de l'hôtel en propriétaire. Et pas aussi con que je croyais.

— Mais Kevin est mieux, c'est ça ?

Darren haussa les épaules.

— En ce moment, Kevin est mon ami, et toi aussi. Ça me semble tout naturel, voilà.

— À moi, pas du tout.

— Je crois que j'ai pigé, oui.

MONICA

Ce n'était pas réellement une chambre, mais une des deux suites de luxe au dernier étage de l'hôtel. Autour de moi, derrière les baies vitrées, la ville s'étendait dans toutes les directions. La décoration rappelait celle de l'accueil – des boiseries mates de couleur sombre contrastant avec des panneaux plus clairs. J'explorai le vaste salon et la chambre pour m'assurer que j'étais bien seule. Très seule. Le canapé de cuir noir était bien trop grand – il aurait pu accueillir six personnes. Les placards auraient pu contenir la garde-robe de toute une famille, ou celle d'un mannequin en goguette.

Mais il manquait quelque chose. Il me fallut faire le tour des pièces une deuxième fois pour comprendre ce que c'était : je n'avais plus l'impression qu'on me regardait. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point cette sensation était désormais présente dans ma vie quand j'étais chez moi. Me retrouver dans cette suite m'en fit prendre conscience.

Je tentai d'appeler Kevin, mais pas de réponse. Il faut dire que nous étions à l'étranger et qu'il avait probablement éteint son téléphone pour éviter des factures astronomiques. Pourtant, nous avions besoin de lui. Il nous avait embarqués dans son projet pour lui insuffler davantage d'énergie, mais sur le plan pratique, j'étais incapable de veiller à l'ensemble de l'installation. Si un quelconque problème l'empêchait de nous rejoindre, Darren et moi allions nous retrouver dans une sacrée panade.

J'ôtai mon blouson, et la doublure de la manche se retourna. Les coutures en nylon avaient cédé des années plus tôt, mais ça ne se voyait pas quand je le portais. Du coup, j'avais gardé la veste en me promettant de la faire réparer un de ces jours. Au fond, pensai-je, mes relations avec Jonathan étaient un peu comme ce blouson : de l'extérieur, elles étaient simples, agréables et esthétiques, mais elles cachaient à l'intérieur une blessure béante. Et quand nous acceptions de nous exposer, celle-ci apparaissait au grand jour, comme la doublure de ma manche, montrant les trous et les accrocs que nous n'avions pas pris le temps de réparer.

Je restai un peu trop longtemps à contempler cette doublure. J'étais si sexuellement excitée que c'en était douloureux. Jonathan avait raison. On aurait beau faire l'amour comme des bêtes, lui et moi, ces rapports physiques ne pourraient rien nous apporter de bon tant que nous n'aurions pas trouvé la bonne façon d'être ensemble.

Et sa chambre, j'en étais certaine, devait se trouver derrière l'épaisse porte de communication, avec sa serrure imposante. Je m'assis près d'un vaisselier ancien – à tous les coups, il aurait suffi que j'appelle la réception et annonce que j'attendais des invités pour qu'on vienne remplir ce meuble de toute la vaisselle nécessaire. Quoi qu'il en soit, si Jonathan ne se trouvait pas en ce moment dans sa chambre, il la rejoindrait bientôt. Il fallait qu'il dorme, ou fasse au moins semblant. Je posai la main sur la porte, comme pour chercher sa présence de l'autre côté. Puis j'y appliquai ma joue. Bon sang, comme j'avais envie de lui... mais il était encombré de son fantasme de Miss Bondage – et sa beauté, son intelligence risquaient à tout moment de me faire basculer.

Et si je le repoussais définitivement – une nouvelle fois ? C'était comme une addiction à la drogue : il aurait fallu un sevrage brutal, puis s'habituer au manque. Si j'y parvenais pendant ce voyage, peut-être qu'au retour je pourrais chercher à faire de nouvelles rencontres. Pourquoi ne pas sortir avec un mec gentil ? J'étais vraiment comme une toxico, incapable d'envisager le monde en dehors de la drogue – et pourtant je savais qu'il existait.

Je m'écartai de la porte. Comme dans un rêve, j'entrepris de me préparer à aller me coucher. J'accrochai ma robe dans la penderie et sortis mes vêtements pour le lendemain. Je m'en étais bien

sortie, dans ce projet.

Ma voix était un des instruments de l'installation. Les enregistrements étaient parfaits, du bon boulot. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était terminer le travail. Demain. Voilà sur quoi je devais me concentrer.

Je me glissai dans le lit, nue. La caresse des draps frais et lisses sur ma peau suffit à me rappeler Jonathan. Ma drogue. Ses mains sur moi. Qui caressaient mon dos, mes fesses, mes cuisses. Qui prenaient mes seins, doucement, avant d'en pincer la pointe, de la tordre, jusqu'à ce que le plaisir et la douleur se confondent. Ma main suivit le chemin que mon esprit lui ouvrait ; j'avais envie de me soulager avant de dormir. Arquant le dos comme pour m'offrir à sa chaleur imaginaire, j'écartai les jambes pour accueillir le bout de mes doigts qui se glissèrent dans ma fente comme s'ils étaient les siens, imitant la tendresse dont il faisait preuve avant de se laisser emporter par une passion violente.

Je roulai sur le ventre et fis glisser mes doigts sur mon clito. Mais je n'étais pas prête, pas même un peu humide. Comment était-ce possible ? Je ne pourrais pas trouver le sommeil avec une telle frustration. Il fallait que j'explique ça à mon corps, mais apparemment, celui-ci avait coupé toute connexion avec mon cerveau. En relevant les fesses, j'éprouvai un pincement d'excitation à peine perceptible, mais je ne me touchai pas.

Je me contentai d'imaginer que j'étais dans la position qu'il aimait, attentive et impatiente, en train de me demander ce qu'il allait me faire. Sauf que ce lit était trop confortable.

J'en sortis pour me glisser sur le sol.

Le tapis était en laine grise, un peu rêche contre mes mains et mes genoux ; j'avançai à quatre pattes jusqu'au salon, lentement, tête baissée, comme soumise à quelqu'un qui ne se trouvait pas dans la pièce. Dans cette posture, tout me paraissait plus grand ; j'étais plus basse que la table, que le canapé et les fauteuils. Mon corps réagit presque instantanément. Je sentis ma sève perler entre mes jambes, lubrifiant ma peau.

J'étais une créature répugnante, incapable de m'exciter autrement qu'en me traînant par terre. Mais même cette culpabilité m'excitait, si fort que je m'immobilisai un instant, secouée par un frisson puissant.

J'étais seule. En sécurité. Personne ne me regardait. Je pouvais m'accorder le droit d'éprouver cette sensation, de la vivre, de me comporter exactement comme je le voulais. Je me rapprochai de la porte qui séparait ma suite et la sienne. Toujours à quatre pattes, j'y posai mes lèvres, en me répétant mentalement son nom. Dans le goût fade du bois et du vernis, il me sembla trouver comme un souvenir de son parfum de cuir et de terre.

Le doute m'assaillit un instant, mais je le repoussai – après tout, personne ne saurait. Une porte fermée à clé était le seul témoin de ma soumission. De mon abdication sexuelle. De l'abandon de toute responsabilité et de tout contrôle.

Quand j'écartai ma bouche de la porte, j'aperçus mon reflet dans une vitre – une femme seule et nue qui rampait vers la porte de son maître. Je me laissai tomber sur le tapis, la joue contre la laine rêche, sans cesser de contempler mon reflet tandis que je me tournais pour présenter mon cul tendu à la porte et que je glissais les mains entre mes jambes pour saisir mes chevilles.

J'étais prête pour lui, mais il ne viendrait pas.

J'écartai les genoux et mes mains quittèrent mes chevilles pour venir toucher mon sexe. Je gémiss quand mes doigts s'enfoncèrent dans ma chatte mouillée.

— Jonathan, murmurai-je d'une voix à peine perceptible. Mon roi...

Et parce que je le connaissais bien, parce que je savais comment il jouait avec moi avant de me baiser sauvagement, je commençai à me toucher avec une délicatesse infinie, effleurant ma fente et mon clitoris avant de poser les doigts dessus. Je tendis le bassin, doucement, avant de reprendre ma position de départ, chaque mouvement chargé de désir et d'impatience. C'était comme si en moi deux parties adverses s'affrontaient : celle qui exigeait que je me caresse pour atteindre l'orgasme, et celle qui voulait rester là, joue écrasée sur le tapis, pour profiter de chaque seconde de plaisir. Et j'avais envie que ce soit cette partie-là qui l'emporte. Aussi, je me contentai d'effleurer mon clito trois fois du bout du doigt, puis de le caresser une fois plus fort. Je recommençai avant d'enfoncer deux doigts dans ma chatte avide.

Encore une fois.

C'est alors que j'entendis un bruit de l'autre côté de la porte – un mouvement, un interrupteur qu'on actionnait, un tiroir qu'on ouvrait. Une voix qui parlait dans une langue étrangère, sans doute au téléphone.

Juste là. Il était juste là, derrière cette porte.

Je posai un doigt sur mon clitoris et le fis descendre dans une caresse impérieuse, presque douloureuse – mais immédiatement, la sensation se transforma en un plaisir si intense que je me mis à trembler. Je me caressai de nouveau, et ce fut comme si je franchissais quatre à quatre les degrés du plaisir pour arriver tout près de l'orgasme. Je redressai le buste et, agenouillée, les jambes écartées, je commençai à me caresser en cercles lents. Une boule de chaleur se mit à enfler dans mon ventre. Je m'accroupis, la main plaquée sur le clitoris, et tendis le cul. Puis ce fut mon poignet, et tout mon avant-bras qui vinrent frotter ma chatte, jusqu'à ce que mes doigts atteignent le bas de mon dos – un mouvement constant, uniforme, qui rompait un peu le cercle du plaisir ; et quand je me redressai pour ramener mon avant-bras, mon poignet puis ma main sur mon clitoris, je retins un cri de plaisir. Je recommençai, encore et encore, et me laissai aller à nouveau le front contre le sol, mon avant-bras – mon nouvel instrument de plaisir – trempé, jusqu'à ce que des spasmes puissants agitent mon cul et ma chatte ; alors, je fis tout mon possible pour retenir mon cri de plaisir, pour ne pas être entendue par l'homme de l'autre côté de la porte. Mon roi.

JONATHAN

Parfois, quand je discutais au téléphone avec des gens en Asie, j'avais envie de frapper quelqu'un. Ou moi-même, d'ailleurs. Je n'aurais pas dû laisser cette phrase entrer dans ma tête après ce que j'avais révélé à Monica dans les toilettes du Gulfstream.

Soleil et sucettes. Je pensai si fort à ces mots que je faillis les prononcer en coréen pendant que j'expliquai au directeur des opérations que le concept de l'hôtel M à Séoul était exactement le même que pour ceux de Los Angeles, de Vancouver, de New York et Chicago. C'était l'esprit qui comptait ; l'important n'était pas d'engager le même architecte que celui qui avait conçu l'hôtel de New York, mais d'en trouver un qui soit dans le même *esprit*.

Je raccrochai avant de scruter mon agenda, comme si je pouvais effacer la réalité par la seule force de mon regard.

J'étais obligé de partir pour l'Asie au plus tard le lendemain après-midi.

Merde.

Je la désirais comme un fou, et j'avais besoin de tout mon sang-froid pour ne pas la posséder trop tôt. Je ne devais pas me déconcentrer. Il se passait trop de choses à la fois. Et pourtant, j'étais déjà en train de téléphoner à Jacques, puis à Ally Mira pour lui demander de préparer mes affaires. Je n'avais pas le choix – comme toujours, je faisais passer les affaires avant le reste, et je n'avais aucune intention de changer cette habitude.

Sauf que ça voulait dire deux semaines d'un seul coup. Deux semaines loin de L.A. Loin de la sphère de Monica. Je ne voulais pas m'en aller. Pas maintenant, alors que j'étais si près d'obtenir son consentement, son cœur, son engagement... Et voilà que de l'autre côté de l'océan se présentait une situation qui risquait fort de s'envenimer et d'exploser dans un déluge de bois rouge laqué. Je posai mon ordinateur portable et mon téléphone sur la table avant de lancer ma veste sur le dossier de la chaise et de dénouer ma cravate avec rage, comme si elle m'avait personnellement agressé. Je me débarrassai de mes chaussures d'un violent coup de pied et jetai mes boutons de manchette sur la table basse.

Je n'avais jamais envisagé de lui parler de ma tentative de suicide. Je détestais évoquer cet épisode, et je n'aimais pas qu'elle soit au courant... sauf que ces instants dans les toilettes de l'avion, quand j'avais décidé de tout lui dire, avaient constitué la plus intime des expériences que j'aie connues. C'était comme si elle m'avait ôté une vieille peau pour voir qui j'étais en dessous. Il ne fallait pas qu'elle me quitte maintenant. C'était impossible.

La porte entre nos deux suites s'ouvrait à l'aide d'une carte. Et je disposais de cette carte – après tout, l'hôtel m'appartenait. Le bois de la porte était chaud et doux au toucher. Sec. Les moulures étaient exquises, un véritable chef-d'œuvre. En passant les doigts le long de l'ouverture, j'imaginai le filet d'air qui circulait à travers, comme entre nous. Nous étions unis par les molécules, par les parfums qu'elles transportaient, par la température de l'air qui passait de ses poumons aux miens, et réciproquement.

Je me débarrassai de ma chemise dans le salon. Je n'avais aucune envie de voir mon lit vide, et pour des raisons que j'aurais eu du mal à définir avec des mots, je voulais rester près de cette porte. Comme pour ne pas laisser se perdre l'air qu'elle respirait – c'était absurde et inacceptable.

Seulement vêtu de mon boxer, dans le salon de cette suite, près d'un vaisselier vide, je posai mes deux mains à plat sur la porte et les laissai glisser doucement le long du battant. J'ignorais ce qui me prenait, mais c'était comme si cette porte était devenue son corps. Je voulais la toucher. J'en avais besoin.

C'est alors que je l'entendis. De l'autre côté.

Elle chantait.

MONICA

J'avais l'avant-bras couvert de ma propre sève et, après le voyage en avion et le fast-food, je devais puer. J'étais restée un bon moment vautrée sur le tapis de l'hôtel, honteuse, épuisée, et sexuellement satisfaite. En attendant de retrouver Jonathan, d'une manière ou d'une autre, j'avais besoin d'une bonne douche.

La salle de bain était noire, avec des meubles blancs, et j'étais seule. Quatre jets de douche puissants m'aspergèrent d'une eau brûlante. La cabine de douche, séparée par une cloison en verre dépoli, était de la taille d'une petite chambre. Je me frottai avec un savon d'hôtel odorant avant de me rincer. Je me mis à chanter une chanson que j'avais commencé à écrire la veille, dans un accès de fièvre créatrice. Il m'avait suffi de noter les mots pour les graver dans ma mémoire. Appuyée contre la faïence, je travaillai un passage précis – j'avais l'impression que je le tenais, et il m'entêtait depuis la veille.

J'ai peur tout le temps

Tout le temps j'ai envie

J'ai peur tout le temps

Tout le temps j'ai envie

J'entendis un déclic derrière moi, et une peur soudaine m'envahit. Un homme. Dans ma douche. Sans que je l'aie invité. Je hurlai – sauf que j'avais oublié de respirer, et que ce fut un croassement sourd qui s'échappa de ma bouche.

— Chut, fit Jonathan.

Il ne portait que son boxer qui ne masquait rien de sa magnifique érection.

— Espèce de salaud...

— S'il te plaît.

Il leva les mains pour me montrer qu'il ne me toucherait pas.

— Qu'est-ce qui te prend, merde ?

— Toi.

Il entra dans la douche et je reculai contre le mur. Il y appuya les mains, de part et d'autre de ma tête, et se pencha vers moi. L'eau ruisselait sur ses cheveux, formant des sillons sur son visage, tombant le long de son nez, de ses sourcils, de son menton.

— Toi. Déesse.

Et soudain, je me rendis compte que le plaisir que je m'étais donné avec mon bras était insuffisant.

— Prends-moi, murmurai-je.

— Donne-toi à moi. Sois mienne devant le monde entier.

— Je t'ai déjà dit oui.

— Prouve-moi que c'est vrai.

Il ferma les yeux, lentement, comme s'il ne voulait pas regarder mon visage. Tout son corps était mouillé à présent, et l'eau qui coulait sur son corps en soulignait encore la perfection.

— Comment puis-je te le prouver ?

— C'était quoi, cette chanson ? Je ne l'ai pas entendue en entier.

— Je l'ai écrite hier.

Il ouvrit les yeux.

— Est-ce que tu la chanterais pour moi ?

Son corps ne touchait toujours pas le mien. Je sentais son souffle sur ma peau et la puissance de son érection, et je le désirais comme jamais je n'avais désiré personne. Mais il n'allait pas me toucher, pas lever un doigt sur moi. Il se contenterait de respirer contre moi et de me murmurer ses mots à l'oreille, nu sous la douche, jusqu'à ce que j'explose.

— Je t'en prie, murmura-t-il.

Une partie de moi l'aurait volontiers envoyé paître, mais une autre le désirait si fort qu'une chanson me paraissait aussi intime, sinon plus, qu'un rapport sexuel.

— Tu es prêt ? lui glissai-je à l'oreille.

— Oui.

J'inspirai profondément avant de me lancer. Je chantai doucement, comme lorsque j'avais chanté mes peurs dans son jardin. Mais cette fois, je n'éprouvai ni honte ni gêne.

La peur fuit

Le désir reste

La peur fuit

Le désir reste

Tache mouillée sur le trottoir

La bombe à eau a explosé

La peur se fige

Le désir s'envole

Écrit le son du vide à la craie rouge

La peur reste

Le désir fuit

La peur reste

Le désir fuit

Les pièces d'un puzzle éparpillées

Se retrouvent enfin

Le désir touche

La peur voit

Les pièces bougent sous l'œil de cinq lentilles

Je chantai le pont un peu plus fort, en le regardant droit dans ses yeux de jade. Je voulais me sentir

en connexion avec lui, lui ouvrir la porte de mes émotions pour qu'il me comprenne.

J'ai peur tout le temps

Tout le temps j'ai envie

J'ai peur tout le temps

Tout le temps j'ai envie

Je m'arrêtai. Nous restâmes silencieux, entourés seulement par le bruit de la douche et de l'eau qui ruisselait sur nos corps. Ses yeux ne quittaient pas les miens. Son visage était un masque. Je ne voulais pas connaître ses pensées, pas parler. Parce que je savais que je n'allais pas aimer ce qu'il allait me dire.

— Celle-ci n'est pas aussi intime, fis-je en coupant l'eau.

— Au contraire, elle en dit plus.

Ses lèvres étaient tout contre ma joue, mais je n'avais pas la force de me tourner pour l'embrasser.

— Les pièces d'un puzzle. Une seule convient. Et tu me laisses seul devant chez moi parce que tu as peur.

— C'était soit rester parce que j'avais peur, soit partir, pour la même raison. Au moins, comme ça, je ne t'entraîne pas dans mes histoires.

Il s'écarta de moi. Les motifs de la faïence s'étaient imprimés sur ses bras.

— Ne t'en va pas, murmurai-je en le prenant par la taille.

Il ne se dégagea pas, mais à sa façon de se raidir en fermant les yeux, à la brusque inspiration qu'il prit, je compris qu'il ne voulait pas que je le touche.

— Les caméras chez toi... je sais qui les a mises.

Le *plic-ploc* des gouttes d'eau qui tombaient de nos corps était le seul bruit dans la douche.

— Qui ?

— Moi.

D'un geste brusque, il ouvrit la porte de la cabine de douche.

— Quoi ?

Il sortit et saisit une serviette dont il s'enveloppa. J'étais nue et trempée à l'entrée de la douche, mais je me fichai bien de m'essuyer ou non.

— Santon s'est servi de leur numéro de série pour remonter la piste de l'argent. Qui l'a mené à un de mes comptes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que la personne qui les a mises là a accès à ce compte. Et pour répondre aux questions que tu ne vas pas manquer de me poser : oui, c'est le cas de Jessica ; oui, je pense que c'est elle ; et non, je ne sais pas pourquoi.

— Mais pourquoi ? insistai-je pourtant, comme si je ne l'avais pas entendu.

— Je l'ignore encore. Tout ce que je sais, c'est que tu n'es pas encore prête à encaisser ce qu'elle est capable de faire avec ces images.

Si j'avais été dans mon état normal, je me serais sans doute sentie insultée par cette phrase, mais les

dix dernières minutes avaient été si intenses que la tête me tournait encore.

— Donc, si je comprends bien, tu débarques ici à moitié à poil et avec une érection impressionnante en me flanquant une trouille de tous les diables, tu me demandes de te chanter à l'oreille une chanson intime, tu m'annonces que c'est ton ex qui a pourri ma maison et, cerise sur le gâteau, tu conclus en disant que je suis *faible* ?

— Je veux te protéger.

— Foutaises. On n'avait pas dit que le sadisme restait cantonné au sexe ?

Poings serrés, je le fusillai du regard pour lui montrer à quel point j'étais furieuse et blessée. Un des jets de douche laissa échapper quelques gouttes – *plic, ploc, plic*.

Il bougea si vite que je ne le vis pas – je sentis simplement le déplacement d'air. Je fermai les yeux comme s'il allait me frapper. Mais ses mains se posèrent sur mon visage et sa bouche trouva la mienne. Sa langue s'insinua de force entre mes lèvres, jusqu'à ce que je les ouvre pour l'accueillir. Quand nos langues se touchèrent, ce fut comme s'il avait caressé mon clito, ma chatte ou mon cul tant la sensation fut intense. Entre la chanson et l'adrénaline qui courait dans mes veines, j'étais prête à réagir – mon cœur se mit à battre à toute vitesse tandis que mon sexe s'inondait de sève. Je posai les mains sur son cou pour rapprocher mon visage du sien. Il me poussa contre la paroi de la douche.

Je me serrai contre lui pour frotter mon bassin contre son sexe. C'était si bon – mieux que ça : c'était *juste*. Je le voulais. Je voulais son torse contre mes seins. Je voulais que ses mains me pétrissent le cul. Mes tétons se dressaient, comme attirés vers lui par un magnétisme pur.

Il empoigna mes cheveux comme pour me retenir et s'écarta de moi.

— Monica... murmura-t-il, les yeux fermés, les lèvres tout près des miennes.

— Jonathan, je t'en prie.

— Je ne devrais même pas être ici.

— Bien sûr que si. Tout va bien. On va juste faire l'amour maintenant, et on réfléchira après. Tu n'as pas idée comme j'ai envie de toi – c'est comme si mon corps tout entier hurlait. J'ai l'impression d'être devenue quelqu'un d'autre. Comme si tu avais éveillé quelque chose en moi que je ne connaissais pas. Chaque fois que tu es là, je deviens comme un fauve dans une cage de papier.

— Tu me rends fou, fit-il sans bouger.

Avant même qu'il bouge, je sentis qu'il allait me laisser.

— Ne m'oblige pas à te supplier...

— Je ne te laisserai pas faire ça, fit-il, bras ballants. Je suis désolé. Quand je t'ai entendue chanter, j'ai perdu la tête. Mais tu ne peux pas me revenir simplement parce que nous sommes nus dans la même pièce. Je ne peux pas...

Il regarda par terre avant de lever de nouveau les yeux sur moi.

— Jessica n'est que la partie visible de l'iceberg. Tu as peur, et ça me fait mal jusqu'au fond du cœur.

Je compris qu'il allait me quitter sans me baiser, alors que j'en crevais d'envie.

— J'ai peur, oui, répondis-je. Je te rappelle que c'est moi qui dors sur le canapé de mon meilleur ami.

Je décrochai le peignoir de sa patère. Il était blanc, chaud et incroyablement doux – mais il ne m'offrit aucun réconfort.

— Pars, dis-je. Je ne peux même pas te regarder.

Il se tut, baissa les yeux, puis tourna les talons et disparut sans m'accorder un regard.

MONICA

Deux heures du matin.

Toujours pas de nouvelles de Kevin.

Pas le moindre bruit du côté de chez Jonathan non plus. À une heure et demie, je m'étais installée en tailleur sur le tapis, le dos tourné à la porte de séparation, observant le luxe ridicule de ma suite. Tout était parfaitement rangé... et rien n'était arrangé.

Je savais donc qui avait placé des caméras chez moi. Peut-être que je pourrais y retourner, maintenant – ou peut-être que le fait de savoir que Jessica était la coupable ne ferait qu'empirer les choses. Qu'essayait-elle de faire, bordel ? Déclencher un scandale public ? Mais pourquoi maintenant ? Pourquoi avec une serveuse inconnue dont elle avait tenté de gagner la confiance ? Qui avait-elle payé pour ça, et quand avait-il agi ?

Si seulement Jonathan ne m'avait pas appris la vérité... à présent, toutes les questions angoissantes que j'avais préféré ne pas me poser me revenaient en plein visage, et impossible de trouver le sommeil. Je tâchai de m'installer plus confortablement par terre en prenant les coussins du canapé. La mise en place d'une installation dans un musée m'attendait et, au beau milieu de la nuit, je me retrouvais à ressasser les mêmes pensées devant une porte close.

Comme si ça ne suffisait pas, je devais aussi me demander si je voulais de cet homme dans ma vie. À en juger par ma prolixité musicale pendant ses semaines d'absence, il était évident que sa présence m'empêcherait tôt ou tard de travailler. Il le savait – c'était pour ça qu'il m'avait quittée dans son caleçon trempé au lieu de me prendre à même le sol.

Si seulement je ne l'avais pas touché, la première fois. Si je n'avais pas fait ce pari stupide le premier soir, au Frontage. Si je ne l'avais pas retrouvé au Loft Club après son voyage en Corée, si je ne lui avais pas pardonné d'avoir embrassé Jessica... En fait, j'avais eu toutes les chances de prendre les rênes de ma vie, mais je les avais laissées passer.

Je regardai le ciel virer du noir au bleu marine, puis au gris clair et enfin au bleu pâle, prise dans un état de regrets et d'insatisfaction, incapable de trouver le sommeil. Mauvais jour pour être épuisée – mais je devais me lever et que me mettre au boulot.

MONICA

— Tu as eu des nouvelles ? me demanda Darren sans même un bonjour.

— Non. Rien du tout. Je l'ai appelé sept ou huit fois, pourtant.

Je jetai un coup d'œil au buffet luxueux derrière lui. Des plats chauffants en argent proposaient trois sortes d'œufs différentes, des viennoiseries, des croissants et de la charcuterie. Si nous préférions quelque chose de plus frais, nous pouvions aussi nous adresser aux cuisiniers qui attendaient nos commandes pour concocter une omelette ou des gaufres. Les plats étaient d'un blanc immaculé, les couverts lourds comme des clarinettes. Les serveurs arboraient un sourire et une tenue impeccables, et tous les clients semblaient parfaitement à l'aise dans ce décor de lin et de cristal.

Je choisis un fruit et un croissant avec l'impression de ne pas profiter de ce qu'on m'offrait, car je n'avais guère d'appétit.

— J'ai appelé son hôtel, reprit Darren. Ils ne peuvent pas me dire s'il est arrivé ou non. Apparemment, c'est interdit par un règlement ou une loi, ici.

Son bol de corn-flakes à la main, il s'installa à une table. Je me servis un thé et le suivis.

— On devrait passer à son hôtel.

— Oui. Ensuite, on foncera au Mod de Vancouver. Prions pour que ça s'arrange.

Je haussai les épaules.

— Rassure-toi. À tous les coups, il est déjà là-bas, en costard, en train d'embobiner la commissaire d'exposition en lui parlant de banalités lumineuses et de fétichisme culturel. Tout ça pour qu'elle relève sa jupe.

— C'est un mec.

— Connaissant Kev, ça ne le gênera pas.

— Tiens donc, madame est grincheuse ce matin. Est-ce qu'on n'aurait pas réussi à mettre monsieur Drazen dans son lit, par hasard ?

— Je me fiche de lui.

Darren éclata de rire.

— Bonjour, fit une voix derrière moi.

Évidemment...

— Quand on parle du loup... fit Darren.

— Bonjour, fis-je à Jonathan tandis qu'il s'asseyait à notre table.

Il paraissait reposé, frais comme un putain de gardon. Costume sorti du pressing, chaussures cirées, cheveux coiffés dans un savant négligé. Moi, je devais être pâle, l'air crevé, avec les cernes et tout le reste. Mon corps n'était pas fait pour des nuits de trois heures, et encore moins des nuits blanches devant sa foutue porte.

— Pour vos déplacements, vous faites comment ce matin ? demanda-t-il.

— Hors de question, fis-je avant qu'il ait pu faire la moindre proposition.

Une serveuse vint lui apporter des œufs brouillés avec des pommes de terre et un fruit. Apparemment, Jonathan n'avait même pas besoin de faire la queue au buffet.

— Bien sûr que si, fit Darren en relevant le nez de ses céréales. Quoi que vous proposiez, j'accepte. Elle, elle refusera de toute façon. On s'est disputés sur...

— La ferme ! lui ordonnai-je.

Jonathan sucra son café et me sourit avant de se retourner vers Darren.

— L'hôtel vous prêtera sa voiture, une Audi bleue. Votre chauffeur s'appelle Feran. Il vous conduira au musée, aller et retour, et vous y ramènera ce soir pour le vernissage.

— Il faudra qu'on fasse un arrêt, soupirai-je, résignée. Nous n'avons pas de nouvelles de Kevin, et je veux m'arrêter au Marriott pour savoir s'il y est.

— Ils ne te diront rien, répliqua Jonathan. Même pas son numéro de chambre. C'est la loi. Tu veux que je me renseigne pour toi ?

— Pourquoi ? Cet hôtel-là t'appartient aussi ?

— C'est d'accord, intervint Darren. Vous pourriez faire ça pour nous, vérifier s'il s'est présenté ou non à son hôtel ? Et si elle joue les chieuses, envoyez-moi un texto.

Jonathan leva un sourcil, comme si la grossièreté de Darren l'offensait. Sérieusement, il comptait me protéger de Darren, maintenant ? Ce type qui m'avait plantée dans ma salle de bain sans me baiser et sans un regard en arrière ? Ça le gênait qu'un garçon qui était comme mon frère me traite de chieuse ?

— Darren, fis-je, je préférerais que tu me traites carrément de salope. S-A-L-O-P-E.

Jonathan sourit dans son café. Darren se mit à rire, mais ne répéta pas le mot.

— J'aime autant « chieuse », mais tant pis.

Il jeta sa serviette sur la table.

— Bon, il faut que je m'occupe du matériel. Le chauffeur arrive vers quelle heure ?

— Demandez à la réception, ils savent qui vous êtes. Vous n'avez qu'à indiquer l'heure à laquelle vous voulez la voiture.

— On suit votre plan de vol, alors ?

— C'est le mieux, oui.

Après un baiser sur la joue, Darren me laissa seule avec Jonathan, toujours imperturbable.

— Je n'ai pas pu dormir, dit-il.

— De toute façon, tu ne dors jamais. Tu fais juste des mini-siestes.

— J'ai besoin de trois heures, et je ne les ai pas eues.

Je me penchai vers lui, juste pour sentir sa proximité.

— Je suis restée toute la nuit devant ta porte, avouai-je.

Il soupira, comme si cette information ne lui procurait aucun plaisir.

— J'étais sur le canapé et je ne dormais pas.

— Je suppose que c'était pour la même raison que celle qui me tenait éveillée sur le tapis.

Il se mit à jouer avec son verre d'eau, et je me rendis compte que je ne pouvais m'empêcher de regarder ses mains. Sa montre était constituée d'un bandeau métallique assez large, en argent sombre, avec un affichage numérique. Un seul bouton. Elle mettait en valeur la forme de sa main, et je me rappelai le cliquètement qu'elle émettait sur son poignet quand il me baisait.

— On fait quoi, alors ? demanda-t-il.

— Toi, tu veux que je te supplie de revenir.

— Non. J'essaie de t'aider à voir que tes peurs sont réelles. Si on fait vraiment ça, si tu te donnes entièrement à moi, tu risques d'être submergée. Et je crois que c'est ce que tu tentes d'éviter.

— Peut-être.

Il avait raison, je le savais. Les caméras dans ma maison n'étaient qu'un signe avant-coureur de ce qui allait se passer. Ensuite, il y aurait une publicité déchaînée qui n'aurait aucun rapport avec ma musique. Le sous-entendu permanent que c'était à lui que je devais tout mon succès. Les trucs pervers. Les ennemis. Mais pire que ça : l'implication émotionnelle. J'étais déjà dans un état de bouleversement tel que si je me laissais vraiment aller, il risquait de me dévorer entièrement.

Je secouai la tête.

— On peut en reparler quand on sera de retour chez nous ? J'ai le cerveau en compote, en ce moment.

— Veux-tu venir avec moi à Séoul ?

— Pardon ? Pourquoi ?

— Il va falloir que je parte en Asie dès mon retour à L.A., et je ne peux pas attendre deux semaines de plus pour régler ça. Si je m'en vais, je risque de te perdre. J'ai besoin de te convaincre, et je veux que ce soit sincère – pas question que j'obtienne ton consentement en te baisant. Ça n'aurait aucune valeur. C'est ton cœur que je veux, Monica. Je veux que tu te donnes vraiment. Sans crainte.

— Je ne peux pas te promettre que je n'aurai jamais peur.

— Jamais peur de moi, en tout cas.

Il posa la main au-dessus de la mienne, mais sans la toucher, comme s'il brûlait du désir de le faire, mais qu'il avait aussi peur que moi de ce contact.

— Je ne me suis jamais senti proche de quelqu'un, reprit-il. Ça ne m'arrive qu'avec toi, par moments. Oui, par moments je me sens parfaitement bien avec toi.

Il retira sa main pour reprendre son verre.

— Je te veux, tout entière. Et pour ça, je veux que tu te donnes entièrement à moi, volontairement. Sans compromis. Sans limites.

Son regard et sa posture étaient sans équivoque. Une partie de moi était attirée vers lui comme un aimant. J'aurais voulu à la fois lui céder et m'enfuir, terrifiée. La tension entre ces deux extrêmes rendait impossible le moindre mot, le moindre mouvement. Je ne pouvais pas plus m'en aller que le toucher. Et je ne pouvais pas accepter de passer deux semaines avec lui à l'étranger. C'était trop compliqué à organiser – j'avais un travail et un engagement au Frontage.

— Tu viendras ? demanda-t-il. Je travaillerai, mais je t'assure que tu passeras les meilleurs moments de ta vie.

Ses yeux me parurent plus vastes que jamais, comme s'il désirait ma compagnie si ardemment qu'un refus l'aurait anéanti ; comme si toute notre relation dépendait d'un voyage en Asie.

— Monica...

La voix de Darren, derrière moi, m'arracha de ma réflexion, de ces yeux immenses et si profonds que j'aurais pu m'y noyer.

— On y va ?

— On en reparle plus tard, dis-je à Jonathan.

— À ce soir.

À son sourire, on aurait pu croire que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

MONICA

Feran, un beau mec originaire du Moyen-Orient habillé tout en noir, nous attendait dans une berline Audi bleu marine. J'ignorais qu'il existait des modèles aussi grands : tout notre équipement tenait à l'arrière – à condition de replier un des sièges. J'indiquai à Darren de prendre place à l'avant et nous partîmes pour le musée.

Vancouver était aussi impressionnant que Los Angeles, mais de façon différente, plus verticale. Les gratte-ciel se pressaient les uns contre les autres comme des écoliers attendant la rentrée. Au niveau de la rue, l'architecture était plus ancienne, avec des maisons de brique brune encadrées d'allées étroites. Peu de parkings, apparemment. Ça devait poser problème, mais les gens avaient l'air de le vivre plutôt bien, car même à huit heures du matin, les rues débordaient de vie et d'humanité.

Au bout d'une minute à peine, mon téléphone et celui de Darren bipèrent en même temps.

— *Il ne s'est pas présenté au Marriott*

— Merde, Darren..., commençai-je.

— Je sais, j'ai eu le même. Qu'est-ce qui a pu lui arriver ?

— Pourquoi tu me le demandes ?

Une réaction défensive injustifiée, comme si c'était un peu ma faute que Kevin ait disparu – parce que je n'avais pas couché avec lui ?

— Je ne te le demande pas à toi, répondit Darren en se retournant sur son siège pour me parler. C'est une question générale. Qu'est-ce qui a pu se passer ? Ça ne lui ressemble pas de rater un truc comme ça.

Comme il ne m'accusait pas, je lui posai la question qui me taraudait :

— C'est à cause de l'autre nuit, tu crois ?

Il tira son téléphone de sa poche et consulta l'écran.

— Arrête ton char, Monica. Commençons par passer quelques coups de fil.

Ce qu'il fit, tout au long de notre trajet vers le musée. Malheureusement, sa politesse naturelle et sa façon de ne pas couper court aux conversations ne lui permirent pas de passer plus de quatre appels en un quart d'heure.

La voiture s'arrêta près d'un quai de chargement situé à l'arrière d'un bâtiment de pierre claire. Le musée lui-même était flambant neuf, mais il était installé dans un entrepôt plus que centenaire, retailé pour un nouvel usage afin d'éviter sa destruction. Au même moment, Darren finit par tomber sur quelqu'un qui semblait être au courant de quelque chose.

— Salut, Geraldine, fit Darren alors que nous descendions de voiture tandis que Feran s'occupait déjà de décharger le coffre. Tu as des nouvelles de Kevin ?

Il se tut – je crus d'abord que l'appel était une nouvelle impasse, et je n'y prêtai pas attention. Mais soudain, Darren ferma les yeux et rejeta la tête en arrière en murmurant :

— Oh, putain...

Puis il passa son bras sur mon épaule. Mauvais signe.

— Tu as pu lui en trouver un ?

J'entendis la voix de Geraldine au téléphone, avec son accent de New York, nasillard.

— Pourquoi ne nous as-tu pas appelés ? On est là à l'attendre...

Apparemment, elle lui coupa la parole – j'entendis sa voix crépiter comme une mitrailleuse lourde.

— D'accord, d'accord. Pas de problème... On ne te reproche rien. Tu peux m'appeler si tu as d'autres nouvelles ?

Peu après, il raccrocha et annonça :

— On est foutus.

— Il va bien ?

— Il est vivant. Il a appelé Geraldine pour qu'elle lui trouve un avocat parce qu'elle a de la famille dans l'Idaho.

— Il est dans l'*Idaho* ?

— Pour une raison ou pour une autre, son nom figure sur une liste de personnes recherchées internationalement. Quand il a passé la douane, ils ont découvert qu'il y avait plusieurs mandats contre lui et ils l'ont renvoyé dans l'État où les crimes avaient été commis. C'est-à-dire chez lui, dans l'Idaho.

— Des crimes ? des mandats ?

— Il était en liberté conditionnelle. Théoriquement, il n'avait pas le droit de s'installer à L.A. C'est tout ce que je sais.

Au moins, j'étais soulagée d'apprendre qu'il allait bien – il n'était ni mort ni blessé. Ni saoul dans une allée. Et c'était peut-être égoïste, voire narcissique de ma part, mais j'étais contente que son absence n'ait rien à voir avec ce qui s'était passé entre nous.

— On peut faire cette installation non ? demandai-je en prenant un carton des mains de Darren.

— C'est lui qui a les plans.

— Mais tu te souviens comment mettre en place notre matériel ?

— J'aimerais te dire que oui, fit-il d'une voix pleine de doutes.

— Moi aussi. On peut y arriver.

— D'accord...

À peine étions-nous à l'intérieur du bâtiment qu'on nous débarrassa de notre chargement. Quatre hommes en complet bleu marine, un badge sur la poitrine, ouvrirent les cartons, en vérifièrent le contenu, nous demandèrent de nous identifier et nous posèrent des tonnes de questions.

— Le Trio anonyme, hein ? demanda un homme chauve, taillé comme une armoire à glace. Et où est passé le troisième ?

— Il est en retard, mentis-je sans hésiter. Il faudrait qu'on jette un œil au reste de l'installation. Elle devait venir de Los Angeles par transporteur spécialisé.

— Vous avez le numéro de transaction ?

— Non.

— Un devis du transporteur ?

— Non.

— Le certificat de dédouanement ?

— Écoutez, coupa Darren, le type qui s'occupe de la paperasse a été retenu à la frontière, un problème de passeport. Nous, on a l'équipement pour le son et on est censé l'installer, voilà tout.

— Monsieur Rivers ! lança un homme qui s’approchait de nous.

Il portait un pull à col roulé et des lunettes à fines montures. Les cheveux gris coupés en brosse, il devait avoir la cinquantaine. Darren le reconnut. Ils se serrèrent la main.

— Monica, je te présente...

— Samuel Kendall, votre commissaire d’exposition. Vous devez être la demoiselle qui n’avait pas de passeport.

— J’ai arrangé ça.

— Apparemment.

Ça aurait pu être une remarque désagréable, mais il me souriait.

— J’ai appris ce qui était arrivé à Kevin. Mais il se trouve que nous avons un problème beaucoup plus grave.

— Grave comment ? demandai-je.

— Grave au point de gâcher une carrière, répondit-il avec le même sourire. Veuillez me suivre, je vous prie.

Nous l’accompagnâmes le long d’un vaste couloir. Il nous parlait tout en marchant, ses mots se répercutant sur les murs de parpaings nus.

— Nous avons réservé de l’espace pour cette œuvre, un espace impressionnant. Nous attendons des financiers qui veulent voir une exposition cohérente, et des collectionneurs qui s’attendent à une pièce complète.

Nous pénétrâmes dans un immense espace de stockage, avec des ventilateurs et des tuyaux apparents. Des caisses et des cartons étaient rangés un peu partout. Kendall se dirigea vers trois caisses proches du quai de chargement. Deux d’entre elles mesuraient plus de deux mètres de haut, la troisième était de la taille d’une table de cuisine.

Kendall s’arrêta devant elles et sourit à nouveau.

— Vous pouvez m’expliquer ce que c’est que ce bordel ?

Darren saisit les documents attachés à la caisse la plus petite et entreprit de les feuilleter. Je n’avais jamais remarqué à quel point il était solide et courageux – en tout cas, dans les situations qui n’impliquaient ni sa sœur ni moi. Ni sa sexualité. En fait, il était aussi émotif que tout un chacun, mais pas en ce qui concernait sa carrière. Dieu merci ! parce que, de mon côté, c’était pile-poil le contraire.

— Il nous manque quatre caisses, annonça-t-il en reposant les feuilles. Et une page de la facture *pro forma*.

J’examinai les grandes caisses. Elles portaient les étiquettes et les numéros qui permettaient de procéder au montage. Kevin avait passé celui-ci en revue avec moi, pour me rassurer et satisfaire ma curiosité.

— C’est parce qu’elles sont en ce moment retenues par les douanes, fit Kendall. Bravo. Même s’ils les mettaient à notre disposition tout de suite, nous n’aurions pas le temps de les faire venir jusqu’ici pour le vernissage. Madame, Monsieur, vous n’imaginez même pas l’impact financier sur le musée si cette installation n’est pas réalisée. L’essentiel de notre travail consiste à attribuer de l’espace à des œuvres, et il est inacceptable de se retrouver avec une galerie vide.

— La galerie ne sera pas vide, répondis-je. Il va falloir qu’on retravaille la partie sonore, mais je pense qu’on peut y arriver. L’installation ne sera pas complète, et elle ne correspondra pas tout à fait au catalogue, mais il y aura quelque chose dans votre espace.

— Sauf que si on la vend, il y aura des répercussions...

— Il y en aura d'encore plus graves si on ne la vend pas, maugréa Darren.

Puis, reposant les papiers :

— On peut commencer à faire déplacer ces caisses ?

— Tout de suite, répondit Kendall avec un certain soulagement. Vous savez, beaucoup de clients ont déjà exprimé leur intérêt pour cette installation.

Il héla un homme qui conduisait un chariot élévateur. Darren et moi échangeâmes un regard inquiet.

MONICA

Mon idée était simple. L'installation originale devait être constituée de quatre murs. Deux d'entre eux avaient été livrés. Dans la troisième caisse, celle qui avait la taille d'une table, se trouvait un amas de débris soigneusement numérotés. Ça suffirait pour la moitié de l'installation. À condition de la placer dans un angle, nous aurions nos quatre murs.

— Dont deux entièrement blanc, se plaignit Darren. Or, la signification fondamentale de ce truc, c'est le caractère insurmontable de la vulnérabilité émotionnelle.

— Pense au caractère insurmontable de dire à ce type que sa galerie va rester vide...

Nous ne savions pas vraiment ce que nous faisons. Sous la houlette experte de Kevin, nous avons contribué à certaines réalisations visuelles, et même si, dans ces moments-là, nous avons tenté de comprendre l'ensemble de l'installation, Darren et moi avons surtout travaillé sur le son. C'est nous qui avons placé les haut-parleurs après avoir décidé quel type de matériel nous allions utiliser. Nous avons conceptualisé le son avant de l'enregistrer, de le mixer et de le mettre en place. Nous avons parlé avec Kevin de la façon dont il fonctionnerait avec le reste de l'installation, mais tout ce qui était visuel était son fait. C'était lui qui décidait.

Par conséquent, la mise en place de l'œuvre lui revenait. Normalement, nous n'aurions dû nous préoccuper que du placement des haut-parleurs et de la façon de les dissimuler.

La galerie grouillait d'artistes en train d'accrocher leurs œuvres. Dès qu'ils entendirent parler de notre problème, ils nous proposèrent leurs services – des mains et des cerveaux qui savaient comment monter une installation. Nous avons la façade avec la porte et le mur adjacent. La projection de l'insecte fonctionnait indépendamment. Bref, l'exposition n'était pas complètement à l'eau. Darren et moi décidâmes d'utiliser les murs du musée pour accrocher le matériel de son. Nous les laisserions en blanc ; Darren aurait pu y peindre quelque chose, mais ça n'aurait pas correspondu au style de Kevin. Une fois les murs dressés, nous plaçâmes les débris de verre et de parpaing du mieux possible, selon nos souvenirs. Une fois les murs stabilisés, avec la béance qui les séparait en deux, et l'ensemble mis en place, nous nous occupâmes du son. Quand ma voix se mit à résonner dans l'espace, les artistes qui nous avaient prêté main-forte se mirent comme un seul homme à applaudir notre performance commune – celle d'avoir malgré tout réussi à dresser cette installation.

Pourtant, quel que soit le succès de l'œuvre, dont nous étions pratiquement assurés, il se murmurait dans les galeries du musée que la carrière de Kevin était sérieusement compromise. Le fait de ne pas fournir une œuvre commandée était une infraction gravissime, qu'on ne pardonnait pas même aux artistes les plus givrés. C'était perdre de l'espace, perdre son prestige, perdre la face. Ça obligeait à présenter des excuses et à rembourser de l'argent.

Quand il sortirait du trou où on l'avait jeté dans l'Idaho, Kevin allait devoir s'extraire d'une oubliette encore plus profonde, dans le monde de l'art cette fois. Je ne l'enviais pas. En fait, j'étais sincèrement désolée pour lui.

MONICA

Nous achevâmes la mise en place *in extremis*. Au moment où la musique s'éleva enfin entre les murs, les employés du traiteur achevaient de disposer le buffet et le bar. Feran était resté à notre disposition pendant tout ce temps, et avait même emmené Darren acheter un câble dont il avait besoin pour la nouvelle configuration du son. Fonçant à travers les petites rues et les grandes avenues de la ville, il parvint à nous ramener à l'hôtel avec sept minutes d'avance sur l'horaire.

— Merci, mec, fit Darren. Sincèrement.

Ils échangèrent une poignée de main virile, puis Darren et moi nous précipitâmes dans nos chambres.

La porte de communication entre la suite de Jonathan et la mienne était ouverte. Je glissai un œil dans son appartement pour le découvrir en train d'agrafer ses boutons de manchette, en smoking et cravate, rasé et coiffé de frais. Il était aussi sexy en costume qu'en sous-vêtements, et si j'avais eu des reproches à lui faire pour avoir laissé la porte ouverte, son apparence les fit taire instantanément.

— Pas mal, fis-je.

— Merci. J'ai envoyé quelqu'un faire des courses pour toi à Yaletown. Regarde dans ton dressing.

— J'ai apporté ma robe de l'expo « Eclipse ».

— Je n'en doute pas.

Il tapota sa montre avant d'ajouter :

— Je pars maintenant. Et vous, vous allez être en retard si vous ne vous dépêchez pas.

— Je veux d'abord fermer ça, répondis-je en montrant la porte.

— File !

À contrecœur, je refermai la porte. Bien entendu, je n'avais pas la moindre intention de porter une robe qu'il avait achetée pour moi, même si c'était dans le quartier le plus chic de Vancouver. Je sortis donc la robe que j'avais choisie pour l'« Eclipse », ma plus belle tenue. Je l'adorais. Sauf que juste à côté, dans le dressing, je découvris une imposante housse destinée à recevoir plusieurs tenues à la fois. Sept, pour être précise.

Je suspendis la robe de l'« Eclipse » dans la salle de bain, derrière la porte, et fis couler la douche pour que la vapeur la défroisse. En me déshabillant, je mis un point d'honneur à ne pas penser aux sept autres tenues qui, en toute logique, ne pouvaient pas aller avec mes chaussures. Puisque je n'avais pas les bons accessoires, à quoi bon les regarder ? Elles ne feraient que confirmer ce que je savais déjà : les robes avaient été choisies par quelqu'un qui ne me connaissait pas, qui n'avait aucune idée de mes goûts, et qui ferait sans doute en sorte, ne serait-ce que par jalousie, que je ressemble à une tourte au bras de Darren.

La douche n'était pas à la bonne température. Pas assez froide. Ou trop chaude. Oh, et puis zut ! Je remontai le thermostat d'un quart de poil... et me précipitai vers le dressing où j'ouvris la housse comme si c'était un sac de bonbons. Après tout, je ne suis pas de pierre... La fermeture Éclair faillit y passer.

Sept tenues. Quatre noires. Je les écartai aussitôt. Tout le monde serait en noir ce soir, et j'avais très peu de temps devant moi. Darren allait frapper à ma porte d'une minute à l'autre.

Une robe imprimée. Hors de question.

Les deux dernières tenues descendaient juste au-dessous du genou. Une robe bustier asymétrique à paillettes, couleur crème, et un tailleur rouge échancré qui hurlait *Si vous me cherchez, vous allez me trouver*. Parfait – en plus, il allait avec mes chaussures.

Je me douchai en vitesse, sans me mouiller les cheveux. Épilai quelques poils rebelles. Un coup de savon, séchage express, et retour au dressing.

Rouge. Le tailleur rouge.

J’extirpai mes sous-vêtements de ma valise. Je comptais porter une banale culotte de coton, mais je m’arrêtai en apercevant le porte-jarretelles en dentelles – le blanc orné d’agrafes dorées. Les bas étaient en satin avec un bandeau en dentelle, les attaches aussi grosses que des pièces d’un *quarter*. L’avant tenait par des petits crochets dorés. Et merde. Au moins, avec ça, j’avais une chance qu’il me baise.

Mais lorsque je tirai entièrement le tailleur de la housse, je m’aperçus qu’un autre sac, plus petit, y était attaché. Je l’ouvris... pour découvrir une paire de chaussures rouges. Pas possible. Est-ce que...

Je sortis la robe bustier. Elle aussi était accompagnée de talons aiguille du même ton crème. Merde, il y en avait une paire pour chaque tenue ! Ce qui signifiait qu’il me fallait au bas mot une demi-heure de plus pour être prête. Parce que maintenant, je voulais regarder les tenues une par une, avec les chaussures assorties. Sans compter que deux des robes noires étaient accompagnées d’étoles...

On frappa à la porte d’entrée de la suite.

— Monica ? On y va.

Darren.

Au pas de course, je traversai la chambre, le salon, la salle à manger et, dans l’entrée, je lançai :

— Une seconde !

Le tailleur rouge.

Sauf qu’en retournant vers le dressing, je me rendis compte que je ne voulais pas avoir l’air d’une chienne en chaleur. Je ne voulais être ni dangereuse, ni sexy. Je voulais être douce, abordable. J’enfilai la robe crème. J’étais mignonne. Terriblement gracieuse.

JONATHAN

Mon plan B était en route – plus précisément, il se trouvait entre l’aéroport et le musée. Petra était allée à son rendez-vous chez le médecin et m’avait annoncé avec une joie non dissimulée qu’elle allait devoir cesser de voler pendant quelques mois. J’enviais Jacques.

J’avais laissé Feran conduire Monica et Darren, envoyé quelqu’un d’autre chercher le plan B, et je m’étais débrouillé par mes propres moyens pour rejoindre le musée. J’étais bien plus à l’aise au Mod de Vancouver qu’à l’expo « Eclipse ». Mon ex-femme n’avait que peu d’influence de ce côté-ci de la frontière, et mon poste au comité financier ne dépendait pas de connexions familiales, mais d’un amour véritable de l’art que Lanie Jackson avait remarqué quand j’avais fait don de plusieurs œuvres postmodernes au moment où le musée se lançait.

C’était un petit espace, qui ne deviendrait jamais le MoMa ni le Mod de L.A., mais Vancouver n’avait aucun besoin d’un palace : ce lieu, aussi intime que la ville elle-même, avait mieux sa place ici.

L’événement de ce soir ne serait qu’une petite réunion entre collectionneurs et conservateurs d’autres musées autour de quelques verres. C’était la soirée de Monica, et elle en profiterait d’autant plus que Kevin n’était pas là pour lui voler la vedette. À l’entrée, un quatuor à cordes jouait en sourdine des airs classiques connus, accompagnés par un pianiste sur un quart de queue. Je distribuai à la ronde les salutations et les poignées de mains de rigueur, ris à quelques blagues idiotes sur L.A., et pris un verre de whisky. Je finis par trouver l’œuvre du Trio anonyme en me guidant à la voix enregistrée de Monica.

Ce n’était plus la même installation. Bien que sa voix soit toujours là – quarante pistes superposées où tour à tour elle chantait comme un ange, hurlait puis gémissait, l’œuvre était moins bonne, moins expressive. Ça suffirait toutefois : ce n’était pas un échec complet. En fait, l’installation donnait l’impression d’être avortée. Je ne parvenais pas à savoir si c’était parce que je l’avais vue dans l’atelier de Kevin à un moment où je n’étais pas moi-même, ou s’il lui manquait vraiment quelque chose.

Samuel Kendall, dans son éternel col roulé, s’avança vers moi pour me tendre la main.

— Avez-vous vu l’œuvre des frères Simulcra dans l’aile ouest ?

— Pas encore, répondis-je en montrant la maison tronquée. J’ai été arrêtée par la voix.

— Qu’en pensez-vous ?

— Je l’ai déjà vue à L.A.

Il grinça des dents, l’air furieux :

— Ah. Donc, vous l’avez vue en entier. Elle était bien. Une erreur d’amateurs.

Et, agitant l’index :

— Ne travaillez jamais avec des amateurs !

Je bus une gorgée de mon verre et souris.

— « Amateur » vient du latin « aimer ». On peut faire confiance à l’amour, il ne déçoit jamais. Ceux qui vous déçoivent, ce sont les professionnels incompétents.

Kendall eut un rire amer.

— Exactement. Ça ne rate jamais.

Puis, regardant derrière moi :

— Tiens, qui est-ce ?

Je suivis son regard pour découvrir mon plan B, qui arrivait tout juste.

— Harry Enrich, le président de Carnival Records. Un gars super. Je dois lui faire visiter quelques lieux. Il envisage d'ouvrir un petit studio ici.

— Comme tout le monde...

Harry se dirigeait vers moi au bras de sa femme, Yasmine. C'était un petit homme aux cheveux crépus et dont les joues s'ornaient en toutes circonstances d'une barbe de trois jours.

— Jonathan, tu connais mon épouse ?

— Ravi de vous revoir, madame Enrich.

— Vous avez un très bel avion.

— Je suis ravi qu'il vous ait plu.

Je les présentai à Kendall, et Harry ne perdit pas une seconde pour lui demander, désignant le plafond d'où semblait provenir le chant :

— À qui appartient cette voix ? Je la connais.

— À la femme qui vient d'entrer, dis-je sans pouvoir retenir un sourire.

Elle avait choisi la robe crème à paillettes. Aussi volontaire qu'elle fût, elle prouvait qu'elle m'appartenait par la moindre de ses décisions, même celles qui paraissaient inconséquentes. Elle était d'une beauté à couper le souffle, même au bras de Darren, sur lequel elle s'appuyait comme si c'était son frère. Quand elle me vit, elle me fit un petit signe avant de se diriger vers le bar.

— Je ne la reconnais pas, dit Harry.

— Monica Faulkner.

Le nom parut lui dire quelque chose – je le compris à sa façon de pencher la tête et de plisser les yeux. Je compris aussi qu'il ne le connaissait pas assez pour qu'il soit rattaché à une stratégie marketing spécifique. En d'autres termes, tout avait été une idée d'Eddie.

MONICA

J'avais entraîné Darren dans le couloir et les galeries sans lui dire que je cherchais Jonathan. Je trouvai celui-ci devant notre installation en compagnie de trois autres personnes, dont Kendall et son col roulé. Le troisième homme ressemblait à Harry Enrich, de chez Carnival – mais ça ne pouvait pas être lui. Jonathan avait l'air plus détendu et à son aise qu'à l'expo « Eclipse » – plus affable, mieux dans sa peau... si c'était possible.

— J'ai besoin d'un verre, murmurai-je à Darren.

Il hocha la tête et me ramena vers le hall d'entrée. Le quartet et son pianiste – deux femmes en longues jupes noires et trois hommes en smoking – jouaient une danse hongroise de Brahms sur un tempo de marche funèbre. Croyez-le ou non, ça marchait. Avec Gabby, nous avons fait des dizaines d'engagements de ce genre entre le lycée et la fac – des petites fêtes ou de grands événements où les richards étaient là pour montrer qu'ils étaient riches. Des petits boulots mal payés, mais de toute façon, nous aurions fait de la musique, alors...

— Qu'est-ce que tu prends ? demanda Darren, beaucoup moins à l'aise que Jonathan en smoking.

Il jeta un œil à son portable.

— Whisky et glaçons. Qui t'envoie des SMS ? Kevin ? Il va bien ?

— Non.

Il fit signe au barman avant de secouer la tête comme si une mouche l'importunait.

— Je veux dire, non, ce n'est pas Kev.

— Et donc... ?

— Adam est arrivé à l'aéroport.

— Il vient ici ?

Darren se pinça l'arête du nez.

— Je ne sais pas ce que je veux, soupira-t-il.

— Écoute, s'il est venu te voir, ce serait bien que tu te décides rapidement. Trouve-lui déjà quelque chose à manger. Tu ne voudrais pas qu'il ait fait le voyage pour rien, quand même ?

Le barman nous servit nos verres, accompagnés d'un regard charmeur dans ma direction. Avec ses hauts sourcils et ses lèvres sensuelles, il me rappelait Kevin.

Christian Rondo, un des artistes qui nous avait aidés dans l'après-midi, nous présenta Donna Santonini. Je rougis, parce que son travail était inoubliable – à la fois pornographique, excitant et très intellectuel. J'adorais ce qu'elle faisait, et je le lui dis. Dans les dix minutes qui suivirent, on me présenta sept personnes tout aussi fascinantes.

Mon sourire « spécial clients » avait repris du service. Tout le monde pensait que j'étais avec Darren, et comme toujours depuis notre rupture, nous nous retrouvâmes à rejouer notre routine frère et sœur. Les musiciens firent une pause, et le bruit de fond diminua. Notre petit groupe d'artistes parut ne pas le remarquer – nous continuâmes à parler de toutes les fois où on nous avait roulés, manqué de respect, botté les fesses. Bref, des choses que nous avons tous en commun.

Et de Kevin, bien sûr. Nous parlâmes de l'absence remarquée de Kevin Wainwright.

C'est alors que je sentis la main de Jonathan tout près de mon dos – ses doigts effleurèrent à peine

ma robe, mais je reconnus son toucher. Je manquai fondre.

— Cette robe me donne envie de te démonter, me glissa-t-il à l'oreille.

Je me tournai pour lui faire face, et il laissa retomber sa main. Soudain, j'eus froid.

— Tu as raté l'occasion hier soir.

— Je te prendrai quand tu seras prête, pas une seconde avant.

Il pinça les lèvres comme s'il n'attendait que ce moment pour me dévorer tout entière.

— J'ai quelqu'un à te présenter. Il est sûr d'avoir entendu ta voix sur une maquette qu'un de ses découvreurs de talents lui a fait écouter.

Par-dessus l'épaule de Jonathan, je vis l'homme qui ressemblait à Harry Enrich parler avec trois autres personnes que je ne connaissais pas.

— Le président de Carnival Records ? demandai-je, incrédule.

— Le patron d'Eddie.

Nous restâmes un instant face à face, en silence, nous contentant de nous dévisager. Je distinguais les éclats bleus de son regard et les minces rides que le rire avait inscrites au coin de ses yeux.

— Je pourrais te le présenter, dit-il. À moins que tu préfères lui rappeler la maquette qu'il a entendue.

Il jeta un coup d'œil au piano déserté avant de me regarder à nouveau.

— Tu penses que je pourrais lui prouver que je ne suis pas Miss Bondage ?

Il hocha la tête.

— Tu peux faire ce que tu veux de ta chanson. Chante-la.

— Tu accepterais ça ?

— Oui.

— Et si je chante quelque chose d'autre ?

— C'est toi qui vois. Je ne t'empêcherai plus jamais de faire quoi que ce soit.

Je me penchai vers lui, les yeux mi-clos et, sans doute trop doucement pour qu'il entende, soufflai :

— Oh, Jonathan...

— Vas-y, murmura-t-il tout aussi bas. Prends ce qui te revient.

Il recula et je me sentis soudain complètement seule et, paradoxalement, parfaitement maîtresse de moi-même.

Onze pas pour arriver au piano.

Je pouvais chanter « Désir et peur ». Peut-être qu'il reconnaîtrait ma voix, mais je serais moi-même. Monica.

Six pas pour arriver au piano.

En revanche, si je faisais « Dominée », il saurait tout de suite qui j'étais.

Miss Bondage.

Deux pas, et peu de temps avant que les musiciens reviennent de leur pause.

Je me glissai sur le banc et entonnai une gamme en *si* – puis mes doigts décidèrent d'eux-mêmes de ce que j'allais jouer.

MONICA

La moquette épaisse de l'hôtel amortissait mes pas. Les appliques sur le mur du couloir lançaient une lumière douce sur les moulures des cloisons, et l'ascenseur s'amenuisait dans mon dos, comme si c'était lui qui s'éloignait de moi et non le contraire. J'avais l'impression de remonter l'allée d'une église après avoir reçu la communion – et même une bénédiction.

En passant devant la porte de Jonathan, j'effleurai le battant – juste une fois, en plein milieu. Puis je glissai ma carte dans ma serrure. La lumière verte s'alluma et je pénétraï dans ma suite.

Une seule lumière était allumée dans le salon, et je commençai par vérifier la porte entre nos deux suites. Elle était fermée. Je la touchai, la main posée à plat sur le bois, puis je frappai. J'eus le temps de respirer trois fois profondément avant qu'elle s'ouvre.

Jonathan se tenait devant moi en smoking, veste ouverte, cravate dénouée et chemise à moitié déboutonnée. Il avait à la main un verre de whisky agrémenté d'un unique glaçon.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-il.

— Tu es parti...

— C'était ton moment à toi.

Il se pencha vers moi, les pieds toujours de son côté du seuil, avant d'ajouter :

— Tu as choisi quelle chanson ?

— J'ai joué « Dominée », mais pas comme avant. Moins dans le bondage, plus dans la douceur.

Il but une gorgée de whisky.

— Et ?

Je guettais une réaction négative de sa part, mais n'en vis pas la moindre trace sur son visage.

— Et on m'en a réclamé une autre. Alors, j'ai fait « Désir et peur ». Ça s'est bien passé. Très bien, même. J'aurais voulu que tu sois là.

— Je suis ici, maintenant.

Et c'était vrai – il était là, avec ses épaules larges, sa silhouette imposante, sa beauté farouche et autoritaire. Devant moi. Assez proche pour que je sente sur lui les parfums du whisky, du cuir et de la terre.

— J'aimerais aller à Séoul avec toi, lançai-je sans réfléchir.

Au moment où ces mots franchissaient mes lèvres, je sus que c'était la bonne décision. D'un seul coup, toute la tension de ces dernières heures s'évanouit, comme libérée par cette seule phrase. Jonathan baissa les yeux, me cachant son visage. Avait-il changé d'avis ? Un peu de la tension me revint jusqu'à ce qu'il relève la tête et me regarde dans les yeux, un immense sourire sur le visage, la main sur le cœur.

— Déesse...

C'était comme s'il ne trouvait pas les mots pour dire ce qu'il ressentait.

— Il faut juste que je me débrouille pour mon boulot. Je risque de le perdre, sinon.

— Je peux arranger les choses avec Debbie.

— Certainement pas ! fis-je en levant un index impérieux. C'est ma responsabilité.

— Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir.

Une réponse coquine me vint à l'esprit, mais je préfèrai avouer simplement :

— Je suis heureuse.

Dans son verre, le glaçon tinta, et je le regardai avec une certaine nostalgie. Il le souleva vers moi. J'ouvris la bouche et il inclina le verre pour laisser couler un peu de liquide ambré dans ma gorge, en prenant bien soin de ne pas effleurer mes lèvres avec ses doigts. Sur ma langue, puis dans ma poitrine, la brûlure de l'alcool se mêlait délicieusement à la glace.

— Merci, dis-je. Je crois que je vais aller dormir.

— Bien sûr, dit-il en reculant vers sa chambre.

— Ce n'est pas que je sois fatiguée, hein...

— Évidemment.

— Mais il y a cette règle qui veut que nous ne nous touchions pas, et si je passe une autre seconde avec toi, je vais perdre la tête et t'arracher tes vêtements. J'en ai marre d'être toujours celle qui perd son sang-froid.

Il se contenta de me regarder des pieds à la tête, un petit sourire flottant sur ses lèvres. Je connaissais ce sourire – il était en train d'imaginer toutes les possibilités de jeu entre nous.

— Tu sais quoi ? fit-il enfin. C'est toi qui décides. Soit on rentre à L.A. et on discute. On se met d'accord pour dire que tu ne me quitteras jamais, sauf si je te trompe ou que je te blesse. Ce qui n'arrivera pas. Ensuite, on fonce en Corée, et je te prendrai sans doute dans la voiture ou dans l'avion, quelque chose comme ça. Je ne sais même pas. L'autre option, et c'est une très mauvaise idée...

Il se tut.

— Continue, lançai-je avec un fourmillement d'excitation entre les cuisses.

— Ou alors, ici et maintenant, tu me promets de ne jamais me quitter sauf si je te trompe ou te blesse.

— Et ?

— Et quand ce glaçon aura fini de fondre, la règle du « pas toucher » sera considérée comme caduque.

Je sentis ma gorge se serrer et baissai les yeux, les bras ballants. Mes doigts jouaient des gammes sur un instrument imaginaire.

— Jonathan...

— Monica ?

— Je ne peux pas imaginer de situation où je te quitterais de nouveau. En tout cas, pas à cause de ce que nous sommes. Je ne le nierai plus jamais. Je ne ferai pas semblant de croire que c'est autre chose – je te suis soumise sexuellement. Si tu baises une autre femme, ou seulement si tu l'embrasses, c'est fini. Et si tu me blesses, si tu me prends à la légère, je partirai pour de bon.

Je me penchai vers lui pour ajouter d'un ton plus doux :

— À part ça, je suis à toi. Tu me possèdes. Depuis toujours.

Il s'avança dans ma suite. Il était tout proche, maintenant – je n'avais qu'à me pencher en avant pour tomber dans ses bras.

— Alors, on va la jouer comme ça, Monica. Tu es prête ?

— Oui.

— Quand ce glaçon aura fondu, je vais te faire l'amour si lentement et si fort que tout l'hôtel t'entendra crier mon nom. Ce ne sera pas pour jouer. Ce sera du sérieux.

— D'accord.

Je jetai un coup d'œil dans son verre. Le glaçon était décidément gros.

— Alors, en piste.

Comme pour notre première nuit, il appuya le dessous glacé de son verre contre mon téton. Il ne me toucha pas – seul le verre était en contact avec ma peau.

Je me tendis sous ma robe, et un soupir de plaisir s'échappa de mes lèvres.

— Je vais te ligoter et jouer avec chaque parcelle de ton corps jusqu'à plus soif. Tu auras mal déesse, et tu me supplieras de continuer.

— Promis ?

— Tu n'as pas peur ?

— En fait, je suis plutôt très excitée.

Il but le reste de whisky et prit le glaçon entre ses dents avant de reposer le verre et de se pencher sur moi. Il toucha mes lèvres avec le glaçon et le frotta jusqu'à ce qu'un filet d'eau glacée coule le long de mon menton. J'ouvris la bouche pour avaler le glaçon, mais il ne le lâcha pas. Nos deux bouches se rejoignaient autour de ce glaçon. Un gémissement rauque s'échappa de ma gorge. Je passai la langue sur la glace pour la faire fondre plus vite. Son visage, penché sur le mien, était si proche, et le glaçon si gros – cette distance et cette proximité me rendaient folle.

Sans lâcher sa prise, il se débarrassa de sa veste. Je bougeai avec lui, bien décidée à ne pas lâcher moi non plus. Il dégrafa ses boutons de manchette et les jeta au sol avant de s'attaquer aux boutons de sa chemise. Je me tordis le cou pour le reluquer, mais c'était impossible – et je lus dans ses yeux que ça l'amusait.

Je défis le nœud de ma robe, sur ma nuque. Le corsage tomba, et ce fut à son tour de gémir et de se tordre le cou – et à mon tour de rire, en dépit de ce maudit glaçon. Je descendis la fermeture Éclair de la jupe au moment où il se débarrassait de sa chemise. Nos bouches faillirent s'en trouver séparées, mais nos rires fusèrent de concert.

L'eau glacée nous ruisselait sur le torse, et nous sucions ce glaçon comme si notre vie en dépendait. Ma robe tomba sur le tapis, révélant le satin et les dentelles blanches du porte-jarretelles aux attaches dorées. Je vis ses yeux s'écarquiller, et il marmonna quelque chose qui aurait pu être « oh ! bordel ». Ses mains s'approchèrent de mes hanches comme s'il voulait me caresser... sauf que le glaçon était toujours là – plus petit, certes, mais la règle tenait toujours, et il resta à quelques centimètres de ma peau.

J'entendis cliqueter la boucle de sa ceinture et le bruit de sa braguette qui s'ouvrait. La position de nos têtes faisait que je ne pouvais pas regarder, et je lus dans ses yeux que ma frustration l'amusait. Le salaud. Il se courba pour retirer son pantalon, et j'accompagnai son geste.

Il était nu, et moi en porte-jarretelles et talons aiguilles. Le glaçon avait perdu la moitié de sa taille initiale. Toujours sans me toucher, il avança vers moi. Comprenant son signal, je partis à reculons, nos bouches toujours connectées. Pas à pas, je reculai ainsi à travers le salon jusqu'à la chambre. Je me laissai aller sur le lit et il tomba sur moi, les mains sur le matelas, de part et d'autre de ma tête. Le glaçon avait désormais la taille d'un caillou, et Jonathan glissa sa langue dans ma bouche. En dépit de la sensation glacée, je gémis de plaisir en sentant enfin le contact de son corps. J'aurais tout accepté –

ma peau était affamée de la sienne.

J'ignore quand le glaçon finit par disparaître complètement, mais bientôt nos bouches se trouvèrent enfin, une danse des souffles et des mouvements. Je me permis de toucher son torse. Il ne recula pas, et je poussai un grognement satisfait. Sa peau sous mes mains, la bosse de ses tétons, ses côtes sous mes doigts, la dureté de ses hanches. La ligne de poils qui descendait de son ventre.

J'allais glisser ma main entre ses jambes, mais il se baissa pour prendre la pointe de mon sein dans sa bouche et la mordiller entre ses dents, faisant naître des frissons électriques dans tout mon corps. J'empoignai sa chevelure pour l'attirer vers moi.

— Prends-moi, Jonathan. Je t'en prie, prends-moi.

— Pas encore, fit-il en passant à l'autre sein. Lentement. Nous avons attendu trop longtemps pour nous précipiter maintenant.

Il glissa un doigt sous l'élastique du porte-jarretelles et recula pour l'admirer.

— Et j'adore ce que tu portes...

Il se pencha à nouveau pour plaquer ses mains sur mes cuisses, par-dessus les bretelles et les attaches, et me faire écarter les jambes en douceur. Je me laissai faire, heureuse de lui montrer à quel point j'étais mouillée et prête pour lui. Sa bouche descendit à l'intérieur de mes cuisses, lécha, suçà. Je tentai de pousser sa tête vers ma fente, mais il se contenta de passer à l'autre cuisse jusqu'à ce que tout mon corps se mette à vibrer, hors de contrôle. Alors il me regarda et s'arrêta, ses lèvres tout près de ma chatte.

— Oui, murmurai-je. S'il te plaît.

Sa langue vint me cueillir et tout mon corps se tendit. Il recula jusqu'à ce que je me calme, puis me lécha à nouveau, à fond cette fois.

— Putain ! hurlai-je sous l'effet du plaisir qui venait d'éclater dans mon bas-ventre comme une détonation.

Il écarta mes jambes et passa sa langue sur mon clito, tout en douceur, observant mes réactions. La brûlure de ses caresses s'étendait de mon ventre à mes genoux, et revenait se nicher sous sa bouche.

— Si tu n'arrêtes pas, je vais jouir.

— Fais-toi plaisir, dit-il. Ce ne sera pas la dernière fois cette nuit.

Là-dessus, il enfonça son pouce dans ma chatte et sa langue reprit son va-et-vient sur mon clitoris ; puis son majeur se posa sur mon cul, massant l'orifice sans y pénétrer. Il me disait quelque chose, et tout mon corps écoutait. Il suçà mon clito en douceur, puis de plus en plus fort, jusqu'au moment où l'orgasme explosa violemment en moi. Je me tendis contre sa bouche, écrasant sa tête contre moi.

Quand je me détendis, il embrassa à nouveau l'intérieur de mes cuisses et remonta doucement jusqu'à mon visage.

— Merci, soufflai-je.

— Je t'en prie.

Il prit mes mains et les plaça au-dessus de ma tête, les emprisonnant fermement.

— Et maintenant, écarte les jambes pour moi.

J'obéis.

— Plie les genoux.

Je remontai les jambes aussi haut que je pus. Son visage contre le mien, il me regarda droit dans

les yeux et inséra sa queue en moi. J'étais si mouillée, si sensible, que ce fut comme si un éclair me traversait le ventre – une sensation aussi intense que lente et longue. Il bougeait comme si nous nous étions trouvés sous l'eau.

— C'est comment ? demanda-t-il.

— Comme si j'allais jouir de nouveau, tout de suite. Je sens tout. Chaque centimètre de toi.

Il s'enfonça encore, tenant toujours mes mains, et ondula des hanches avant de se retirer. Puis il recommença, toujours sur ce rythme lent, jusqu'à ce qu'un sentiment de frustration s'éveille dans mon ventre.

— Plus vite, dis-je. Tu peux aller plus vite ?

— Comme ça, tu veux dire ?

Il se retira puis se mit à me pilonner, fort et vite – cinq fois. Ce fut comme si j'atteignais un nouveau cap de plaisir. Je criai.

Mais il s'arrêta et lâcha mes mains.

— Oui, comme ça. Exactement, dis-je.

— Ah, désolé, répondit-il en souriant. Je ne peux pas.

— Oh non... ne fais pas le salaud.

Sauf que son sourire m'annonçait qu'il avait bien l'intention de se comporter comme tel, et même pire. Il continua au même rythme subaquatique. J'eus l'impression qu'un ballon grossissait en moi, tenant à distance le plaisir et les sensations, mais Jonathan bougeait simplement sur moi, ondulant du bassin, m'embrassant dans le cou. Puis sa bouche remonta le long de ma joue et il me regarda dans les yeux.

— Je veux que tu me sentes, dit-il. Je veux que tu voies ce côté de moi, tous mes sentiments pour toi.

Je lui caressai le visage.

— Je sais.

— Déesse. Tu es si belle. Je veux être à toi.

L'expression maîtrisée de son visage disparut un instant, remplacée par une sorte de crispation légère.

— Tu sais que je t'aime, dis-je.

— Je suis avec toi.

— Oh oui...

Il accéléra la cadence, presque insensiblement, mais je n'avais pas besoin de plus. Le ballon grandit encore et je jouis, tendant mon ventre vers lui pour le prendre tout entier. Mon orgasme fut aussi long et intense que ses coups de hanche ; j'en ressentis chaque seconde, comme si une boule de feu remontait de mes genoux à la base de ma colonne vertébrale, se rassemblant autour de sa queue avant d'exploser. Je gardai les mains sur son visage tandis que tous ses muscles se contractaient. Il jouit à son tour. Nous criâmes notre plaisir ensemble, étrange symphonie de prénoms, de jurons et de syllabes sans suite – comme une prière au dieu en lequel nous croyions, parce qu'un plaisir aussi intense montrait bien qu'il existait un dieu, et un paradis, et le bonheur sur terre. Nous roulâmes sur le côté, sans arrêter de bouger, déversant ensemble les dernières gouttes de notre orgasme.

Après cela, nous restâmes silencieux, le souffle court. J'approchai ma main de sa bouche et il

embrassa mes doigts. Cela faisait des semaines que je le désirais, que je rêvais de le toucher même quand il était à des milliers de kilomètres de moi.

Et pourtant, à peine notre désir assouvi, j'avais de nouveau envie de lui.

— J'espère que tu n'es pas en train de penser à rouler sur le côté pour dormir, dis-je.

— J'ai des promesses à tenir, cette nuit.

— C'est vrai. Me posséder.

— Tout entière.

— Quand commence-t-on ?

— Laisse-moi une minute pour passer de pépère à pervers.

Je roulai sur le dos et me mis à rire, amusée par l'idée. Jonathan, pépère ? Jamais. Il revint vers moi et se mit à caresser mes seins. Ses doigts trouvèrent mon téton et jouèrent avec avant de le pincer, fort. Je gémis, mais il continua jusqu'à ce que je grimace et me morde la lèvre. Alors seulement il me lâcha. Je poussai un grognement quand le sang revint dans l'extrémité délicate.

— Dieu tout-puissant, murmurai-je.

— Va faire couler un bain, déesse.

Je me tournai vers lui.

— Oui, Monsieur.

Jusque-là, je ne m'étais servi de la salle de bain que de façon purement fonctionnelle, et je n'avais donc pas utilisé la baignoire, même si j'en avais apprécié la taille et les courbes de porcelaine blanche, qui appelaient à se prélasser pendant des heures dans un bon bain chaud. Elle possédait un écran de contrôle pour la température et des jets bouillonnants. Je fis couler l'eau, très chaude – c'était comme ça que je l'aimais. Très vite, les miroirs s'embruèrent de vapeur. L'hôtel fournissait plusieurs parfums de bains moussants ; je les reniflai tous avant de choisir le moins extravagant.

Je dégrafai mon porte-jarretelles et le laissai tomber sur le sol.

— Ça sent comme dans un bordel, lança Jonathan depuis le seuil.

— Tu n'aimes pas ça ? Je peux vider la baignoire et recommencer avec un autre parfum.

— Non. Ça me va. Je veux que tu sois détendue.

Debout, j'attendis que la baignoire se remplisse, la palpitation de désir entre mes jambes faisant écho à son excitation bien visible. En réalité, je ne me sentais pas très détendue – j'avais l'impression de marcher sur des aiguilles.

— Entre dans le bain, ordonna-t-il.

J'obéis. Il éteignit le robinet avant de me rejoindre.

— Et maintenant, dit-il en me prenant par la taille pour me repousser à la tête de la baignoire, pose tes coudes là-dessus.

Il parlait du rebord de marbre sur lequel on aurait pu poser des bougies ou des savonnettes. Enfin, si on n'était pas en train de perdre tout contrôle sur son corps. Ses mains caressèrent mes seins, mon ventre, mes cuisses. Il les écarta jusqu'à ce que mes genoux sortent de l'eau et que mes pieds reposent sur les poignées de part et d'autre de la baignoire. Mes hanches flottaient, laissant mon bassin juste en-dessous de la surface.

Jonathan se mit à caresser l'intérieur de mes cuisses, et ses pouces effleurèrent ma fente et mon clito. Puis ses mains remontèrent de nouveau vers mes seins pour jouer avec mes tétons et

recommencer, encore et encore, jusqu'à me faire gémir.

Alors il posa son majeur sur mon cul.

— Ne te serre pas. Doucement. Détends-toi.

Je tentai de me raccrocher à des pensées de soumission tandis qu'il recommençait à me caresser. Son pouce s'enfonça dans ma chatte, et je poussai un gémissement de plaisir. Puis son autre doigt s'enfonça dans mon cul. Je ne me raidis pas, mais tâchai au contraire de rester aussi relâchée que possible.

— C'est comment ? demanda-t-il.

— C'est bon.

Avant même que j'aie terminé ma phrase, il inséra un deuxième doigt. Je poussai un vrai cri. C'était bon, très bon. Il retira ses doigts pour les enfoncez à nouveau.

— Tu es prête, et tu es à moi, dit-il. Retourne-toi.

La pression de ses mains m'indiqua ce qu'il attendait de moi. Je posai les mains sur le rebord et les genoux sur les accoudoirs, sexe et croupe offerts, mes seins effleurant le bord de la baignoire. La brûlure cinglante de sa main sur mes fesses me surprit et je poussai un cri de surprise.

— Chut. Ne m'oblige pas à te bâillonner.

— Oui, Monsieur.

Je sentis sa bouche sur mes fesses qu'il embrassa l'une après l'autre. Puis sa langue recommença sa danse magique sur mon clito et ma chatte. J'en avais des frissons partout. Quand sa langue caressa mon bouton de rose, je crus mourir de plaisir.

— Tu te contractes, dit-il.

Il prit un flacon de quelque chose que je n'identifiai pas, car je n'osais pas regarder, mais je sentis un liquide couler sur le bas de mon dos. De la main, il le répandit sur mes fesses, dans ma raie, pour me lubrifier. Quand il glissa à nouveau deux doigts en moi, je ne me raidis pas, car la sensation était bien différente. Tout mon corps tremblait d'excitation, comme dans une harmonie sans parole, avec pour contrepoint aux secousses de mon clito ses deux doigts dans mon cul.

— C'est mieux, dit-il. Tu t'en sors bien.

— Merci.

Il retira ses doigts et me força à baisser le cul. Je sentis sa queue contre ma raie, et ses pouces s'enfoncèrent dans la partie charnue de mes fesses, pour les écarter.

— Reste détendue.

— D'accord.

— Je suis sérieux. Je m'occupe de toi. Tu n'as pas à t'inquiéter de quoi que ce soit.

— Je te fais confiance.

Et c'était vrai. Sentant peut-être à quel point j'étais sincère, il inséra l'extrémité de sa queue dans ma rondelle tandis que je faisais tout pour ne pas le rejeter.

Puis il poussa. Je tâchai de ne pas crier quand le gland me pénétra. Je me mordis les lèvres pour faire taire les sons qui montaient dans ma gorge.

— Doucement. Doucement.

— D'accord, lançai-je d'une voix étranglée.

— Maintenant, c'est toi qui dirige. Bouge comme tu le sens. Au rythme que tu veux. Reste juste détendue. Concentre-toi sur moi. Fais-moi confiance.

Passant les bras autour de moi, il me caressa le ventre, du cou jusqu'au clitoris, aller et retour. Je n'arrivais pas à bouger car j'avais trop peur d'avoir mal.

— Respire. Respire, et puis bouge.

J'étais comme paralysée. Alors, ses mains se mirent à parcourir mon corps, partout, pour me détendre, pour me rappeler qu'il était là. Je m'efforçai de maîtriser mes pensées, acceptant son calme, sa patience, sa confiance. Et, dans la douleur, je bougeai. C'était bien mieux lubrifié que je le croyais, et il s'enfonça un peu plus loin. La douleur ne grandit pas, ce qui m'apaisa. Je me tendis à nouveau vers lui. Alors, il me pénétra d'un seul coup.

Ses mains cessèrent leur manège pour revenir m'écarter les fesses.

— Comment te sens-tu ?

— Ça fait moins mal qu'au début.

— Dans une minute, ça ne fera plus mal du tout. Ce sera même le contraire, complètement.

Sa voix emplie de certitude me rassura assez pour que je pousse à nouveau mes fesses contre lui. Il s'arqua pour entrer jusqu'à la garde avant de se retirer, faisant naître dans mon cul un plaisir inattendu.

— C'est bon, déesse. C'est très bon.

Je reculai pour m'empaler à nouveau sur lui ; je me sentais à la fois comblée, ouverte, vulnérable et en sécurité. Mais je n'éprouvais plus la moindre douleur ; elle avait disparu pour laisser place à quelque chose d'entièrement nouveau – comme une harmonie, oui. La note était différente, mais la chanson était la même. Comme s'il avait senti cela, Jonathan reprit le contrôle, retirant sa queue de mon anus avant de l'y enfoncer à nouveau. Il attendit un instant.

— Vas-y, dis-je. S'il vous plaît, Monsieur. Enculez-moi.

— J'aime quand tu deviens grossière, gronda-t-il.

Sa main s'abattit sur ma fesse et il prit la direction, allant et venant en écartant mes fesses pour s'enfoncer jusqu'à la garde. Je gémis. J'avais l'impression d'être écartelée au-delà du possible, et cette sensation était aussi délicieuse que le fait de s'abandonner à son rythme. L'eau chaude et savonneuse giclait autour de nous ; nous étions descendus sous la surface au point que seule ma croupe dépassait. Sa main se glissa sous moi, trouva ma chatte, et deux doigts s'enfoncèrent en moi pour me retenir. La paume de sa main frottait mon clito chaque fois qu'il me pilonnait le cul.

— C'est parfait, Monica.

— Je peux jouir, Monsieur ?

— Non.

— Oh mon dieu...

— Je te l'interdis.

Ni sa voix rauque ni sa main qui continuait son manège ne m'aidaient à me retenir. Je tâchai de me concentrer sur les sensations de mon cul, les allers et retours, cette impression d'écartèlement, le plaisir de la friction... et surtout ce sentiment d'être comblée.

— Bientôt, grogna-t-il.

Je me mis à faire des gammes montantes et descendantes sur le rebord de la baignoire. J'avais choisi la gamme de si naturel, celle qui me pose toujours problème. N'importe quoi pour ne pas jouer.

— S'il vous plaît, suppliai-je. Monsieur, je vous en prie...

— Encore trois.

Il s'enfonça trois fois avant de crier :

— Oui, vas-y !

Je jouis en même temps que lui, sentant mon anus vibrer et se resserrer autour de sa queue. Il me possédait tout entière et je le sentis se vider en moi à longs jets brûlants avec un grondement de plaisir.

Sans se retirer, il me serra fort dans ses bras, puis me releva pour s'asseoir sur le rebord de la baignoire. J'étais assise sur lui avec sa bite enfoncée dans mon cul. Pendant un moment, nous restâmes silencieux, haletants. Puis il se déplaça pour se retirer doucement. J'éprouvais une sensation bizarre, comme si sa queue était encore en moi, dure, énorme.

— C'est étrange...

— Attends une seconde. C'est encore ouvert.

Il me tint contre lui, rejetant mes cheveux en arrière pour embrasser ma nuque. Peu à peu, je retrouvai mon état normal. J'avais mal, et je venais de me faire mettre comme jamais auparavant, mais j'étais normale. Fonctionnelle.

— Tu ne m'as pas attachée, dis-je.

— Tu avais l'air trop tendue. J'ai préféré la baignoire.

Je me tournai pour lui faire face.

— Tu sais écouter.

— Merci. Et maintenant, on retourne au lit, non ?

— Oui, répondis-je. Oui à tout.

JONATHAN

Je dormis cinq heures.

Quand je m'éveillai, nos corps étaient emmêlés. Je restai immobile près d'elle pendant trois quarts d'heure, me contentant de respirer l'odeur de pêche entêtante qui émanait de sa chevelure. Je compris qu'à partir de cet instant, je ferais tout pour la garder. La rendre heureuse. Enfin, je me glissai hors du lit sans la réveiller et commençai à préparer mes affaires pour rentrer chez moi avant de partir à Séoul avec elle.

Je commandai un petit-déjeuner. Le temps qu'il arrive, elle avait ouvert les yeux.

— Bonjour, dis-je.

Elle rabattit un oreiller sur sa tête et se tourna. Doucement, je tirai les draps, révélant son corps parfait, et je glissai la main entre ses jambes. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Je la fis basculer sur le dos et écartai ses cuisses. Elle grogna sous l'oreiller.

— Je n'ai pas entendu, dis-je.

— Je ne me suis pas brossé les dents...

— Alors je ne t'embrasserai pas.

Mes doigts trouvèrent sa chatte. Je caressai la peau humide de son sexe et elle gémit doucement.

— Tu as l'air si propre, si réveillé..., fit-elle.

— Comment va ton petit cul ?

— Défoncé.

Je giflai l'intérieur de sa cuisse – un bruit sec, décidé.

— Écarte davantage.

Elle obéit en me regardant dans les yeux, écartant les cuisses juste comme je le lui ordonnais. Je n'avais pas de scénario en tête, je voulais juste la regarder. Puis je me courbai pour que ma bouche trouve son sexe, et je la léchai doucement. Elle sentait la sueur et le sperme. Quand elle murmura mon nom, je relevai la tête.

— Va prendre ta douche, déesse. Le petit-déjeuner est servi. Et défense de te caresser.

Je frappai son clitoris d'une pichenette. Son petit cri de douleur me fit sourire.

Avant de se diriger vers la douche, elle posa un baiser rapide sur mes lèvres. Je la retins par le poignet et l'attirai contre moi pour l'embrasser aussi fort et aussi longtemps qu'elle le méritait.

MONICA

Darren ne rentrait pas à L.A. avec nous. Son billet de retour était valide, et il avait décidé de rester avec Adam. De toute évidence, mon quasi-frère était aussi amoureux que moi.

Jonathan et moi décidâmes de prendre notre temps avant de quitter l'hôtel. Nous avions attaqué le petit-déjeuner comme une horde de corbeaux voraces, et nous nous trouvions à présent installés ensemble sur le canapé. J'étais assise sur ses genoux, mon dos contre son torse nu. Je portais encore le peignoir que j'avais enfilé après ma douche. J'avais devant moi un bloc de papier à en-tête de l'hôtel et je prenais des notes tandis qu'il embrassait ma nuque et caressait mon épaule.

— Si je te bâillonne, dit Jonathan, je le ferai de manière que tu puisses quand même dire ton *safeword*.

— D'accord. Donc, on dit que c'est bon ?

Je notai « bâillon ».

— Si tu veux. Il y a certains aspects qui ne m'intéressent pas là-dedans.

— Alors pourquoi le mettre sur la liste ?

— J'essaierai tout ce que tu voudras.

— Je ne comprends pas. J'essaie d'éliminer des trucs. De poser des limites.

— Moi, je n'élimine rien. J'ai des limites à ne pas franchir, comme te partager ; mais pour le reste, tout ce qui ne me dégoûte pas, je suis prêt à l'essayer si tu en as envie. C'est mon boulot.

Je posai la gomme sur le bloc-notes.

— Et ces aspects qui ne t'intéressent pas dans le bâillon, qu'est-ce que c'est ? À part, évidemment, le fait que je ne peux pas parler ?

— On peut le faire, si ça te plaît.

— Pas vraiment. C'est juste que je ne trouve pas ça complètement horrible.

Il se tut un instant, fit courir son doigt sur mon épaule.

— En fait, il y a un élément d'humiliation. Ce n'est pas tant le fait que tu ne peux pas parler : tu en es réduite à des grognements. Avec un bâillon-boule, c'est encore plus net, sans compter que tu baves. C'est une façon de réduire la soumise à son côté le plus primitif, animal. Elle abandonne le contrôle de sa voix et de sa salive.

À mon tour de me taire un instant.

— Un bâillon-boule... tu as déjà utilisé ça sur quelqu'un ?

— Oui. Ce n'est pas mon truc favori. Je préfère que le silence et la soumission viennent de toi, soient un choix. Et l'humiliation me met mal à l'aise.

Je me mordis la lèvre.

— D'accord... mais un bâillon en tissu, ça pourrait me plaire.

— Mets-le sur la liste des « peut-être ».

Je tournai les pages pour retrouver celle-ci, et notai *bâillon en tissu* au bas de la page. Jonathan regarda sa montre.

— Voilà deux heures qu'on fait ça.

Je me dévissai le cou pour regarder l'horloge sur le mur.

— Dis donc...

— Tu es très minutieuse. Mais on peut reprendre ça dans l'avion.

Il semblait décidé à partir, mais sa main se glissa sous mon peignoir.

— Jonathan, qu'est-ce que tu fais ?

— Quelque chose d'autre à inscrire sur ta liste.

Il défit la ceinture.

— Écarte les jambes. Si je te l'explique, tu diras non. Je veux te le montrer.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Relève tes genoux. Ouvre-toi. Tu dois me faire confiance.

Ses doigts descendirent vers mon sexe, où ils trouvèrent ma fente mouillée à force de baisers volés et de discussions sur le sexe. Il inséra son majeur dans ma chatte avant de remonter deux doigts lubrifiés sur mon clito.

— Ça, c'est sur la liste des « oui », dis-je en me tendant vers lui.

Mais sa main quitta ma chatte avant de s'abattre de nouveau avec un bruit retentissant. Je poussai un cri de douleur sous la sensation cuisante – mais, exactement comme un feu d'artifice montant dans le ciel, ce fut suivi d'une explosion de plaisir.

— Encore, grognai-je.

Il recommença et une nouvelle fois la douleur fut suivie par son double indissociable, le plaisir. Je me laissai glisser, toujours contre lui, la tête entre ses jambes.

— Donc, c'est sur la liste des « oui » ?

— Oui. Encore, s'il te plaît.

— Tu es insatiable.

Il me prit par le menton pour m'embrasser.

— Mais plus tard. On doit y aller.

— Jonathan ?

Je refermai les cuisses et me retournai pour le regarder dans les yeux.

— Oui, Monica ?

— Est-ce que tu as quelque chose à voir avec l'arrestation de Kevin ?

— Pardon ?

— Il a déjà voyagé à l'étranger. C'est bizarre qu'il se soit soudain retrouvé sur une liste de surveillance. Et pourquoi maintenant ? Ça fait des siècles que ces mandats ont été lancés.

— Ça devait arriver tôt ou tard.

— D'accord, dis-je. Mais est-ce que tu as joué un rôle dans le fait que c'est arrivé *maintenant* ?

Il caressa pensivement ma lèvre inférieure avant de répondre :

— Non.

JONATHAN

J'ordonnai à Jacques et Petra de ne nous déranger sous aucun prétexte – ils avaient l'habitude – et je possédai Monica deux fois dans l'avion. La première fois sur un siège, comme une personne normale. La deuxième, sur le meuble de la salle de bain, parce que j'étais chez moi.

Nous n'avions pas beaucoup avancé sur la liste, mais vu les progrès que nous avons faits jusque-là, ça ne m'inquiétait pas du tout. Depuis qu'elle s'était engagée à se donner à moi, nous pouvions communiquer sur nos pratiques comme jamais auparavant. Elle était intelligente, pleine de curiosité et de questions. Une partie de moi se disait qu'on aurait pu commencer plus tôt, mais l'autre partie était heureuse que nous ayons pris notre temps.

Je lui laissai le siège côté hublot tandis que nous approchions de Los Angeles dans son cocon de pollution. Elle était appuyée contre moi. J'avais passé mon bras autour de ses épaules et je la tenais d'aussi près que le permettaient nos ceintures de sécurité. Je respirais l'odeur de ses cheveux.

— La nuit dernière, je t'ai dit que j'adorais quand tu devenais grossière.

Elle se tourna vers moi.

— Oui. Et alors ?

— Alors, j'ai menti.

— Vraiment ? Tu préfères que je dise « oh, tiens, ayons un rapport amoureux » chaque fois que j'ai envie de baiser ?

— Non. Surtout pas. Ce que je voulais dire c'est que je *t'aime* quand tu es grossière. Et je t'aime quand tu chantes, quand tu plaisantes. J'aime ton corps et tout ce qu'il me fait. J'aime quand tu jouis, quand je te sens onduler sous moi, quand tu me demandes de te faire jouir. J'aime tes mains et tes yeux. J'aime ton sens de l'honneur et de l'intégrité. J'aime ta loyauté, ton intelligence. J'aime ton honnêteté, même quand elle me blesse. Je suis tombé amoureux de toi, Monica. Je ne pensais pas que ça pouvait m'arriver de nouveau, et pourtant... Merci.

Elle me fixa, les yeux écarquillés, l'air un peu hagard. Je ne l'avais sans doute pas effrayée autant que choquée. Si je n'avais utilisé que trois mots pour dire la même chose, je n'aurais sans doute pas été confronté à ce silence – mais ces trois mots à eux seuls n'auraient pas suffi.

— Mais de rien, fit-elle enfin.

Je me mis à rire.

La sonnerie de l'intercom retentit alors que nous arrivions en vue de l'aéroport de Santa Monica.

— Monsieur ? fit la voix de Jacques. Vous pouvez venir à l'avant, s'il vous plaît ?

J'embrassai Monica avant de détacher ma ceinture.

— Je reviens tout de suite.

— Chouette façon de gâcher l'ambiance, Drazen.

Je l'embrassai de nouveau, penché sur elle. Elle me prit par le cou pour m'empêcher de partir, et je dus lui attraper les poignets pour me libérer. Sans lui tourner le dos, je reculai en souriant jusqu'à la porte du cockpit et l'ouvris.

— Oui, Jacques ?

Il retira son casque.

— Monsieur, je viens d'avoir un appel. La police de Los Angeles attend sur la piste d'atterrissage.

MONICA

Quand il revint, son expression ravie avait disparu, remplacée par une tension pensive. Il s'assit et rattacha sa ceinture sans me regarder. Je lui pris la main et il serra la mienne, mais ça ressemblait à un simple automatisme.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Il ne répondit pas.

— Jonathan. Ne te referme pas, s'il te plaît.

Il serra ma main plus fort tandis que l'avion plongeait vers la piste.

— On me fait des procès tout le temps. Pour rien, souvent. En fait, je possède beaucoup de choses que les gens envient, et ils s'en prennent à moi à cause de ça.

Il me regarda avec intensité.

— Je m'y suis habitué, et j'ai appris à le gérer. Donc, ça ne m'inquiète pas. Mais toi... j'ai peur de ce que tu pourrais penser.

— Tu te souviens qu'il n'y a pas longtemps, je me suis donnée à toi sans restriction ?

Il poussa un soupir avec un air résigné que je ne lui connaissais pas.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais le LAPD m'attend sur le tarmac.

Prise au dépourvu, je restai bouche bée pendant quelques secondes, avant de demander :

— Pourquoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je veux que tu restes dans l'avion jusqu'à ce que je m'en aille avec eux ou que je vienne te chercher. Si nécessaire, je ferai demander à Lil de venir te chercher pour te ramener chez toi. Prépare tes affaires, je t'appellerai. Notre départ pour la Corée risque d'être un peu retardé, mais sois prête quand même.

— Non.

Il leva un sourcil interrogateur.

— Pourquoi ? Il y a une raison particulière pour que tu doives quitter l'avion tout de suite ?

— Je veux être avec toi.

— C'est gentil, mais non.

Il dut lire toute ma détermination dans mon regard, car il ajouta :

— S'il te plaît.

Je m'enfonçai dans mon fauteuil tandis que le train d'atterrissage touchait le tarmac. Puis l'avion se mit à rouler au pas vers l'aire de débarquement. Nous nous tenions la main. J'aperçus deux voitures de police blanches et noires, gyrophares allumés. Mauvais signe. Je m'y connaissais bien en flics – je connaissais leurs manières, leur fonctionnement. Sonny Rodriguez avait été assassiné à la manière des gangs au coin de ma rue. Pas loin de chez moi, il y avait une ruelle qu'on appelait « l'allée des fantômes » à cause de tous les meurtres qui y avaient été commis. Aujourd'hui, le quartier était plus tranquille, mais les flics, les interrogatoires et la tension qui allait avec restaient parfaitement présents dans mon esprit.

Le vent venu de Santa Ana fouettait l'avion et courbait les palmiers qui nous entouraient. Sur la

tour de contrôle, le manche à air gonflé était à l'horizontale et ne bougeait quasiment pas.

Jacques apparut, l'air moins courtois qu'à l'accoutumée, et ouvrit la porte qui libérait la passerelle escamotable. Elle produisit un bruit de frottement sur le macadam. Jonathan se leva et se dirigea vers la sortie, sans un regard en arrière, doigt levé pour m'interdire de bouger.

Je débouclai ma ceinture et passai de l'autre côté de l'avion, le visage collé au hublot. Il était en pleine discussion avec les officiers qui l'entouraient – ils étaient quatre, ce qui n'arrivait que lorsque des faits de violence étaient en jeu. Étrange... à moins que deux policiers supplémentaires aient trouvé là un prétexte pour aller s'approvisionner chez le vendeur de beignets de l'aéroport ?

L'aile me cachait un peu la scène, mais j'eus l'impression qu'ils menottaient Jonathan.

Non.

Désolée, mais non. Pas question.

Sans savoir ce que je comptais faire, je me précipitai hors de la carlingue tandis que le plus costaud des policiers entraîna Jonathan vers la voiture de patrouille. Je n'eus pas le temps de crier ni de demander ce qui se passait ; déjà, une femme flic s'interposait.

— Arrêtez-vous. Vous êtes Monica Faulkner ? demanda-t-elle.

— Oui.

Je levai les mains pour montrer que je n'avais pas d'arme et me tordis le cou pour regarder par-dessus son épaule. J'entendis le policier costaud lire ses droits à Jonathan. Celui-ci lui demanda quelque chose d'une voix parfaitement calme – l'image vivante du *self-control*. Le vent de Santa Ana me porta deux mots de la réponse du flic.

Violences conjugales.

Jonathan se tourna vers moi et me sourit avant que le flic le pousse sur le siège arrière de la voiture de patrouille.

résiste

MONICA

À 11 h 23, je dépassai le figuier historique qui marquait l'entrée de chez Jonathan. Le portail s'ouvrit, et j'allai garer ma Honda près de la Jaguar. Je vérifiai mon visage dans le rétroviseur avant de me diriger vers le perron. Là, je posai mon sac par terre avant de frapper. J'attendis. J'allais frapper de nouveau quand j'entendis le portail se refermer. Son bouton de commande se trouvait à l'intérieur, juste à côté de la porte, ce qui signifiait donc qu'il était là. Il allait me faire attendre dehors Dieu sait combien de temps. La patience avait toujours fait partie de son jeu.

La porte s'ouvrit. Ses cheveux étaient coiffés en arrière, il était rasé de près et vêtu d'un polo crème dont les manches mettaient en valeur ses biceps puissants. Son jean moulait ses hanches étroites comme s'il avait été créé pour lui. Et malgré ça, ce salaud osait arborer une ceinture.

— Tu es superbe, Monica. Ça me remonte le moral de te voir.

Il n'avait pourtant pas l'air démoralisé. En fait, rien ne semblait jamais l'atteindre vraiment. Comment faisait-il ?

— Comment vas-tu ? J'étais inquiète.

— Je vais bien. Et tout ira bien.

C'était ce que je brûlais d'entendre. Maintenant, je pouvais passer au sujet qui m'avait empêchée de dormir et de manger pendant deux jours.

— Alors, c'est quoi cette merde ?

— Pardon ? Quelle merde ?

Je croisai les bras sur ma poitrine.

— Jonathan... C'est. Quoi. Cette. Merde ?

Il me caressa le visage du bout des doigts avant de les faire descendre dans mon cou. Je ne pus retenir un soupir. Son pouce effleurait ma joue et son petit doigt chatouillait la peau fine de ma gorge. Sans le vouloir, j'inclinai la tête vers lui.

— Ton *safeword* ? me demanda-t-il.

— Mandarine, putain. Maintenant, explique-moi...

Il me saisit par les cheveux à la base de ma nuque et me jeta à genoux – un geste si violent, si brutal, que j'en eus le souffle coupé. Agenouillée, je le vis ouvrir sa braguette en un mouvement souple. Sa queue était rigide, juste devant mes lèvres, couronnée par une goutte d'excitation scintillante.

Je lui avais parlé de ce fantasme la nuit où je lui avais remis la liste qui était devenue une chanson. Il m'avait dit qu'il ne le réaliserait pas avant que j'aie entièrement confiance en lui. Je gardai les lèvres scellées.

— Ouvre, ordonna-t-il.

Je levai les yeux vers lui, par-delà sa bite qui occupait mon champ de vision. Il se pencha vers moi et me fouetta la bouche de sa queue en me tordant les cheveux. J'ouvris la bouche pour lui dire d'aller

se faire foutre, mais je ne m'attendais pas à la brutalité avec laquelle il me fourra son sexe jusqu'au fond de la gorge. Je m'étranglai, presque étouffée.

Il ne s'arrêta pas. Son autre main saisit mes cheveux et il me fit pivoter. Il me contrôlait, me possédait. J'avais l'impression qu'il voulait que je sois en déséquilibre, mal à l'aise, non pas posée sur mes genoux, mais suspendue par les cheveux tandis qu'il faisait bouger ma tête comme il le souhaitait sur sa verge. J'ouvris la bouche en grand, puis la gorge, et le laissai me prendre, émettant des sons inarticulés. Ma salive coulait sur mon menton. Je levai la tête, il me dévisageait avec une intensité féroce. Soudain, il retira sa queue de ma bouche.

— Tu as couché avec elle, l'accusai-je.

— Non.

— Si. Tu mens.

Il me poussa dans la maison.

— Mets-toi à quatre pattes.

Je tombai, mais me relevai aussitôt, le souffle court, encore choquée par la façon dont il venait de baiser ma bouche.

— Dis-le. Toi et Jessica.

— Je n'ai rien fait.

— Tu mens !

Il me poussa contre le mur sans ménagement. Je le repoussai.

— Relève ta jupe, dit-il.

— Avoue-le !

— Relève ta jupe, Monica.

— Avoue !

Il me prit par les épaules et me retourna contre le mur, le visage tout près d'un tableau de Mondrian. Nous nous étions mis d'accord sur tout ça, plus ou moins, à l'hôtel de Vancouver, au cours des heures passées à établir la liste de mes limites sur le canapé. Il y avait un scénario où je lui résistais, n'utilisant le *safeword* que si les choses devenaient trop intenses ou douloureuses. En cet instant, j'avais autant envie de le baiser que de résister. Ça faisait deux jours que je le désirais de tout mon corps, partagée entre la rage et la panique.

Il releva ma jupe, me maintenant plaquée contre le mur de l'autre main.

— Que veux-tu que j'avoue ?

— Les flics ont dit que tu avais fouetté Jessica avec un ceinturon et que tu l'avais baisée.

— Ils t'ont menti pour te faire parler.

— Va te faire foutre.

Il écarta la couture de ma culotte pour fourrer son pouce dans ma chatte et titiller mon clito de son petit doigt. Je gémiss

— Tu m'as trompée à la première occasion...

Il me tira de nouveau par les cheveux pour m'obliger à le regarder.

— Tu es trempée, Monica. Si tu croyais vraiment ce que tu dis, tu ne serais pas aussi mouillée.

— Ils ne t'ont pas arrêté pour rien.

— Et si je l’ai baisée, qu’est-ce que ça fait ? Tu m’avais quitté.

Cette pensée me remplit d’une telle colère que je lançai le bras en arrière et le frappai en plein visage. Il me jeta contre le buffet, où je renversai une sculpture faite de carrés empilés et une photo de ses sœurs. Sa queue était contre mon cul, dure, chaude, prête. J’avais perdu une chaussure.

— Ils ont dit qu’ils avaient un enregistrement audio, criai-je, le visage baigné de larmes. Ils ont des photos de son cul. Avec les marques. C’est toi qui as fait ça. Dis-le.

— « Le »...

Il descendit ma petite culotte à mi-cuisses.

— Tu l’as baisée.

— Je lui ai montré ce qu’elle me demandait.

Il me pénétra comme si sa queue n’avait pas besoin d’invitation – comme si j’étais à lui.

— Putain, Jonathan, gémis-je, pourquoi ? Pourquoi est-ce que je ne compte pas à tes yeux ?

Il se mit à me pilonner, mais je ne dis pas « non » ni « stop » – ce n’étaient pas des *safewords*, mais je le connaissais bien. Si je lui disais d’arrêter, il le ferait... et je voulais qu’il me baise fort, exactement comme il était en train de le faire.

— Je. Ne. L’ai. Pas. Touchée, dit-il en ponctuant chaque mot d’un coup de reins.

— menteur.

Je me contorsionnai pour tenter de le frapper. Pour toute récompense, il me tordit le bras dans le dos – il m’était impossible de le bouger.

— Qu’est-ce que tu leur as dit, Monica ? Tu leur as dit que je t’avais donné une fessée à toi aussi, non ?

— J’ai expliqué que je l’avais acceptée de mon plein gré. Je n’ai pas menti.

— Tant mieux pour toi.

Il lâcha mon bras, mais plaqua mon buste si fort contre le buffet que je ne pouvais toujours pas bouger. Il changea d’angle pour une série d’allers-retours lents et puissants. Il maintenait mon visage contre le meuble, et l’odeur de vernis me piquait le nez. Le plaisir prenait le dessus, me faisant perdre la tête.

C’était ce que je voulais, non ? Je voulais qu’il me baise, mais je ne voulais pas le vouloir. Je voulais sa queue, j’en crevais d’envie, mais je refusais de prendre la responsabilité de lui demander des explications. À nouveau, il me tira les cheveux, faisant pivoter ma tête pour que je le regarde.

— Je veux te voir jouir, dit-il.

— Va te faire foutre, répliquai-je dans un souffle.

— Mets ta main sur ta chatte.

Je me tortillai pour résister, mais il mit à profit mon mouvement pour saisir ma jambe, la débarrasser de ma culotte et la passer par-dessus son épaule tout en maintenant mon buste sur le dessus du buffet. J’entendis tomber mon autre chaussure. J’étais allongée sur le côté tandis que, debout, il écartait la jambe qui n’était pas sur son épaule.

— Maintenant.

Il me fourra son pouce dans la bouche et l’en retira avec un bruit mouillé avant de le poser sur mon clito.

— Oh putain...

Il me pilonna, fort. La photo glissa du buffet et s'écrasa au sol.

— J'ai dit que je voulais te voir jouir, dit-il en enfonçant son pouce dans ma chatte.

— Merde. Je te déteste, connard.

Je tentai de le gifler de ma main libre, mais il m'attrapa par le poignet et le maintint contre ma cheville de sa main puissante.

— Je te déteste.

Ma voix sonnait comme une supplication.

— D'accord, dit-il en ponctuant chaque syllabe d'un coup de reins. Et. Moi. Je. T'aime.

Il m'embrassa sur la joue et tout mon corps se contracta tandis que son pouce impérieux pressait, écrasait et frottait mon clitoris. Je l'entendis pousser un râle, tout près de mon oreille. Il pinça le bouton de chair rose, le tira, le tordit. Mon orgasme partit comme un boulet de canon et m'arracha un hurlement. Je le suppliai d'arrêter, mais il continua de froter, et je continuai de jouir jusqu'à ce que mes cris de plaisir se chargent de douleur. Alors il écarta son visage du mien, bougeant lascivement le bassin avec un long grognement.

Il était en train de jouir, et je l'aimais. Le salaud.

MONICA

Les flics m'avaient fait décliner mon état civil et mon adresse et s'étaient assurés que Lil pouvait me ramener chez moi. C'était à peu près les seules questions qu'ils m'avaient posées, mais ils m'avaient demandé de me libérer le lendemain pour un interrogatoire. Ils étaient venus chez moi le matin suivant pour me poser d'une voix polie des questions douloureuses dont chaque mot m'avait brisé le cœur.

J'avais nettoyé le moindre recoin de la maison à l'exception de la chambre de Gabby. Je n'avais pas dormi de la nuit, l'œil rivé à la télévision et à Internet. Ce qui était arrivé à Jonathan n'attirait visiblement pas l'intérêt des médias. Ou alors, c'était étouffé de manière magistrale.

J'avais appelé Geraldine Stark pour la remercier de nous avoir renseignés sur Kevin. En réalité, elle aurait dû nous appeler avant, sans que Darren ait besoin de lui téléphoner au hasard, mais elle avait pris l'affaire comme un ragot sans conséquence. J'avais raccroché après m'être excusée. Ensuite, j'avais appelé Darren. Il était avec Adam et ne pouvait pas parler. Je ne lui racontai rien au sujet de Jonathan – il m'aurait fallu des heures pour lui expliquer que je ne savais rien.

Impossible d'exprimer à quel point mes journées avaient été affreuses entre le moment où je l'avais vu monter dans le véhicule de police et celui où j'avais reçu le texto qui disait :

Où es-tu ?

Je m'étais jetée sur le téléphone avec l'impression que mon corps venait d'être libéré d'une tension gigantesque.

Chez moi

J'étais restée immobile, comme hypnotisée par la petite bulle sur mon écran qui indiquait qu'il était en train d'écrire. Je ne pensais plus aux étagères de mon frigo que j'avais entrepris de nettoyer et qui m'attendaient dans l'évier, couvertes de savon.

Envie de jouer ?

Au début, j'avais surtout craint d'être d'une façon ou d'une autre la cause de l'accusation de violences conjugales – quelqu'un avait peut-être entendu parler de nos pratiques ou vu mes bleus à l'expo « Eclipse ». Ou peut-être cette accusation provenait-elle de Kevin, qui aurait glissé un mot là-dessus à la police des frontières. Parce que Jonathan n'avait vu personne d'autre, blessé personne d'autre... N'est-ce pas ?

Va te faire foutre

Sois là à 11 h 23 précises

Il y avait donc eu l'interrogatoire de la police. Pas de pièce aveugle, pas de duo bon flic/mauvais flic. Deux femmes officières, à la voix douce, m'avaient assurée qu'elles pouvaient me protéger de l'homme que j'aimais et des pratiques sexuelles que j'adorais. Elles m'avaient expliqué que Jessica était venue réclamer la protection de la police, avec des photos qui prouvaient qu'il avait été violent avec elle au cours d'un rapport sexuel. S'appuyant sur sa réputation de n'avoir jamais cédé aux tendances perverses de Jonathan, elle avait prétendu qu'elle avait été victime d'un abus et peut-être

d'un viol.

J'avais réussi à conserver mon sourire de façade pendant tout l'interrogatoire, mais intérieurement, je bouillais de fureur.

Tu n'as pas lu « va te faire foutre » ?

Si, j'ai vu

Et c'est ainsi que je m'étais retrouvée à 11 h 22 devant son portail, attendant que l'heure dite apparaisse sur mon téléphone. Pourquoi cette exactitude, d'ailleurs ? Peut-être cherchait-il à rétablir un peu de contrôle et de connexion dans une situation où il n'avait ni l'un ni l'autre.

Je ne pensais pas qu'il l'avait violée, parce que je le connaissais. Pour la même raison, je ne croyais pas qu'il l'avait frappée sans son consentement. Mais j'étais furieuse qu'au cours de notre séparation il se soit senti fragile au point de baiser son ex-femme.

Et pourtant, dans ce même temps – deux jours –, il m'avait manqué. Je m'étais inquiétée pour lui. Je n'en dormais plus. J'étais sortie au restaurant avec des amis, mais j'avais à peine mangé. À table, je consultais mon téléphone si souvent qu'Yvonne avait fini par me l'arracher des mains pour le fourrer dans sa poche. Quand j'avais enfin reçu son texto, une vague de soulagement et de fureur m'avait envahie ; mais lire le mot « jouer » avait suffi à faire naître entre mes jambes ce besoin brûlant que lui seul savait combler.

Quand il eut fini de me posséder malgré mes réticences, et après m'avoir offert un orgasme somptueux, il me prit par la main pour m'aider à me relever. Je fis mine d'arranger ma jupe, mais il écarta mes mains.

— Et maintenant quoi, Jonathan ? demandai-je,

J'étais émotionnellement frustrée, sexuellement satisfaite, et physiquement épuisée.

— Laisse-moi faire, dit-il en s'agenouillant devant moi.

Il tendit la culotte pour que je passe l'autre jambe dedans.

— Tu m'as blessée. Et tu as menti.

— Ce n'est pas moi qui t'ai fait du mal. C'est Jessica. Et quant au second point, ce n'est pas vrai.

Il remonta ma culotte le long de mes jambes, faisant courir ses doigts entre mes cuisses pour la remettre bien en place.

— Ça ne compte pas si nous avons rompu, dis-je pour tenter de le faire avouer.

— Ça compterait si j'avais fait quoi que ce soit.

Il rabattit ma jupe en caressant au passage mes fesses, mes cuisses et mes genoux comme des objets précieux.

— Elle est venue ici le jour où je t'ai vu au Stock, expliqua-t-il. Debbie m'avait dit que me concernant, tu avais tourné la page, et j'étais bouleversé.

— Elle t'a dit ça ? C'était faux.

Les bras autour de mes cuisses, il leva les yeux sur moi.

— Je sais. Debbie est une commère. J'aurais dû y penser. Mais Jessica est venue, et elle m'a provoqué. Ce n'est pas une excuse, mais c'est ce qui s'est passé. Elle m'a dit qu'elle voulait tester le BDSM une fois, et même après que je lui ai expliqué ce que ça voulait dire vraiment, elle a continué à insister.

— Donc, tu l'as baisée.

— Non ! Putain, Monica...

Il posa ses deux mains sur mon cul, comme pour me supplier de comprendre.

— Je lui ai demandé de baisser son pantalon, et elle voulait toujours. Alors, je l'ai fait pencher sur la table et je l'ai fouettée trois fois avec ma ceinture. Je n'en suis pas fier. Mais nous avions encore nos vêtements, elle comme moi.

— Tu te rends compte à quel point ton histoire paraît improbable ?

— Oui. Mais il n'y a que toi, Monica. Que toi.

— Je ne te pardonne pas.

Mais c'était faux, nous le savions tous les deux. Je le regardai, agenouillé devant moi avec ses yeux de tourmaline et ses cheveux cuivrés – et malgré tout ce que me soufflait mon bon sens, je le croyais. Je lui pardonnais malgré mes doutes. Je l'aimais, voilà tout. Mon cœur n'était pas assez raisonnable, pas assez protégé, loin de là. Mes nerfs et mes émotions étaient à fleur de peau, comme si l'année que j'avais passée loin du contact des hommes m'avait rendue plus sensible, plus vulnérable, moins sensée. Je passai les doigts dans ses cheveux. Je me sentais à la fois victime et complice d'un crime d'amour.

— Tu pourrais rester avec moi, un peu ? demanda-t-il.

— Laisse-moi aller me nettoyer, puis je te répondrai.

MONICA

Je le retrouvai dans le patio à l'arrière de la maison, en chaussettes, les pieds sur une table, le téléphone collé à l'oreille. Je le contemplai un instant en réfléchissant à tout ce qui avait changé depuis la dernière fois où je l'avais vu assis sur cette chaise longue, parlant à Jessica au téléphone. Ce jour-là, j'étais partie sans dire au revoir. Quand était-ce ? Deux mois plus tôt ? davantage ? Il ne me pardonnerait pas si je recommençais aujourd'hui.

Je fis coulisser la baie vitrée, et il dut remarquer le déplacement d'air car il releva la tête et me vit. Il me fit signe de le rejoindre et raccrocha.

— C'était mon avocate de sœur, dit-il en me tendant la main.

Je la pris, mais m'assis sur le rocking-chair, les jambes passées sur l'accoudoir.

— C'est bizarre, comme formulation.

Il rit.

— Tu n'imagines pas à quel point. Et ne te crois pas à l'abri, parce qu'elle veut te rencontrer.

— Quand ?

— Maintenant.

— Mais on est samedi.

— Les avocats n'ont pas de week-ends. Elle n'a ni enfant ni mari, alors elle bosse.

Je poussai un soupir. Ce que je voulais, c'était passer les heures à venir à me rassasier de son corps, pour tenter d'effacer la sensation d'avoir été manipulée et utilisée. Ma déception devait se voir, parce que Jonathan me releva pour me prendre dans ses bras.

— Tu me rendrais un fier service, tu sais, dit-il.

— Alors d'accord.

Nous montâmes en voiture ; Lil était au volant. Apparemment, nous nous dirigeons vers Beverly Hills. Même pour un week-end, les embouteillages étaient terribles. Jonathan et moi étions assis sur la banquette du fond, et j'avais replié une jambe sous moi pour me tourner vers lui. Il était penché dans ma direction, mais regardait devant lui.

— Donc, tu t'attends à ce que ta sœur m'explique quoi dire ? Au fait, c'est laquelle ?

— Margie. La plus âgée. Elle est très directe. Je pense que tu l'apprécieras.

— Et elle va tout m'expliquer en langue de bois juridique, parce que toi, tu ne vas rien me dire. Quand je pense que tu as été arrêté à l'aéroport et embarqué dans une voiture de police avec un grand sourire, comme si tout ça n'était qu'une bonne plaisanterie !

— Je souriais pour toi, dit-il en prenant ma main pour entrelacer ses doigts avec les miens. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes.

— J'étais inquiète, très inquiète. J'étais malade d'angoisse jusqu'au moment où les flics sont venus me trouver pour m'expliquer ce qui s'était passé.

— Et c'était faux.

— Après ça, j'étais tout à la fois inquiète et folle de rage contre toi. Donc ton sourire, ça n'a pas marché. Et arrête de me cacher la vérité.

Il laissa aller sa tête en arrière et regarda par la fenêtre.

— C'est grave ? insistai-je.

— On ne sait pas encore. Pour l'instant, c'est silence radio du côté de mon ex.

Il se redressa pour me regarder dans les yeux :

— Le procureur voudra te parler.

— Alors, je lui dirai exactement ce que j'ai dit aux flics.

— Je ne veux pas que tu imagines que mentir me protégerait.

Nous nous regardâmes en silence pendant quelques secondes, peut-être un peu plus – ce silence s'éternisait, et pourtant je ne pouvais me résoudre à le briser. Il porta la main à ma joue et vint effleurer mes lèvres du pouce. Ses mains étaient magiques – elles allumaient instantanément un feu, une traînée de poudre enflammée qui filait entre mes jambes en passant par mon cœur.

— Je sais que tu es capable de mentir, dis-je.

— Des mensonges véniels.

— Je n'en doute pas.

— Parfaitement inoffensifs.

— Oui. Tellement que ça devrait être interdit.

Un petit sourire releva le coin de sa bouche.

— Je ne mens pas au sujet de Jessica, ni pour rien de ce qui compte.

— Qui décide de ce qui compte ?

Sa main glissa le long de mon cou pour descendre vers ma poitrine.

— C'est toi qui comptes. Toi et moi. Je n'ai pas touché une autre femme depuis que je t'ai quittée au Loft Club. Monica, c'est toi, je te jure. Être avec toi, c'est tout ce qui m'importe. C'est tout ce que je veux. Nous sommes liés. Je ne peux pas t'être infidèle, pas plus que le ciel ne peut tromper la mer.

— Quelle poésie...

— Tes tétons sont durs, dit-il en les caressant du revers de la main. Ton corps comprend ce que ton esprit rejette.

— Si je décide de te croire, il faut que tu le saches : je sais que tu m'as menti sur certains points.

— Comme quoi ?

Il passa un ongle sur mon sein, glissant sur le tissu soyeux. Je retins un gémissement.

— Je ne crois pas que Kevin ait été arrêté par hasard.

Il pinça mon téton, fort, et le tordit légèrement. Je me tendis vers lui.

— Et alors ? murmura-t-il. Ça intéresse qui ?

— Moi. Parce que je veux savoir la vérité.

Il glissa la main sous ma jupe. J'avais encore un peu mal après la partie de baise enragée dans son salon, mais mes lèvres mouillées s'épanouirent comme une fleur sous ses doigts.

— Écarte les jambes.

J'obéis, et il retroussa ma jupe jusque sous ma poitrine, relevant mes talons sur la banquette de manière à se trouver directement en vis-à-vis avec ma culotte.

— La vérité, Monica... commença-t-il en faisant coulisser son pouce sur mon clitoris pour humecter ma peau, c'est que je t'aime. Tout le reste, ce ne sont que des complications sans importance.

— Je ne suis pas d'accord.

Mais j'avais perdu. Peu importe si j'étais d'accord ou non. Tout ce que je voulais, c'était qu'il me touche, comme il lui plaisait. Il frappa mon clito gonflé d'une pichenette, et je hoquetai de plaisir et de douleur mêlés.

— Tu vas l'être.

Il tira un petit écrin de sa poche et l'ouvrit pour exposer mon petit piercing en diamant posé sur le velours. Il m'embrassa entre les jambes, sur le tissu, soufflant sur mon clito pour le rendre chaud et réceptif. Sa bouche remonta ensuite vers mon nombril découvert, qu'il embrassa tendrement.

— Tu m'appartiens. Ça veut dire que je prends soin de toi. De ton corps et de ton cœur.

Il inséra l'attache du bijou dans mon piercing.

— Ça veut dire que je fais tout pour te rendre heureuse. Et qu'il n'y a aucune autre femme.

Il positionna le petit capuchon de diamant dessus et manœuvra le fermoir avec délicatesse.

— Je ne te partage pas. Et tu n'as pas à me partager. Tu dois me faire confiance.

— Je ne peux pas.

— C'est un choix à faire. Décide-toi.

Il tomba à genoux devant moi et glissa ses doigts dans ma culotte. Je levai les fesses, et il retira ses doigts pour me lécher l'intérieur de la cuisse, partant du genou pour remonter. Quand sa langue trouva ma fente, je crus que j'allais exploser. Avec un gémissement, j'agrippai ses cheveux. Il leva la tête et ordonna :

— Mets tes mains sous ton cul.

Je m'assis sur mes poings.

— Garde les jambes bien écartées.

Ses ordres m'excitaient, faisant naître en moi des vagues de plaisir. Quand sa langue trouva mon clitoris, je perdis l'usage de la parole. Il me lécha tout en douceur, titillant d'abord le bouton avant de faire le tour de ma chatte, comme pour éveiller chaque centimètre de moi. Il suçait légèrement avant de m'assener une nouvelle pichenette – une torture exquise. Puis il glissa ses doigts en moi avant de recommencer à me sucer.

— Puis-je jouir, Monsieur ? demandai-je en un souffle.

— Peut-être, murmura-t-il. Garde les jambes écartées.

À nouveau sa langue sur mon clito.

— Mon Dieu...

Il enfonça son pouce dans ma chatte, le retira, me caressa la fente de haut en bas. À la pichenette suivante, je me mordis les lèvres pour ne pas hurler.

— Donnez-moi l'autorisation de jouir, Monsieur.

— Dis « s'il vous plaît ».

— S’il vous plaît, Monsieur. Je vous en prie.

— Est-ce que tu es à moi ? demanda-t-il.

— Je suis à toi. Je t’appartiens. Ma chatte est à toi. Je t’en supplie, laisse-moi jouir.

— Et moi, je suis à toi ?

— Ton cul est à moi, avec tout ce qu’il y a autour. S’il vous plaît, Monsieur.

À nouveau, il lécha mon clito, le prit entre ses dents et m’obligea à décoller le cul de la banquette pour fourrer trois doigts dans ma chatte. Il les recourba pour appuyer sur le point rugueux en moi. Je répétai son nom dans une litanie folle et tentai de garder les jambes écartées alors qu’elles brûlaient de se refermer autour de lui. Sa langue, ses dents besognèrent ma chatte jusqu’à ce qu’un raz-de-marée de plaisir déferle en moi, m’inondant de son feu. Ses doigts en moi pianotaient quelque chose d’autre – une note différente, aveuglante, qui déclencha un orgasme aiguisé comme un rasoir et puissant comme un marteau-piqueur.

Je me tendis vers lui, appuyée sur mes mains, comme il me l’avait indiqué. Je me mordis les lèvres pour que Lil, derrière la vitre, ne m’entende pas hurler son prénom. Mon orgasme s’atténua peu à peu, comme la fin d’une chanson. Les mouvements de sa langue ralentirent. Mes hanches autour de sa bouche étaient secouées de spasmes. Je passai les doigts dans ses cheveux tandis qu’il embrassait l’intérieur de mes cuisses.

— Jonathan ?

— Oui, Monica ?

— Un jour, ça ne marchera plus, tu sais ?

— Oui. Mais pas aujourd’hui.

MONICA

Nous prîmes l'ascenseur en même temps qu'un homme en complet gris. Nous nous appuyâmes à la paroi du fond, contemplant les chiffres qui défilaient au-dessus de la porte. Jonathan me tenait la main.

Il me tenait la main dans un ascenseur. Comme une personne normale. Je le regardai et il se tourna vers moi.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Rien.

L'homme au complet gris sortit et les portes se refermèrent sur lui en chuintant.

— C'est Margie qui s'est occupé de mon divorce, dit Jonathan en regardant droit devant lui.

— Et alors ?

— On a beaucoup parlé des différences irréconciliables sur le sexe entre Jessica et moi. Ce qu'on faisait au lit, etc. Je n'ai rien pu lui cacher, j'étais pieds et poings liés. Sans jeu de mots.

— D'accord.

— Donc ma sœur risque de te regarder de travers. N'aie pas peur. Elle reste très curieuse sur tout ça.

— C'est bizarre, comme situation.

— Tu n'as pas idée à quel point.

Je me mordis les lèvres pour retenir un sourire nerveux.

— Si elle est tellement curieuse, tu devrais peut-être lui envoyer Debbie avec une cravache.

Il me jeta un coup d'œil et je vis que, comme moi, il se retenait de ne pas éclater de rire – les nerfs, encore. La cloche de l'ascenseur tinta et les portes s'ouvrirent.

— Madame Soie la mettrait à genoux en une seconde.

— Je le savais ! m'écriai-je.

Il passa son bras autour de ma taille et nous avançâmes dans le hall. Il ouvrit une porte vitrée et la tint ouverte pour moi. Deux réceptionnistes étaient assises derrière un comptoir d'un blanc immaculé décoré d'un bouquet de fleurs rouges. La plus âgée parut le reconnaître et prit son téléphone. Il avait toujours le bras autour de ma taille.

— Et cette madame Soie, a-t-elle déjà utilisé sa cravache sur toi ? lui chuchotai-je.

— Nous en avons discuté, et il nous a semblé que ce serait une mauvaise idée.

— Tu es tellement délicat et sensible...

Il me serra contre lui.

— C'était bien plus compliqué que ça.

— Monsieur Drazen ? lança la réceptionniste. Par ici, s'il vous plaît.

Nous la suivîmes vers le cœur du bureau. Dans le couloir, Jonathan ne lâcha pas ma main.

Margie était presque aussi grande que moi, et sa poignée de main était aussi virile que celle d'un homme. Elle ne me détailla pas des pieds à la tête, pas plus qu'elle ne me donna l'impression d'éprouver la moindre curiosité sur ce que je pouvais faire au lit avec son frère. Soit Jonathan se trompait – elle s'en fichait éperdument – soit elle avait autant de sang-froid que lui. Sa jupe crayon et sa veste de tailleur sage étaient conçues pour ne pas être remarquées, comme si elles faisaient partie de son corps. Je connaissais son âge, et elle ne le faisait pas. Elle montrait la vivacité d'un enfant et avait un comportement si gracieux et assuré qu'elle semblait plus adulte que je ne le serai jamais.

Nous nous installâmes à son bureau comme deux collégiens récalcitrants chez le directeur, face à une vaste baie vitrée qui donnait sur la ville. Nous échangeâmes d'abord quelques banalités. Jonathan et elle parlèrent de leur famille – je ne compris pas tout – et du trafic sur la 405. Elle me posa quelques questions innocentes sur mon métier de serveuse et sur la musique.

Puis Margaret Drazen posa les coudes sur son bureau et, me désignant son frère :

— Alors, il vous a raconté quoi, celui-là ?

— Il a menti. Comme toujours.

Je jetai un coup d'œil à Jonathan. Appuyé sur l'accoudoir de son fauteuil, il se frottait les lèvres, comme pour cacher sa bouche. Je savais qu'il essayait de ne pas sourire.

— Quel mensonge cette fois ? demanda Margie.

— Celui où ils étaient habillés tous les deux et où il ne l'a pas touchée.

— Vous voulez dire, la même scène que celle où il frappa son ex-femme avec une ceinture ?

— C'est ça, oui.

Margie se recula dans son fauteuil, comme si elle allait tomber par la fenêtre et basculer vers Los Angeles.

— C'est vraiment fascinant. Parce que, vous voyez, quand il me raconte son histoire, je pense violences conjugales et viol. Quand vous l'entendez, vous pensez infidélité.

Jonathan intervint :

— Margie, tu dépasses les bornes.

— Mais, Jonny...

— On a déjà parlé de ça, fit-il sans perdre sa décontraction.

— C'est très simple, coupai-je d'une voix brusque. Sa ceinture, elle sert à tenir son pantalon, à m'attacher et à me fouetter. Son corps, n'importe quelle partie de son corps, c'est pour me donner à moi du plaisir et de la douleur. S'il donne l'un ou l'autre à une autre femme, que ce soit avec son corps ou avec un accessoire, il me trompe.

Je me tournai vers lui.

— Et le fait que nous avons été officiellement séparés ne compte pas, c'est toi qui l'as dit.

— Je croyais qu'elle ne voudrait pas en parler, fit remarquer Margie à Jonathan.

— Apparemment, je m'étais mal renseigné.

— Vous devriez communiquer davantage, vous deux.

— Désolée si tu n'arrives pas à suivre le rythme.

Margie leva une main apaisante.

— D'accord, c'était marrant. Maintenant, on avance.

Elle se tourna à nouveau vers moi.

— Pour commencer, laissez-moi vous parler de notre cher État de Californie. Qui privilégie l'arrestation. Toute accusation, justifiée, de violences conjugales entraîne une arrestation.

— Justifiée ? C'est-à-dire ?

— Vous êtes rapide. Justifiée, ça veut dire qu'elle a de quoi soutenir ses accusations. En l'occurrence, elle a enregistré l'incident sur ton téléphone, sans compter une photo de marques sur son cul qui correspondent avec des coups de ceinture. Vu qu'elle a fourni tout ça à la police, le procureur va décider de la conduite à tenir. Mais vu les preuves, et les années de rumeurs, s'il n'arrêtait pas Jonathan pour violence aggravée il risquerait de perdre son job. Même si Jessica se rétracte ou abandonne son accusation, il devra continuer à se défendre.

— Violence aggravée ? répétai-je doucement.

— C'est-à-dire qu'il s'agit d'un crime, expliqua Margie. Un bon avocat pourrait tenter de faire requalifier ça en délit, mais si notre Reine des Neiges maintient sa plainte, c'est peu probable.

Je ne pouvais pas regarder Jonathan. À entendre Margie, tout cela semblait si grave – et pourtant, ce qu'il avait fait à Jessica n'était qu'une fraction de ce qu'il m'avait fait à moi.

— Je ne comprends pas en quoi ça peut l'aider à retrouver son mari.

— Son ex-mari, grommela Jonathan.

— Effectivement, dit Margie. Surtout avec une injonction d'éloignement.

— C'est très simple, expliqua Jonathan en se tournant vers moi. En fait, mon ex ne veut pas que je revienne. À ce moment-là, j'ignorais ce qu'elle voulait vraiment, et j'essayais de le lui faire dire. Tu peux ne pas aimer la façon dont je m'y suis pris, et si tu veux je peux m'excuser de nouveau pour ça.

— Tu sais où tu peux te mettre tes excuses ?

— Je n'y manquerai pas. Nous avons rompu, toi et moi, mais je savais que tu reviendrais.

Un sourire suffisant apparut sur son visage, bien vite remplacé par une expression plus sincère.

— Mais ce qui compte, c'est qu'à ce moment-là, j'ignorais ce qu'elle cherchait. On a fini par le comprendre hier soir, Margie et moi.

— Elle te veut, Jonathan.

— Non. Elle veut mon argent. Elle a du mal à maintenir à la fois son train de vie et son travail artistique. J'ai constitué pour elle un fonds de pension, qu'elle utilise à sa discrétion. Quelques millions par an. Pour moi, ça ne compte pas, mais elle s'en sert pour financer ses œuvres. Nous nous étions mis d'accord pour réviser les conditions au bout de dix ans, et elle a pris peur.

Margie prit le relais.

— C'est un arrangement révocable. Au bout de dix ans, Jonathan peut faire ce qu'il veut, sauf s'il est déclaré incompetent. Dans ce cas, l'arrangement sur le fonds de pension devient automatiquement irrévocable et conserve ses termes initiaux. C'est une protection en cas d'hospitalisation, d'addiction à la drogue, ce genre de choses.

Jonathan reprit :

— Donc, elle utilise mes penchants pour semer le doute sur ma santé mentale. Elle m'a poussé à la fesser et a tout enregistré pour montrer que je ne me contrôlais plus.

Ils interrompirent leur numéro de duettistes. Mon regard passait de l'un à l'autre – Margie penchée

en avant, coudes sur la table, Jonathan une jambe croisée sur l'autre, penché vers moi par-dessus son accoudoir.

— Les caméras chez toi et chez moi ? demandai-je. Elle voulait filmer quelque chose qui démontrait que tu étais fou, c'est ça ? Mais comment ça pourrait être recevable en justice ?

— Ça aurait pu servir pour des négociations en coulisse, dit Margie. Nous pensons qu'elle cherchait à jouer sur votre honte pour vous pousser à corroborer ses propos, et en même temps sur le désir de mon frère de vous protéger. Des trucs pervers sur une vidéo auraient pu servir à des tas de choses.

— Qu'elle aille se faire foutre.

— C'est bien l'idée...

Jonathan me prit la main. Je serrai la sienne en retour.

— Elle n'est venue me trouver que parce que nous avons découvert les caméras.

— Je l'ai rencontrée, observai-je. Je peux t'assurer de quelque chose : elle laisserait tout tomber pour te récupérer.

— Je ne suis pas libre.

— N'empêche. Elle te fait toujours faire ce qu'elle veut, non ?

Nous restâmes silencieux en nous tenant la main, les yeux dans les yeux. Je scrutai son visage pour voir s'il comprenait que ce qu'il avait fait était mal, et je pense qu'il cherchait sur le mien le pardon.

Margie se racla la gorge.

Je ne bougeai pas, et lui non plus.

— Monica, dit-elle. Je veux vous expliquer pourquoi vous êtes ici.

— Pour vérifier qu'il dit bien la vérité ? demandai-je sans quitter Jonathan des yeux.

— Non. Je dois vous expliquer à quoi vous devez vous attendre.

Je tournai enfin le regard vers Margie et me carrai dans mon fauteuil. Jonathan ne lâcha pas ma main. Elle se lança :

— Jessica va sans doute vous contacter pour vous demander de confirmer qu'il vous frappe. Sachez seulement que tout ce que vous pourrez dire sera retourné contre vous. Elle cherche à prouver que ce qu'il fait l'empêche de fonctionner normalement. À partir de là, vu qu'elle cherche avant tout de l'argent, elle menacera de tout révéler au public. Une forme de chantage, ni plus ni moins.

Jonathan serra ma main et je me tournai vers lui.

— Si je passe ne serait-ce que trente jours en prison, expliqua-t-il, les termes du fonds de pension deviennent irrévocables, et elle peut le vider si ça lui chante.

— Le procès préliminaire est prévu pour la semaine prochaine, m'informa Margie.

J'avais l'impression que ces deux-là avaient mis au point un numéro bien rodé et qu'ils tentaient de me le vendre. Je ne savais pas s'ils me mentaient ou cherchaient simplement à me manipuler, mais une chose était certaine : pour Jonathan, quelques millions par an ne comptaient pas. Il y avait en jeu quelque chose d'autre, quelque chose dont ils ne parlaient pas. À moi de secouer un peu le cocotier.

— Je pense que je devrais aller la voir, dis-je.

Ce fut comme si tout l'air de la pièce avait disparu d'un seul coup.

— Non, dit Jonathan.

— Pardon ? fit Margie, visiblement curieuse que je continue.

— Hors de question.

Le ton de Jonathan était abrupt – il avait pris sa voix de dominant.

— Écoutons-la, dit Margie. Elle tient peut-être quelque chose.

— La seule façon d’avoir une idée de ses intentions, c’est que je la voie. Si elle fait une offre, je peux feindre d’être d’accord, et elle me révélera ce qu’elle a sur toi. Je lui dirai que je t’en veux pour la fessée que tu lui as donnée. On prendra le thé en te traitant ensemble de salopard. Puis je reviendrai ici et je vous raconterai tout.

— Non.

— Est-ce que tu vas au truc du Comité des collectionneurs ? demanda Margie à Jonathan avant de se tourner vers moi. Elle sera là. Vous pourriez avoir une conversation informelle...

Le visage de Jonathan se ferma. Visiblement, il ne voulait même pas en entendre parler.

— Il n’y aura que des relations de Jessica, et tout le monde parlera de mon arrestation. Je ne leur livrerai pas Monica en pâture, et pas question que j’y aille sans elle. Donc, sujet clos.

— De quoi parlez-vous ? demandai-je à Margie. Ça me paraît une très bonne idée.

— Les cinquante collectionneurs les plus importants de la ville qui boivent des coups et claquent leur fric, expliqua Margie. L’année dernière, j’y suis allée avec lui. C’est comme une boum au lycée, l’acné en moins.

— Et Jessica sera là ?

— Il y a quatre artistes pour un collectionneur, au moins, répondit Margie avec une grimace méprisante. Le plus beau ramassis de putains que vous ayez jamais vu.

Jonathan avait raison : je la trouvais vraiment super, Margie.

— Je veux y aller.

Jonathan se leva.

— Margie, comme toujours, c’était un putain de plaisir de te voir.

Il me regarda et me tendit la main.

— Allons-y.

Margie repoussa son fauteuil pour se lever. Nous en avons terminé. Je me levai sans prendre la main tendue.

MONICA

Je ne prononçai pas un mot avant que les portes de l'ascenseur se referment :

— Tu sais que j'ai raison.

L'instant d'après, il était sur moi, sa langue se frayant un passage entre mes lèvres, ses mains sur mon visage, sa queue durcie contre ma hanche. J'avais des tas de choses à lui dire, mais elles me semblaient soudain sans importance. J'étais impuissante face à la brûlure que son contact faisait naître entre mes jambes, aux élans de désir qui me précipitaient contre lui. Il souleva une de mes jambes pour se frotter lentement contre mon sexe.

— Jonathan. Je dois le faire. Je suis sérieuse.

Ma voix était entrecoupée de hoquets.

— Non.

— Je peux t'aider.

Il écrasa sa main sur le bouton rouge du panneau de contrôle de l'ascenseur, qui s'immobilisa d'un coup. Une alarme se déclencha, mais il ne s'en préoccupa pas : il releva ma jupe et écarta d'un doigt l'échancrure de ma culotte avant de caresser mes lèvres mouillées.

Une voix s'éleva dans l'interphone de l'ascenseur :

— Merci de décrire votre problème.

Elle avait des inflexions métalliques, comme si c'était un message enregistré.

Jonathan se tourna vers l'interphone et dit quelque chose dans une langue que je ne comprenais pas, avant de poser ses lèvres sur les miennes avec avidité, comme si c'était notre dernier baiser.

— Pouvez-vous répéter ? fit la voix de robot.

Il le fit tout en descendant sa braguette pour exhiber sa queue magnifique.

— Un technicien interviendra dans dix minutes.

— Il n'y a pas de caméras ? murmurai-je.

— C'est samedi. Personne ne tient l'accueil. Le système n'est sans doute même pas branché.

Il se laissa aller contre moi, me poussant contre la paroi. Sa main écarta ma culotte et un autre doigt s'insinua dans mon cul. Je passai ma jambe sur sa hanche. Il se guida en moi et s'enfonça d'un seul coup, si brusquement que j'en eus le souffle coupé. Remontant mon autre jambe autour de lui, il recommença. Et encore.

— Putain..., soufflai-je.

— Exactement.

À travers ma chemise, il pinça mon téton et le tordit. Une douleur exquise sembla se propager tout droit vers mon sexe. J'écartai les jambes encore plus largement. Il enfouit son visage dans mon cou.

— Je ne veux pas que tu la voies, Déesse.

— Bordel, je n'arrive pas à penser...

— Ne pense pas.

Le bas de son ventre vint frotter mon clito, faisant naître un feu d'artifice de sensations entre mes jambes.

— Fais seulement ce que je te demande.

Il ondula des hanches pour se frotter latéralement, puis de nouveau de bas en haut. Les yeux rivés aux miens, il caressa mon visage et glissa un doigt dans ma bouche. Je tentai de le sucer, mais je ne parvenais pas à garder la bouche fermée tant je respirais vite. Il le retira et le fit glisser sur ma joue, laissant une traînée humide de salive.

— Je jouis, dis-je.

— Je jouis quoi ?

— Monsieur.

Il ne s'arrêta pas. Au contraire, il se mit à me pilonner violemment jusqu'à ce que, malgré mes dents serrées, je hurle de plaisir, les jambes serrées autour de sa taille, priant tout haut un Dieu auquel je ne croyais pas. La prière de Jonathan suivit la mienne, et il la gronda au creux de mon cou, tout près de mon oreille. Ses mouvements puissants se firent désordonnés, sa respiration se précipita comme la mienne, jusqu'à ce que nos poitrines se soulèvent et redescendent à l'unisson. Alors nos bouches se trouvèrent en un baiser tendre, repu.

La sonnerie me parut soudain plus forte, plus insistante, et l'ascenseur froid et inconfortable. Seul le visage de Jonathan, qui occupait presque tout mon champ de vision, semblait doux et accueillant. Il se retira lentement et reposa mes pieds sur le sol. Tandis que je rabattais ma jupe, il appuya à nouveau sur le bouton d'alarme. Un silence bienvenu s'éleva, et l'ascenseur reprit sa course avec une secousse.

J'avais peut-être trente secondes pour dire ce que j'avais à dire, et ça ne m'enchantait pas.

— Je vais y aller, Jonathan. Ça fait un mois qu'elle veut me dire quelque chose, et il faut que je sache ce que c'est.

Il pinça les lèvres.

— Non.

— Tu dois me faire confiance. Je me suis donnée à toi. Ça compte.

— Je le sais. Mais tu n'as rien à me prouver.

— Je n'essaie pas de te prouver quoi que ce soit. Ce n'est pas la peine. Je t'appartiens. Je t'ai donné mon corps. Mais ça ne veut pas dire que je suis devenue docile.

JONATHAN

Je mis Monica dans la Bentley pour que Lil l’emmène au travail. Je ne voulais plus entendre parler de son souhait d’aller voir Jessica. N’empêche que j’aurais dû la jouer plus détendue : à me montrer trop rigide, je savais que je la pousserais d’autant plus à parler avec mon ex-femme. Mais je ne supportais même pas l’idée de lui dire que nous en parlerions plus tard. Je préférais que Monica croie que cette affaire était une question d’argent, alors que la vérité, c’est que Jessica en savait trop. À court terme, payer sans discuter aurait pu être une tactique efficace, sinon élégante ; mais à long terme, ça ne me protégeait pas. Je devais trouver une meilleure solution à ce problème, et il me fallait gagner du temps.

J’avais rendez-vous pour déjeuner avec Eddie Milpas, à trois blocs de là. J’appelai ma sœur tout en marchant.

— Alors ? dis-je.

— Ce n’est pas ton genre, dit Margie. Elle est brune, et elle a un cerveau.

— Merci. Je n’ai pas besoin de ton approbation.

— Elle non plus. C’est ce que j’aime chez elle. Je croyais que ta prochaine serait une vraie serpillière, prête à tomber à quatre pattes au premier claquement de doigts. Ce n’est pas du tout ça. Elle a l’air bien trop forte pour toi. Alors bonne chance avec elle...

— J’ai peur qu’ils la mettent sur la sellette.

— Tu n’as aucune raison de t’en faire. Elle m’a regardé droit dans les yeux quand elle a parlé de vos histoires intimes. Si tu as besoin de la vérité, elle la dira. En revanche, je ne compterais pas sur elle pour mentir.

— Monica ? Non. Jamais je ne lui demanderais ça. Elle est...

Je m’arrêtai avant d’utiliser les mots *blanche et pure*, qui me semblaient trop ridicules.

— Elle est honorable.

— Alors, que Dieu te vienne en aide.

— Je ne veux pas qu’elle parle avec Jessica.

— Que veux-tu que j’y fasse ?

Margie parlait d’une voix lasse, comme si elle s’en fichait, mais elle savait ce que j’allais lui demander.

— Je veux que les gars de Will Santon s’y remettent.

— Tu veux la faire suivre, alors qu’elle se remet à peine d’avoir découvert du matériel de surveillance chez elle ? Tu es vraiment un modèle de sensibilité...

Je m’arrêtai devant la vitrine du Karen M. Eddie était installé à une table qui donnait sur la rue. Un sacré signe extérieur de succès. Quelques mois plus tôt, on lui aurait à peine donné une place à côté des toilettes.

— Est-ce que toi, tu veux qu’elle lui parle ? repris-je. Parce que Jessica va lui mentir. Elle va lui

présenter une fessée sans sexe comme une baise épique, et c'est moi qui vais me retrouver baisé.

Margie soupira.

— Je dois dire, petit frère, que les rares fois où tu ressens quelque chose, tu n'y vas pas de main morte.

— Et c'est pour ça que je te demande ton indulgence.

— Prends Santon. Mais, de toi à moi...

— Oui ?

— Ne te fais pas pincer. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es déjà en mauvaise posture.

Je raccrochai. Sheila était ma sœur préférée, mais quand les choses tournaient au vinaigre, Margie restait toujours la voix de la raison.

Je pris place en face d'Eddie. La fenêtre donnait sur une jardinière de bambous qui occultait un peu le trafic sur Whilshire Boulevard.

Eddie regarda le menu, puis moi, puis de nouveau le menu. Comme s'il ne le connaissait pas par cœur, depuis le temps !

— Chouette cravate, dis-je pour briser la glace.

— Merci, répondit-il laconiquement.

Je le connaissais bien : en règle générale, c'était le prototype du gars atteint de diarrhée verbale. Sauf quand il était furax.

— J'ai entendu dire qu'ils prennent maintenant des tomates du coin, dis-je. Alors évite la salade caprese.

— On m'a dit la même chose.

— Il y a une tache de merde sur ta manche, dis-je.

Il me jeta un coup d'œil avant de détourner le regard.

— Qu'est-ce qui se passe, Ed ? C'est un rendez-vous amoureux ? J'ai baisé ta copine, j'ai oublié ton anniversaire ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Eddie se mit à jouer avec une pochette d'allumettes sur la table. Néanmoins, il se décida enfin à participer à la conversation.

— Vendredi, mon patron est revenu d'un voyage. Un truc de dernière minute, pour visiter un studio dans le nord. Il a vu la fille que je voulais proposer. Sauf que, d'après lui, je me suis trompé de méthode. Ma stratégie marketing ? De la merde. Du coup, c'est *lui* qui va la manager, *lui* qui va la signer. Personnellement. Harry Enrich, qui n'a plus managé personne depuis quinze ans.

— Elle sera ravie de l'entendre.

— Elle aurait bien tort. Ce n'est plus l'époque des cravates fines et des CD. Il ne sait même pas que MySpace s'est cassé la figure. Il a tout à réapprendre et il l'ignore. Elle paiera les pots cassés. Elle ne tardera pas à regretter la tenue en cuir que je lui proposais...

La serveuse arriva et nous commandâmes rapidement. D'accord, il était furieux, et j'avais bien fait de lui parler. Il s'était fait souffler un bon coup. Découvrir de nouveaux talents, c'était son boulot, et on venait de lui retirer une voix en or. Parce que même dans une ville comme Los Angeles, un talent comme celui de Monica était rare, une aiguille dans une botte de foin. Il lui faudrait des années pour découvrir quelqu'un d'aussi doué, si tant est que cela arrive.

— Écoute, Ed, je n'aime pas que tu m'en veuilles. Mais ce que tu imaginais pour elle, c'était

impossible. Tu sais, j'aurais pu m'adresser à Randy, de Vintage Records...

— Randy Rothstein ? Arrête ton char !

— Mais je m'en suis tenu à Carnival par respect pour toi.

Il éclata de rire, et je ne pus m'empêcher de sourire à mon tour. Mon argument était complètement ridicule. Il s'était fait avoir et il avait le droit d'être en colère. Tout comme j'avais le droit de m'en foutre.

— Tu as agi dans mon dos, à peine une semaine après m'avoir assommé au baseball, dit-il. J'ai eu la migraine pendant deux jours.

— Je me suis excusé.

Eddie écarta son verre comme si c'était un obstacle entre nous.

— Écoute-moi, ducon. Si ça te posait un problème que je signe ta petite copine, il fallait me le dire.

— Pour quoi faire ? Pour que tu me dises d'aller me faire voir ? De toute façon, elle n'aurait pas signé avec toi. Pas avec le côté cuir et chaînes.

— Ça, tu n'en sais rien.

— Ed, elle allait refuser. Je suis le mieux placé pour le savoir, non ? Je vous ai sauvé la mise, à elle comme à toi. Maintenant, vous allez pouvoir faire du fric ensemble.

— Je ne vais rien faire du tout. Je la laisse à Enrich. Sans le marketing, elle aurait beau chanter comme une licorne, tout le monde s'en fout.

— Tu confonds les licornes et les sirènes.

Il secoua la tête avec un sourire amer.

— Trouve-moi une autre fille qui aime être attachée.

— J'en ai une pour toi, répondis-je en baissant la voix et en me penchant vers lui. Avec une belle voix, mais peut-être un ou deux problèmes. Pas tout à fait aussi sexy que ce à quoi tu pensais, mais pas loin. Elle est déjà lancée dans le métier.

— Putain, mais où tu trouves le temps ?

— C'est une artiste, continuai-je. Pense à Laurie Anderson, en vachement plus canon. Elle joue de tous les instruments. Même avec des cuillères à café, elle te mettrait les larmes aux yeux. Elle est douée en installations et performances, elle connaît bien le milieu de l'art.

— Ce n'est pas aussi commercial, objecta-t-il.

— C'est tout ce que j'ai.

— Tu me donnes son nom ?

La serveuse arriva avec nos assiettes, et j'inscrivis un nom sur un napperon en papier.

MONICA

Je marchais sur Echo Park Avenue, les écouteurs de mon téléphone à l'oreille.

— Tu es à la maison ? demandai-je en même temps que j'ouvrais le portail.

— Je finis de m'habiller, répondit Darren.

— J'arrive. En fait, je suis déjà là. Tu es seul ?

Il m'ouvrit la porte du Music Store. Il était en jeans et polo rouge.

— Oui. C'était bien, le retour ?

— Oui. J'adore cet avion, répondis-je en rangeant mon téléphone.

Il s'écarta pour me laisser entrer. Mes affaires étaient dans le salon, rangées, certes, mais on voyait tout de même très bien que quelqu'un occupait ce canapé.

— La police t'a interrogée ? demanda-t-il.

La question me prit par surprise, et ça devait se voir sur mon visage.

— Comment le sais-tu ?

— C'est dans toutes les rubriques mondaines. Et dans le *L.A. Times*, tu sais... dès qu'il s'agit de riches qui battent leur femme.

— Ce n'est pas sa femme et il ne l'a pas battue, protestai-je.

Je défendais la version de Jonathan tout en sachant que ses rapports avec la vérité étaient parfois plus qu'étranges.

— Pas au sens conventionnel, je te l'accorde.

Il posa son ordinateur portable sur le comptoir de la cuisine et le fit pivoter vers moi pour que je voie l'écran, avant de s'occuper à faire du café comme s'il ne voulait pas voir ma réaction.

La rubrique People s'étalait sous mes yeux – une rubrique que j'ignorais en général, parce que Gabby l'avait déjà lue, assimilée et digérée dès son lever, et qu'elle me la distillait au petit-déjeuner. Et j'étais bien contente de ne jamais la lire, car le lendemain de l'arrestation de Jonathan à l'aéroport de Santa Monica, une photo de lui et de son *ex*-femme avait été publiée à la rubrique des potins mondains. C'était la seule mention de l'incident dans la presse, et elle était très courte. La photo elle-même provenait de leur mariage, un jeune couple tout sourire en train de se promettre amour et fidélité. La jalousie m'avait brûlé les entrailles et laissé un goût amer dans le ventre. Il était à moi. Il m'appartenait. Cette photo était un mensonge.

— Monica ? lança Darren, qui m'observait en remplissant le réservoir de la cafetière.

— Quoi ?

— Tout va bien ?

— Ça ne dit rien du tout. Arrêté à l'aéroport pour des accusations de violences conjugales de la part de son *ex*-femme. Des rumeurs sur ses pratiques sexuelles. Sa femme qui refuse tout commentaire parce qu'elle est « trop bouleversée ». Ah, et c'est moi la passagère non identifiée. Sa

pute du moment, quoi. Rappelle-moi de ne plus jamais aller sur Internet, d'accord ?

Je repoussai le portable et me tournai vers ma pile d'affaires. J'aurais pu faire semblant de fouiller au hasard, mais je savais très bien ce que je voulais, et où se trouvait ce que je cherchais. Quand j'eus déniché l'enveloppe marron, je la caressai un moment, pensive, passant les doigts sur les bords cornés, le rabat déchiré.

— C'est ce que je crois ? demanda Darren.

— Oui. Tu l'as ouverte ?

— Oui. Mais comme c'était long et compliqué, j'ai préféré la remettre à sa place.

Il me regarda par-dessus sa tasse de café.

— Super, commentai-je. Long et compliqué.

Je sortis le contenu de l'enveloppe. Des feuilles A4 imprimées, agrafées ensemble. Une vingtaine de pages, seulement du texte. Double interligne, grandes marges. Avec des inscriptions en rouge à la main, des signes et des mots griffonnés. Des ratures. En haut : *Lloyd Willman/ed. Evert Toth*.

— On dirait un devoir de fac...

Il y jeta un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Je pense que « ed. » signifie « édité par ». Du coup, j'en ai déduit que ce devait être une proposition d'article pour un journal.

— Génial, putain...

— Qui n'aurait pas été publié, à le voir – c'est pour ça qu'il ressemble à une copie corrigée. Ma sœur était quelqu'un de bizarre. Je crois qu'elle s'intéressait plus à dénicher des ragots sur les gens qu'à se faire vraiment engager.

— Tu dois partir dans combien de temps ? demandai-je.

— Un quart d'heure.

Je me jetai sur le canapé et feuilletai les pages – rien que des mots imprimés et des annotations. Je regardai Darren qui nettoyait le comptoir de la cuisine et me raclai la gorge.

Sans même lever les yeux, il lança :

— Tu es en train d'atermoyer.

— Pourquoi le ferais-je ?

— À toi de me le dire.

J'avais une centaine de réponses à sa disposition.

Parce que je connais déjà des demi-vérités et des éléments de l'histoire.

Parce que je suis avec un homme qui reste un mystère pour moi.

Parce que je l'aime et que je serai de son côté quoi que disent ces pages.

Parce que Jonathan ment.

Du coup, je ne répondis rien et baissai les yeux pour me mettre à lire vraiment.

MONICA

L'article parlait beaucoup de la pluie.

L'hiver avait été ponctué d'orages. J'avais neuf ans. Papa n'était pas là, comme toujours. Noël avait été nul – nous étions fauchés et le sous-sol était inondé. Des monceaux de graviers de l'allée de ce qui deviendrait l'école Montessori, charriés par les eaux d'écoulement, cognaient sans arrêt contre la façade nord.

Je n'avais jamais pris le temps de calculer notre différence d'âge. Pour quoi faire ? Pourquoi me rappeler que j'étais en CE2 quand lui couchait avec des femmes et tombait amoureux ? Mais c'était l'année où j'avais appris la multiplication et les divisions complexes – l'année où Jonathan avait perdu Rachel.

L'histoire ne différait pas de ce que j'avais imaginé. Une fête familiale organisée pour Sheila Drazen avait dégénéré une fois que les adultes étaient partis. Des gosses d'un peu partout étaient arrivés, avec de la drogue. La police avait retrouvé un bong contenant de l'absinthe, les restes d'un pétard d'herbe pure et l'ADN de Jonathan S. Drazen III, seize ans.

Ce qui s'était passé ensuite relevait de la routine policière, mais selon les témoins, Jonathan s'était disputé avec sa petite amie, Rachel Desmarest. Elle lui avait pris les clés de sa voiture et s'était enfuie sous la pluie. Tout le monde avait cru que c'était pour l'empêcher de conduire, tant il était bourré. Le lendemain matin, on avait retrouvé Jonathan allongé sur la pelouse boueuse d'une résidence à cinq cent mètres de là, et sa voiture remplie d'eau sur une plage, cinq kilomètres plus loin, sans trace de la petite amie. Un jour et demi plus tard, il avait été admis à Westonwood après une tentative de suicide qui avait réellement failli réussir : il avait manqué mourir d'un arrêt cardiaque.

Trois mois à Westonwood. La clinique était réputée pour ses conditions drastiques : pas de téléphone, pas de radio. Rien. Une prison pour les riches déséquilibrés.

Mais l'histoire ne s'était pas arrêtée pendant son séjour là-bas, au contraire. Ce qui s'était passé pendant les épisodes orageux continuait à se répercuter sur son petit monde. Sauf que les Drazen avaient réussi à détourner et même à effacer l'onde de choc.

Le corps de Rachel n'avait pas été retrouvé, et sa mort avait achevé de détruire une famille déjà passablement difficile. Dans les six dernières années, la police était intervenue plus d'une douzaine de fois chez les Desmarest pour des violences conjugales. Les voisins parlaient d'un père biologique incestueux et rapportaient, depuis l'arrivée d'un beau-père, des cris et des disputes quasi permanents. Rachel avait réussi à y échapper en partie grâce à sa camarade de classe Teresa, qui l'avait recueillie dans la demeure des Drazen.

Selon la mère de Rachel, celle-ci, dans les mois qui avaient précédé l'accident, avait commencé à rentrer chez elle avec des cadeaux : des boucles d'oreilles en perles, un bracelet en or, un nouveau portable. Elle était devenue renfermée, distante.

Quand la police avait interrogé Mme Desmarest à ce sujet, celle-ci s'était montrée particulièrement accusatrice. Elle ne croyait pas à l'accident de sa fille. Elle voulait que l'enquête aille plus loin, car récemment Rachel avait suggéré que la famille Drazen cachait quelques secrets peu reluisants.

La mère avait appelé le *L.A. Times*, qui l'avait interviewée avant de rejeter son témoignage pour manque de crédibilité. Elle avait joint également le *L.A. Voice*, pour qui cet article avait apparemment été écrit.

Puis elle avait soudain cessé de parler à qui que ce fût. Elle avait tout annulé et n'avait répondu à aucune relance de la part des journalistes. Pas d'interviews, juste les dépositions obligatoires pour la police, où elle s'était rendue accompagnée d'un avocat très prisé.

Quelqu'un avait payé les Desmarest, c'était certain ; et l'article se terminait là, au milieu d'une phrase.

— C'est quoi, ce bordel ? demandai-je. Je n'ai que la moitié de l'histoire !

Darren chaussait ses tennis.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda-t-il.

— Il y a seize ans, la petite amie de Jonathan a disparu dans des circonstances très douteuses, et sa famille a arrosé tous ceux qui étaient liés à l'affaire. Ou les a fait virer. Si ça se trouve, le reste de l'article aurait parlé de ceux qu'ils ont fait tuer...

— Tu vas lui en parler ?

Je glissai les feuilles dans l'enveloppe.

— Comment faire ? Je ne sais même pas si ce qui est écrit là est vrai. Ça pourrait être le début d'une nouvelle ou d'un roman. Et Jonathan a déjà assez de problèmes sans que je vienne l'emmerder avec ce... cette... je ne sais même pas comment appeler ça.

— Gabby qui sème la pagaille depuis sa tombe, fit-il en enfilant son blouson. J'aime bien l'idée.

— Ça ne m'étonne pas. Je peux me servir de ton ordinateur ? J'aimerais bien vérifier ça sur le Net.

— Pas de problème. Au fait, tu seras là quand je rentrerai ? Ça ne me gêne pas, mais j'ai l'impression que tu t'apprêtes à déménager.

— Je vais retourner chez moi.

Je jetai un coup d'œil à mes affaires, pas certaine de pouvoir tout emporter en une seule fois.

— J'ai pensé à la chambre de Gabby..., commença Darren.

— Tu peux emménager chez moi, tu sais.

— Tu as posé la question ?

Je levai les yeux au ciel.

— D'accord. Je demanderai à Papa s'il est d'accord pour qu'un garçon vienne vivre avec moi.

Je trouvais ça très drôle. Pas Darren.

MONICA

L'Internet tout-puissant ne révéla que dalle, mais il faut dire que je ne suis vraiment pas douée en recherches. Je retrouvai tout de même la trace d'Evert Toth, indiqué comme rédacteur en chef dans l'« ours » du *eLLAy Rag*, une feuille de chou locale d'extrême gauche qui était distribuée dans tous les bars alternatifs de la ville. On aurait pu croire qu'un tel journal était rempli de conneries et d'images de femmes à poil, mais ce n'était pas le cas. En fait, c'était un modèle de journalisme d'investigation, et certaines de ses enquêtes avaient révélé des scandales d'ampleur. J'appelai le journal, où je fus transférée de poste en poste avant de tomber sur une messagerie vocale où je laissai quelques mots.

Je rentrai chez moi à pied, le téléphone à la main. Je ne voulais pas le ranger – j'avais quelqu'un d'autre à appeler.

J'étais beaucoup de choses – soumise, masochiste, confiante. J'étais une esclave sexuelle. Mais docile ?

Pas vraiment.

Je fouillai au fond de mon sac pour en extirper une carte de visite d'un beige luxueux. Je m'arrêtai au coin de la rue – si je rentrais chez moi, je risquais de changer d'avis. Je composai le numéro. La voix qui s'éleva était suave, maîtrisée. Elle ne révélait rien, ne donnait rien.

Bonjour, vous êtes bien en communication avec l'atelier de Jessica Carnes. Veuillez laisser un message, je vous recontacterai le plus vite possible. Si vous êtes commissaire d'exposition, pour organiser une visite de studio, appuyez sur la touche 5 de votre téléphone.

Je me mordis les lèvres. Je savais ce que je voulais : sonder ses intentions. Je voulais me présenter comme son amie et alliée pour pouvoir rapporter des informations à Jonathan, mais je sentais soudain que je n'étais pas du tout qualifiée pour le protéger.

Je faillis raccrocher, mais elle pourrait certainement m'identifier grâce à mon numéro, et en faisant cela, je paraîtrais à la fois faible et manipulatrice. Elle ne me ferait pas confiance. Elle tenterait de se servir de moi. Or si je voulais qu'elle me considère comme un soutien possible, il fallait qu'elle me respecte.

— Bonjour, Jessica, ici Monica Faulkner. J'aimerais accepter votre proposition de nous rencontrer, si elle est toujours d'actualité.

Je raccrochai avant d'ajouter une phrase stupide ou d'éclater d'un rire nerveux.

Putain.

Qu'est-ce que je venais de faire ?

MONICA

Le Stock était bondé. Super-bondé. Une soirée beuverie – du genre « qui m’a pincé les fesses ? Pas moyen de le savoir ». En plus, la pluie menaçait. Je plaquai mon plus beau sourire sur mon visage, mais j’étais trop préoccupée pour être efficace. Je ne pouvais pas consulter mon téléphone pendant mon service, mais je voulais savoir si Jessica avait appelé. Je voulais aussi lire les SMS de Jonathan – j’étais certaine qu’il m’en avait envoyé au moins un.

J’eus à peine le temps de prendre une pause, et je courus aux toilettes. En sortant, je croisai Debbie.

— Je pars à minuit, dit-elle. C’est Robert qui s’occupera des pourboires.

Elle dut lire ma déception sur mon visage. Pas au sujet de Robert – même le dernier des imbéciles pouvait gérer notre système de répartition sans se tromper, ce qui dans son cas tombait très bien.

— Qu’y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Je voulais vous parler après le service.

Elle consulta sa montre.

— Tu as quatre minutes.

— C’est que je ne voudrais pas le dire trop vite, histoire de ne pas vous offenser... et de risquer mon boulot.

— Alors ne le dis pas.

J’avais répété ma question un million de fois, mais il était impossible de la poser de façon neutre.

— Vous m’avez conseillé de pas penser à m’engager sérieusement avec Jonathan, et vous lui avez dit que j’avais tourné la page.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne comprends pas ta question. En général, il n’a pas de relations sérieuses. Et j’ai cru comprendre que tu voulais l’oublier.

Elle haussa négligemment les épaules, comme si tout avait été parfait. Un instant, j’eus l’impression que c’était le cas, et que c’était juste moi qui avais un problème.

— Désolée de me montrer aussi directe, mais j’ai eu l’impression que... eh bien, que c’était...

Comment avais-je pu me fourrer dans une telle situation ? Debbie se contentait d’attendre en silence que je termine ma phrase, sans montrer la moindre impatience.

— Pourquoi vouliez-vous que je sorte avec lui, au début ? demandai-je

J’avais réussi à ne pas utiliser le mot *manipulatrice*.

— Tu penses que j’aurais été motivée par autre chose que de l’amitié ?

— Je n’en sais rien.

Nouvelle pause. J’avais l’impression d’entendre les secondes défiler.

Debbie ne regarda pas sa montre et il n’y avait aucune horloge dans le couloir, mais quand elle se redressa et m’annonça que le temps était écoulé, je sus que c’était vrai, à la seconde près.

Ma pause était terminée, je devais retourner au boulot. La deuxième partie de mon service fut pénible, mais passa vite. Chaque connard en Hugo Boss ou avec ses clés d’Audi à la main me donnait

envie de hurler – et cette humeur finalement dut me servir, car jamais je n’avais touché autant de pourboires. Je commençais même à envisager de verser quelques deniers sur un compte épargne quasi exsangue... ou alors de m’acheter de jolies choses à porter sous mes robes.

J’étais en train de refermer mon casier quand je vis débarquer Robert, l’air un peu pompeux.

— Quelqu’un t’attend.

Impossible de retenir mon sourire. Jonathan était venu me chercher.

— J’arrive tout de suite.

Il tourna les talons. En s’en allant, il me lança par-dessus son épaule :

— Elle est au bar.

— D’accord, merci.

Elle ?

MONICA

Je remontai à l'étage avec moins de hâte et moins d'entrain que si Jonathan m'y avait attendue. C'était sans doute Yvonne ou une amie quelconque qui passait pour me demander de l'accompagner à une soirée.

Le moment de la fermeture dans un bar, c'est un peu comme voir une belle femme sans maquillage – tout est là, mais en moins attirant – le tintement des verres sur les chariots, les aspirateurs et les seaux poussés du pied accompagnés du bruit de la serpillière qu'on passe. Les serveurs échangent des blagues, toujours à propos des clients. Il reste quelques retardataires qui discutent, en général de l'endroit où ils vont aller ensuite pour boire ou pour baiser. D'autres semblent prêts à rester plantés là jusqu'au bout de la nuit, comme si changer d'endroit risquait de rompre le charme.

Derrière les baies vitrées du Stock, la ville lançait ses lumières orangées dans le ciel nocturne. Il était une heure et quart du matin, et j'avais les poches pleines de billets. Peut-être j'allais-je sortir moi aussi, voir des gens. Traîner dans une boîte jusqu'à quatre heures du mat' pour éviter de retourner dormir chez moi pour la première fois depuis des semaines. Mais non, je n'allais pas sortir. Je ne me saoulerais pas, je ne retrouverais aucune vieille connaissance. Parce qu'il n'y avait qu'une femme au bar – Jessica. Et elle n'était pas seule. Jonathan était avec elle, et ils se disputaient violemment. Visages tendus, agitant les mains, on aurait dit un couple marié en pleine scène conjugale. En les voyant, j'allais rebrousser chemin – jusqu'à ce que je sois saisie d'une réaction qu'on ne pouvait qualifier que de biologique : inondé d'une hormone quelconque, mon sang se mit à bouillir de fureur ; mes poings se serrèrent et mes mâchoires se crispèrent jusqu'à ce que quelque chose d'autre prenne le dessus.

Elle n'était pas censée lui parler. Pas censée l'approcher à moins de vingt mètres. Il m'appartenait.

Jonathan leva les yeux. Quand il me vit, il se précipita vers moi.

— Qu'est-ce qui se passe, merde ? m'écriai-je.

Il me saisit par l'épaule et me fit pivoter.

— Viens par là.

— Non.

Il me poussait vers la réserve, mais je chassai sa main d'un mouvement d'épaule.

— Je veux lui parler, protestai-je. Elle est venue ici pour ça.

Il me prit par le bras et me poussa brusquement.

— Lâche-moi !

Au lieu de m'écouter, il m'entraîna dans le couloir au sol bétonné où traînaient encore quelques collègues. Son visage s'était transformé en un masque de détermination. Il me poussa dans la salle de repos, ferma la porte à clé et tira les persiennes des fenêtres qui donnaient sur le couloir. Quand il se tourna enfin vers moi, je m'écartai.

— Ne refais plus *jamais* un truc comme ça ! l'avertis-je.

Il me plaqua contre le mur et prit ma bouche avec fougue, comme pour me punir. Je m'abandonnai à la chaleur et à l'intensité de ses lèvres sur les miennes, à sa langue qui s'insinuait, à ses mains sur mes épaules. Je gémis contre sa bouche, cherchant mon souffle et ma voix.

— Je t'avais dit de ne pas la voir, dit-il, son visage tout près du mien.

— Tu n’es pas mon patron.

— Ah non ?

— En m’écartant de la conversation, et en m’isolant comme tu l’as fait, sous ses yeux, tu tends le bâton pour te faire battre.

— Relève ta jupe.

— Tu te sers du sexe pour me soumettre...

— Monica, montre-moi ta chatte.

Aussitôt, son ordre déclencha une excitation brûlante dans mon bas-ventre. Il ne me tenait pas les bras, mais ses mains posées sur mes épaules rendaient mes gestes maladroits quand je glissai les doigts le long de ma jupe. Je saisis le tissu et me tordis les poignets pour relever la jupe de cinq centimètres, puis de dix. J’attrapai l’ourlet et tirai vers le haut, relevant l’ensemble sans le quitter des yeux.

— Quoi ? Tu vas me baiser, maintenant ?

— Oh que oui.

— Et tu crois que ça m’arrêtera ?

Il plaqua sa main sur ma gorge, les doigts juste sous ma mâchoire, pour me forcer à regarder le plafond. Cette contrainte et cette position transformèrent la brûlure de mon ventre en incendie. Je voulais chevaucher ses hanches et le prendre tout entier en moi.

— Je ne t’ai jamais punie, déesse. Mais ça va commencer.

— Vas-y. Je n’ai pas peur de toi.

Il insinua ses doigts dans ma culotte pour les laisser parcourir ma fente trempée avant d’en enfoncer deux d’un coup. Je gémis. Quand il les retira, ils me manquèrent immédiatement. Malgré ma fureur – ou justement à cause d’elle –, j’avais envie de me remplir de lui. Le torse pressé contre ma poitrine, sa main toujours sur mon cou, il plongea ses doigts mouillés dans ma bouche.

— Cette bouche est à moi, dit-il. Elle ne parle que si je lui le demande.

La saveur de mon sexe emplit mon palais quand il enfonça ses doigts jusque dans ma gorge. Je les suçai à fond pour son plaisir et le mien. Les sensations que me procurait sa brutalité étaient d’une intensité incroyable.

Il ôta ses doigts de ma bouche pour caresser mon ventre jusqu’à mes cuisses, puis l’intérieur de celles-ci. Il trouva ma culotte et l’écarta. Puis, d’un mouvement brusque, il me poussa sur la table. Les pieds de métal crissèrent sur le linoléum tandis qu’il me faisait glisser et relevait mes jambes jusqu’à ce que ma chatte humide soit offerte devant lui.

— Tu ne vas pas me faire changer d’avis en me baisant.

Installé entre mes jambes, il défit sa ceinture.

— Ne m’oblige pas à te bâillonner.

Je tendis le majeur. Il ne put retenir un sourire, mais me saisit la main pour la plaquer violemment contre la table. Son pouce s’enfonçait dans mon poignet, et je grimaçai de douleur. Je refermai les jambes, mais il les écarta de force.

— Je vais te baiser, et tu vas la fermer tant que ça durera.

Sans autre forme de procès, il enfonça sa queue en moi et me baisa comme si je lui appartenais – j’étais écartelée, impuissante, offerte.

Il me prit comme une bête, les mains plaquées sur la chair de mes cuisses pour écarter mes jambes. La pression de ses paumes, sa queue qui cognait dans ma chatte, lui qui me dominait... plus jamais je ne regarderais les néons de la salle de repos sans que mon ventre palpite d'excitation.

Je me relevai sur les coudes, mais il me força à me rallonger.

— Ne bouge pas avant que je te l'ordonne.

— Mais je vais j...

— Non. Pas question.

Et pourtant, j'allais jouir – un raz-de-marée de plaisir s'amoncelait à l'horizon, comme une vague qui remontait dans mes pieds, mes chevilles, mes genoux. Il ne me restait que trente secondes avant d'être entièrement submergée. Mais tout à coup, ses yeux se plissèrent ; il poussa un long grognement avant de ralentir ses mouvements. Putain, il venait de jouir ! Or, il ne jouissait que quand il l'avait décidé – à part la première fois où il m'avait baisée sans capote, il avait toujours gardé le contrôle. Les orgasmes de Jonathan avaient toujours un but.

Lâchant mes cuisses, il se pencha vers moi.

— Donne-moi un chiffre entre un et dix.

— Deux.

— Pas ça, non. Disons entre cinq et dix.

— Sept.

— C'est le nombre de fois où tu vas jouir avant le lever du soleil. Mais il faut que tu rentres avec moi.

— Le jeu des orgasmes, encore ? Salaud.

— Tu n'es pas un très bon adversaire...

Je me hissai sur les coudes, fatiguée par cette conversation.

— Demain, c'est mon jour de repos. Je veux travailler à mes chansons.

— J'ai un piano.

— Tous mes carnets sont chez moi. Avec mes notes. Laisse tomber.

Il me prit par les épaules pour m'aider à me relever, mais ses doigts déclenchèrent une vague douloureuse dans mes bras ; rien d'excitant, au contraire.

— Je t'ai fait mal ? demanda-t-il en s'apercevant que je grimaçais.

— Ça ira.

— Je viens chez toi. C'est moi qui conduis. S'il te plaît.

Accorde-moi quelques heures, juste le temps de te faire jouir comme tu le mérites.

Il rabattit ma jupe et je me redressai pour lui permettre de la remettre complètement en place.

Alors, je passai les bras autour de ses épaules pour l'embrasser. Je ne pouvais pas me retenir, je n'avais pas le choix – ses lèvres étaient si proches des miennes, si délicieuses. Sa langue fit renaître le feu entre mes jambes, et je les enroulai autour de lui, laissant sa bouche prendre la mienne.

— Chez moi, jusqu'à l'aube, dis-je, tandis que ses lèvres glissaient vers ma joue, puis mon cou. Ensuite, tu dégages, afin que je puisse travailler.

— Pour écrire seulement, murmura-t-il.

— Oui.

— Promis ?

Je m'écartai.

— Peut-être devrai-je aller aux toilettes une fois ou deux. Dois-je remplir un formulaire ou t'appeler avant ?

Un sourire se dessina sur sa bouche, comme s'il s'apprêtait à lancer une blague, mais le bruit de la serrure nous fit sursauter. Jonathan referma son pantalon sur sa superbe queue juste avant que l'équipe de nettoyage pénètre dans la pièce.

MONICA

— Je trouve parfaitement insultant que tu insinues que je ne sais pas ce que je fais.

Nous étions juchés sur sa moto, un bolide noir mat. J'adorais ça parce que j'avais les bras autour de lui, sous son blouson, et que je pouvais sentir chaque muscle de son corps. À sa demande, j'avais soigneusement rabattu ma jupe sur mes cuisses afin de ne pas montrer à tout Los Angeles que je ne portais pas de culotte. Une fois que j'avais été installée, il m'avait passé mon casque, comme pour couper court à toute discussion. Parler avec lui quand il n'était plus qu'une voix désincarnée dans l'écouteur n'était pas simple. Mais je ne voulais pas attendre d'être chez moi pour discuter, parce que nous serions en privé et qu'il essaierait à nouveau de me faire taire en me baisant. Et ça marcherait sans doute, pour la énième fois.

— Ce n'est pas une insulte. Je dis la vérité. Jessica pourrait en remonter à Machiavel, dit-il dans l'écouteur de mon casque.

— Je veux voir ton visage.

— Tu vas le voir, crois-moi.

— Arrête cette moto.

Nous étions sur Sunset Boulevard, près de Junction, une zone où la foule était compacte entre les bars et les restaurants.

— Nous serons chez toi dans huit minutes.

— Maintenant.

Il s'arrêta à un feu rouge et retira son casque, les cheveux en bataille. Quand il se retourna vers moi, je lus de l'incrédulité dans ses yeux. Il me dit quelque chose, mais je n'écoutais pas. Je croisai les bras avec détermination, bien décidée à me faire entendre.

Il rapprocha son casque de ses lèvres pour parler dans le micro, et j'entendis sa voix dans l'écouteur.

— Tu ne me donnes pas d'ordres !

À mon tour, je retirai mon casque, indifférente à l'état sans doute catastrophique de ma coiffure. J'accrochai le casque à la selle et descendis de la moto.

— Monica...

— Jonathan.

Le feu passa au vert. Un concert de klaxons rageurs s'éleva. Des insultes fusèrent dans la nuit. Jonathan et moi nous regardions en chiens de faïence tandis que la file de voitures nous contournait.

— C'est quoi, le problème ? demanda-t-il sans prêter la moindre attention aux gestes obscènes qu'on nous adressait.

— Je veux que nous parlions, et je veux que ce soit dans un endroit où tu ne peux pas me baiser.

— Tu crois que me traîner dans un bar va m'empêcher de te baiser ? Merde, si j'avais envie de te prendre au milieu de ce carrefour, je le ferais.

Il en serait capable, je le savais. Mais pas maintenant.

Je m'écartai de la moto. Une Acura cabossée s'arrêta à quelques centimètres de moi dans un

hurlement de pneus.

— Putain ! s'écria Jonathan en se précipitant à bas de la moto, comme s'il avait cru devoir me ramasser sur l'asphalte.

Le conducteur de l'Acura lança une bordée d'insultes – sale pute, etc., etc. Rien que je n'aie déjà entendu dix fois un mardi soir au bar. Je tendis le majeur dans sa direction sans même le regarder et reculai vers le trottoir pour que Jonathan me suive.

Mais ce geste qui me semblait sans conséquence, le conducteur le prit pour une déclaration de guerre. Il se pencha par sa fenêtre, si loin que je me demandais comment il pouvait garder le pied sur la pédale de frein, pour hurler :

— Vire-moi ton gros cul du milieu, espèce de pétasse vérolée !

Jonathan mit sa moto sur la béquille. Pourquoi donc ? Il n'allait tout de même pas se garer au milieu de la rue ? Le feu était de nouveau rouge, mais ça ne durerait pas, bien sûr. Le type dans l'Acura lâcha une nouvelle bordée de jurons. Apparemment, il ne voyait pas l'homme qui marchait sur lui avec une expression de fureur concentrée sur le visage. Sans quoi il aurait sans doute cessé de me traiter de connasse pour penser à se défendre. Merde.

Je me précipitai devant Jonathan, mais il se déplaçait si vite que j'eus à peine le temps de m'interposer. Je me retrouvai les fesses contre la portière de la voiture, Jonathan juste devant moi. Je levai la main.

— Arrête.

— Écarte-toi.

— Dis donc, grognasse ! jura l'homme derrière moi.

— Remonte sur la moto, je t'en prie, dis-je à Jonathan.

— Écarte-toi.

— Tu veux te bagarrer sur Sunset Boulevard comme un adolescent, c'est ça ? Qu'est-ce qui te prend, bordel ? Je préférerais que tu me prennes par-derrière à ce carrefour !

— Vous êtes complètement tarés, vous deux ! hurla le conducteur à la seconde où le feu passait au vert.

J'étais pratiquement plaquée contre sa voiture, mais ça ne l'empêcha pas de démarrer sur les chapeaux de roues.

Nouveau concert de klaxons tandis que Jonathan et moi nous affrontions du regard, plantés au milieu de la chaussée. Nouvelle avalanche de jurons provoquée par sa moto toujours garée au milieu de la file. Nous dûmes crier pour nous faire entendre par-dessus le boucan.

— Alors comme ça, je n'ai pas le droit de rencontrer Jessica ? demandai-je. Pourquoi est-ce que c'est si important pour toi ?

— Tu me demandes ça *ici* ?

— Si tu peux me baiser à un carrefour, je peux aussi t'y poser des questions.

Il me prit par le bras, mais je me dégageai.

— Tu ne la connais pas ! Tu ne connais pas les règles du jeu avec elle. Si elle t'a donné son numéro, c'est parce qu'elle va essayer de se servir de toi pour m'atteindre.

— Donc, c'est toi que tu protèges ?

— Et toi aussi.

— Je n'ai pas besoin d'être protégée, criai-je.

Un fourgon de livraison, accélérant pour passer à l'orange, passa à quelques centimètres de moi. Le déplacement d'air me poussa en avant.

— Déesse, fit Jonathan en m'attirant dans ses bras, tu es un sacré paquet d'emmerdes.

— Tu regrettes ?

D'autres voitures nous frôlèrent, klaxons hurlants.

— Pas du tout. Tu me permets de vivre au lieu d'exister.

Un 4x4 braqua dans un crissement de pneus pour nous éviter, mais nous ne bougeâmes pas.

— Si ça continue, je vais aussi te permettre de mourir...

Comme s'il mettait au défi tous les conducteurs de L.A. de renverser un couple au milieu de l'avenue un samedi soir, il se pencha pour m'embrasser. Je lui rendis son baiser. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut faire un bras d'honneur à toute une ville.

MONICA

Mon téléphone avait commencé à biper quand nous étions dans la rue, mais je n'en dis rien à Jonathan. Devant chez moi, après être descendue de la moto, j'y jetai un coup d'œil.

Jessica.

Comme s'il se doutait de quelque chose, Jonathan me prit le poignet et aperçut le numéro de son ex-femme sur l'écran brillant bleu et blanc. Il me fixa du regard, le visage éclairé par la lueur du téléphone, tandis que celui-ci continuait à vibrer comme un chat qui ronronne. Il pinça les lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Tu le sais très bien.

— Je ne crois pas qu'elle puisse se servir de moi pour te détruire. Je crois même que je pourrais te sauver. Tu as pensé à ça ?

— Et si elle te dit que j'ai couché avec elle ?

— Tu l'as fait ?

— Non.

— Alors, quel est le problème ?

— Si elle te dit ça, tu la croiras, dit-il. Peut-être pas complètement, mais une partie de toi aura toujours un doute. Elle finira par nous séparer.

— Je trouve un peu insultant que tu penses qu'elle peut me manipuler pour t'atteindre, tu sais. Je ne suis pas faible à ce point.

Pas avec elle, ni avec toi. Je vais aller la voir. Je vais lui laisser croire qu'elle peut se servir de moi et je découvrirai ce qu'elle a derrière la tête. Je veux qu'elle pense que je suis de son côté.

Il grinça des dents.

— Ce n'est pas le genre de femmes dont tu peux te faire une copine.

— Peut-être que tu ne l'aimes plus, mais tu la respectes encore. Et c'est plus qu'on ne peut en dire pour moi.

Je me dirigeai vers ma maison. Il tenta de m'attraper par le bras, mais je fus trop rapide pour lui. Les clés à la main, j'arrivai devant ma porte.

Il me rejoignit et posa son front contre mon dos.

— Je suis désolé, dit-il en me mordillant l'oreille.

— Tu mens.

— Non.

— Parfait. Alors, je te dirai comment ça s'est passé.

Il passa son bras par-dessus le mien pour ouvrir la porte.

— Ce n'est pas parce que je m'excuse que je te laisserai y aller.

— J'y vais, un point c'est tout.

Il me poussa dans l'entrée et referma la porte derrière lui. Aussitôt, il se jeta sur ma bouche, la langue exploratrice et les mains baladeuses. Les miennes n'étaient pas en reste – elles s'emparèrent de ses vêtements pour ouvrir, déboutonner, exposer la moindre parcelle de sa peau. Il me poussa jusque

dans la chambre sans cesser de m’embrasser et me retira mon chemisier, puis me plaqua contre la porte et m’ôta mon soutien-gorge, exposant mes tétons durcis. Sa langue vint les conquérir, puis ce furent ses dents.

Je lui empoignai la nuque tandis que sa main libre pinçait le téton qu’il ne suçait pas. Les doigts dans ses cheveux, j’enroulai mes jambes autour de lui. Je sentais son érection dure et brûlante contre moi tandis qu’il me soulevait pour m’emmener sur le lit, où nous tombâmes membres emmêlés.

Il ôta sa chemise en un mouvement souple, découvrant son torse élancé. Je voulus le caresser, mais il plaqua mes mains sur le matelas pour embrasser mon cou puis ma poitrine, mordant la naissance de mes seins.

— Oh oui !

— Je t’ai fait mal ?

— Oui, répondis-je d’une voix déjà rauque de désir. Recommence.

Il obéit, mordant et suçant la peau de mon cou et de mes seins. Je crus que j’allais exploser. La douleur était vivante, comme un feu dans mon corps, une sensation proche du plaisir, mais dure, cruelle, brûlante. Sans cesser de lécher la peau de mon épaule, il me contraignit à écarter les jambes. Ma chatte était prête pour lui. Il enfouit sa tête entre mes jambes et ses baisers remontèrent de mon genou à l’aîne.

— Oh oui ! criai-je.

Il gifla l’intérieur de ma cuisse, et la sensation parut remonter directement dans ma chatte. Quand il se pencha pour mordre l’endroit qu’il venait de frapper, doucement, puis de plus en plus fort, je me mis à hurler mon approbation. Je ne voulais pas qu’il arrête. Je voulais le sentir, tout sentir. Sa langue glissa sur mon clito tandis qu’il remontait mes genoux sur ma poitrine. Puis ses dents trouvèrent les plis de ma fente. Ses doigts griffèrent ma peau avant de plonger dans ma chatte pour pilonner. Une sensation pure, passionnée, d’une intensité effrayante.

Tandis qu’il me suçait le clito, la douleur et le plaisir allaient de pair, l’une accentuant l’autre. Il fourra trois doigts de sa main libre dans ma bouche ; je me sentais offerte, impuissante, comme un poisson pris à l’hameçon. Quand le flot de plaisir m’inonda, la douleur était mon seul compagnon. Je hurlai malgré ses doigts dans ma gorge, le corps arqué de plaisir, le cul tendu vers lui.

Mais ses dents, ses doigts, sa langue me tenaient immobile, léchant et suçant sans relâche jusqu’à ce que même le plaisir se transforme en douleur et que les larmes se mettent à couler sur mon visage. Alors il releva la tête pour m’embrasser entre les cuisses, puis sur le ventre, léchant le piercing en diamant qui disait que je lui appartenais. Le souffle court, les yeux mi-clos, je me laissai aller à ce transport postorgasmique.

— Demain, je vais avoir mal partout.

Il m’embrassa sur la joue et releva un de mes genoux pour le passer délicatement par-dessus son épaule.

— Tu n’imagines même pas.

Entre sa salive et mon excitation, j’étais tellement mouillée qu’il me pénétra d’un seul coup.

— Vas-y, gémis-je. Fais-moi mal. Recommence.

— Je peux te faire mal. Tu te souviens de ton *safeword* ?

Il me martelait lentement, à genoux, ma jambe sur son épaule.

— Un petit fruit orange.

Je sentis un nouvel orgasme pointer le bout de son nez. Je l'aurais laissé venir avec joie, mais c'était à Jonathan de décider.

— Je veux que tu me promettes quelque chose, dit-il.

— Ce que tu veux...

— Laisse-moi m'occuper de mes affaires.

Il me baisa plus fort, accroché à mon bras pour affermir sa prise.

— Oui !

— Tu ne t'en mêleras plus.

Il s'enfonça plus loin en moi, presque jusqu'à me faire mal.

— Oui, Monsieur.

— Dis-le !

— Monsieur, je ne m'en mêlerai pas. Baise-moi. S'il te plaît.

Il gifla mes seins, les pétrit violemment avant de les frapper à nouveau.

— Oui ! criai-je.

Il continua, me frappant juste assez fort pour accroître les sensations tandis que je lui hurlai de ne pas arrêter. Il frappa mes seins, mon cul, mes cuisses – sans que ce soit de l'humiliation ni de la punition, juste du plaisir. Il le faisait parce que j'aimais ça, et lui aussi. Nous étions rouges, au bord du fou rire ou des hurlements, le corps tordu de plaisir, et je le suppliais de me baiser de plus en plus vite, de plus en plus fort, satisfaisant sans honte nos désirs les plus secrets.

Et quand les nuages s'amoncelèrent en un mur compact de sensations qui éclipsaient le soleil et le ciel, son nom était sur mes lèvres. La frontière entre la douleur et le plaisir s'abolit, et tout disparut à mes yeux hormis l'instant présent, son visage tout contre le mien, tout mon corps tendu sous la pression de ses genoux et de ses coudes, exposée, offerte. J'accueillis son orgasme et mon ciel s'éclaircit, dissipant les nuages. Il laissa tomber sa tête dans mon cou et le mordit. Ce fut la douleur qui me ramena à moi-même, comme un appel à réveiller les morts.

Quand enfin ses dents se relâchèrent et que ses grognements cessèrent, je dis :

— Aïe.

— Désolé.

Je me tournai vers lui et éclatai de rire tant je trouvais absurde qu'il s'excuse. Il comprit, et se mit à rire à son tour. Il me prit dans ses bras et nous nous embrassâmes en souriant. Je me laissai aller sur le lit et me détendis. Je savais que j'aurais mal partout le lendemain à cause de cette incroyable partie de baise – mais aussi à cause de la promesse que je n'avais pas l'intention de tenir.

JONATHAN

Je commandai un petit-déjeuner par téléphone au *diner* du coin, et quand le livreur sonna à la porte, j'étais dans le jardin en train de mettre le couvert. J'entendis du bruit dans la salle de bain. Elle était debout.

Ce que Monica ignorait, et qui m'avait aidé à trouver le sommeil, c'était que pendant qu'elle vivait chez son ami Darren, sa maison avait été inspectée deux fois de fond en comble à la recherche de caméras. L'endroit était sûr, et je me sentais à l'aise pour la baise la plus brutale que j'aie jamais osée. Même avec Sharon, qui aimait aller très loin, parfois jusqu'à son point de rupture, j'avais été plus retenu. Elle était vulnérable – d'autres que moi l'avaient prouvé en la blessant émotionnellement.

Monica, elle, était faite d'un autre bois – le plus dur. Sa force, je la voyais dans son insistance à aller voir mon ex-femme. Au plus profond de moi, je pressentais que si elle acceptait de rencontrer Jessica sur son terrain, Monica s'aventurerait trop loin. Ce qu'elle envisageait comme une simple conversation constituerait pour mon ex-femme un jeu pervers où les demi-vérités et les purs mensonges finiraient par nous séparer.

Et pourtant il me semblait de moins en moins possible de surveiller Monica jusqu'à ce que cette affaire se règle. Je ne pouvais tout de même pas la ligoter ; c'était une femme indépendante. De toute façon, elle devait travailler, et jouer sa musique. Je ne pouvais pas la faire suivre alors qu'elle se remettait à peine de la découverte de caméras chez elle. Il fallait que je lui ôte l'envie de voir Jessica, et la seule façon d'y parvenir, c'était de lui faire croire que mon ex n'avait aucune importance et ne représentait aucun danger. C'était une bonne stratégie en soi – sauf que je ne parvenais pas à m'y tenir.

Monica apparut tandis que je finissais de préparer son thé. Elle portait un t-shirt à col roulé et manches longues avec un jean moulant. Elle avait la démarche raide, mais son visage était détendu et souriant.

— Bonjour, dis-je.

— Mon seigneur et maître met la table ?

— Parce qu'il a faim.

Je la pris par le menton pour l'embrasser et la sentis frémir. En reculant, je compris pourquoi – il y avait sur sa joue, là où je l'avais mordue, une petite marque rouge. En repliant son col roulé, je découvris que son cou était couvert de marques de morsures et d'hématomes.

— Seigneur...

Elle remonta le col roulé pour les dissimuler.

— Je ne savais pas si je devais te les montrer ou non.

— Fais voir, dis-je en saisissant le bas de son t-shirt. Allez, hop.

— La dernière fois que j'ai eu ce genre de marques, tu n'as pas voulu me refaire l'amour avant qu'elles disparaissent.

Je remontai le t-shirt. Elle leva les bras, grimaçant de douleur, tandis que je l'enlevai complètement. Elle inclina la tête pour que je puisse le passer au-dessus puis resta là, immobile devant moi, nue jusqu'à la taille. On aurait dit qu'elle s'était fait tabasser. La courbe délicate de ses seins était marquée de traces rouges, là où mes dents avaient entamé la peau, et de bleus en dessous. Les mêmes motifs se retrouvaient le long de son cou. Ses bras portaient la trace de mes doigts.

Je les touchai en douceur, descendant vers les marques des liens sur ses coudes.

— Tes genoux ?

— Oui, dit-elle. Les mêmes traces que là. Tu as vraiment serré les liens.

— Tu as dit que tu aimais ça.

— Et c'était vrai.

— Tes cuisses ? ton cul ?

— Je vais bien.

Elle prit mon visage entre ses mains, mais je ne voulais pas être réconforté. Je dégrafai son jean.

— Allez, dis-je. Je veux tout voir.

Elle fit glisser son pantalon sur ses cuisses en grimaçant de douleur. Je me rendis compte qu'elle aurait tout aussi mal en renfilant le jean, mais il était trop tard pour revenir sur mon ordre. Ses cuisses faisaient peur à voir, et je vis effectivement sur ses genoux les marques laissées par l'élastique avec lequel je l'avais attachée.

Je tombai à genoux devant elle.

— Ne sois pas gêné, dit-elle pendant que j'embrassai doucement les bleus sur ses jambes.

— Je le suis, si.

— Ne le sois pas, je t'ai dit.

— Je ne reçois d'ordre de personne.

— Tu devrais essayer. C'est génial.

Toujours à genoux, je la poussai vers une chaise et écartai ses cuisses pour embrasser les traces terribles que j'y avais laissées. Je n'étais pas comme une maman dont un baiser suffit à effacer tous les bobos, mais je n'avais pas d'autre façon de lui montrer à quel point je souffrais de la voir ainsi, tout en sachant que c'était moi qui l'avais fait – et que je recommencerais, encore et encore.

— Tu n'as joui que six fois hier soir, dis-je. J'avais promis sept.

— Je n'en pouvais plus.

Ma langue se mit à explorer sa fente en douceur.

— Ça va être pour maintenant, alors.

— J'ai besoin d'un thé, grogna-t-elle en passant la main dans mes cheveux.

Je ne la touchai qu'avec ma bouche – mes mains avaient fait bien assez de dégâts. Et si elle avait apprécié la douleur quelques heures plus tôt, ce ne serait certainement pas le cas à présent : elle aurait mal sans éprouver le moindre plaisir. Je passai mes bras autour de sa taille, puis ses mains trouvèrent les miennes et je les serrai tandis que mes lèvres s'occupaient d'elle. Doucement. Sans urgence. Sa pauvre petite chatte avait un goût cuivré, comme de la chair à vif ; mais très vite elle devint humide et réagit à mes coups de langue. Son clito durcit entre mes lèvres.

Elle gémit tandis que seules ma langue et mes lèvres continuaient leur manège – pas question de montrer les dents. Les yeux levés sur la peau meurtrie de ses seins, je la regardai tandis qu'elle murmurait mon nom, et en cet instant je priai un dieu, n'importe lequel, pour qu'elle ne me soit jamais, jamais enlevée.

Elle s'arqua et se tendit vers moi avec un miaulement de plaisir. Au moment où je plaquais ma langue sur sa chatte, mon téléphone bipa.

— Tu vas répondre ? demanda-t-elle dans un halètement.

— Quand j’aurai fini de t’embrasser.

Je posai les mains sur les accoudoirs de la chaise et repris mon baiser, lentement. Je voulais un moment de pardon et de tendresse, sans précipitation.

— Tu peux me faire l’amour ? demanda-t-elle.

— Non.

— Pourquoi pas ?

Elle noua ses jambes autour de mon cou – je savais que ça devait être douloureux.

— Je suis flatté, mais tu ne m’attires pas du tout.

Elle parvint à se contorsionner pour poser la main sur mon érection.

— Vraiment ?

Elle sourit et m’embrassa en me caressant lentement.— Ça ? Ce n’est rien. Juste un truc que j’ai oublié dans ma poche.

N’empêche qu’elle aurait beau me branler pendant des heures, je n’allais pas la prendre – pas dans son état.

— S’il te plaît ? Je peux te supplier, si tu veux.

— C’est tentant, mais non, merci. J’ai faim.

Je reculai et me relevai. Au moment où je m’installais devant le petit-déjeuner, mon téléphone bipa de nouveau avant de se mettre à sonner.

— Tu ferais mieux de voir ce que c’est, dit Monica en renfilant son t-shirt. Peut-être que l’Hôtel K est en train de partir en fumée pendant que tu manges tes œufs brouillés.

Je jetai un coup d’œil sur l’écran. Margie. Et nous étions dimanche. Je regardai Monica avant de ranger le téléphone dans ma poche.

— Jonathan, je vois ton visage. Réponds à cet appel, d’accord ?

Elle renfila son jean en me dévisageant avec ses grands yeux chocolat comme si j’étais un gosse irresponsable.

— Garde-moi quelque chose à manger, dis-je en m’écartant de la table.

— Il y en a assez pour une équipe de baseball, remplaçants compris.

Je tirai mon téléphone de ma poche et descendis dans l’allée de la maison.

Tout en jetant un dernier regard à ma déesse en train de reboutonner son pantalon, je répondis à l’appel.

— Margie. Tu travailles le jour du Seigneur ?

— Parce que tes problèmes ne se reposent jamais, Jonny. Ta belle et talentueuse ex-femme veut te voir.

— Aujourd’hui ?

Je grimpai sur la terrasse, remarquant au passage que les fondations craquelées avaient vraiment besoin d’être réparées.

— Mardi. Et j’ai une autre mauvaise nouvelle. Tu es assis ?

— Crache le morceau.

Je m'assis sur la balancelle qui grinça sous mon poids.

Margie inspira profondément, comme si elle était nerveuse ; c'était rare, elle ne se laissait jamais démonter.

— Allez, accouche. Je suis assis.

— C'est Rachel.

Mon cerveau s'arrêta net.

— Jonny ?

— Tu peux être plus précise ?

— Pourquoi l'as-tu fait transporter le mois dernier ?

J'entendais Monica bouger des assiettes et des couverts. Et si je pouvais l'entendre, la réciproque était vraie. Je devais faire attention. J'aurais beau être aussi sibyllin que possible, Monica était assez curieuse et intelligente pour relier les pointillés dans mon réseau de mensonges.

— J'ai fait ça pour protéger quelqu'un.

— Monica ? Ou toi-même ?

— C'est ça, oui. Je suis un salaud égoïste. J'ai rencontré quelqu'un à qui je tiens, et je ne veux pas la perdre. Si je l'avais laissée où elle était, Jessica aurait pu le dire à Monica. J'avais besoin de pouvoir nier.

Six semaines plus tôt, quand Debbie m'avait appelé pour m'apprendre que Jessica était venue au Stock et avait parlé à Monica, qui en avait été visiblement choquée, j'avais paniqué. J'étais certain que mon ex-femme lui avait parlé de Rachel. Parce que presque tous ceux pour qui elle avait compté – ce qui faisait peu de monde, malheureusement – la croyaient morte.

Et ce n'était pas vrai. Du moins, pas tout à fait.

Jessica était au courant de tout. Au cours de notre cérémonie de fiançailles, un copain m'avait hypnotisé pour amuser la salle – ce n'était censé être qu'un jeu, cette petite séance m'avait fait retrouver les souvenirs que l'alcool avait fait disparaître : Rachel avait survécu à l'accident. Cette nuit où il avait tant plu, on l'avait repêchée dans l'océan, avec une partie du cerveau endommagé. J'avais tout dit à Jessica, et elle m'avait aidé à la retrouver et à la faire déplacer. Elle m'avait également aidé à chercher sa famille – pour rien : mère morte, père disparu, et son beau-père ne comptait pas. Alors Jessica m'avait aussi dit de prendre mes responsabilités, comme un homme. Car j'étais en partie responsable de son état.

— D'accord, je comprends, dit Margie d'une voix sombre. Tu as fait de ton mieux. Mais les personnes plongées dans un état végétatif ne supportent pas bien les voyages. La nouvelle clinique m'informe qu'elle a attrapé une pneumonie.

— Elle en a déjà eu une.

— Elle va mourir, petit frère. Je suis désolée.

MONICA

Jonathan n'avait pas touché à son petit-déjeuner.

Après son coup de fil, il était rentré dans la maison le visage livide et l'air absent. Consciente que je n'avais pas la moindre chance d'obtenir la moindre petite baise d'adieu, je le raccompagnai jusqu'à sa voiture.

— Je vais devoir m'absenter pendant quelques jours, dit-il. Je suis désolé.

— On a déjà parlé de ça. Ton travail t'oblige à voyager beaucoup. Pas de problème.

Avant de descendre les marches de la terrasse, il se tourna vers moi :

— Tu as promis que tu ne rencontrerais pas mon ex-femme.

Difficile de répondre à ça.

Si je lui disais que, bien au contraire, j'étais tout à fait décidée à voir Jessica, il s'inquiéterait pour rien. Mais sinon, je ne pouvais que lui mentir.

— Franchement, Jonathan, les promesses que tu m'arraches quand je suis dans mon rôle de soumise ne devraient pas compter.

Il se tut, les yeux rivés sur nos mains jointes.

— Tu as sans doute raison.

Même si le moindre mouvement m'était devenu douloureux, je posai la main sur sa joue. Il n'avait pas l'air en forme. Sa peau était froide. Si ça se trouve, l'Hôtel K était peut-être vraiment en train de partir en fumée.

— J'ai rendez-vous avec elle mardi, dit-il. Tu peux bien attendre jusque-là.

— Il n'y aucune raison pour que je te dise non.

Il devait lire clairement dans mon jeu, mais la seule occasion de rencontrer Jessica était sans doute un moment où il ne serait pas là, et où il ne pouvait pas utiliser sa queue pour me faire changer d'avis. Il le savait, et moi aussi. Prétendre le contraire était absurde... et pourtant, nous faisons comme si. Au fond, il était prêt à courir ce risque. Après un baiser profond et brûlant qui me hurlait qu'il restait mon seigneur et maître, il descendit les marches et partit sur sa moto.

Je débarrassai la table du petit-déjeuner avant de m'habiller pour aller répéter. J'avais beaucoup à dire sur la douleur et sa relation au désir, à la gloire, à la satisfaction. Trop, peut-être, parce que j'écrivis près de sept pages d'un seul jet, une chanson avec trois refrains possibles et des couplets à ne plus savoir qu'en faire – et pourtant, je n'avais pas même effleuré la surface du problème.

J'avais mal partout, j'étais fatiguée et je me sentais seule. Les mains de Jonathan semblaient être encore présentes sur mon corps, dans mon sexe endolori, dans les accès de douleur qui me traversaient quand je bougeais. Je remontai le col de mon t-shirt sur mon nez pour tenter de retrouver son odeur. Elle y demeurait encore, fugace, et je gardai le col sur mon visage, même si la chaleur de mon propre souffle ne faisait qu'accroître mon désir.

Un ou deux jours. Je ne tiendrais jamais jusque-là ? Comment penser à autre chose ? Et que se passerait-il pendant notre voyage des deux semaines à venir ? Pensait-il que je serais d'accord pour l'accompagner dans chacun de ses déplacements ?

Lorsque je me rendis compte qu'il y avait douze minutes que je regardais les touches de mon piano sans les voir, j'éteignis mon métronome et me glissai dans mon lit. L'odeur de nos deux corps régnait

encore dans les draps, tout comme ces deux divinités jumelles, la douleur et le plaisir, dans une harmonie parfaite. Je m'endormis avec elles.

MONICA

Quand je m'éveillai, le ciel passait de la lumière à l'ombre, et les grillons dans ma pelouse entonnaient leur chant d'amour. Toutes les autres créatures vivantes pensaient à baiser, mais pas moi. Après ces quelques heures de repos, mes douleurs avaient gagné en intensité, et l'odeur de sexe m'épuisait. Je changeai les draps du lit.

J'avais rapporté un tas de vêtements de chez Darren. Chez lui, côté lessive, je n'avais fait que le strict minimum, mais j'étais enfin rentrée chez moi. Je devais laver mes draps, mes serviettes, sans même parler de mes vêtements. Je fourrai tout dans la machine, à l'exception des sous-vêtements Bordelle que je lavai à la main, en les caressant comme Jonathan le faisait quand je les portais.

Je passai devant la porte fermée de Gabby une bonne douzaine de fois. Cette partie de la maison m'appartenait autant que le reste, mais je ne pouvais toujours pas y entrer sans Darren. Je continuais à penser à elle quand je me tressais les cheveux. Je conservais toujours les rares morceaux de musique qu'elle avait notés pour les intégrer à mes chansons, afin d'honorer son nom et sa mémoire.

La batterie de mon téléphone était vide, et je le mis à recharger tandis que j'entreprenais un grand ménage, nettoyant la salle de bain avant de passer la serpillière – bref, tout ce que j'avais négligé en mon absence. Dans ma tête, j'entendais le métronome égrener des mesures à quatre temps. Une chanson était en train de naître, et mon cerveau verbal attendait que la partie non verbale en ait déterminé le thème et le message.

J'étais sur la terrasse en train de secouer les coussins du canapé quand le téléphone bipa. Ça devait être Jonathan. Il saurait me faire retrouver le sourire. Je me précipitai.

Tu es là ?

Oui

Je sens tes mains sur le téléphone

Tu me manques déjà. On s'appelle ?

Pas possible pour moi. Je voulais juste savoir si tout allait bien. Je suis heureux de savoir que tu es là, que tu es à moi

Sous-entendu : « Je suis heureux de savoir que tu fais ce que je t'ai dit; » En d'autres termes, que je ne m'étais pas précipitée chez Jessica. Pour qui me prenait-il ? Je n'étais pas obéissante à ce point. Ou alors, il me surestimait en pensant que j'allais comprendre ce qu'il voulait dire en si peu de mots. Ou encore, ça ne voulait rien dire d'autre que ce que je lisais sur mon écran.

Comme je m'ennuyais un peu, je vérifiai mes mails sur mon téléphone. Je n'avais pas pris l'option internationale quand je me trouvais au Canada, ensuite mon téléphone s'était déchargé, et puis, de toute façon, les mails, ce n'est pas trop mon truc. La plupart de mes relations sont du coin, et un coup de fil ou un texto suffisent à les gérer.

Mais ce n'était pas le cas pour tout le monde. J'avais donné mon adresse mail à Harry Enrich après l'expo de Vancouver et, à ma grande surprise, il s'en était servi. Le vendredi précédent, il m'avait envoyé un mot :

Mademoiselle Faulkner,

C'était un plaisir d'entendre votre voix ce soir. D'après ce que j'ai compris, Eddie Milpas tente de

vous faire signer chez nous. Pourquoi ne pas passer nous voir dans nos bureaux mardi prochain pour que nous en discutons ?

Cordialement,

Harry

PS : Avez-vous un agent ?

Eddie tentait de me faire signer ? J'avais plutôt eu l'impression qu'il voulait me passer un collier de cuir et me menotter sur une scène, mais qui étais-je pour discuter ?

Je tenais encore mon téléphone à la main quand il sonna. En général, je ne décroche pas quand un numéro inconnu m'appelle, mais j'appuyai sur le bouton vert par réflexe.

— Allô ?

— Allô.

Une voix de femme, polie et tendue. Sans chaleur, mais pas désagréable. Accueillante, mais sans plus.

— Ici Jessica Carnes. Vous êtes Monica ?

— Oui.

Je m'assis devant le piano en réprimant un tremblement. Les avertissements de Jonathan et mes deux précédentes rencontres avec elle me mettaient les nerfs à rude épreuve. Je me contraignis à penser à lui, au sang-froid qu'il s'efforçait d'afficher en toute circonstance.

— Comment allez-vous ? demanda-t-elle.

Je n'avais préparé ni réponse ni mensonge pour arriver à mes fins.

— Bien, et vous ?

— Très bien, merci, dit-elle.

L'échange de politesses s'arrêta là. Tant mieux parce que, pour ma part, je n'avais plus rien en stock.

— Vous m'avez laissé un message ?

D'accord. Elle voulait que ce soit moi qui demande. Elle n'allait pas céder un pouce de terrain en admettant que c'était elle qui avait fait le premier pas, au Frontage. Qu'elle s'était pointée à mon travail en plein milieu de la nuit.

— Je me suis dit que j'allais accepter votre proposition de nous rencontrer.

— Depuis notre discussion, les choses sont devenues plus compliquées.

— Oui, je... je vois ce que vous voulez dire. Je croyais que vous étiez venue pour me voir, hier soir. Ce n'est pas grave.

À peine avions-nous échangé ces mots que je me sentis soulagée. Coupable, aussi. Je n'allais pas rencontrer Jessica tout de suite, et ce n'était même pas de mon fait. Quelle lâche ! Je n'étais plus cette femme... Cela dit, je ne pouvais pas forcer Jessica à me recevoir. Elle trouverait toujours un moyen de se défilier si elle le souhaitait.

— Si vous changez d'avis, je serais ravie de vous voir. À votre guise. Nous parlerons de ce que vous voulez, dis-je.

— Pourquoi ce revirement ?

— Comme vous le dites, les choses se sont compliquées. J'aimerais avoir tous les sons de cloche.

C'était peut-être un peu trop précis, et ça ne me laisserait pas beaucoup de marge pour lui vendre mon histoire, mais c'était fait. J'avais dit ce que je voulais, et sans trop mentir.

— Vous pouvez me rejoindre à Venice dans la matinée ?

— Oui.

Une boule se forma dans ma gorge. Cette fois, ça y était, j'allais directement à l'encontre de la volonté de Jonathan. Je dus me rappeler que je ne cherchais pas à le blesser. Au contraire, je voulais l'aider.

— Je vous envoie l'adresse.

— D'accord. Merci.

Comme je n'avais rien d'autre à lui dire, je raccrochai.

Je m'étais lancée dans une histoire qui risquait de me valoir un bon paquet d'ennuis, mais je devais aller au bout. Hors de question que je regarde Jonathan souffrir sans réagir. Peut-être que je faisais n'importe quoi et que je risquais d'aggraver la situation, mais pas question que je reste assise, inactive, alors que quelqu'un essayait de lui faire du mal.

— Merde, murmurai-je.

Ma voiture était restée au Stock.

MONICA

Une corvette noire se gara devant la maison en ralentissant prudemment avant la descente. Robert tenait à sa voiture comme la plupart des autres gens tiennent aux êtres humains. Je descendis de la terrasse d'un bond pour le rejoindre sur le trottoir.

— Merci, dis-je en grimpant dans sa voiture.

Ma maison se trouvait plus ou moins sur sa route pour aller au travail, mais il me rendait quand même un fier service.

— Sacrée colline, dis donc, fit-il en embrayant pour avancer doucement.

— Quand j'étais petite, je la descendais à vélo, et sans les mains.

— Je te crois.

Il se tut un instant avant de reprendre :

— Donc, t'as laissé ta voiture au boulot ?

— Ouais.

— Tu es rentrée chez toi avec le type de l'Hôtel K ? Le copain de Sam et de Debbie ?

— Ça te pose un problème ?

— Pas du tout, ma grande. Je veux juste savoir de quoi il retourne.

Je ne savais pas ce qu'il entendait par là, et je ne tenais pas à ce qu'il m'en dise plus. Tout ce que je voulais, c'était récupérer ma voiture. Je me fichais de ce que Robert avait pu voir ou entendre. Je ne voulais pas qu'il me dise un mot de plus.

Nous restâmes silencieux en descendant Temple jusqu'à Hill, puis il prit un tas de petites rues jusqu'à ce qu'on se retrouve à un feu rouge, à deux pas de l'hôtel. C'était à ce même feu que Jonathan s'était arrêté quand il était venu me chercher après le travail. Là où il m'avait dit qu'il aimait toujours son ex-femme.

— Quand tu as dit que tu voulais savoir de quoi il retournait, tu pensais à quoi ?

Ma question tira Robert de sa rêverie.

— Euh, pardon ? Tu parles de quoi ?

— Jonathan, le type de l'Hôtel K.

— Merde, j'en sais rien. Il était là les soirs où tu avais perdu ta voix, ensuite il n'est plus venu... Et puis, genre deux semaines après, il a refait surface. Il parlait tout le temps à Debbie et à Sam dans un coin. Mais jamais quand tu étais là. Sauf que, quand il s'est pointé hier, tu étais de service. En fait, j'en sais rien, je pose juste la question.

— Quelle question ?

— C'est sérieux, entre vous ?

— Oui, c'est sérieux, dis-je.

— D'accord. Merci de me tenir au jus.

Le feu passa au vert et je me mis à rire.

— Quoi ? demanda Robert en entrant dans le parking.

— Je pensais que tu allais me dire que tu l'avais vu avec d'autres femmes.

Il me jeta un coup d'œil et sourit avant d'obliquer vers le niveau des employés.

— Entre mecs, on ne cafte pas.

— Robert ! Fais gaffe à ce...

— Mais il n'y avait rien à cafter ! Sérieux. Arrête de parler comme une fille, ça ne te va pas.

Il s'arrêta près de ma petite Honda noire.

— D'accord. De toute façon, je ne t'aurais pas cru.

J'actionnai la télécommande à distance de ma voiture avant de descendre.

Robert coupa le moteur et prit son petit sac de sport noir dans le coffre de la sienne.

— Tu crois que je te mentirais ? demanda-t-il en le passant à son épaule. Je ne dis pas que je cracherais sur l'occasion de passer une nuit avec toi, mais je ne mentirais pas pour ça.

Je montai dans ma Honda.

— Tu ne mentirais pas, je veux bien te croire, dis-je. Mais peut-être que tu comprendrais de travers.

— C'est là que tu te trompes.

— Vraiment ?

— Oh que oui ! Si je l'avais vu avec quelqu'un, quelqu'un avec qui il se passait un truc, je l'aurais su.

Je le dévisageai des pieds à la tête.

— Tu sais quoi ? Je te crois toujours.

Je tournai la clé de contact. Rien – juste un cliquetis.

— Mince. Tu as le temps de dépanner ma batterie ?

— Essaie encore.

J'obéis. Un autre cliquetis, puis plus rien. Robert se dirigea vers l'avant de ma voiture et cogna sur le capot.

— C'est ton starter. Ouvre.

Je fis ce qu'il disait. Il ouvrit le capot et le bloqua avec la tige métallique.

— J'essaie encore de démarrer ?

— Oui.

Je m'exécutai. En vain. Je descendis de voiture et m'approchai de Robert tandis qu'il braquait la lampe-torche de son téléphone sur le moteur, révélant une masse de fils, de tuyaux et de pièces mécaniques.

Je savais à peu près les reconnaître, mais pas les réparer.

— D'accord. Si ton starter déconne, je peux taper dessus pendant que tu démarres. Des fois, ça marche. Mais il te faudra quand même en racheter un ensuite.

— Merde.

— Ouais, mais... il devrait être là, tu vois ? Derrière la batterie, en dessous, juste derrière ces fils électriques. Sauf qu'il n'y a plus que les vis. Pas de starter.

— Que veux-tu dire ?

Il se baissa pour inspecter le moteur avant de se glisser sous la voiture. Je me penchai, étonnée qu'une simple curiosité mécanique puisse le pousser à faire ça.

— Tu veux une vraie lampe-torche ? demandai-je. Je crois que j'en ai une dans le coffre.

— Pas besoin. Je suis sûr de ce que je dis. Il n'y a plus de starter sur ta bagnole. Quelqu'un te l'a piqué.

— Mon *starter* ? Et c'est cher, ça ?

— Trois cents. Je ne sais pas. Peut-être deux cents... Écoute, je sais que c'est bizarre, mais...

Il haussa les épaules.

— Oh putain ! jurai-je en comprenant soudain qui était assez doué pour retirer de façon aussi précise le starter d'une voiture japonaise vieille de douze ans.

Enfoiré de Jonathan ! Quel enfant de salaud.

Il m'avait eue. Impossible de me rendre à Venice sans voiture. Un taxi me coûterait une fortune, et si une ligne de bus desservait cette partie reculée de la ville, ça prendrait des heures. Jamais je n'aurais le temps de faire réparer ma voiture pour le rendez-vous du lendemain matin. Voilà pourquoi Jonathan avait cédé si facilement. En partant, il avait compris que je n'avais aucune intention de tenir une promesse faite les jambes écartées. J'aurais dû me méfier.

— Faut que j'aïlle bosser, dit Robert. J'appelle un dépanneur ?

— Non. Je vais me débrouiller.

— Comment tu rentres chez toi ?

— Je ne rentre pas. Je vais monter au bar et boire un whisky. Ensuite, je sors. Pour une fois que je ne prends pas le volant, je peux me lâcher...

— Debbie va te faire payer tes consos.

— Parfait. J'ai de quoi m'offrir quelques verres.

Nous nous dirigeâmes vers l'entrée du personnel. Je sortis mon téléphone et cherchai le dernier message de Jessica. Je ne voulais pas lui parler – sa voix glaciale me mettait sur les nerfs. Je me demandais comment j'allais réussir à discuter avec elle le lendemain.

— Tu peux te débrouiller pour te faire payer quelques verres au bar, fit Robert en s'arrêtant devant son casier.

— Pas question.

Désolée. Ne peux pas venir à Venice demain matin. Un endroit plus proche de chez moi ?

— Pourquoi pas ? C'est rien qu'un verre.

— Ce serait tricher.

— Vous les filles, vous êtes dingues. Je vais te dire un truc : si j'étais une nana avec une belle paire comme ça, je ne paierais jamais la moindre conso.

Dans mon studio à Culver City, alors ?

Bien joué. Elle se débrouillait pour rester sur son terrain. Si j'avais demandé à la rencontrer du côté d'Echo Park, elle aurait sans doute suggéré un endroit qu'elle louait, possédait ou fréquentait régulièrement.

— Si tu étais une nana avec une belle paire, répondis-je à Robert, tu serais celle que tous les mecs ont envie de baiser, mais méprisent en secret. Tu aurais droit à un défilé de coups d'un soir et de relations d'une semaine, jusqu'à ce que le type te voie en train de te faire payer un verre par un autre. Ensuite, tu n'attirerais plus que des mecs qui cherchent à tirer leur coup sans complications, quitte à lâcher un peu de fric. Et tu te réveillerais un matin, tu aurais cinquante ans et une paire un peu moins

belle, et tu te dirais que tu aurais mieux fait de payer tes verres toi-même.

Super. Merci d'avoir reprogrammé

Rendez-vous à 10 heures ?

Robert se dirigea vers le bar et je lui emboîtai le pas.

— Tu ne connais rien aux hommes, Monica. D'accord, une fille comme toi, on peut lui payer un verre en espérant coucher. Mais le fait d'être vu avec toi, c'est ça qui attire les autres filles. Tu me suis ?

— Non. C'est moi qui paie mes consos.

— Comme tu le sens.

Je m'installai dans le coin que Jonathan occupait en général et entrepris de trouver un moyen de transport pour le lendemain. Darren travaillait, mais quand il comprit ce que je comptais faire, il refusa de me prêter sa voiture, même si je le déposais au passage. Son SMS ressemblait à celui d'un psy :

Tu es en train de saboter ton propre bonheur. Je passe pour cette fois

Merde.

Un type aux yeux marron brillant et aux cheveux noirs en bataille s'accouda au bar près de moi. Il avait une bouche de star de cinéma.

— Vous buvez quoi ?

— Du pisse-vinaigre.

J'étais concentrée sur ma réponse rageuse aux accusations de Darren.

— C'est un nouveau cocktail ? demanda-t-il. Il y a quoi, dedans ?

Je détachai le regard de mon écran pendant une seconde.

— De la pisse. Et du vinaigre, aussi.

Il se mit à rire. Ignorant mon impolitesse, il se pencha vers moi.

— Laissez-moi vous offrir le prochain. Je pisserai dedans moi-même s'il le faut.

Je vidai ce qu'il restait de mon whisky en laissant les glaçons s'attarder sur mes lèvres. Leur contact sur ma langue me fit penser à Jonathan, le maître de la glace. Puis je fis glisser mon verre vers Bouche-de-star en murmurant :

— Pissez autant que vous voulez.

Il regarda le verre vide, puis de nouveau mon visage. Je repris mon téléphone. D'accord, je n'aurais peut-être pas dû faire ma salope à ce point, parce que à L.A. on ne sait jamais à qui on parle, mais Jonathan me manquait. J'étais furieuse contre lui, mais j'essayais de me contenir.

Bien essayé avec ma voiture. Je ne suis pas Kevin. Tu ne peux pas me faire disparaître

Lil peut t'emmener où tu le souhaites

— Quelqu'un vous a brisé le cœur aujourd'hui ? demanda Bouche-de-star.

— Franchement, ça n'a rien de personnel, et je suis sûre que vous êtes un garçon formidable, mais il y a des centaines de filles disponibles ici, d'accord ?

Sauf là où je veux

Attends que je revienne, STP. On peut discuter

J'arrête de discuter, c'est officiel

Je glissai mon téléphone dans ma poche. En relevant la tête, je vis que Debbie me regardait.

Ça n'avait rien d'anormal, certes, mais j'eus également l'impression que les yeux de Jonathan venaient de me voir discuter avec un beau gosse, et je me sentis soudain très mal à l'aise.

Je passai des SMS et obtins quelques réponses. Une fête à Koreatown. Une expo à Silver Lake. Rien qui me tente. Et merde, tant pis pour ma soirée. Je sortis pour héler un des taxis qui attendaient devant l'hôtel. Si je devais rencontrer Jessica, une bonne nuit de sommeil s'imposait.

JONATHAN

Les machines bipaient et ronronnaient, clignotant comme le tableau de commande d'un 747. La chambre sentait l'alcool à frictionner et l'agonie. Dans l'obscurité gisait une femme, autrefois belle et intelligente, et désormais réduite par ma faute à une masse de cellules qui se reproduisaient au ralenti. C'était moi qui conduisais cette nuit-là. J'étais ivre. Défoncé. Stupide. Et puis j'avais laissé sans un mot ma famille couvrir l'affaire tandis que, cloîtré dans une cellule capitonnée, je m'apitoyais sur mon sort.

Seize ans passées dans une chambre obscure, et peut-être tenait-elle enfin ce dont elle avait toujours rêvé. Elle voulait être libérée des membres de sa famille, et au moment où nous l'avions retrouvée, Jessica et moi, ceux-ci étaient tous morts ou disparus. Elle voulait ne plus endurer la faim ni la douleur, et ça aussi, elle l'avait obtenu. Sauf que ce n'était pas ce qu'elle avait en tête à l'époque.

D'amant, j'étais devenu son gardien, parce que personne d'autre ne s'intéressait à elle. Elle avait été oubliée, et j'étais le dernier garant de sa mémoire. L'homme qui l'avait détruite était devenu son protecteur. À sa « mort », tout le monde avait été désolé pour moi. Même si je n'avais aucun souvenir de ce qui s'était passé, je savais que quelque chose ne collait pas. J'avais une dette à payer. Lorsque Jessica et moi avions découvert qu'elle était en vie et que nous avions lancé une équipe de fins limiers à sa recherche, j'avais espéré la retrouver dans un pavillon de banlieue, avec deux gosses et un chien. Mais la piste nous avait menés à une clinique aussi coûteuse que secrète réservée aux malades réduits à l'immobilité. Sur l'épaule de Jessica, j'avais pleuré et remercié le ciel pendant des heures. Putain.

Un million d'années plus tôt, nous étions allongés elle et moi sur l'herbe d'Elysian Park, où ma famille ne nous retrouverait jamais. Rachel aimait imaginer ce que ça faisait d'être dans ma peau. Pour elle, je n'avais aucun souci au monde. Mon père était peut-être un sociopathe d'envergure, mais il ne me pelotait pas comme son père l'avait fait, pas plus qu'il ne me frappait, ne m'enfermait ni ne me hurlait dessus comme son beau-père. Quoi qu'il m'arrive, ça ne durerait que jusqu'à mes vingt et un ans, année où mon fonds de pension s'ouvrirait pour satisfaire tous mes besoins. Rachel, elle, ne voyait pas la lumière au bout du tunnel.

— Est-ce que tu rêves de choses que tu ne peux pas acheter ? m'avait-elle demandé.

Je l'avais regardée – son visage à côté du mien, strié des brins d'herbe de la pelouse. Elle me regardait aussi de ses grands yeux marron, lumineux comme des soleils.

J'avais répondu :

— Tu ne penses qu'à l'argent...

— C'est vrai, avait-elle souri. L'argent, ça change les gens. Comme toi – tu n'as peur de rien. C'est excitant, non ? Quand je te regarde, j'ai l'impression de voir quelqu'un de vraiment libre.

J'avais ri. Jamais dans ma vie je ne m'étais senti libre.

— Et toi, de quoi tu rêves ? À part l'argent...

— À t'entendre, on dirait que je suis une croqueuse de diamants...

— C'est le cas. Sauf que tu n'es pas douée. Je crois que dans quelques années tu te seras trouvé le bon type avec qui coucher.

Elle s'était jetée sur moi pour me chatouiller. J'avais ri et lutté avec elle sur l'herbe douce. Pour finir, j'avais eu le dessus.

— Dis-moi ce dont tu rêves, et si c'est une partie de mon corps, elle est à toi dans quarante minutes

au Regency Hotel.

Elle avait gloussé, visage levé vers le soleil.

— Libre, Jonathan. Je rêve d'être libre.

J'avais lâché une de ses épaules pour cueillir un pissenlit en graine sur la pelouse, une boule blanche que j'avais tenue devant sa bouche.

— Souffle.

Elle avait soufflé, fort. Les aigrettes avaient volé sur mon visage. En riant, nous avons continué de souffler en faisant le vœu qu'elle soit enfin libérée de sa famille et de sa pauvreté. Les graines s'étaient envolées avec leur petit parachute, comme des messagers minuscules cherchant un dieu pour l'implorer, *emmène-moi, emmène-moi – libère-moi*.

MONICA

Le bus, vers l'ouest sur Sunset. Puis vers le sud en direction de La Cienega. Une heure et demie en tout. Un taxi entre chez moi et le studio de Jessica m'aurait coûté cinquante billets, rien que pour l'aller. J'aurais adoré extorquer le prix de la course à Jonathan, mais ça ne serait pas possible aujourd'hui.

Je portais des manches trois quarts et un pantalon, et j'avais enroulé autour de mon cou une écharpe avec des motifs de toiles d'araignées pour dissimuler mes bleus. J'avais de la chance, il faisait plutôt froid ; mais en été, comment ferais-je pour masquer la violence de ma vie intime ?

Je terminai à pied – cinq cents mètres, mais pas de souci, j'avais de bonnes chaussures. Jonathan ne m'avait pas envoyé d'autre texto la veille, et je n'avais pas reçu le message de neuf heures du matin. Était-il en colère ? Est-ce qu'il faisait la gueule parce que je ne m'étais pas fait avoir par le coup du starter disparu ? Ou bien la raison qui l'avait obligé à quitter Los Angeles était-elle trop grave ? Dans les deux cas, ça m'inquiétait. Mon anxiété grandissait à chaque pas qui me rapprochait du studio de Jessica.

Devant moi, un gros camion était garé, moteur allumé, face à un petit entrepôt décoré avec une élégance typique du Westside : gris anthracite avec des bandeaux clairs et une porte en arcade. Des types en combinaison de protection entraient et sortaient en portant de gros tuyaux. Je vérifiai l'adresse, craignant de m'être trompée.

Un type en polo installait des cônes de signalisation sur le trottoir. Il m'arrêta.

— La rue est fermée.

— On est au 128 ?

— Absolument.

— J'ai rendez-vous ici.

— Pas aujourd'hui, c'est sûr. J'ai une équipe de désamiantage qui débarque. C'est dangereux. Il va falloir faire le tour.

Je tirai mon téléphone de ma poche. Pas de message. Je traversai la rue et jetai un coup d'œil derrière le camion. Dans l'allée de l'entrepôt, Jessica se disputait avec un type qui tenait un porte-documents. Son vernis de politesse semblait se fissurer. Apparemment, elle était aussi surprise que moi par la présence de ces hommes devant chez elle.

Bien sûr.

Jonathan.

Et merde. Ça craignait vraiment.

Je faillis l'appeler, mais me ravisai au dernier moment. À la place, je tapai un SMS que j'effaçai aussitôt. Je l'avais déjà accusé une fois sans preuve, et il n'avait pas répondu. En recommençant, je risquais de passer carrément pour une psychopathe.

Je marchai jusqu'à Washington Boulevard dans l'espoir de trouver un café pour m'asseoir et claquer l'argent que j'avais économisé en prenant le bus. Je découvris un petit salon de thé installé dans un bâtiment violet, nommé le Yellow Threat. Je commandai une tisane quelconque et m'installai en terrasse.

Peu après, je reçus un message de Jessica.

Désolée. Je vais avoir 30 minutes de retard

En cet instant, je me sentis presque complice de Jessica – elle et moi contre Jonathan. J'étais déterminée à comprendre toute la situation pour aider celui-ci. Son ex-femme, qui, jusqu'au moment où elle m'avait vue, se fichait éperdument qu'il ait le cœur brisé, était à présent bien décidée à lui en faire baver et à lui piquer son argent, par simple jalousie. Elle voulait me rencontrer pour m'utiliser, et Jonathan essayait de l'en empêcher pour me protéger ou se protéger lui-même. Sauf que tous deux me sous-estimaient.

Ils oubliaient que je suis musicienne et que j'ai fait une école d'art – en d'autres termes, que je suis habituée aux coups en traître et aux manipulations. Il m'était arrivé d'ouvrir l'étui de mon violon pour découvrir que les cordes avaient été sectionnées, que mes partitions avaient été volées ou échangées. On m'avait donné de faux horaires pour que je manque des auditions. Autant dire que j'avais été à rude école, et que j'avais appris un ou deux tours.

Je serai au Yellow Threat pendant une heure si vous voulez passer

Jessica et moi, complotant contre Jonathan pour nous voir. Ridicule, mais nécessaire.

Je consultai l'heure. J'avais perdu une journée d'écriture, c'était clair. Ça ne m'enchantait pas, mais je ne pouvais rien y faire ; je me contentai donc de me réchauffer les mains sur ma tasse de tisane. Il y avait un trottoir où j'aurais pu me balader en attendant, mais le quartier était vide et sans intérêt. Les anciens entrepôts avaient été investis par des architectes et des sociétés de production au début des années 2000, et ils avaient recouvert les murs de couleurs vives et de fresques. J'aperçus une œuvre de Géraldine sur un immeuble un peu plus loin – elle avait représenté l'autoroute qui se trouvait de l'autre côté, comme si l'on voyait à travers le bâtiment, niant en quelque sorte ce qui se passait à l'intérieur.

C'est alors que je le vis traverser la rue, costume sombre et chemise bleue, col ouvert. Ses cheveux sombres étaient décoiffés par le vent, et ses yeux observaient les moindres recoins.

— Monsieur Santon, le saluai-je. Quelle coïncidence !

— Vous croyez vraiment aux coïncidences ? demanda-t-il en s'asseyant en face de moi.

— Non. Je présume que mon amant vous a envoyé pour me dissuader de parler à son ex-femme.

— Presque. Mais non. Je ne peux pas vous dire la raison pour laquelle il m'a embauché, sauf que je ne suis pas censé être assis ici avec vous.

— Vous avez dû mettre vos propres caméras chez moi, parce que je ne comprends pas comment vous avez pu me retrouver. Je ne vous ai pas vus, ni vous ni vos hommes.

— Vous n'y êtes pas du tout. Nous ne vous surveillons pas, mademoiselle Faulkner. C'est l'autre qui est dans notre ligne de mire. Et vous ne nous verrez jamais. Nous effaçons si bien nos traces que personne ne peut les retrouver.

— Ah, les types des commandos... Mon père disait toujours qu'il pouvait casser la figure à n'importe lequel d'entre vous dans une bonne bagarre.

— Notre boulot, c'est justement d'éviter la bagarre. Pour ce que j'en sais – et j'en sais beaucoup trop –, toutes les personnes impliquées dans cette histoire essaient d'éviter que la situation parte en vrille. À part vous et Mme Carnes. Donc je vais rester assis avec vous à boire une bonne tisane. Jusqu'à ce soir s'il le faut. Si quelqu'un vient vous retrouver, je serai là. Ensuite, je vous ramènerai chez vous.

Je me penchai, les coudes plantés sur la table.

— Comment vais-je me débarrasser d'un type des commandos ?

— De *plusieurs* types des commandos.

Il tourna le regard vers un homme qui approchait, un téléphone à l'oreille. Il gesticulait et parlait fort – pour, paradoxalement, se fondre dans le décor, car un type immobile et silencieux aurait attiré l'attention. Puis Santon se tourna vers une Toyota noire qui attendait à un feu et fit un geste de la main quasi imperceptible. Le conducteur hocha la tête tout aussi discrètement et s'éloigna quand le feu passa au vert.

Super. Donc, même si je me barrais en courant et que je sautais dans un taxi, j'aurais encore deux types sur le dos.

— Il faut que Jonathan me fasse confiance. Je suis loyale.

— Ça, c'est entre vous et lui, fit Santon en se tournant pour héler la serveuse. Personnellement, je m'en tamponne.

La serveuse arriva et Santon commanda un café et un muffin. La jeune fille lui répondit avec un sourire aguicheur. C'est vrai qu'il était plutôt beau gosse. Je ne l'avais jamais remarqué.

— C'est quoi, cette bague au petit doigt ? demandai-je quand elle nous laissa.

Il me montra l'anneau d'or qu'il portait et qui, contrairement à ce que j'avais cru, n'avait rien d'ostentatoire ni de fantaisiste.

— C'est celle de ma femme.

— Elle porte la vôtre ?

— Autour du cou, avec sa plaque d'identité militaire. On les a échangées quand on a remplié, ensemble. On n'était pas là-bas depuis un mois quand elle a été descendue par un sniper à moins d'un kilomètre de la zone pacifiée, à Bagdad.

— Je suis désolée.

— C'était moche. La mort, c'est toujours moche.

— Vous comprenez que j'essaie de le protéger ?

— Et moi, j'essaie de faire mon boulot.

Je bus ma tisane en silence tandis que la serveuse lui apportait son café. Une Mercedes noire s'arrêta au feu rouge. La conductrice était blonde. Jessica. Le parking du salon de thé se trouvait au coin de la rue, et elle avait mis son clignotant.

Je regardai Santon. Il avait l'air de regarder le café brûlant devant lui comme s'il allait le boire d'un trait, mais ses yeux fixaient en fait le vide entre la table et la rue – le trottoir vide. Sauf qu'il nous tenait ainsi dans sa vision périphérique, Jessica et moi.

Jessica me vit et je secouai la tête. Elle opina et son clignotant disparut. Will Santon allait pouvoir me ramener chez moi. Le salopard !

MONICA

Je savais que Will n'était pas vraiment parti. J'avais un tour de chant au Frontage, qui était presque bondé, et je remarquai en particulier cinq types aux allures d'agents installés à la table à côté du meilleur haut-parleur. Je leur souhaitai la bienvenue, chantai mes chansons avant de saluer avec un sourire de façade, mais mon cœur était lourd comme la pierre. Jonathan n'avait pas appelé, pas écrit, pas envoyé de message. Le seul contact avec lui, c'était la présence embarrassante de Will Santon.

Était-il furieux à ce point ?

C'était comme ça qu'il se mettait en colère ? En disparaissant complètement ? Comment étais-je censée réagir ?

Questions stupides. La seule qui comptait, c'était comment, *moi*, je voulais réagir. Et je décidai de l'appeler. Je tombai sur sa messagerie, ce qui ne m'allait pas : je ne voulais pas laisser de message furieux, embrouillé ou laconique. Je décidai de laisser un texto.

Tu me fais le coup du silence ? Merde...

Certaines de mes amies s'étaient rendu compte que donner leur cœur à un homme était le meilleur moyen de transformer celui-ci en glace ; d'autres, séduites par la promesse d'un amour indéfectible, avaient couché avec des types pour s'apercevoir ensuite que l'amour en question ne durait pas plus d'une semaine. Et moi, à quoi avais-je affaire ? Le fait que je m'engage auprès de lui l'avait-il chassé ? Ou bien croyait-il vraiment que ma soumission allait de pair avec l'abandon de mon indépendance ? Croyait-il que j'allais lui obéir à l'extérieur de ma chambre comme à l'intérieur ? J'avais peut-être raté ce point sur la liste...

Non, impossible. Je n'aurais jamais accepté ça. Et il ne me l'aurait jamais demandé.

Je venais juste d'entrer chez moi quand le téléphone bipa. Je fouillai dans mon sac pour le retrouver, espérant contre toute logique que c'était Jonathan. Ma déception fut immense – c'était Jessica.

Je suis au Make entre Echo Park et Baxter. Vous êtes dans le coin, je crois ?

Voilà qui présentait un problème. Effectivement, l'endroit qu'elle m'indiquait était à moins de deux blocs de chez moi, mais comment m'y rendre sans me faire voir ? Parce que je voulais bien croire ce que m'avait dit Santon : je n'étais pas surveillée, mais Jessica, si. En d'autres termes, quelqu'un ou quelque chose se mettrait en travers de ma route.

Et merde.

Je jetai un coup d'œil vers la porte de derrière. Ma maison était construite sur un terrain quasiment vertical à son extrémité, qui se termine par un mur de parpaing censé retenir le talus. Au-delà, cent cinquante mètres de broussailles avant de tomber sur une sorte d'allée où les gamins allaient faire des conneries. Cette partie-là était inutilisable, à moins d'avoir beaucoup d'argent à donner aux paysagistes, ce qui était apparemment le cas du docteur Thorensen, mon voisin. Son terrain avait été aménagé avec un petit jardin potager, un espace de détente et même un abri de jardin. Mais de mon côté, naturellement, les mauvaises herbes avaient repris le dessus. Un figuier centenaire aux racines apparentes se dressait sur le talus. Au printemps, les fleurs sauvages envahissaient tout. Mais dans les premières semaines de décembre, les ronces décharnées entouraient les arbres, l'herbe disparaissait et les tonalités de marron prenaient le dessus.

Il allait me falloir traverser cette jungle pour accéder à l'allée avant de redescendre sur Echo Park

Avenue. Et bien sûr, ça ne marcherait pas. Je me ferais piquer par un serpent à sonnette ou un truc comme ça. Pire, Santon, qui avait sans doute fait le vœu de ne plus jamais fermer l'œil, m'attendrait dans la rue.

Tant pis. Je tirai ma vieille paire de santiags de mon armoire et enfilai un jean usé jusqu'à la trame. J'avais passé la journée à tout faire pour rencontrer Jessica, et j'allais y arriver.

Pas de doute, mon jardin aurait eu besoin que je m'en occupe. Je n'avais pas taillé les arbustes à la fin de l'été, de sorte que les dalles et la pelouse étaient jonchées de feuilles mortes et de branchages. Je jetai par-dessus la clôture qui me séparait de l'école Montessori les balles rose et orange lancées par les enfants et me dirigeai vers le mandarinier de papa. Il l'avait planté pour moi avant de déménager avec maman, en disant qu'il me fournirait de quoi manger quand les temps seraient durs. L'arbre avait pas mal poussé, il était désormais assez haut pour frôler l'amas de fils électriques qui fendait le ciel. Je m'en servis pour escalader le mur de remblai et déboucher sur le talus.

Il y régnait un noir d'encre. L'allée que je cherchais était à peine plus qu'un terrain vague entre l'arrière des maisons. Du côté d'Echo Park et Silver Lake, on trouvait pas mal d'espaces abandonnés – des rampes d'accès creusées à l'époque de la crise, des chemins oubliés sans éclairage ni surveillance et que les voisins utilisaient comme bout de jardin supplémentaire ou pour y abandonner des carcasses de voiture.

En m'accrochant à des branches et des lianes, je parvins au sommet de la colline. Tout était jonché de détrit. J'étais en train de me dire que je reviendrais de jour avec des sacs poubelles pour nettoyer tout ça quand, soudain, on me poussa contre le tronc d'un arbre.

— Où vas-tu, déesse ?

Sa voix venait de derrière moi.

Son souffle dans mon oreille, son odeur dans mes narines, son torse contre mon dos – comme les pièces d'un puzzle... Je ne songeai même pas à lui demander ce qu'il pouvait bien foutre dans les taillis au-dessus de chez moi.

— Tu ne m'as pas appelée....

J'inclinai la tête pour découvrir ma nuque. Il me fit tout oublier en dénouant mon écharpe pour y poser ses lèvres – elles déclenchèrent un éclair dans mon corps.

— J'étais occupé. Désolé.

Ses dents mordillèrent ma peau entre le cou et l'épaule, m'offrant une étincelle de douleur qui se transforma immédiatement en plaisir. Je retins mon souffle tandis que ses mains parcouraient mes bras jusqu'à mes mains.

— Vos excuses ne sont pas acceptées, Monsieur. Essayez encore.

Il emprisonna mes mains dans la sienne pour les coller au tronc.

— Écarte les jambes, murmura-t-il dans mon oreille.

Je ne fus pas assez rapide – il m'obligea à obéir d'un coup de genou. Il était vraiment brutal, et le fait d'ignorer ce qu'il allait me faire me fit mouiller instantanément.

Jessica attendrait, non ? Jusqu'à demain, s'il le fallait. Parce Jonathan était là désormais, et que sa main parcourait mon ventre, remontait sur mon soutien-gorge. Il appuyait doucement sur mes bleus, à la recherche des endroits indemnes, qu'il pressait jusqu'à ce que je gémissse.

— Tu veux quelque chose ? demanda-t-il.

— Tu m'as manqué.

— Tu m’as manqué aussi.

Sa voix se fit plus douce, comme s’il le pensait vraiment, et ses doigts s’égarèrent vers la ceinture de mon jean.

— Tu vas me baiser ?

Sans répondre, il défit ma braguette, sa queue contre mes fesses. Je me frottai sans retenue contre lui.

— J’aimerais bien, bordel.

Sa main libre vint saisir la mienne sur le tronc de l’arbre pour la guider vers ma culotte.

— Mais on dirait que tu t’en vas, non ?

— Si.

— Tu es mouillée ?

Je passai le doigt sur ma fente et sentis ma chatte engorgée et humide le long des lèvres.

— Oui.

Il lâcha ma main pour se serrer contre moi, son torse contre mon dos, sa voix dans mon oreille.

— Mouillée comment ?

— Comme dans « baise-moi maintenant ».

— Touche ton clito. Fais-toi du bien.

D’un doigt, je caressai le pourtour de mon bouton gonflé, sans cesser de me frotter à sa queue.

— Deux doigts, indiqua-t-il en reculant de quelques millimètres. Fais-le avec deux doigts, en pinçant ton clito entre eux.

Je gémis.

— C’est bon, déesse ?

— Oui.

— Bon comment ?

— Pas autant que quand tu me baises.

— Bonne réponse.

Maintenant, recourbe tes doigts et enfonce-les dans ta chatte. Puis remonte vers ton clito. Vas-y, frotte, jusqu’au bout.

— Oh, Jonathan, je t’en prie, baise-moi...

— Tu n’aimes pas ça ?

Il y avait quelque chose dans sa voix, une sorte de sarcasme. Comme s’il ne s’agissait pas de préliminaires, mais d’une dispute. Je cessai de me caresser et sortis la main de ma culotte, mais il me saisit le coude. Je tressaillis à cause des bleus à cet endroit.

— Ne t’arrête pas. Fais-toi jouir.

— Je ne veux...

— Fais-le.

Je ne pouvais pas m’arrêter. Je ne pouvais pas lui demander à quoi il jouait, parce que, quand il prononça ces mots, d’un seul coup, je voulus lui obéir. Lui plaire, me soumettre à lui, être sienne. C’était plus que de la soumission – car la soumission implique un choix. J’étais son esclave.

Je caressai mon clitoris de plus en plus trempé, la sève inondant mes doigts. Un gémissement de plaisir m'échappa ; je me mordis les lèvres.

— Vas-y, Monica. Ne te retiens pas.

— Oh mon Dieu... murmurai-je.

Il se plaça à côté de moi et s'agenouilla presque pour que son souffle effleure ma joue. Je me tournai vers lui, les yeux dans les yeux, jambes écartées, une main sur l'arbre et l'autre dans ma culotte. Il ne me touchait toujours pas – il se contentait de respirer au même rythme que moi jusqu'à ce que ma bouche s'ouvre et que mes yeux se ferment.

— Tu aimes ça ?

— Je préfère quand c'est toi.

Mon souffle s'accélérait. Sous mes doigts, ma chatte était chaude, vibrante, gonflée, humide.

— Je sais, dit-il.

— Prends-moi.

— Jouis.

— Oui...

Le frisson me parcourut des genoux jusqu'à la taille et je me cambrai, comme si Jonathan était encore derrière moi. Je criai, assez fort pour que les voisins entendent, en me frottant contre l'arbre comme si je le baisais. Je sentais ma poitrine monter et descendre contre l'écorce hivernale, la joue contre la surface rugueuse tandis que je regardais Jonathan, simple forme dans l'obscurité.

— C'était bon ? demanda-t-il.

— Encore. Je t'en prie.

Je retirai la main de ma culotte.

— Tu es insatiable, dit-il en embrassant mes doigts trempés. Je suis content que tu aimes ça, parce que c'est comme ça que tu vas vivre si je vais en prison. Je ne suis pas un de ces braves types qui disent à leur nana qu'elle peut sortir avec d'autres mecs. Tu m'appartiens, que je sois en taule ou non.

— Dis-moi ce qu'elle va me raconter, d'après toi.

Il s'appuya contre l'arbre et prit mon index tout entier dans sa bouche pour le sucer avant de me demander :

— Tu trouves que c'est mal, le fait que je veux te tenir à l'écart des côtés les plus sombres de ma vie ?

— Oui.

Le simple contact de sa langue sur mes doigts suffisait à m'exciter de nouveau. Je m'appuyai contre l'arbre, les talons de mes santiags plantés dans la terre pour ne pas tomber dans la pente.

— C'est mal de te protéger ? De te protéger de mes zones sombres, ma déesse ?

— Oui, c'est mal. Ça ne peut pas durer. Si tu me transformes en une sorte de femme parfaite, séparée de ta vie réelle, on va finir par se décevoir l'un et l'autre. Et ce sera terminé entre nous.

— Je ne crois pas.

Il laissa mes doigts pour me prendre la main.

— Si, Jonathan. Ce sera fini. Je t'aime. J'aime ton passé, quel qu'il soit. J'aime ton présent et je veux être ton futur. Mais le mensonge nous briserait. Un jour, je me réveillerai et je me rendrai

compte que je ne te connais pas vraiment, et ce sera trop tard pour nous rapprocher. Ce sera terminé, que tu me quittes ou non. Notre histoire s'arrêtera là.

— Mes secrets risquent de devenir publics sous peu. Je préfère profiter de l'instant, avant que tu t'enfuies.

— Je veux les entendre de ta bouche.

— Non.

— Alors, je dois aller rencontrer quelqu'un.

Je lâchai sa main et saisis une branche pour commencer à remonter. Il me retint par le bras.

— Ne fais pas ça. Laisse-moi un peu de temps.

— Non.

En me tournant vers lui, je trébuchai et tombai de tout mon poids contre lui. Il perdit l'équilibre, et nous dévalâmes ensemble la colline en roulant au milieu des broussailles, ponctuant notre chute de cris et de gémissements. Tout tournait autour de moi, un vortex obscur qui ne cessa que lorsque j'atterris contre le mur de parpaings. Jonathan, lui, finit avec un bruit sourd sur les dalles du jardin, à plat dos sous le mandarinier.

— Jonathan ! criai-je en me relevant tant bien que mal pour le rejoindre d'un bond.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

Pourtant, c'était moi qui étais debout et lui par terre.

— Oui. J'ai dévalé cette colline des centaines de fois.

Je l'aidai à se relever et le vis tressaillir.

— Tu es sûre ?

Il ôta une brindille de mon t-shirt. Quand j'époussetai le col du sien, il cilla à nouveau.

— Tu crois que je peux avoir davantage de bleus que j'en ai déjà ?

Il sourit. Je souris – puis nous éclatâmes de rire, ensemble. Il me prit le menton et nous nous embrassâmes, sans cesser de pouffer. Avec un soupir douloureux, il fit jouer sa nuque.

— Je crois que tu t'es fait un bon torticolis, dis-je. Tu aurais mieux fait de me laisser aller la voir.

— Jamais.

Il m'embrassa à nouveau, sans incliner la tête. Je lui rendis son baiser avec fougue, parce que je m'apprêtais à le décevoir.

— Maintenant, dis-je. Au pire, demain.

— Je vais t'emmener au lit.

— Je te croyais trop cassé pour baiser ?

— Je vais me débrouiller.

— Jusqu'au moment où tu me diras enfin la vérité ? Parce que tu ne comptes tout de même pas gérer Jessica en me laissant dans l'obscurité jusqu'au bout ? Elle cherche à te faire déclarer irresponsable. Ça ne te gêne pas ?

Il fit mine de passer le bras autour de mon épaule, mais s'arrêta avec un gémissement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Rien.

— Tu as mal.

— Je vais bien. Ce n'était pas une grosse chute.

— Sauf que tu as atterri sur des dalles, remarquai-je en passant le bras autour de sa taille pour le soutenir jusqu'à la porte de derrière. Et que tu ne rajeunis pas, hein ?

— Ça, ça va te valoir une bonne fessée.

— Tu ne peux même pas lever le bras.

— Je te fouetterai avec ma queue.

Il éclata de rire en achevant sa phrase. Je l'imitai – comme lui sans doute, j'imaginai une sorte de sketch des Monty Python version porno, et c'était trop drôle. Encore secouée d'éclats de rire, je l'aidai à s'asseoir sur une chaise.

— Aïe ! gémit-il entre deux accès d'hilarité.

Je m'agenouillai devant lui et entrepris de déboutonner sa chemise.

— Pas maintenant, chérie. Je suis trop fatigué.

Je remontai la chemise aussi haut que possible.

— Tu peux enlever ça ?

— Tu me dragues, ou quoi ? Parce que je suis déjà pris. Par une déesse aux yeux marron.

— Tu peux le faire, s'il te plaît ? Quel casse-pieds tu fais...

Il se pencha en avant et je l'aidai à retirer sa chemise. Le plus dur, ce fut la manche gauche. Même s'il se forçait à sourire, son bras était raide et ses mouvements hésitants. Avec le t-shirt qu'il portait en dessous, ce fut plus facile. Je tirai la manche droite avant de le faire passer par-dessus sa tête puis de le glisser le long de son bras endolori. Son biceps était rouge et enflé, et une bosse de la taille d'un petit œuf était en train d'éclorre sur son omoplate. Il plia le bras.

— Il n'est pas cassé, fit-il avec une grimace.

— Mais tu vas avoir quelques jolis bleus entre le cou et le coude. Bienvenue dans mon monde !

— Moi, je n'ai pas les bons souvenirs qui vont avec...

Je l'embrassai. Il posa la main sur ma joue et je le pris dans mes bras avec précaution. Je l'embrassai avec les yeux ouverts, parce que je voulais le voir s'abandonner à moi – et c'est ce qui se produisit. Quel bonheur de voir Jonathan, les yeux clos, se laisser emporter par mon baiser. Cette minuscule abdication fit battre mon cœur plus vite. Je soupirai. Il entrouvrit les paupières, comme s'il pensait à la même chose que moi, et nous nous sourîmes.

— Assieds-toi. Je vais chercher de la glace.

Je me dirigeai vers le congélateur. Avec Gabby, nous gardions toujours quelques poches de glace pour apaiser nos douleurs aux doigts et aux bras après des heures de répétition.

— Pourquoi ne m'emmènes-tu pas juste au lit ? demanda-t-il tandis que je déposais plusieurs compresses sur sa nuque et son bras.

— Bonne idée. Lève-toi.

Nous nous dirigeâmes vers la chambre et je l'installai sur des oreillers. J'avais bien fait de changer mes draps. Son bras devenait plus raide, et le temps que je termine les compresses, il ne pouvait presque plus le bouger.

— Je connais quelqu'un qui ne conduira pas ce soir, dis-je en tendant la main. Donne-moi tes clés pour que je gare ta voiture dans mon allée. Le changement de côté de stationnement, c'est demain

matin.

— Je peux me permettre de payer un PV.

— Sauf que si une voiture bloque le passage de la balayeuse demain, et que c'est celle d'un de mes invités, Roger, mon voisin d'en face, va vider toutes ses ordures sur ma pelouse. Il l'a fait avec Darren, genre deux cents fois.

Il prit ses clés dans la poche de son jean et me les tendit.

— Tu devrais déménager dans un quartier plus sympa.

— Je sais ce que tu penses, rétorquai-je en saisissant le porte-clés, mais pas question. Je ne suis pas une femme entretenue.

— On verra ça.

Je fourrai les clés dans ma poche avant d'entrer dans la salle de bain. Je grimpai sur le siège des toilettes pour attraper, sur l'étagère, un vanity-case où je gardais mes médicaments, hors de vue de Gabby : des antidouleurs qu'on m'avait prescrits pour les dents de sagesse, des myorelaxants pour mes règles douloureuses, et du Xanax qu'une amie m'avait donné lors d'un petit épisode d'insomnie. Je les apportai à Jonathan, qui tripotait son téléphone de sa main valide.

— J'ai des antidouleurs.

— Pourquoi, je suis si pénible que ça ?

— Je vais te chercher un verre d'eau.

— Monica, fit-il en me regardant avec un air grave, je ne prends jamais d'antidouleurs.

Je déposai le flacon d'Oxycontin sur la commode.

— Alors, du paracétamol et un décontractant musculaire ?

— Vendu.

J'emportai les flacons dans la cuisine et, tandis que je remplissais un verre d'eau, je me mis à réfléchir à ce qui m'attendait – ce que je voulais faire, et ce qui m'en empêchait. Je pris deux pilules dans ma main, réfléchis un instant et retournai dans la chambre.

— Bon, voilà ton paracétamol, et voilà le décontractant. Vas-y.

Il les enfourna dans sa bouche et les fit passer avec un verre d'eau.

— Tu es une bonne infirmière.

Un genou sur le lit, je m'installai entre ses jambes.

— Et ce n'est pas fini...

Je défis sa braguette.

— Vraiment ? Dans quel genre d'hôpital suis-je tombé...

Je sortis sa queue, déjà raide, qui se mit au garde-à-vous quand je l'embrassai.

— Je ne trouve rien de drôle à répondre...

Je passai ma langue à plat le long de sa hampe.

— Il neige en enfer..., murmura-t-il.

Sa main se posa sur ma tête pour caresser mes cheveux. J'ouvris la bouche et le laissai appuyer sur ma nuque pour l'avaler jusqu'à la garde. Sa pression ne se relâcha pas et je me mis à respirer calmement par le nez, mes yeux rivés sur les siens. Quand il me lâcha, je reculai la tête en aspirant fortement. Il soupira et une expression de plaisir pur apparut sur son visage. Un filet de salive reliait

encore ma bouche à son gland. Je me léchai les lèvres.

— Tu ne me laisses jamais utiliser mes mains, dis-je.

Il plissa les yeux comme pour repenser à toutes les fois où il m'avait fourré sa queue dans la bouche.

— Grossière erreur de ma part...

— Tu aimes le contrôle.

— Je plaide coupable, oui.

— Laisse-moi te posséder, dis-je. Donne-toi à moi.

— Je n'aime pas trop être soumis.

Les mains dans le dos, je l'avalai une nouvelle fois tout entier, goûtant l'odeur de sueur et la goutte salée quand je me retirai.

— Je vous en prie, Monsieur. Laissez-moi vous donner tout ce que j'ai.

— Dit comme ça...

Je plaçai une main à la base de son sexe et saisis ses couilles de l'autre. À nouveau, je l'engloutis jusqu'à la garde en tâchant de conserver une attitude soumise alors que c'était moi qui contrôlais ce qu'il ressentait, moi qui décidais du rythme, de l'intensité. Quand il posa les mains sur ma tête, ce fut avec douceur, pas pour me contraindre, et quand il jouit, quand son sperme envahit ma gorge à longues giclées, je conservai une expression de gratitude et de soumission pour le lécher jusqu'à la dernière goutte.

— Merci, murmura-t-il, les yeux fermés.

— Comment va ton bras ? demandai-je.

Il n'avait pas bougé d'un pouce.

— Un peu raide, mais ça ira.

Il me regardait, mais ses paupières se fermèrent. Il me caressa les cheveux et la joue et j'embrassai ses doigts.

Je m'agenouillai et le saisis par la taille.

— Si tu te relèves, je vais arranger tes compresses.

Il obéit. Je plaçai un oreiller sous sa tête, surélevai son bras meurtri, tirai les couvertures sur lui et le bordai. Puis j'éteignis la lumière et me pelotonnai contre lui. Quelques secondes plus tard, sa respiration se fit régulière.

Alors, je sortis du lit.

MONICA

Je suis rentrée chez moi

Le texte du SMS de Jessica ne me surprit pas. Ce qui m'étonna, c'est qu'elle ait pris la peine de m'en envoyer un. Elle voulait vraiment me contacter à tout prix.

La voiture de Jonathan était garée devant chez moi. Je n'avais jamais conduit une vraie Jaguar, mais il me suffit de tourner la clé pour comprendre la différence avec ma Civic. Tout y était parfaitement lisse, depuis les coutures des sièges jusqu'aux tapis de sol dénués de la moindre miette – on mangeait sans doute plus proprement dans l'habitacle d'une Jaguar, ou peut-être n'y mangeait-on pas du tout. Le changement de vitesse semblait s'opérer par la seule force de la pensée, et les lumières du tableau de bord n'avaient rien de vulgaire ou de clinquant : seulement des messages chuchotés dans des tonalités de gris apaisantes. *Réservoir à moitié plein. 40 000 tours-minute. Cent vingt kilomètres/heure.*

Le paradis, c'est d'être au volant d'une Jaguar noire sur le périphérique à minuit.

Je prenais tellement de plaisir à conduire que je n'avais même pas allumé la radio. Quand une station de musique classique se déclencha, apparemment de façon automatique, je me rendis compte que le fait de me trouver dans la voiture de Jonathan allait poser un autre problème. Jessica avait obtenu une ordonnance restrictive ; si la Jaguar se garait près de chez elle, l'alerte serait lancée – que ce soit par Jessica elle-même, par la police ou par l'équipe de Santon, où qu'ils se trouvent. Quoi qu'il en soit, si elle apercevait sa voiture, comment lui faire croire que j'avais rompu avec Jonathan et que je voulais me venger de lui ? Si je me présentais comme une maîtresse loyale, j'aurais moins de prise sur elle. Je dépassai donc sa maison. Les lumières étaient éteintes, et il y avait une voiture dans l'allée. Après tout, nous étions lundi et il était minuit passé. Je tournai au coin de la rue et me perdis rapidement dans un dédale de petites rues avant de débarquer sur le front de mer, à l'autre bout de la rue. Je dépassai la maison deux cents mètres avant de me garer. Je voulais avoir toutes les cartes en main – mieux valait donc faire comme si j'arrivais à pied après avoir pris un taxi.

La maison, dans le style moderniste, était posée à flanc de colline, avec un escalier en colimaçon qui montait à l'étage, encadré par un massif de rocaïlle. Je gravis les marches de béton d'un pas léger, en espérant que les grillons et le bruit du ressac au loin couvriraient le bruit de mes chaussures. La porte d'entrée rouge était grande et massive, avec une poignée au milieu. La façade qui donnait sur la rue était percée de petites fenêtres aux vitres dépolies. Je supposai que celles de l'arrière étaient bien plus grandes, puisqu'elles donnaient sur l'océan.

Sur la pointe des pieds, je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Au fond de la maison, j'aperçus de la lumière et le scintillement bleuté d'un écran de télévision. Le bouton de sonnette était rétro-éclairé. Je posai le doigt dessus et retins mon souffle.

Puis j'appuyai.

Fiche le camp ! Fiche le camp !

Quand j'étais petite, à la maternelle, on adorait faire ça – sonner aux portes et s'enfuir pour se cacher derrière une haie ou une voiture, juste pour le plaisir de voir sortir des gens furibards. Rien de plus puénil, comme jeu... et pourtant, j'étais tentée d'y jouer ce soir.

Fiche le camp ! Fiche le camp !

Elle n'arrivait pas. J'avais encore le temps de piquer un sprint jusqu'à la voiture, de prendre

l'autoroute pour sortir sur Stadium Way. Une petite balade dans Solano Canyon avec la voiture de Jonathan, puis garer le bolide dans mon allée, me glisser dans mon lit avec l'amour de ma vie et lui faire le petit-déjeuner demain matin. Voilà ce que j'aurais dû faire. J'aurais expliqué qu'en déplaçant sa voiture, j'avais eu envie d'aller faire un tour. Ça lui plairait d'entendre ça. Beaucoup. Et lui plaire, c'était mon boulot.

Fiche le camp ! Fiche le camp !

Un plafonnier s'alluma dans la maison, éclairant l'allée de béton de bandes de lumière tamisée. J'avais rendez-vous le lendemain avec le président de Carnival Records – ma voix serait rauque, j'aurais des cernes. Il fallait que je rentre chez moi pour me reposer. Tout de suite. J'avais une carrière. Je travaillais dur. Jonathan pouvait s'occuper tout seul de ses affaires. C'était un grand garçon, maintenant. Chanter. Ce que je voulais, c'était chanter.

Cours !

La porte s'ouvrit à la volée et je reculai. Elle portait un pantalon et un chemisier strict, comme si elle sortait tout droit d'une pub pour lessive. Comment Jonathan avait-il fait pour la baiser ? Est-ce qu'elle transpirait seulement ? Est-ce qu'elle gémissait ? Une larme lui coulait-elle parfois sur la joue, après un orgasme ?

— Bonsoir, Monica, dit-elle. Enfin.

— Bonsoir, Jessica.

— Donnez-vous la peine d'entrer.

Elle s'écarta et je pénétrai dans sa maison.

MONICA

Je n'avais jamais vu une lampe aussi moche que celle qui diffusait sa lumière chaude dans le salon. Elle était dorée, avec un abat-jour en parchemin et un pied qui ressemblait à sept balles de tennis empilées. Tout le reste était impeccable. Toutefois, l'ensemble de la décoration avait quelque chose d'éphémère ; rien ne semblait définitif ou important. Les coins demeuraient apparents. Pas la moindre photo, pas la moindre babiole. Quelques rares œuvres d'art. Je ne m'étais pas trompée sur le mur du fond : les baies vitrées allaient d'un mur à l'autre et du sol au plafond, découvrant une piscine éclairée et, au-delà, un horizon noir qui, le jour, laissait place à l'océan.

— Un café vous ferait plaisir ? demanda Jessica.

— Je suis plutôt thé.

Jessica approuva d'un simple *mmh*, comme si ce choix en révélait beaucoup sur ma valeur humaine. Bien sûr, ce n'était que l'effet de mon imagination, car son visage ne trahissait rien.

— Je vais vous en faire apporter. Du thé rouge, peut-être ? Il est tard.

Comment ça, « vous en faire apporter » ? Elle avait du personnel en permanence ? Ils se relayaient, peut-être ? Si c'était le genre de vie qui m'attendait, si j'avais un jour moi aussi droit à ce genre de luxe, je ferais le plus attention possible au personnel.

— L'heure ne me dérange pas. Je préfère du thé vert, si vous en avez.

— Vous voulez que nous nous installions dehors ? demanda-t-elle en montrant le mur du fond.

— Comme vous voudrez.

Elle ouvrit la baie coulissante qui donnait sur un patio et appuya sur un bouton. Des lumières et des chauffeuses s'allumèrent. Avec un hochement de tête approbateur, je sortis et m'installai sur une chaise longue, écoutant l'océan invisible. Je m'imaginai alors avoir accès tous les soirs à un tel endroit. Ça devait être une telle paix... Mais c'était peut-être ce qu'elle craignait, justement : ne plus avoir assez d'argent pour se payer le patio, la maison, le studio ? La perspective n'avait rien de paisible. Moi-même, j'aurais paniqué très vite si on m'enlevait ce qui assurait mon équilibre – ma voix, mes oreilles. Même mon piano, avec sa pédale cassée, était un rocher auquel je m'accrochais quand je me sentais anxieuse. Le fait que Jonathan menace de lui retirer une partie de ses revenus avait fait basculer Jessica, et elle avait paniqué. Elle était acculée. Pas malin, de la part d'un homme qui contrôlait tout.

Même avec les chauffeuses, l'air du soir était frais. C'est seulement alors que je pris conscience d'avoir oublié mon écharpe. Le col de mon t-shirt était relativement serré, mais mes bleus restaient à portée de vue.

La chaise en face de la mienne était un peu plus dans l'obscurité... mais Jessica arrivait, et elle me verrait me mettre à l'abri.

Je m'exhortai à ne pas oublier les règles que je m'étais posées pour cet entretien : tant pis pour Jessica. Qu'elle aille se faire foutre. Elle ne comptait pas. Ce qui comptait, c'était protéger Jonathan de ses sales pattes.

Je m'installai dans le coin sombre.

— Voilà, dit Jessica en refermant la baie vitrée.

Elle tenait contre son cœur une enveloppe marron. De nouveau, j'observai son pantalon en lin et

son chemisier blanc strict. Peut-être rentrait-elle tout juste d'une soirée, ou peut-être avait-elle côtoyé sommeil les mêmes habitudes que Jonathan : veiller très tard, et ne dormir que quelques heures. Peut-être, pendant leur vie commune, avaient-ils passé toutes leurs nuits à discuter et à se raconter des histoires, tous deux tirés à quatre épingles.

Trêve de rêveries.

— Désolée de venir si tard, mais on dirait bien que tout a conspiré pour empêcher cette rencontre.

— Tout... c'est-à-dire Jonathan ?

— Je ne sais pas.

— Vous le lui avez demandé ?

— Non.

Sa question était si directe, son ton si condescendant, que je compris pourquoi Jonathan ne voulait pas que je m'approche d'elle.

Une femme d'un certain âge, vêtue d'une robe noire, vint déposer un plateau devant nous avant de disparaître. Jessica versa le thé elle-même dans des tasses blanches, si simples et si pures qu'elles devaient coûter une fortune.

— Je comprends que vous n'avez pas envie de lui poser la question. Il peut être tellement intimidant...

Je ne répondis pas. Je ne savais toujours pas si je devais la jouer « petit lapin dans la lumière des phares » ou maîtresse SM. Je me contentai de prendre ma tasse de thé.

— Désolée d'avoir été impolie au cours de notre dernière rencontre.

Elle écarta mes excuses d'un geste de la main.

— Je comprends. Moi-même, j'ai exagéré. Je pensais que vous étiez naturellement curieuse.

Consciemment, et au prix d'un gros effort, je laissai glisser l'insulte. Je l'avais bien cherché : je n'avais pas demandé à Jonathan pourquoi il m'empêchait de la voir, et j'avais été agressive quand elle m'avait dit du mal de lui au Frontage.

— Vous avez une très belle maison, fis-je. La vue doit être splendide de jour.

— C'est le cas. On voit jusqu'à l'horizon. Il y fait doux, aussi, avec la brise marine.

— Ça fait longtemps que vous vivez ici ?

Elle eut un petit sourire, comme pour montrer qu'elle savait très bien à quel jeu je jouais.

— Erik et moi, nous avons emménagé ici quand j'ai quitté Jonathan. Pour m'éloigner de lui. C'est ce qui m'a plu dans cette maison.

— Et Erik ? Il est toujours avec vous ? C'est une bien grande maison pour y vivre seule.

— Il est passé à autre chose.

De toute évidence, elle ne tenait pas à ce que la conversation aborde sa vie privée, car elle changea de sujet pour en revenir à moi.

— Alors, pourquoi avez-vous changé d'avis ? Je croyais que vous ne vouliez pas me voir ni me parler.

C'était le moment de choisir ma stratégie, mon personnage.

— Quand il a été arrêté, je suis devenue... eh bien, vous avez utilisé le mot, « curieuse ». Je me suis dit qu'il y avait des choses que je devais savoir, des choses que vous vouliez me dire, mais que je

vous en empêchais.

— Et vous avez pensé me les extorquer pour pouvoir aller les lui répéter ?

Je retins mon souffle. J'avais échoué – elle avait percé mes motivations à jour en quelques secondes.

Je devais ressembler à un animal pris au piège, et, malgré l'obscurité, elle voyait sans doute le rouge sur mes joues.

— Je ne sais pas ce que je vais faire, murmurai-je.

Ma voix évoquait un bout de papier froissé dans une corbeille.

— Vous allez lui répéter tout ce que je vais vous dire. Et il niera. Comme pour mon poignet – je suis sûr qu'il a nié qu'il me l'a cassé en me faisant l'amour, non ? Et qu'il m'avait battue dans son jardin. Que vous a-t-il dit là-dessus ? Il vous a expliqué que j'avais dit à tout le monde qu'il voulait me violer et me frapper ? Mais bien entendu, selon lui, c'est faux, n'est-ce pas ? J'ai une question : avez-vous d'autres sources d'information ?

Je n'en avais pas, mais je me tus.

— Mon avocat m'a dit qu'on avait trouvé du matériel de surveillance dans votre maison, et que Jonathan prétend que c'est moi. C'est ce qu'il vous a dit, non ? Que j'étais la responsable ?

— Oui.

— Mais ce n'est pas moi qui ai des fantasmes pervers. Pourquoi ferais-je une telle chose ?

Que lui répondre ? Pouvais-je dire que, selon moi, c'était pour tenter de prouver que c'était un homme violent ? Pour le couvrir de honte et le faire déclarer irresponsable ?

Je ne voulais pas révéler la tactique de Jonathan. Aussi, je me contentai de regarder mes mains posées sur mes genoux en tentant de trouver des dénégations plausibles. Sauf que rien ne me vint.

Elle prit mon silence comme une invitation à poursuivre. D'une voix mesurée, elle reprit :

— Toutes les informations dont vous disposez viennent de lui. Laissez-moi vous dire quelque chose. Il a un fantasme de contrôle. Si vous avez trouvé des caméras chez vous, n'allez pas chercher le coupable plus loin. Si une femme vous dit qu'il lui a brisé le poignet en lui tordant le bras pour la baiser, vous pouvez la croire.

— Vous avez dit que vous plaisantiez...

— Je n'aurais pas dû vous en parler pendant que vous étiez au travail. C'était ça, la plaisanterie. Elle n'était pas drôle, mais je ne mens jamais. C'est Jonathan qui ment. Vous le savez, n'est-ce pas ? Vous savez que c'est un menteur.

Je pris une inspiration profonde. Comment admettre ça sans le trahir ? Rester assise ici et répondre que je croyais tout ce qu'il me disait ne me vaudrait rien d'autre qu'un rire moqueur. Je me sentais coincée et j'étais furieuse. Jonathan avait raison. Je n'aurais pas dû venir.

— Son père a ruiné ma famille. Ça, il ne vous l'a pas dit ? Il a tué papa. Il lui a brisé le cœur en l'arnaquant. Je l'ignorais quand j'ai rencontré Jonathan. On me l'avait caché. Papa ne m'avait pas dit qu'il avait presque tout perdu jusqu'à ce que je lui présente mon nouveau fiancé – et c'était trop tard. Je l'aimais, et je me suis battue pour lui. Exactement comme vous en ce moment. Ruiner les gens, c'est ce que fait sa famille.

Jessica se pencha et prit ma main dans la sienne.

— Je sais qu'il ne vous a pas parlé de Rachel non plus. De ce qu'il lui a fait.

Je levai les yeux vers elle, le souffle court.

— Quoi ?

— Vous avez des bleus au cou, dit-elle.

Instinctivement, je portai la main au creux de mon épaule, comme pour les cacher ou m'assurer qu'ils étaient toujours là.

— Que lui a-t-il fait ?

— Il l'a tuée.

Tuée. Est-ce que, quelque part au fond de moi, je le savais déjà ? Est-ce que je m'étais caché la vérité, est-ce que je m'étais menti, comme si souvent ? Ou bien n'était-ce qu'un mensonge de plus ?

J'étais prise au piège. Quelques mois plus tôt, je volais de mes propres ailes, n'écoutant que moi-même, avec dans la tête une destination claire, sinon un chemin. J'avais un boulot, des amis, de l'espoir. Un soir, j'avais renversé un verre. J'avais touché la main d'un homme et je l'avais laissé m'embrasser sur le capot de sa voiture. Ensuite, je ne savais plus quand, j'étais tombée dans un entrelacs de mensonges et de secrets. Plus je luttais, plus je m'engluais dans cette toile d'araignée.

Mais qui l'avait tissée, Jonathan ou Jessica ? Et comment m'en sortir, bordel ?

Je regardai autour de moi. Les yeux me piquaient. J'étais à un battement de paupières des larmes. Je reniflai et saisis une serviette en papier sur le plateau. Sur la table basse, j'aperçus l'enveloppe marron qu'elle avait apportée tout à l'heure. Sur celle-ci, elle avait posé son téléphone, à l'envers.

— J'ai peur, dis-je.

Elle pressa ma main.

— Il est violent. Il...

Ma voix se fêla.

— Continuez.— Il m'insulte, et...

Je portai les mains à mon cou, les yeux dans le vague.

— Il vous étrangle ?

— Il me traite de pute. Il vous disait ce genre de choses ?

— Eh bien... non.

Je fis mine de me lever.

— Laissez tomber.

Elle me retint par la main et m'obligea à me rasseoir.

— Avec moi, il utilisait d'autres mots. Il me traitait de salope et de chienne. Il aime humilier les femmes. Ça fait partie de sa perversion.

Je détournai le regard en m'obligeant à conserver une expression de douleur sur le visage. Je me touchai le cou et murmurai, dans un soupir à peine audible :

— Il me fait du mal.

— Je suis désolée, dit Jessica, je ne vous ai pas entendue.

Je parvins à faire ressurgir mon envie de pleurer pour la regarder de nouveau. Une larme perla sur ma joue.

— Est-ce qu'il vous étrangle, Monica ?

Je hochai la tête.

— C'est vrai ? Il vous étrangle ?

J'opinaï de nouveau. Elle avait l'air agitée. Je me raclai la gorge et regardai dans la direction de mon sac.

— Je crois que je ferais mieux d'y aller.

— Il m'étranglait, moi aussi, dit-elle. J'avais des bleus exactement comme les vôtres. J'ai cru qu'il allait me tuer. C'est comme ça que les hommes comme lui prennent leur plaisir. Quand ils vous voient avoir peur et souffrir.

— Des bleus ? Comme ceux-ci ? demandai-je en touchant mon cou.

— Oui.

— J'ai dévalé une colline.

— Pas besoin de mentir pour le protéger. J'ai été à votre place.

À mon tour, je serrai sa main. Sa manucure était parfaite, à l'exception de l'ongle de son pouce, dont le vernis se craquelait.

— Je peux avoir un verre d'eau ?

— Bien sûr.

Par-dessus mon épaule, elle regarda vers la maison.

— Elle est allée se coucher. Zut. Comme si elle ne pouvait pas attendre une demi-heure de plus.

Elle fit glisser son téléphone de l'enveloppe marron, et me tendit celle-ci.

— C'est pour vous. Il n'y a rien là-dedans que Jonathan ne sache pas, mais elle contient tout ce qu'il ne vous dira jamais. Je suis au courant de tout, et c'est ce qui lui fait peur.

Elle me caressa la tête comme à un bon chien-chien.

— Vous voulez des glaçons ?

— S'il vous plaît.

Elle pressa ma main une dernière fois et se leva, refermant la baie coulissante derrière elle.

La tentation d'ouvrir l'enveloppe était intense, mais je n'avais pas beaucoup de temps. Je la serrai contre moi sans la regarder et saisis le téléphone de Jessica avant de m'éclipser par la baie vitrée en direction de la porte d'entrée. Le téléphone servait d'enregistreur. Je l'éteignis à peine arrivée dans la rue. Si elle se lançait à ma poursuite, elle chercherait ma Honda. Néanmoins, je m'éloignai en restant à couvert des haies, cherchant les recoins les plus obscurs jusqu'à la Jaguar. Je démarrai en trombe, aussi vite que la voiture et le bon sens le permettaient.

Sur le chemin du retour, je me dis que je venais de faire une belle connerie – sauf que je ne savais pas laquelle. Les choses s'étaient enchaînées d'une façon qui me semblait logique, et qui l'était peut-être. Éteint, le téléphone n'émettait aucun signal, et on ne pouvait pas le retrouver jusqu'à ce que je le rallume ; il me regardait d'un œil noir, comme un otage. Je pouvais le rallumer pour le mettre immédiatement en mode avion. Je pouvais enlever la carte SIM. Je pouvais écouter tout ce que je voulais.

— Va te faire foutre, lançai-je au rectangle noir posé sur le siège passager. Bien fait pour ton cul.

Je souris à cette blague involontaire – parce que, j'en étais certaine, l'enregistrement de la fessée de Jonathan se trouvait dans ce téléphone. Puis je me mis à rire à pleine gorge – parce que j'avais vidé mon cerveau de tout ce qui ne comptait pas. La seule chose importante, c'était que je lui faisais confiance. Cette confiance, il ne l'avait pas vraiment gagnée et parfois, il me poussait à bout, mais au

fond de mon cœur, je n'avais pas besoin d'entendre cet enregistrement. Je le croyais. Depuis le début.

Quand je me rendis compte que je roulais à cent cinquante, je m'arrêtai au bord de la route pour me frotter les yeux et retrouver un souffle normal. Alors, j'allumai le plafonnier. Une fois chez moi, je n'aurais pas le loisir d'ouvrir l'enveloppe – Jonathan serait là. Quel que fût son contenu, il devait être lu furtivement, dans la nuit et la solitude. Ce serait moche et diabolique, comme la toile d'une araignée maudite.

MONICA

Le bruit de mes pas résonnait sur les marches en bois. Je traînais les pieds – j'étais complètement épuisée. Je ne devrais jamais me coucher tard avant un rendez-vous – surtout un rendez-vous comme celui qui m'attendait demain. Mais j'allais enfin pouvoir me glisser sous les draps avec Jonathan et me serrer contre son corps magnifique pour sombrer dans le sommeil.

Sauf qu'il était assis sur la terrasse. Et qu'il n'avait pas l'air content.

Sa veste était jetée en travers du dossier de la balancelle. Il portait son pantalon, sa chemise avec trois boutons ouverts et ses chaussures. C'était ce détail qui me gênait – il signifiait qu'il pouvait partir d'une seconde à l'autre. Il tendit la main – j'y déposai les clés de la voiture.

— Je ne devrais pas avoir à te le dire, commença-t-il, mais ne refais plus jamais ça.

— Ça quoi ? Voler ta voiture ou te donner des somnifères ?

— Voir mon ex-femme.

— C'est le seul truc pour lequel je ne m'excuserai pas.

Je posai l'enveloppe et le téléphone à côté de lui et m'appuyai à la rambarde. Il n'y accorda aucune attention, se contentant de me fixer, le pied sur la table basse devant lui. Je soutins son regard en silence avant de demander :

— Tu as remplacé le starter de ma voiture ?

— Oui.

— J'irai la chercher tout à l'heure.

— Lil t'emmènera.

— Je prendrai le bus.

— Non.

— Va te faire voir, Jonathan.

— Que *moi* j'aïlle me faire voir ? Vraiment ?

— Oui, toi. Il y a des accusations criminelles qui pèsent sur toi, et tu passes ton temps à trouver des moyens de m'empêcher de te venir en aide. Au sujet de ton ex, tu comptais faire quoi ? Tu vas la laisser te faire chanter parce que tu as assez d'argent pour ça ?

— Non, Monica. J'avais un plan. Sauf que j'ai dû veiller en permanence à ce que tu ne fasses pas tout capoter.

Je m'assis sur la rambarde et croisai les bras, les pieds coincés dans les barreaux pour ne pas tomber.

— Tu aurais pu m'en parler, tout simplement.

— Je ne parle pas de ce genre de choses. Je ne suis pas comme ça.

Je me balançai en arrière. La rambarde tenait depuis des lustres et tiendrait encore aussi longtemps, mais ça, Jonathan l'ignorait. Il se raidit, croyant que j'allais tomber.

— Alors comme ça, j'ai tout fait capoter ?

— Non. Tu m'as fait tourner en bourrique, moi. Je n'arrivais plus à penser. Je savais tout ce que Jessica allait te dire, et j'ai cru que ça te ferait fuir. Tout ce que tu avais besoin d'entendre pour ça, y

compris le pire, elle te le sortirait. Et là, tu t'en irais pour de bon.

Si ça avait été le moment de le toucher, je lui aurais caressé la joue. Je l'aurais embrassé, je lui aurais tenu les mains pour le protéger du froid de novembre. Je lui aurais murmuré à l'oreille que je l'aimais, je l'aurais fait rire aux éclats. Mais il s'était passé trop de choses entre nous ces deux derniers jours pour que ça marche.

— Je suis vraiment désolée pour les somnifères, dis-je. Tu as besoin de te sentir aux commandes, et je t'ai volé ton *self-control*. Je n'y ai pensé qu'après. C'était une erreur et je n'ai pas été digne de ta confiance. Je suis désolée.

Comme il ne répondait rien, je continuai :

— N'empêche, je te volerai peut-être de nouveau ta voiture.

— Prends-la, répondit-il avec un geste de la main, comme s'il me donnait sa part de dessert. Tu peux me répéter ce qu'elle t'a dit ?

— Apparemment, tu as tué ton premier amour. Dans sa bouche, ça ressemblait à un meurtre de sang-froid.

La colère disparut de son visage, remplacée par une expression de crainte.

— Ne fais pas cette tête, dis-je. Je t'aime.

— Mais c'est vrai. Je l'ai fait.

— Je sais.

Nous nous observâmes pendant un temps qui me parut infini.

— Cette enveloppe qui est là, elle me l'a donnée. C'est le brouillon d'un article pour le *eLLAy Rag*. J'en avais déjà lu une partie que Gabby avait réussi à dénicher – ne me demande pas comment. Les deux affirment que tu conduisais la voiture dans laquelle se trouvait Rachel lorsqu'elle s'est noyée. Tu as sauvé ta peau et tu l'as laissée mourir. Selon Jessica, tu sais qu'elle est au courant de tout ça.

— C'est vrai.

— Est-ce que je pourrais entendre ta version de l'histoire, s'il te plaît ?

— Non, Monica. Cent fois non.

— Tout ce qu'elle m'a donné avant que je lui pique son téléphone, c'est cette foutue enveloppe. Alors je peux aussi bien y retourner et...

— C'est son téléphone ? fit-il en désignant le pavé noir sur l'enveloppe.

— Oui.

Il le saisit.

— Tu lui as volé son téléphone...

— Je préfère le terme « emprunté ». De toute façon, si, comme tu l'as dit, tu lui as donné « ce qu'elle voulait », on doit pouvoir trouver l'enregistrement audio là-dessus.

— Tu as volé son téléphone...

Il le tenait du bout des doigts, comme s'il voulait éviter qu'il entre en contact avec sa peau.

— Tu as écouté ?

— Non. Il est pour toi. À toi de voir ce que tu veux en faire.

— Tu ne veux pas savoir jusqu'où je suis allé avec elle ?

— Tu me l'as dit.

— Tu es étrange, Monica.

— Je n'ai pas choisi de tomber amoureuse de toi. Mais j'ai décidé de te faire confiance. Ça, c'est un choix.

Il se mit à jouer avec le téléphone en réfléchissant, l'air inspiré.

— Si toute la scène se trouve là-dedans, le mieux serait sans doute de la rendre publique.

— C'est toi qui choisis, répliquai-je.

— Les gens seront au courant.

Il me regarda d'un air entendu, comme s'il essayait de m'expliquer quelque chose d'évident.

Je savais très bien de quoi il parlait. Les gens sauraient que nous étions ensemble. Ils jaserait et me regarderaient d'une façon qui ne me plaisait pas. Mais...

— Merde aux gens et merde à ce qu'ils savent, lançai-je. Fais ce que tu as à faire.

Il tendit la main. Je la saisis, et il m'attira sur ses genoux. Il me prit dans ses bras, écartant mes jambes. Je caressai sa barbe de trois jours, suivant la ligne de sa mâchoire, à la fois dure et douce, jusqu'à ses lèvres, sources de tant de plaisirs, sensuelles sous mes doigts. Je frissonnai en les imaginant entre mes jambes. Puis je posai la tête sur sa poitrine, me laissant griser par son parfum aux notes de cuir. *Faites que je ne sois pas en train de confondre l'amour et la beauté. Faites que tout ça soit vrai, que ce ne soit pas un simple effet de mon imagination.*

— Pourquoi voulais-tu la voir ? murmura-t-il.

— Pour essayer de lui piquer son téléphone. Mais si je t'avais dit ça, tu aurais refusé. Et si j'avais raté mon coup, tu m'aurais trouvée incompétente.

Il embrassa mon front, mes joues.

— Tu ne vas pas me quitter ?

— Non.

— Mais tu n'as pas tout entendu.

— Je ne veux pas de l'enquête d'un journaliste. Je ne veux pas des mensonges de Jessica. Je veux tout entendre de ta bouche. J'ai décidé de te faire confiance, et je veux que toi, tu décides de tout me raconter.

JONATHAN

Je la tins longtemps contre moi en silence. Comment pourrait-elle tenir parole et rester avec moi ? Je m'étais tellement attaché à elle que la seule idée de sa présence quelque part dans le monde me réconfortait. Maintenant que j'avais admis son existence, la connexion était là, palpable entre nous, une énergie nous reliait. Savoir ce qu'elle faisait à n'importe quel moment était une expérience presque religieuse, que je n'avais rencontrée qu'avec elle, d'une pureté quasi sexuelle. Je savais qu'elle ressentait la même chose, mais elle restait un mystère pour moi : elle ne réagissait jamais comme je m'y attendais.

Si elle avait dû me quitter à cause de ce qu'elle venait de découvrir, elle l'aurait déjà fait. Bien sûr, m'ouvrir à elle était risqué – c'est ce qui s'était produit avec Jessica, qui avait fini par me faire comprendre que ce qu'elle savait faisait de moi son prisonnier. Mais ça n'avait plus d'importance. À eux seuls, mes actes de la nuit dernière auraient pu faire fuir Monica. Ou la rapprocher encore de moi. Je devais abolir la tension entre ces deux extrêmes.

Aussi, je tâchai de réfléchir à la façon de tout lui raconter. Ce n'était pas une histoire linéaire : elle commençait par une nuit pluvieuse de décembre, prenait un brusque tournant l'année de mes vingt-trois ans, changeait à nouveau de direction un an plus tard, s'accélérait le mois dernier, et au fond ne commençait que la nuit d'avant, avec un décès.

— Rachel est morte hier soir, dis-je.

Monica s'écarta pour me regarder dans les yeux. Même dans l'obscurité, je pouvais lire la confusion sur ses traits.

— Oui, j'ai menti.

Je la juchai sur mes genoux pour mieux voir son visage. Elle se laissa aller contre moi. J'écartai les cheveux de son épaule. Il faisait trop sombre pour que je distingue bien son expression, mais je savais que je n'aurais pas aimé ce qu'elle exprimait.

— Je suis désolé. Ce n'est pas fini. Tu veux que je te dise tout ? demandai-je.

Elle posa les mains sur mes épaules.

— Oui. Vas-y.

— Rachel avait besoin de soins constants. L'accident en avait fait un légume. Son cerveau ne fonctionnait quasiment plus. Elle n'était plus elle-même. Elle aurait pu vivre très longtemps dans cet état... sauf que le jour où Jessica est venue te trouver au Stock – la fois où elle avait son plâtre au poignet – j'ai paniqué. J'ai cru qu'elle allait tout te raconter. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu si peur – j'aurais voulu faire comme si je m'en fichais. Mais non. J'avais besoin de temps pour réfléchir, alors j'ai fait transférer Rachel dans une autre clinique. Elle ne s'en est pas remise.

— Je suis désolée, dit Monica. Ça te rend triste ?

Je souris, presque malgré moi ; ainsi, parmi toutes les questions qu'on aurait pu me poser, c'était celle-là qui lui venait.

— Oui, mais pas seulement. C'est complexe. Entre le moment de son accident et mes vingt-trois ans, je l'ai crue morte. Je n'avais jamais cessé de la pleurer. Puis j'ai découvert qu'elle était vivante. Jessica m'a aidé à la retrouver et à la faire transférer.

— Une seconde. Je...

— Attends, Monica.

— Qui l’a trouvée ? Qui la gardait, jusque-là ?

— Attends un peu, déesse, je t’en prie.

— Pitié, Jonathan ! Jusqu’à maintenant, je la croyais morte. Tu n’as pas idée de ce qui m’est passé par la tête.

— Quoi ?

Elle posa son front sur mon épaule.

— Que tu l’avais tuée pendant une asphyxie érotique, et que vous aviez couvert ça en inventant un accident.

— Tu as une sacrée imagination !

— Donc, ce n’est pas ce qui est arrivé ?

— Tu sais que ce n’est pas mon truc. Je veux dire... Seigneur, j’aurais dû t’expliquer ça bien avant.

Je la tirai de nouveau contre moi et pris son visage entre mes mains. Elle semblait très fatiguée. Impossible de résumer mon histoire – je devais la terminer, en espérant qu’elle ne s’endorme pas avant.

— Je dois d’abord te parler de mon père.

— L’alcoolique passif-agressif dont tu m’as parlé.

— C’est un des nombreux mensonges que je t’ai servis à son sujet.

— Ton père, qui a séduit Rachel en premier.

— Ça, c’est vrai. C’est comme ça que j’ai commencé à comprendre qui je suis. Lui, c’est un malade. Un sociopathe. Il ne ressent aucune empathie pour les gens. Les autres l’intéressent ou ne l’intéressent pas, un point c’est tout. Faire souffrir les gens, ça l’intéresse. Les jeunes filles aussi. Entendre ma mère crier quand elle accouchait aussi. Ma sœur Carrie est psychologue, et une fois qu’elle a compris, une fois qu’elle s’est rendu compte de tout ce qu’il nous avait fait, elle est partie vivre en Italie. Je te jure que c’est vrai. Ne fais pas cette tête. Ce n’est pas génétique.

— Je ne te prends pas pour un sociopathe.

— Non, mais sexuellement, je suis un sadique...

Difficile de l’admettre, même si je savais à quel point c’était vrai. Debbie avait eu beau tenter de m’aider à me débarrasser de tout jugement négatif à ce sujet, cette notion m’écœurait toujours. Monica, elle, ne semblait pas perturbée, sans doute parce que nous étions chez elle, sur sa terrasse. Pour elle, je le savais, la honte venait du regard des autres, pas de ce que nous faisons quand nous étions ensemble ni des mots que l’on pouvait mettre là-dessus.

— J’ai cru pendant très longtemps que j’étais comme lui. Que nous étions identiques parce que j’aime voir le visage d’une femme quand je pince un peu trop fort, ou quand je la mets mal à l’aise. Je pensais que c’était une partie de lui qui apparaissait en moi.

— Et ce n’est pas le cas ?

— Si. Mais même lui est capable de faire des choses bien, d’une certaine façon. C’est lui qui a sauvé Rachel de la voiture pour la faire entrer dans une clinique.

Elle recula, interloquée.

— Pourquoi ?

— Elle comptait le faire chanter. Elle allait révéler qu’il avait couché avec elle alors qu’elle n’avait

que seize ans. Mais personne ne fait chanter J. Declan Drazen. Disons qu'il n'aime pas ça.

— Alors pourquoi ne l'a-t-il pas laissée mourir ?

— Je ne sais pas. Pour lui, la famille est sacrée. S'il la considérait comme faisant partie de son cercle, il ne pouvait pas lui faire de mal. Mais il est très secret. J'ai mis du temps à comprendre son manège. Quand je lui en ai parlé, il m'a ri au nez, littéralement. J'ai découvert que c'était moi qui conduisais grâce à un journaliste, sans doute celui qui a écrit ça.

Je tapotai l'enveloppe et poursuivis :

— C'est là que j'ai appris qu'elle était vivante. Je suis tombé des nues.

— Tu te sentais comme une mouche prise dans une toile d'araignée, c'est ça ?

Elle avait trouvé les mots justes – mais ce qu'elle ne pouvait pas comprendre, c'est que je pensais encore qu'en me libérant de cette toile, en laissant derrière moi le chagrin et le remords, je perdrais un peu de mon humanité. Ce sentiment m'appartenait. Il était à moi, il était moi. Si je m'en débarrassais, que deviendrais-je ? Un animal oublieux des conséquences de ses actes ? Impossible. Ma honte montrait que j'avais une morale, même si elle faisait de moi un handicapé émotionnel.

Elle s'empara de l'enveloppe et la posa sur mon torse.

— Tu devrais lire ça.

— Pas besoin.

— Ça dit que tu étais trempé d'eau de mer. Il ne t'est jamais venu à l'idée que c'est peut-être *toi* qui l'as sauvée ?

— J'ai plongé, peut-être, mais je n'aurais pas pu sauver qui que ce fût dans l'état où j'étais, répondis-je. J'ai seulement failli me noyer, je pense.

— Là-dedans, il y a ton dossier médical. Tes mains étaient profondément entaillées et tu étais couvert de bleus. Comme si tu avais lutté contre l'océan pour en tirer quelqu'un.

Je me souvenais de ça. Dans ma chambre d'hôpital sous haute surveillance, ma mère était venue me trouver. Elle sentait le whisky et avait déclaré n'être au courant de rien. Puis papa était venu et m'avait raconté la noyade de Rachel, l'absence de corps, et la voiture qu'elle avait « volée » retrouvée dans le Pacifique à marée basse. Pas de problème, il m'en achèterait une autre.

J'étais si abattu d'apprendre la mort de Rachel que je n'avais pas prêté attention à mes bleus ni à mes mains blessées. Je m'étais simplement dit que, dans l'état où je me trouvais, j'étais tombé. Plusieurs fois.

Monica avait peut-être raison. Et si mon rôle avait été moins passif ? Au fond, ça ne comptait sans doute plus, parce que les grands yeux marron de Monica étaient posés sur moi, guettant des réponses : elle était prête à tout me pardonner sans hésiter. J'aurais pu lui dire n'importe quoi. J'aurais pu lui raconter que j'avais étranglé Rachel et enterré le corps, et elle m'aurait pardonné. Merde. En laissant cette femme tomber amoureuse de moi, j'avais commis un vrai péché.

— Nous avons ruiné sa famille, dis-je. Même si elle n'avait pas grand-chose au départ.

— Tu sais, je crois que...

Je ne la laissai pas finir.

— Et celle de Jessica aussi. Mon père a envoyé le sien au cimetière. Et quand je l'ai épousée, sa famille l'a rejetée. C'est ensuite qu'elle est devenue cette... *chose* qui essaie de me prendre tout mon argent.

— Jonathan, écoute...

— Et Kevin. C'est un connard, d'accord. J'ai même eu l'occasion de lui casser la figure, mais d'une certaine façon ça n'aurait pas suffi. Je voulais le rayer de la carte. C'est pour ça que je me suis débrouillé pour qu'il se fasse coincer à la frontière. Je voulais mettre un terme à sa carrière et à son travail avec toi. C'est à cause de moi qu'il manquait des documents.

Une expression de surprise et de douleur se peignit sur son visage et je sentis ses bras se serrer autour de moi. J'aurais tant voulu la rassurer... mais en même temps, cela ne fit que renforcer ma détermination.

— Tu vois, Monica ? Tu es surprise. Tu ne peux pas imaginer que j'aie fait une chose pareille, n'est-ce pas ? Tu sais que c'est vrai, mais tu ne veux pas y croire. Dis-le.

— Je te crois.

Sa voix était douce, à peine audible, comme si elle se parlait à elle-même plutôt qu'à moi.

— Et tu m'aimes encore ? Parce que tu crois toujours que je suis bon *au fond* ?

Elle quitta mes genoux pour s'asseoir à côté de moi, le regard perdu devant elle, vers la rue déserte.

— Tu m'as atteinte aussi en faisant ça. Le coup des documents pour l'expo. Ils auraient pu retenir n'importe quelle caisse. J'aurais pu ne pas être capable d'installer quoi que ce fût.

— Je m'en fichais. Tu ne comprends pas ? Je voulais te posséder, et je ne voulais pas de Kevin dans mes pattes. Et tu m'aimes, Monica ? Tu m'aimes encore ? Es-tu naïve à ce point ?

— Je t'aime encore.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Regarde ce que je t'ai contraint à faire. Tu voles des choses, tu me drogues à mon insu. Qu'es-tu en train de devenir ?

— Toi, tu deviens con.

— Je ne le deviens pas. Ce que je suis maintenant, je l'ai toujours été. Je n'arrive pas à croire que tu puisses entendre cette histoire et rester assise avec moi, comme si ce n'était rien.

— Ce n'est pas rien, fit-elle en croisant les bras autour de ses genoux – une attitude de défense, évidemment. Tu veux que je te juge ?

— Comment ne me jugerais-tu pas ? Ne te sacrifie pas pour moi.

— Putain, mais qu'est-ce qui ne va pas, chez toi ?

— Tu es trop gentille. Mais c'est déjà en train de changer.

Je me levai, décidé à présent. Je savais ce que j'avais à faire. Mon cœur se serrait, mais je refusais d'en tenir compte.

— Jessica, au moins, savait à qui elle avait affaire, et elle pouvait le gérer. Ce n'est pas ton cas, apparemment.

Ces mots la blessèrent – mais c'était le but recherché. L'envie de la prendre dans mes bras et de lui demander pardon était insoutenable, et je faillis le faire vraiment, achever de tout lui expliquer. Mais ç'aurait été de la lâcheté. Je refusais de gâcher la vie d'une autre femme.

— Va-t'en, dit-elle, les pieds sur la balancelle. Fiche le camp.

— Ta voiture est réparée, répondis-je simplement en ramassant l'enveloppe et le téléphone de Jessica.

Je descendis de la terrasse sans un regard en arrière. La portière de ma voiture se referma dans un claquement définitif. Le bruit du moteur quand je reculai dans la pente abrupte de son allée sonna

comme la fin d'une longue conversation. Je tournai à droite, puis à droite à nouveau, et gravis la colline jusqu'à me retrouver au-dessus de sa maison. Si, quand je repasserais devant chez elle, elle était encore sur la terrasse, je me jetterais à ses pieds. Je lui ouvrirais mon cœur. Si je lui avouais que j'avais peur de lui faire du mal, de l'exposer à ma famille, de faire d'elle un monstre sans scrupule, de la tuer, elle m'expliquerait peut-être que j'avais tort.

Mais elle était partie. Une partie de moi était heureuse qu'elle soit protégée de vérités qui auraient pu me valoir son pardon et son amour. Mais l'autre partie de moi-même était parcourue d'une fissure insondable.

J'arrêtai la voiture sur le trottoir avant la bretelle d'autoroute, parce que cette fissure était devenue un gouffre, un gouffre dans lequel je sombrais ; je ne pouvais plus conduire. Je savais que j'avais fait ce qu'il fallait. Je m'étais comporté en homme. J'avais pris mes responsabilités. Je me jurai que, dorénavant, ma vie d'homme seul ne serait plus ce qu'elle avait été. Je ne coucherais pas avec n'importe qui. Je ne tricherais plus. Pas de regards en douce, pas de rendez-vous, pas de coups d'un soir.

Car je ne désirais personne comme elle. Personne d'autre n'avait sa perfection. Personne d'autre ne pouvait me guérir. Et il n'y avait personne d'autre que je pusse abîmer autant, blesser aussi profondément. Personne qui eût autant besoin d'être protégé de moi.

En cet instant, dans ma voiture, je fis mes adieux à une partie de moi-même. J'abandonnai, parce que c'était la seule façon d'empêcher que Monica soit la troisième femme que j'anéantisse. La sauver était la seule lumière que je distinguais dans le vide, et ce vide... Seigneur, c'était un gouffre sans fond, solitaire, un abîme de mépris – et malgré mes mains crispées sur le volant, rien ne pouvait m'empêcher d'y sombrer.

MONICA

C'étaient des conneries tout ça.

C'était les paroles d'un homme qui se sentait coupable de la mort de son premier amour.

Le choix était clair : je pouvais me mettre en colère, ou pas. Je pouvais oublier tout ce que nous avions vécu ensemble et l'effacer de ma mémoire, ou bien lui retourner la faveur qu'il m'avait faite quand j'étais partie – simplement attendre qu'il soit prêt à revenir.

Je pris mon téléphone pour composer un message – je serais là quand il reprendrait pied. Au moment de l'envoyer, j'hésitai. Appuyer sur ce bouton ferait résonner un bip à l'autre bout de la ville. Il lirait mon message et y répondrait (ou pas) et nous échangerions d'autres mots (ou pas). Mais ça ne résoudrait rien. Ça ne servirait qu'à alimenter sa souffrance.

J'étais tout à fait réveillée, et même si je risquais de piquer du nez sous peu, j'avais assez d'énergie pour tenter de lui offrir quelque chose susceptible de le reconforter vraiment. Je voulais lui chanter une chanson. Créer une musique pour lui. Un seul bip n'y suffirait pas. Il en faudrait bien d'autres – un chœur, une symphonie de bips. Pour que son téléphone s'allume et fasse de la musique.

Je m'extirpai de mon lit pour aller chercher mon métronome que je posai sur ma table de nuit et réglai sur un tempo moyen. Alors, je me mis à composer un morceau en tapant sur les touches en rythme, sans envoyer le message.

J_e

S_u

Is

ici_s

ous

la_pl

uie

Chaque lettre correspondait à une note et marquait un temps, et le bouton « envoi » ponctuait chaque vers. Ainsi, si le réseau fonctionnait correctement, son téléphone biperait au rythme de mon inquiétude et de ma peine. Trois/trois/deux/cinq/trois. Seize temps, quatre mesures. Pas de contretemps ni d'accents avec un simple bip de téléphone, mais en jouant sur le tempo et en pointant légèrement les quatrièmes notes, j'arriverais à donner un peu de dynamique à l'ensemble.

Je continuai à m'entraîner sur le clavier, en utilisant la touche « retour à la ligne » au lieu de celle d'envoi. Une heure plus tard, je pensais tenir quelque chose. Tant mieux, car j'avais les yeux qui se fermaient. Maintenant, ou jamais. Je fis craquer mes articulations et me lançai.

JONATHAN

Deux heures du matin. Il pleuvait toujours. J'avais envie d'appeler n'importe lequel de nos bureaux en Asie, histoire de leur passer un savon à n'importe quel sujet. Et si c'étaient eux qui m'appelaient pour un problème qu'ils pouvaient résoudre par eux-mêmes, ils allaient entendre parler du pays.

Elle me manquait horriblement. Son corps sous le mien. Sa voix qui murmurait mon nom. Son désir de vivre. Les premiers mois allaient être difficiles, je le savais depuis que j'avais perdu Jessica. Mais comment pouvais-je comparer ces quelques semaines en compagnie de Monica avec les dix ans passés avec ma garce d'ex ?

Sur le moment, j'avais refusé de l'admettre, mais avec Jessica, c'était fini depuis longtemps. Alors que mon histoire avec Monica avait tourné court avant de commencer vraiment.

Que faisait-elle en ce moment ? Je me posais déjà la question. Au lieu de tenter d'y répondre, je fonçai dans la salle de bain pour tâcher de l'oublier sous le jet brûlant de la douche. Je me déshabillai en laissant tomber mes vêtements par terre un à un.

Mon téléphone bipa – une fois, puis une autre. Il était dans la poche de ma veste, jetée en vrac sur la commode. Merde, encore l'Asie. Si seulement ce fichu continent pouvait couler une bonne fois pour toutes... à en juger par le rythme des bips, d'ailleurs, c'était le cas. Le temps que je sorte de la douche, que je ramasse ma veste, j'en avais reçu dix de plus. Ils arrivaient en rafale – presque en rythme. Un problème avec mon téléphone ?

Je le récupérai enfin dans ma poche.

J_e

S_u

Is_ic

I_sous

la_pl

uie

ci_el

fen

du

de-lar

mes

mer

Ça continuait. Encore et encore. C'était Monica, elle me chantait une chanson. Je m'assis sur les toilettes, trempé, les yeux rivés sur mon portable qui n'arrêtait plus de s'allumer et de bipper au rythme des lettres qui défilaient sur mon écran. En me concentrant, je parvins à leur donner du sens – l'effet était hypnotique.

Les bips s'arrêtèrent, et les phrases complètes apparurent enfin.

Je_suis_ici_sous_la_pluie_ciel_fendu_de_larmes_mer_immense_j'avale_la_pluie_je_répare_le_cie

Que faire ? J'avais la sensation qu'un poing s'était emparé de mon cœur pour le serrer de plus en plus fort ; j'avais mal jusque dans le cou et les bras. Je me mis à transpirer. Ridicule. Je tentai de me

ressaisir, mais j'avais du mal à respirer. Je devais couvrir quelque chose.

Alors, je fis la seule chose possible : je bloquai le numéro de Monica.

MONICA

Il ne répondit pas.

Combien de temps m'avait-il attendue ? Deux semaines ? davantage ? J'avais l'impression que cette attente risquait de me tuer, mais j'avais fait ce qu'il fallait, même si, pour cela, j'avais dû passer une nuit blanche avant un rendez-vous important. Je me sentais affreusement mal, et je consultais mon téléphone toutes les dix secondes. Rien. J'en avais presque arrêté de respirer.

Voilà pourquoi j'étais restée célibataire si longtemps : pour éviter de m'épuiser avant un rendez-vous. Comme par un fait exprès, les rendez-vous n'arrivaient que maintenant, alors que je vivais des situations de plus en plus complexes, pour lesquelles j'aurais bien eu besoin de l'aide d'un thérapeute.

Je suis la musique.

Je suis la musique.

Je suis la musique.

Émotionnellement, j'étais une véritable épave. Cette nuit m'avait dévastée. Même après la chanson que je lui avais envoyée, je n'avais eu droit qu'à un silence radio. J'essayais de me convaincre qu'il finirait par me revenir – pourvu qu'il ne trouve pas une autre femme entre-temps. Quoi qu'il en soit, j'étais mal en point. C'était la première fois que quelqu'un rompait avec moi, et j'éprouvais un sentiment d'impuissance et de vulnérabilité presque palpable.

J'avais l'impression que mes veines s'étaient vidées de leur sang et que ma poitrine était soudain devenue trop étroite pour mes poumons. Pleurer aurait pu m'aider à relâcher un peu de cette tension, et j'étais souvent tentée de me laisser aller. Mais j'avais peur de ne pas pouvoir m'arrêter. Du coup, je cachais toutes mes émotions dans une boîte que je scellais avec des mots.

Je vais bien.

Je vais bien.

Je vais bien.

J'étais incapable de jouer de l'alto. Quoi que je fasse, ça se terminait toujours par des mélodies tristes. C'était un peu plus facile avec le piano – je martelais si fort mon clavier que les flics ne tarderaient sans doute pas à frapper à ma porte.

Mais je me contrôlais. J'ignorais combien de temps ça allait durer, mais si je parvenais à ne pas faire foirer cette entrevue avec Carnival, ce serait déjà bien.

Un texto arriva. Je sursautai, envahie par un flot d'émotions, jusqu'à ce que je me rende compte que c'était Darren.

— *Vous êtes visibles ?*

— *Non, mais je suis habillée et seule*

Pour toute réponse, on frappa à la porte. J'ouvris pour trouver Darren, son ordinateur en bandoulière, sous un ciel d'automne parfait.

Il désigna mon allée du pouce.

— *Il a laissé sa voiture ?*

— Non, je...

C'est alors que je vis le mot sur la balancelle.

Monica :

Sache que j'ai procédé à ce remplacement avant ce qui s'est passé hier soir. Prends cette voiture, et disons qu'on est quittes.

Jonathan

J'avais une vieille Honda Civic avec plus de bosses que l'étui d'une guitare de rocker, et devant ma maison était garé un coupé Jaguar blanc flambant neuf. Décapoté.

— L'enfoiré..., murmurai-je.

— Le docteur Thorensen s'est encore garé dans ton allée ?

J'ouvris ma boîte aux lettres pour y trouver un écrin bleu marine de chez Harry Winston entouré d'une faveur blanche.

— Tu déconnes..., murmura Darren, médusé, en se laissant tomber sur la balancelle.

La boîte renfermait une clé de voiture accrochée à un porte-clés en argent en forme de cœur.

— Je ne crois pas, non.

— C'est en échange de tous les suçons que tu as dans le cou ?

— C'est moi qui devrais lui offrir une voiture pour ces suçons.

J'appuyai sur la clé. Les phares s'allumèrent et un *plip* discret retentit. Darren posa son portable sur la balancelle pour venir s'accouder à la rambarde, admirant la voiture avec moi.

— Elle est magnifique, dis-je. Dommage que je sois obligée de la rendre.

— Quoi ? Cette merveille...

— Nous avons rompu.

— Encore ?

Je soupirai.

— Il est tellement parfait. Quand on est ensemble, tout est merveilleux. Mais il a un lourd passé derrière lui, et ça le détruit. Je ne sais pas comment l'aider à s'en sortir.

— Et ce n'est sans doute pas ton boulot.

— Pas faux.

Il passa son bras autour de mon épaule, et j'ajoutai :

— Je ne sais plus où j'en suis...

Il me serra contre lui sans répondre.

Je me sentais épuisée au-delà des mots et emplies de chagrin. Tout ce que je voulais, c'était pleurer un bon coup – mais pas question de débarquer chez Carnival les yeux rouges et gonflés. Si je me laissais aller entre les bras de Darren, je n'avais pas la moindre chance de tenir le coup. Je me redressai.

— Si on allait faire un tour sur Mulholland ? suggéra-t-il. Ou alors sur la 405, vers midi ?

— J'ai rendez-vous à Beverly Hills dans une heure et demie, et il vaudrait mieux que je parte en avance au cas où, parce que je n'ai jamais conduit ce genre d'engin.

— Je peux monter à bord, juste dix minutes ? Allez quoi, c'est un truc de mec...

Il faut croire que les hommes, même les beaux garçons sensibles et bi, ont un truc avec les voitures, comme avec le sexe ou la nourriture.

— Ouah, Monica !

C'était la voix du docteur Thorensen qui, penché sur sa clôture, admirait ma voiture.

— Vous avez hypothéqué votre maison, ou quoi ?

Il me sourit, l'air impressionné. Une mèche de cheveux châtain clair lui retomba sur les yeux. Il approchait de la quarantaine, mais donnait l'impression d'avoir dix ans de moins. Célibataire. Hétéro. Mes copines fondaient quand elles le voyaient passer dans son allée.

— Tiens, le docteur Dieunordique te parle, murmura Darren, visiblement pas insensible au charme du médecin.

— On me l'a prêtée, lançai-je.

— Si vous allez faire un tour avec, je suis partant.

— Impossible. J'ai rendez-vous quelque part, et ensuite il faudra que je la rende.

Il sifflota en connaisseur.

— N'empêche, belle caisse. Vous viendrez me dire ce que vous en pensez ? J'ai envie d'en essayer une, un jour.

— Comptez sur moi.

Il me salua avant de rentrer chez lui.

— Saloperie d'Echo Park, marmonnai-je avant de me tourner vers Darren. Bon, qu'est-ce qui t'amène, au fait ? C'est l'odeur de voiture neuve qui t'a attiré jusqu'ici ?

— Mon wifi est en rade, et je n'avais pas envie de payer un café à quatre dollars pour utiliser celle du Make.

— Fais comme chez toi.

— Je pensais aussi ranger la chambre de Gabby, fit-il d'une voix prudente, comme s'il pensait que j'allais le lui interdire.

— Pas de problème. Et sers-toi dans mon frigo si ça te dit, il est plein.

JONATHAN

— Est-ce que tu emmènes Monica au pince-fesses du Cercle des collectionneurs ? me demanda Margie devant la salle de conférences.

Son cabinet était toujours bourdonnant comme une ruche, mais personne ne venait la déranger quand elle préparait une réunion.

— Je n’y vais pas.

— Super. J’avais peur d’être obligée de t’accompagner. Les PM y seront.

« Les PM », c’était notre nom de code pour « papa et maman ». Ç’aurait été pire si j’avais emmené Monica au lieu de Margie.

— Alors ça tombe bien.

Je ne pouvais lui avouer que j’avais quitté la maison de Monica avec la ferme intention de ne plus jamais la revoir. Ma sœur l’aimait bien, et je ne voulais pas la décevoir, pas plus que lui expliquer mes échecs par le menu.

— Tu dors bien, en ce moment ?

— Comme toujours, mentis-je.

J’avais dormi trois heures de moins que d’habitude.

— Il faut que tu sois reposé avant d’ouvrir la bouche devant les avocats de Jessica.

Margie affichait un air furieux, mais ce n’était qu’une façade. Nous devions donner l’impression d’être en pleine dispute quand Jessica et ses avocats arriveraient. Nous avons passé les détails en revue depuis cinq heures du matin, heure à laquelle j’avais conduit la voiture chez Monica.

La Jaguar sentait le parfum de Monica, et les rétroviseurs étaient ajustés pour convenir à l’angle de son joli cou. Elle avait reculé le siège trop loin et laissé les roues tournées au lieu de les aligner, mais j’aurais voulu lui prêter la voiture encore cent fois. Et ne jamais revoir Jessica.

Mon ex-femme apparut à cet instant au bout du couloir, flanquée de deux avocats. Je reconnus Ryan Myers, qui s’était occupé de notre divorce – la cinquantaine, costume beige assorti à son bronzage artificiel. C’est lui qui s’était empressé de raconter aux voisins que je frappais Jessica pour prendre mon pied. L’autre type avait une trentaine d’années et portait un complet-veston gris perle à rayures avec une cravate magenta. Je ne le connaissais pas ; sans que j’aie eu besoin de le lui demander, Margie me souffla :

— C’est Bennett Rinaldo, spécialiste des litiges. Un emmerdeur professionnel.

— Pourquoi sont-ils trois et nous seulement deux ?

— Parce que tu es l’agresseur, Jonny. Tu dois éviter de débarquer en force, sinon tu passeras pour une brute.

— C’est elle qui l’a cherché.

— Redis ça encore une fois et je te laisse te débrouiller tout seul.

Nous échangeâmes des sourires polis avec les nouveaux venus. Ce n’était qu’une réunion informelle, mais personne ne se serra la main. Margie leur fit signe d’entrer les premiers dans la salle de conférences.

Celle-ci avait des fenêtres sur deux murs, et une grande table de bois trônait au centre de la pièce.

Du café et des fruits étaient posés sur une commode.

Jessica s'installa entre ses deux avocats, et je m'assis en face, à côté de Margie.

Jessica était toujours aussi belle, concentrée, froide et calme. Comme elle l'avait toujours été avec moi. Je n'avais jamais cru pouvoir demander autre chose à une femme – parce que à l'époque je n'étais pas vraiment un homme. J'avais changé. Pas elle. Tandis que je la regardais, assise dans un rayon de soleil, les mains sur les genoux, je me rendis compte pour la première fois que je ne ressentais plus pour elle le moindre soupçon d'affection ou de regret. J'étais heureux qu'elle soit sortie de ma vie, de mon lit, de mon quotidien. Je n'étais même plus furieux contre elle. Je crois que, même si elle me l'avait demandé, j'aurais refusé de la frapper – parce que, au cours des trois dernières semaines, je m'étais éloigné d'elle bien plus que je ne l'aurais cru possible. Je ne pus retenir un sourire de soulagement – qu'elle vit avant que j'aie le temps de le dissimuler.

— Bonjour madame, bonjour messieurs, fit Margie en s'asseyant. Si j'ai bien compris, une mesure d'éloignement a été prononcée à l'encontre de mon client ; elle est toutefois temporairement suspendue dans la mesure où les avocats de la requérante sont présents.

Bref, les formalités légales. Barbant. Je tâchai de détacher mon regard de mon ex-femme, mais elle me paraissait étrangère, et ça me fascinait. L'avais-je vraiment embrassée pendant son sommeil, caressée langoureusement, la fenêtre ouverte à la brise ? Lui avais-je avoué mes secrets dans un accès d'intimité partagée, l'avais-je fait jouir lentement, tendrement ?

Je ne parvenais plus à rattacher le moindre sentiment à des événements qui s'étaient bel et bien produits. Et pourtant, j'avais éprouvé quelque chose – j'avais tenu sa main quand son père était mort, j'avais séché ses larmes avec mes lèvres. Nous nous étions disputés sur des sujets idiots, comme tout le monde, et aussi sur des sujets graves. J'avais paniqué quand elle avait parlé à tout le monde de ma prétendue perversité, parce que je pensais l'avoir définitivement perdue. Je me souvenais de ma terreur, et du soir où elle m'avait dit qu'elle me quittait – tout ce que j'avais craint jusque-là et qui finissait par se réaliser. Je l'avais suppliée à genoux. Je l'avais implorée de rester. Je me rappelais tout, mais comme si je le voyais sur un écran de télévision ou sur la page d'un journal. Comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre.

Soudain, je sentis une douleur vive dans le mollet – le talon de Margie, sans nul doute.

— Vous pouvez répondre à la question, monsieur Drazen ? fit Rinaldo sur un ton méprisant et supérieur qui me donna aussitôt envie de lui casser la figure.

Je me penchai en avant.

— Oui, à condition que vous la reformuliez.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il m'avait demandé et j'avais besoin qu'il répète.

— Le vingt-quatre novembre dernier, quelles étaient vos intentions quand vous avez retrouvé votre ex-femme, Jessica Carnes, chez vous ?

— Mes intentions ? J'avais l'intention de rentrer chez moi et de travailler un peu avant mon rendez-vous du soir. Elle était déjà là.

— Vous voulez dire que vous ne l'attendiez pas ?

— Exactement.

— Pouvez-vous décrire votre état d'esprit ?

— Non.

— Monsieur Drazen...

— Je dois soutenir mon client dans sa décision, coupa Margie. Vous n'avez pas encore déposé de plainte au civil, et vous entamez un interrogatoire ? Impossible. Si vous n'avez pas d'autre question...

Myers intervint :

— Sous certaines conditions, nous serions prêts à renoncer à une action au civil, ce qui ne laisserait pas beaucoup de raisons au procureur de maintenir les poursuites. Nous pourrions nous contenter d'exiger une période probatoire de trente jours ainsi qu'une prolongation de l'injonction d'éloignement.

— Précisez ces conditions, dit Margie.

— Tous les canaux financiers entre monsieur Drazen et madame Carnes doivent être réouverts, de façon permanente.

Je jetai un coup d'œil à ma superbe ex-femme. Elle devait être morte de honte d'avoir tellement besoin d'argent, car elle ne me regardait pas. Le dos droit, les épaules relâchées, elle fixait son avocat.

— Non, répondis-je.

À nouveau, le talon de Margie vint se ficher dans mon mollet.

Apparemment, c'était exactement ce qu'attendait Rinaldo. Il ouvrit une chemise qui contenait des photographies en couleurs qui me donnèrent envie de fermer les yeux. Les fesses de mon ex-femme zébrées de part en part de trois rayures rouges. Je ne pensais pas l'avoir frappée si fort. J'étais tellement en colère que je n'avais pas retenu mes coups.

— Vous reconnaissez lui avoir infligé ces marques ?

Apparemment, c'était Rinaldo qui s'occupait des questions gênantes.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que nous nous étions mis d'accord au préalable.

— Vous voulez dire qu'elle l'a cherché ?

— Je n'utiliserais pas ces termes.

— Et le mois précédent, vous lui avez brisé le poignet au cours de rapports sexuels.

— Elle est tombée.

— Oui, j'ai compris que c'était votre version. Vous l'avez abandonnée aux urgences pour ne pas être interrogé, insinua Rinaldo.

— Je l'ai laissée parce que j'avais un avion à prendre et parce que son petit ami est arrivé à ce moment-là.

— Votre dernière fiancée en date a été vue la nuit dernière avec des bleus. Elle aussi, elle l'a « bien cherché » ?

Je regardai Jessica, qui avait baissé les yeux.

— Tu dois avoir salement besoin d'argent..., dis-je.

— Nous notons votre commentaire, monsieur Drazen.

— Monica et moi, nous sommes tombés hier en nous promenant sur une colline. Ce serait à crever de rire si je n'avais pas aussi mal aux côtes...

— Les bleus à la base de son cou n'ont rien à voir avec une chute, opposa l'avocat.

Margie fit cliqueter son stylo pour attirer l'attention de l'assemblée. Quand elle parla, ce fut d'une voix qui arrêta net Rinaldo et Myers.

— Merci bien, docteur. Mais à moins que vous puissiez me montrer des photographies de ces soi-disant ecchymoses, je m'en fiche complètement.

Rinaldo eut un mauvais sourire.

— Nous pourrions envoyer un photographe assermenté sur-le-champ à cette jeune femme. L'État de Californie n'exige pas une accusation formelle de sa part.

— L'État de Californie ne peut obliger une femme à exhiber son corps comme une preuve dans un procès à charge. Vous avez autre chose ? demanda Margie. Parce que, pour l'instant, je ne vois rien de sérieux....

Myers fit un signe de tête à Rinaldo, qui sourit de nouveau comme un requin.

— Il se trouve que l'enregistreur du téléphone de madame Carnes s'est allumé quand vous l'avez jetée sur la table.

Il sortit son propre portable et appuya sur un bouton.

Ça commençait par un cri – le moment où je lui tirais les cheveux. Tiens donc... Je regardai de nouveau Jessica. Elle avait les yeux rivés sur le téléphone, mais j'étais certain qu'elle aurait voulu soutenir mon regard tandis que ses cris emplissaient la pièce.

Je lui demandais de choisir un *safeword*. Elle en demandait la raison, et je répondais

— *Discute encore un de mes ordres et je te défonce le cul si fort que tu ne pourras plus t'asseoir pendant trois jours.*

C'était terrible à entendre : on avait l'impression qu'elle ignorait ce qu'était un *safeword* et à quoi il servait – et je lui coupais la parole en la menaçant.

— Ça fait mal. Tu m'as frappée.

Tout était calculé. Quelque part, je l'admirais presque. Elle aurait été une partenaire impressionnante... si elle n'avait pas été une parfaite salope.

Le claquement de ceinture semblait dur et violent, et la voix que j'employais pour lui dire de ne pas crier pendant que je la frappais était chargée de menaces. Bien entendu, entendre cette scène était extrêmement pénible, même pour moi – alors, que penserait un juge ? J'étais foutu.

— Attendez, interrompit Margie. Vous pouvez arrêter ça une seconde ?

Rinaldo obtempéra, mais la violence de ces échanges resta suspendue dans la pièce.

— Comment ça commence, déjà ? demanda-t-elle.

— Par un cri.

Rinaldo avait vraiment un sourire de sale con, et j'allais me faire un plaisir de le lui effacer moi-même.

— C'est drôle, reprit Margie, parce que j'ai entendu la même chose ce matin, mais ça commence avant.

Elle alluma son propre téléphone. Ma voix résonna.

— *Bonjour Jess. Comment vas-tu ?*

Une conversation anodine se déroula – le plomb dans les tuyaux de son studio, son besoin d'argent, notre histoire.

— *Donc, tu dis que tu as envie d'essayer à ma manière ?*

— *Je le veux, oui. Il faut juste qu'on établisse des limites.*

— *Non, dis-je. On va faire ça à ma façon. Ici et maintenant. Ensuite, tu me diras si tu peux supporter ça.*

— *Arrêtez, fit Jessica. C'est un faux.*

— *Non, dis-je. C'est exactement ce qui est arrivé. Je suis prêt à le confirmer sous serment.*

— *D'accord.*

La voix de Jessica, dans un souffle très audible.

— *On dit : d'accord, Monsieur.*

— *Tu ne trouves pas ça un peu ridicule ?*

— *Tu veux le faire, ou pas ?*

— *Oui, Monsieur.*

— *Lève-toi.*

— *Je ne veux pas entendre ça, murmura Jessica à Myers.*

Il lui fit signe de se taire et lui tapota la main tandis que ma voix s'élevait à nouveau.

— *Arrête d'essayer de m'allumer. C'est purement fonctionnel et ton plaisir n'a rien à voir là-dedans.*

La partie qui suivait était encore plus désagréable à entendre, mais Margie monta le volume.

— *Voilà comment ça se passe. Ça, c'est le genre de relation sexuelle que tu viens d'accepter.*

Je lui ordonnais de mettre les mains dans son dos et de se tourner avant de lui demander si elle allait bien.

Tout en écoutant, j'épiais ses réactions de l'autre côté de la table. Elle avait rougi et ses mâchoires étaient crispées. Je ne l'avais pas vu piquer de fard depuis le premier baiser que nous avions échangé. Quand Margie monta à nouveau le volume pour la suite, le rouge vira au cramoisi.

— *Je déboutonnerai ton jean. Je le baisserai à mi-cuisse, pour que tu ne puisses pas marcher facilement. Tu ne seras pas à l'aise, et j'aimerai ça. Puis je passerai derrière toi, je te prendrai par les cheveux et je t'obligerai à te pencher sur cette table. Je déferai ma ceinture, je l'enroulerai autour de ma main, et puis je fouetterai ton joli petit cul blanc jusqu'à ce qu'il devienne rose et que ton visage ruisselle de larmes. Je n'arrêterai que quand je pourrai fourrer deux doigts dans ta chatte et que je te sentirai complètement mouillée. Alors, je te baisserai jusqu'à ce que tu me supplies de te laisser jouir – ce que je t'accorderai peut-être, ou peut-être pas. Ça ira, pour toi ? Je m'en doutais.*

— *Vas-y.*

Pour la première fois, je remarquai à quel point sa voix était aiguë, désespérée. Sur le moment, il m'avait semblé entendre un murmure maîtrisé ; l'enregistrement le faisait ressembler à la plainte d'un enfant.

— *Je t'en prie, Jess. Sois sérieuse.*

— *Vas-y ! Commence par mes cheveux. Par mon pantalon. Ce que tu veux.*

— *Non.*

— *Vas-y !*

— *Arrête, Jess.*

— *Bordel, mais tu es un homme ou pas ? Tout ce que tu sais faire, c'est gémir et réclamer ce que tu*

ne peux pas avoir ? C'est ça qui te branche ?

Puis le bruit de son corps sur la table et le cri. Margie coupa l'enregistrement.

— Je crois que nous avons entendu la suite.

— Où avez-vous déniché cette horreur ? demanda Rinaldo.

— Sur Youtube, répondit Margie. Il y avait sept cents vues ce matin. Mais laissez-moi rafraîchir... ah. Près de quatre mille deux cents, maintenant. C'est étonnant, ce que les gens regardent, non ?

— Quand on le cherche..., murmurai-je.

Margie me décocha un regard noir, mais retint son talon assassin.

— Elle m'a volé mon téléphone, grinça Jessica en me fusillant du regard.

— Je ne sais pas de quoi tu parles...

— La chanteuse.

— Si tu t'approches encore d'elle, je te tue.

Cette fois, le talon de Margie s'enfonça dans mon mollet jusqu'au sang. Il faudrait que je pense à lui offrir des tennis avant notre prochain rendez-vous.

— Comme tu as tué Rachel ? cracha Jessica entre ses dents. Ça t'a pris seize ans, mais il n'y a pas de prescription sur les meurtres ni sur les homicides, Jonathan.

Ryan Myers se leva et referma ses dossiers.

— Nous en avons terminé pour le moment. Madame Drazen, votre client et vous pouvez réfléchir à notre offre. Contactez-moi quand vous aurez une réponse. Les photographies restent à charge, tout comme les violences présumées contre sa compagne du moment, que nous mentionnerons auprès du procureur.

— Merci de me tenir au courant, répondit Margie.

Elle se leva et lui serra la main. La réunion était terminée et, comme toujours, seuls les avocats s'en tiraient indemnes.

MONICA

Pour le rendez-vous, je portais des vêtements qui cachaient mes bleus, mais au moment où je passai une écharpe autour de mon cou, je me demandai si Jonathan me reviendrait avant ou après que ceux-ci se seraient enfin effacés. Mes yeux se remplirent de larmes, mais je les retins. Sang-froid. Grâce. Voilà ce que je devais montrer – une femme du monde. J’aurais tout loisir de m’effondrer après la rencontre.

La voiture était, pour le dire en un mot, le truc le plus génial au monde. Enfoiré de Jonathan. Je partis au rendez-vous avec l’impression d’être à la tête d’une armée planétaire. D’accord, je rendrais la voiture dès que j’en aurais terminé là-bas, mais en attendant, j’avais l’impression de voyager dans une navette spatiale de film de science-fiction. Dans l’ascenseur, je me répétais ma litanie habituelle. *Je m’appelle Monica. Je suis grande. Je descends d’un des plus grands écrivains du vingtième siècle. Je peux chanter comme un ange et rugir comme un lion. Je suis la musique. Je suis une déesse.* Le dernier mot passa mal, parce que c’était le sien, mais pour la première fois, je le croyais.

Je pensais que la taille du hall de réception ou de la salle de conférences vitrée m’impressionnerait, mais ce ne fut pas le cas. Les parquets de bois sombre, le bureau des réceptionnistes – qui leur permettaient de dominer les visiteurs de quinze centimètres –, six mois plus tôt, tout ça m’aurait collé une crise de panique. Mais ce jour-là, alors que je m’apprêtais à passer un entretien qui allait rendre mes amis à la fois fous de joie et de jalousie, je n’éprouvai ni tension ni inquiétude. Tout était enfermé dans la boîte – toutes les émotions, positives et négatives.

Je comprenais enfin ce que Jonathan appréciait tant dans le *self-control*. J’étais maîtresse de mon corps, de mes sentiments, de mes mots. J’étais complètement dans l’instant, je maîtrisais tout. Le résultat de cette rencontre m’importait peu. Ce qui comptait, c’était d’y être pleinement, de m’abandonner au lieu et à l’instant.

J’avais déjà entendu parler d’un tel état d’esprit, mais je n’en compris la véritable teneur qu’en attendant qu’on m’accompagne à une réunion où je serais seule : une chanteuse qui cherchait à gagner sa vie dans une pièce remplie de gens qui avaient le pouvoir de réaliser mes rêves les plus fous. J’avais ce qu’ils attendaient de moi. J’avais la musique.

Carnival Record n’était pas le label le plus tendance du moment. Ils ne « faisaient pas dans la rue », comme on dit dans le métier. Bien sûr, comme tout le monde, ils avaient signé des gangsters ou des drogués, mais, au fond, ils restaient extrêmement conservateurs et rangés. Leurs locaux le montraient bien – rien de créatif, rien d’artistique. Ce n’était pas leur boulot. Eux, ils s’occupaient des affaires, point final. J’avais enfilé une robe jaune et des chaussures crème avec une écharpe assortie pour cacher les marques que Jonathan avait laissées sur ma peau ; j’avais tressé mes cheveux, et mon rouge à lèvres était assez vif pour arrêter une voiture dans la rue. Les employées, au contraire, y allaient mollo sur la couleur et le maquillage – quasiment rien d’*arty* dans leur look.

J’attendis quelques instants seulement, puis une réceptionniste me conduisit en haut des escaliers, son cul ondulant moulé dans une robe Robert Rodriguez, la démarche silencieuse malgré ses grosses chaussures – question d’habitude. Elle me conduisit à l’intérieur d’une vaste salle de conférences.

— Souhaiteriez-vous un café ?

De nouveau, je découvris Los Angeles à mes pieds, qui s’étendait de Wilshire à l’horizon brumeux.

— Du thé, s’il vous plaît. Ni lait ni sucre.

Avec un sourire, elle disparut. Je ne m’assis pas, mais profitai de la vue, admirant la ville malgré le

smog épais qui couvrait les quartiers est. La salle était séparée du couloir par une cloison vitrée et les persiennes étaient relevées, si bien que tout le monde dans le bureau pouvait voir où était Harry et avec qui il parlait. Je le vis donc apparaître, en grande discussion avec un petit groupe.

À travers les vitres, il me fit signe et me sourit avant de s'arrêter pour terminer sa conversation avec Eddie Milpas et une femme d'âge mûr qui tenait visiblement à lui dire quelque chose. Ils étaient accompagnés de deux femmes plus jeunes, en tailleur, carnet à la main. Un jeune homme avec une barbe de trois jours et une chemise de bûcheron sur un jean – un stagiaire, apparemment – tint la porte ouverte. Le petit groupe entra en file indienne.

— Bonjour, mademoiselle Faulkner, dit Harry.

Poignées de mains, salutations. Je saluai Eddie d'un hochement de tête – nous nous connaissions déjà. Je tâchai de conserver l'expression la plus neutre possible pour lui faire comprendre que je n'avais pas l'intention de lui reprocher sa stratégie Miss Bondage devant son patron. Tout le monde s'assit.

Nous commençâmes par le bla-bla habituel des réunions de ce type : la circulation puis les quartiers de Los Angeles, quelques remarques sur la famille – Harry parla de ses enfants qui jouaient au baseball en poussins. Je coupais court à la discussion sur le sport, ça aurait pu prendre des heures.

— Bon, fit Harry pour en venir au fait, j'ai été impressionné par votre performance la semaine dernière. Vous m'avez cueilli par surprise, je ne m'attendais pas à ça.

— Contente que ça vous ait plu.

Jerry, le producteur qui m'avait enregistrée quand j'avais joué « Dominée » au thérémine, débarqua sur ces entrefaites, vêtu d'une veste bleu marine et d'une chemise à petits carreaux dont les trois derniers boutons étaient restés ouverts.

— Désolé, lança-t-il à la cantonade.

Il m'adressa un clin d'œil. Harry l'accueillit d'un sourire glacial avant de se tourner à nouveau vers moi.

— Tout le monde ici vous a entendue sur scène.

Je ne m'attendais pas à ça. Je pensais qu'ils avaient écouté la maquette de Jerry, mais apparemment, ils étaient tous venus au Frontage à un moment ou à un autre. À part Harry, qui m'avait entendue jouer au musée de Vancouver.

— Nous sommes très impressionnés, dit-il. Eddie et moi, nous avons discuté marketing, et il a quelques idées très originales.

Sourire « spécial clients ». S'ils me ressortaient Miss Bondage, la réunion allait tourner court.

S'il s'agissait pour moi de jouer les expertes en soumission, j'allais sauter dans ma Jaguar F-type, passer chercher Darren et parcourir Mulholland Drive jusqu'à vider le réservoir, puis je la ramènerais à Griffith Park.

— Des idées très originales, vraiment ? Je suis curieuse d'entendre ça.

— Avez-vous envisagé de produire d'autres œuvres dans le genre de celle que vous avez exposée à Vancouver ?

En étais-je capable sans Kevin ? Je ne suis pas une visuelle. J'ai du goût, je peux concevoir une installation, mais je n'ai pas son talent.

— J'aimerais bien, mais ce serait compliqué. C'était une performance unique.

Il agita la main négligemment.

— Ce qui compte, c'est l'attitude. Vous trouverez comment faire, si ça vous intéresse. Nous comptons vous faire connaître comme une nouvelle Laurie Anderson. Une artiste multicate, chanteuse, mais aussi plasticienne et tout le reste.

— Nous pensons vous présenter à quelques mécènes importants de L.A., intervint Eddie.

Apparemment, cette nouvelle stratégie lui convenait. Il avait dû y réfléchir. Tant mieux – je n'aurais pas aimé qu'il l'adopte à contrecœur.

— Il y a une soirée jeudi au Mod de Los Angeles. Le gala du Comité des collectionneurs. Un gros truc.

— Vous me prévenez tard, dis-je.

J'étais censée travailler, mais je pouvais me faire remplacer. Mon petit boulot de serveuse n'allait pas me retenir. Jonathan avait clairement annoncé qu'il ne se rendrait pas à cette soirée, mais il pouvait avoir changé d'avis. Je n'étais pas certaine d'avoir envie de le voir dans ces circonstances.

Harry reprit la parole.

— Nous vous prévenons au dernier moment, mais cet événement n'a lieu qu'une fois par an. L'année prochaine, il sera trop tard. Nous voulons qu'on vous voie là-bas, photographiée avec Carnival Records.

Il désigna Eddie.

— Ce sera un partenariat artistique.

J'ignore quelle tête je faisais, mais je restai silencieuse assez longtemps pour qu'Eddie me demande :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Puis-je vous répondre jeudi soir ?

— Pas de problème.

Encore le ton qu'il avait utilisé lors de notre dernière rencontre, comme si, pour lui, *peut-être* signifiait *oui*. Il tendit la main en direction d'une des assistantes et elle lui remit une liasse de documents. Il me la passa.

— Voici les conditions que nous vous proposons.

Je regardai le papier, mais les mots et les chiffres semblaient tournoyer sous mes yeux. Je me mordis les lèvres pour ne pas sourire.

MONICA

Je n'étais pas en état de conduire. Mon pied s'enfonçait bien trop loin sur la pédale d'accélérateur et je prenais des risques terribles, parce que cette voiture bougeait comme un guépard. Mon cœur était plein d'une euphorie que je n'avais pas ressentie depuis... non, que je n'avais jamais connue.

Il me fallait un avocat. Le problème, c'est que les vrais artistes n'engagent pas n'importe qui. Hors de question que je pioche au hasard dans l'annuaire ou que je demande un conseil à un copain pour trouver un avocat spécialisé dans les contrats de disques et pas trop cher. Dans le monde de l'art, ce sont les avocats eux-mêmes qui choisissent leurs clients, s'ils croient en eux, et ils facturent soixante-quinze dollars de l'heure, ou bien ils prennent un pourcentage sur le contrat. Ils ne se contentent pas de vérifier les termes d'un contrat, ils les négocient – et âprement. Les plus célèbres posent leurs conditions. Ils ne perdent pas leur temps en négociations si leur client n'est pas en mesure de faire grimper les prix.

Je me garai du côté de LaBrea. J'appelai Jonathan, mais tombai sur un message enregistré – une voix féminine apaisante me disait que mon correspondant n'était pas disponible. Fin de la conversation, pas moyen de laisser un message. Et merde. Je tapotai mon téléphone jusqu'à trouver sur le web le numéro que je voulais.

— Bonjour, dis-je quand on décrocha. Ici Monica Faulkner. Je souhaiterais parler à Margaret Drazen.

— Une minute, s'il vous plaît.

J'attendis. J'étais certaine de devoir patienter un bon moment au bord de la route dans ma décapotable blanche – Margaret était une des associées d'une grosse boîte et je n'étais pas sa cliente.

— Allô ? Ici Margaret.

Je me redressai sur mon siège – je ne pensais pas qu'elle me répondrait elle-même.

— Euh, bonjour, c'est Monica. De Jonathan, vous savez ? Sa...

Je me tus, parce que je ne savais pas comment me décrire.

— Oui, bonjour. Ravie de vous entendre. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Écoutez, j'ai un peu peur de vous déranger, je ne voudrais pas m'imposer, mais...

— Vous n'avez pas besoin de moi pour déménager, si ?

— Non. Je cherche un avocat.

— Ça tombe bien, répondit Margie, je suis avocate et je suis entourée d'avocats.

— Je sais, mais j'ai besoin d'un spécialiste du monde du spectacle. N'allez pas croire que je me sers de Jonathan pour ma carrière. En fait, je viens d'avoir... de très bonnes nouvelles. Et j'ai besoin qu'on m'aide à négocier mes contrats. Je suis désolée, mais...

— Ma chère, me coupa Margie d'une voix chaude et amicale, vous ne vous en êtes pas rendu compte, ou quoi ? Mon frère est dingue de vous. Vous le regretterez peut-être un jour, mais que vous le vouliez ou non, vous faites partie de la famille, maintenant.

Elle semblait si heureuse que je n'osai pas lui parler de la nuit précédente.

JONATHAN

— Salinas ? C'est le pays de Steinbeck, dis-je tout en regardant les serveuses travailler.

— Oui, répondit la blonde en robe bleue.

Ses copines s'étaient éloignées.

— On nous l'a fait lire à l'école. De mon côté, je préfère Heinlein ou Ellison. Et vous ?

Elle était très mignonne, très féminine avec sa petite robe simple et ses talons. Rien de provocant, les cheveux tirés en arrière, le sourire avenant. Elle tapotait du bout des ongles sur son verre de vin. Elle était intelligente et nous étions tous les deux à jeun, ce qui était agréable aussi.

— Les modernistes, je crois. Pynchon, par exemple. Vous avez lu *Mason et Dixon* ? C'est hilarant.

— On ne trouve pas ce genre de livres à la bibliothèque de Salinas, sourit-elle. Le shérif Traulich les brûlerait en personne !

En règle générale, je ne parle pas avec des femmes dans mon propre bar, et je m'étais promis de ne plus coucher à droite et à gauche. Mais ce matin-là, en sortant de chez moi, j'avais roulé sur un porte-clés en argent Harry Winston. Je ne m'en étais pas rendu compte tout de suite – j'avais pensé que c'était juste un caillou de l'allée. Jusqu'à ce que je manque percuter la Jaguar blanche garée juste derrière mon portail.

Le fait qu'elle m'avait renvoyé mon cadeau m'avait blessé, bien sûr. Même si je m'y attendais un peu. Comment aurait-elle pu l'accepter après ce qui s'était passé ? Elle restait honnête – ça, je n'avais pas réussi à le changer. J'avais cherché dans la boîte à gants au cas où elle y aurait laissé le piercing en diamant. Il ne s'y trouvait pas, mais j'étais certain qu'elle l'avait laissé à mon bureau.

Sauf que je me trompais. J'étais resté perplexe, et mais j'avais choisi de filer au bar pour passer un savon à Freddie qui venait d'embaucher une serveuse de seize ans et, surtout, pour ne plus penser à Monica. La première tâche était accomplie ; la deuxième était en cours, grâce à la blonde en robe bleue.

— ... et tout le monde jouait de la musique country, dit-elle.

J'avais manqué le début de sa phrase, mais je m'en fichais un peu. Pas méchamment – j'avais changé, de ce côté-là. Je comprenais juste que c'était une belle personne, de toute évidence, mais que ça ne m'intéressait pas de coucher avec elle.

Avec la musique, je ne pouvais pas entendre la sonnerie de mon téléphone, mais je le sentis vibrer dans ma poche. Sur le moment, cela me rappela la chanson-sms de Monica, mais j'avais bloqué son numéro. Il n'y aurait plus de chansons. C'était Eddie.

Annule pour jeudi soir. Je dois assister au gala des Collectionneurs. Tu y vas ?

— Je vous demande pardon, dis-je à la femme en bleu. Je dois répondre.

Elle hocha la tête et sourit. Elle n'était ni ennuyeuse, ni trop facile. Elle était très bien – mais ce n'était pas une déesse.

Non

Ok. C'est ce que disait Monica. Je vérifiais juste

Je composai le numéro d'Eddie et sortis dans le couloir en me bouchant l'oreille pour mieux entendre.

— Monica ? Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans ?

— Carnival m'y envoie avec elle. Pourquoi ? Tu ne me fais pas confiance ?

— Non. Tu conduis mal.

— C'est elle qui tiendra le volant. Tu vois, je savais que tu allais flipper.

— Je ne flippe pas.

— Tu flippes complètement.

J'entrai dans l'ascenseur tandis qu'il continuait :

— C'est professionnel. Je ne la touche pas, d'accord ? Harry me ferait la peau, et je n'imagine même pas ce que tu me ferais, toi. Tu serais capable de m'assommer avec une balle de baseball pendant mon sommeil...

— Je me suis excusé pour ça.

— On s'en fiche. Je savais que je devais t'en parler, et c'est pour ça que je t'appelle. Pas la peine de paniquer.

— D'accord, Ed, dis-je en quittant l'ascenseur.

Michelle, à l'accueil, tenta de m'arrêter pour me parler de quelque chose dont je me fichais certainement. Je lui fis signe de me laisser tranquille et fonçai vers la sortie. Il pleuvait à torrents, et je n'avais pas de parapluie.

Oui, je flippais.

MONICA

Darren me fit signe depuis le bar bondé du Frontage où il était installé avec Adam. Je dus saluer quelques personnes avant de pouvoir les rejoindre.

— Merci, dis-je quand il me tendit les clés de ma Honda.

De toute évidence, quand Jonathan m'avait affirmé qu'il avait remplacé le starter de ma voiture, il voulait dire remplacé *par une autre voiture*. Parce que la Honda était restée en panne.

— Ça a coûté trois cent vingt-cinq dollars, dit-il.

— Je te rembourse demain.

— Tu as intérêt, parce que c'est à lui que tu les dois, répondit-il en désignant Adam, qui me prit par la taille.

— Je veux bien être payé en baisers, fit celui-ci.

Il me claqua une bise et je poussai un petit cri.

— Arrête ça !

— Pourquoi, tu as peur que je te colle des poux ?

Il me serra plus fort, et je me débattis pour rire en lui bourrant l'épaule de coups de poing. Pendant une seconde, j'oubliai Jonathan. Adam était un mec bien. Avec Darren, ils avaient fait remorquer ma Honda jusqu'à un garage, ils avaient payé les réparations et me l'avaient ramenée. Un bisou et quelques centaines de dollars, je leur devais bien ça...

— Elle est au parking, m'informa Darren quand Adam m'eut lâché.

— Vous allez où, les mecs ?

— Une fête au Family Four. Tu viens ? Dizzy Roth voulait parler de l'install' de Vancouver.

Ça paraissait la meilleure option pour la soirée.

— Je vous retrouve là-bas.

JONATHAN

Pendant deux jours, j'avais tenté de laisser la vie suivre son cours. Je voulais voir ce qui se passait si je me contentais de travailler, de regarder mon plafond et d'éviter Monica. Je ne demandai pas à Eddie s'il comptait *vraiment* l'emmener au gala et je ne demandai pas à Margie si papa irait lui aussi. Sauf que je n'avais pas tenu vingt-quatre heures. Je me retrouvai sous la pluie battante devant le Frontage, où je la voyais à travers la vitrine.

Elle souriait. Darren était là – mais je m'en fichais. Il y avait aussi un autre gars. Qui l'embrassait. Et elle souriait. Je quittai l'Abribus où je m'étais réfugié pour m'avancer sous la pluie. Il la prit par la taille, et elle se laissa faire. Ça, j'aurais pu encaisser. Mais quand elle se mit à rire... soudain, tout devint clair. Elle était avec ses amis, enfin libéré de moi, de la destruction que j'apportais dans sa vie. Heureuse, au contraire de moi qui ne pouvais cesser de penser à elle. Je voulais lui parler, rien d'autre. Juste pour lui dire de ne pas aller au gala du Comité des collectionneurs, parce que mon père y serait. Je refusais qu'il s'approche d'elle. Et voilà que je me retrouvais au milieu de Santa Monica Boulevard, trempé jusqu'aux os, à me demander si j'allais entrer par la porte ou me jeter à travers la vitrine, comme si c'étaient les seuls choix rationnels.

Je fonçai vers la porte au moment où ils sortaient. Je suis rapide et agile – ça a toujours été ma force. Le type se retrouva coincé contre le mur, son parapluie en travers de sa gorge, avant même de m'avoir vu.

— Qu'est-ce que...

— Jonathan !

Sa voix. Elle semblait très lointaine. Moi, je regardais le type dans les yeux. Il avait l'air surpris, et j'aurais pu le tuer parce qu'il ne savait même pas ce qu'il m'avait fait pour me mettre en colère.

Monica. Elle rugissait comme un lion. Malgré ses cheveux trempés, je la désirais. Qu'est-ce qui m'avait pris ?

— Putain, mais c'est quoi ton problème ?

Elle m'écarta sans ménagement de l'homme qui l'avait embrassée, me repoussa.

— Tu es taré, tu sais ?

Je reculai. Elle se tenait entre lui et moi, poings levés, prête à me frapper. Je ne pouvais pas m'approcher de lui sans la renverser.

— Écarte-toi. On s'en va.

— Tu es sérieux ?

— Tu es à moi. Personne ne te touche. Personne.

Tous les trois me dévisagèrent, l'air médusé. Puis Monica désigna le type derrière lui du pouce :

— Lui, tu veux dire ?

— Exactement.

— D'accord. Bon, à part le fait que tu m'as quittée...

— Ça suffit !

La voix qui venait de résonner sous la pluie était incroyablement tranchante – je n'aurais pas été surpris que son écho déclenche une alarme de voiture. Et c'était celle de Darren, un freluquet. Mais

elle m'avait calmé d'un seul coup. Aussitôt, ma colère se transforma en honte.

— J'en ai assez de vous deux ! hurla-t-il. Toi, Monica, je n'en peux plus de t'entendre te plaindre. Et toi, tu vas arrêter de te comporter comme un demeuré.

Ça, c'était pour moi.

— Arrête d'être con et de la couvrir de cadeaux. Et arrêtez de rompre, surtout. Je suis sérieux. La prochaine fois que vous racontez que vous n'êtes plus ensemble, j'envoie des invitations au mariage.

Je restai silencieux – certes, j'étais amusé, mais je ne n'avais pas le cœur de sourire.

Darren prit la main du type qui avait embrassé Monica et le tira vers lui. Évidemment, il n'était pas avec Monica, mais avec Darren ! Je voulus m'excuser, mais il ne me regardait plus. Avec ma chemise trempée et l'eau qui ruisselait dans mon col, je ne m'étais jamais senti aussi ridicule de ma vie. Il ne fallait jamais perdre son calme. Monica les serra tous les deux dans ses bras avant de revenir vers moi. Sa jupe collait à ses jambes et ses chaussures produisaient des bruits humides, mais elle prit tout son temps.

— Tu te sens con, non ?

— Oh oui ! Comment es-tu venue ?

— Avec ma petite Honda.

— Je peux te raccompagner à pied ?

— Tu as un parapluie ? Parce que tu viens de casser le mien.

J'ôtai mon blouson de cuir pour le tendre au-dessus de sa tête.

— C'est bien le moment d'être chevaleresque, ironisa-t-elle.

Elle était furieuse, et elle avait raison. Une goutte de pluie descendait le long de son nez jusque sur sa lèvre, et je dus me retenir de ne pas l'effacer d'un baiser.

— Je veux te parler.

— Vraiment ?

Sa voix était acide. Elle s'éloigna à pied, et je la suivis. Elle restait à l'écart de moi et de mon blouson, que je finis par rouler sous mon bras. Côte à côte, nous marchions sur le trottoir, de plus en plus trempés.

MONICA

C'était un quartier résidentiel, avec des petites villas et quelques immeubles bas. Des feuilles mortes trempées recouvraient l'asphalte, le trottoir et les pelouses. Pendant tout le trajet jusqu'à ma voiture, nous n'échangeâmes pas un mot. Il était trempé, encore plus que moi, les cheveux dégoulinants, les cils alourdis de pluie. Il marchait en bras de chemise, les yeux baissés. Il devait mourir de froid.

Je m'arrêtai devant ma voiture.

— Je suis garée là. Merci de m'avoir raccompagnée.

— Tu aurais pu garder celle que je t'ai achetée.

Il posa la main sur l'écorce mouillée d'un arbre du trottoir.

— Je sais. Je l'ai prise pour aller à mon rendez-vous, parce que celle-ci n'était pas réparée. Merci pour le prêt, donc.

— Je n'aime pas qu'on soit aussi polis, tous les deux ; tous ces s'il vous plaît, ces mercis...

— Alors, qu'est-ce que tu veux ? demandai-je en croisant les bras sur ma poitrine.

Il pinça les lèvres et me regarda des pieds à la tête.

— Je veux que tu sois sincère avec moi.

— Que je sois sincère ?

— Oui.

— Sincère. Vraiment sincère ?

— Oui, déesse.

— Tu as *bloqué* mes appels, salopard !

Je le repoussai brusquement contre le tronc d'arbre.

— Je t'ai écrit cette chanson et ça t'a tellement dégoûté que tu as bloqué mes appels !

Nouvelle bourrade. Il ne bougea pas.

— Il le fallait.

— Explique-moi ça ?

— Si je te laissais m'envoyer des trucs comme ça, j'aurais fini par revenir vers toi.

— Par opposition à quoi ? À ça ?

J'écartai les bras pour désigner le quartier, la pluie, nos corps qui se touchaient presque, notre dispute sur qui avait le droit de m'embrasser.

— Je savais qu'il me suffirait de te revoir pour te désirer de nouveau.

Il tendait les mains vers moi, implorant presque, comme s'il me présentait toute sa douleur pour que je la prenne.

— Ta bouche... merde, à peine je la regarde que j'ai envie de l'embrasser. Et ces vêtements qui te collent à la peau, et tes cheveux en vrac... Tu es trop parfaite pour moi, je vais te faire du mal. Tu comprends ?

Je comprenais parfaitement.

— Fais-moi mal.

— Monica, ce n'est pas ce que je veux dire.

— Détruis-moi.

— Arrête.

Je m'avançai d'un pas.

— Ravage-moi, Jonathan.

Il jura... puis ses lèvres s'écrasèrent sur les miennes. Ses mouvements étaient brusques, sa langue envahit ma bouche, il me serra. Il avait un goût de dentifrice de whisky, comme la première fois où je l'avais embrassé. Le souvenir de ce jour-là s'insinua le long de mon dos pour venir rallumer la brûlure entre mes jambes. Il me poussa contre la voiture, son érection contre mon bassin, et je me frottai pour qu'elle vienne se loger le long de ma fente. Je grognai, la bouche contre la sienne.

— J'ai envie de te prendre, bordel.

— Prends-moi. Possède-moi. Sers-toi de moi. Choisis le verbe que tu veux. Mais fais-le, je t'en prie.

— Te baiser. Je vais te baiser. C'est ça, mon verbe.

Il écrasa ses hanches contre les miennes et je laissai aller ma tête en arrière tandis que mes jambes venaient s'enrouler autour de sa taille pour la serrer plus fort. La pluie ruisselait sur son visage pendant qu'il m'embrassait – à présent, des trombes d'eau s'abattaient sur la ville. Il se redressa.

— Ramène-moi à la maison, dis-je.

Il me fallut presque crier pour me faire entendre tant il pleuvait fort.

De nouveau, il me poussa contre la voiture et m'embrassa.

MONICA

Nous gravâmes les marches de ma terrasse sans cesser de nous embrasser, bousculâmes la balancelle devant laquelle il n'avait pas réussi à me briser le cœur et pénétrâmes dans le salon en laissant derrière nous des flaques d'eau semblables à des archipels inversés. Je le pris par la main pour l'entraîner dans la buanderie.

C'était un endroit moche et sale, et la honte me submergea. Quand je faisais le ménage, je finissais toujours par cette pièce – en d'autres termes, neuf fois sur dix, j'oubliais d'y passer la serpillière et de récurer l'évier. Et voilà que je m'y retrouvais avec un homme qui employait une armée de domestiques pour nettoyer chez lui, sans doute avec des cotons-tiges pour les coins. Les gouttes qui tombaient de nos vêtements étaient les premières traces d'eau depuis des mois sur le lino des années 1980.

— C'est immonde, ici, dis-je en détournant le regard des serviettes que j'avais dû mettre à sécher deux mois plus tôt.

Il passa les mains dans mon dos et dégrafa ma robe. Je remarquai que ses mâchoires tremblaient, et l'extrémité de ses doigts sur ma peau était glaciale.

— Quel rapport avec le fait que je vais te baiser ? demanda-t-il en faisant glisser ma robe.

Les bonnets de mon soutien-gorge étaient lourds et trempés. Il n'eut qu'à écarter les bretelles pour me l'ôter. Je me retrouvai en culotte, avec mes chaussures, tandis qu'il continuait à se geler dans ses vêtements trempés.

Je le poussai contre le sèche-linge pour défaire sa chemise, embrassant son torse mouillé. Je le réchauffai avec ma bouche, léchant ses tétons durcis. Ses bras quittèrent ses manches comme des chenilles sortant du cocon. Je jetai sa chemise par terre, par-dessus ma robe, et m'attaquai à sa braguette pendant qu'il m'embrassait.

— À genoux, dit-il.

J'obéis et, les yeux face à son bassin, j'ouvris sa braguette. Je glissai les doigts sous sa ceinture et baissai à la fois le pantalon et le caleçon, tirant l'élastique par-dessus son érection. En quelques mouvements, il se débarrassa de son pantalon et de ses chaussures, puis il me tendit ses pieds, l'un après l'autre, pour que j'enlève ses chaussettes. Il était nu. Parfait. Mes yeux ne se lassaient pas de son corps mince et athlétique, en particulier des muscles qui dessinaient un triangle autour de la splendide queue entre ses jambes.

Je la pris dans ma bouche, la léchant partout, comme pour la réchauffer. Avec un grognement, il posa la main dans mes cheveux.

— Laisse-moi te sentir...

Il maintint ma tête immobile pour s'enfoncer jusqu'à la garde. Je respirais par le nez, me délectant de l'odeur de sa peau mouillée. Sans bouger, je levai les yeux vers lui – il me regardait. Lentement, il se retira. Ma langue accompagna son mouvement.

— Est-ce que je t'ai déjà dit que tu étais très douée pour ça ? demanda-t-il.

— Oui.

— Relève-toi.

J'obéis. Il ramassa les vêtements et les fourra dans le sèche-linge.

— Tu ne sais pas t'en servir, si ? demandai-je.

— Pas des boutons, en tout cas.

J'allumai la machine. Jonathan me saisit par la taille et m'installa dessus. Le sèche-linge vibra sous mes fesses.

— Penche-toi en arrière, dit-il, et écarte tes jolies jambes pour moi.

Il glissa un doigt dans ma culotte et je me mordis les lèvres pour ne pas gémir quand il commença à caresser ma fente, puis mon clito.

— Tu es mouillée.

Les doigts qu'il inséra dans ma chatte étaient glacés.

— Oh oui...

De sa main libre, il écarta encore mes genoux.

— Dis-moi ce que tu veux.

— Je te veux, toi.

— Tu me veux comment ?

Je voulais sa queue en moi. Je voulais jouir. Je voulais qu'il me fasse ce qui lui chantait pour me faire hurler et supplier. Je le regardai, sa peau parfaite hérissée de chair de poule, ses tétons durcis par le froid, les cheveux encore mouillés. Pour la première fois, je remarquai que ses lèvres étaient bleues.

— Je veux te sécher. Tu es en hypothermie.

Je saisis une serviette sur le fil à linge et la posai sur sa tête avant de me redresser pour lui sécher les cheveux. Il me laissa faire et me serra contre lui tandis que mes mouvements se faisaient plus lents et plus tendres. Je descendis du sèche-linge pour continuer le travail sur son corps, passant de son torse à son cul magnifique, puis à ses jambes musclées et jusqu'à ses pieds parfaits. Enfin, j'enroulai la serviette autour de ses épaules et l'embrassai.

— Je me sens déjà mieux, dit-il.

— Tu devrais boire quelque chose de chaud. J'ai du thé.

— Toi, du thé ?

— J'ai même plusieurs parfums. Allez, viens.

Il me prit dans ses bras et me porta jusqu'à la cuisine, seulement vêtue de ma culotte, pour me poser sur le comptoir. Je me penchai vers l'étagère pour prendre ma théière, puis de l'autre côté pour la remplir. Je la lui tendis et il la posa sur la plaque électrique.

— Le thé est sur l'étagère du dessus, dis-je. J'ai des trucs pour aller avec si tu veux.

— Des trucs pour aller avec... je regarde ça.

Il trouva la boîte en question et la sortit, mais il ne l'ouvrit pas. J'enroulai mes jambes autour de sa taille pour l'attirer vers moi. Du pouce, il caressa mes sourcils.

— Je suis désolé. Hier soir, j'ai été cruel. J'ai dit des choses horribles.

— C'est vrai.

— Et j'ai bloqué tes appels. Je savais que ça te blesserait, mais je l'ai fait quand même. Ce que tu m'as envoyé... ça m'a obligé à me poser des questions sur moi et sur ce que je faisais. Sauf que je n'étais pas prêt. Je pensais avoir pris la bonne décision, te protéger de moi. Je ne suis toujours pas

persuadé du contraire.

— Ça veut dire que tu vas me quitter de nouveau ? Darren ne va pas aimer ça...

— Darren, je l'emmerde.

— Ne me quitte pas pour me protéger, Jonathan. Je suis une adulte, et je suis tout à fait capable de me gâcher la vie toute seule.

— Oui, maîtresse.

Avec un grand sourire, il choisit un sachet de thé noir avant de me tendre la boîte.

— Je ne plaisante pas, dis-je en attrapant une camomille. Je suis sérieuse.

J'ai dû gérer tout ça le lendemain pendant une réunion, et c'était le truc le plus dur de ma vie.

— Mais tu as réussi.

— Oui, mais...

— Je suis fier de toi.

Il me prit le visage entre ses mains et nous nous embrassâmes jusqu'au moment où la théière se mit à siffler. Resserrant la serviette autour de son torse, il versa l'eau bouillante dans les tasses où il avait disposé les sachets.

— J'ai appelé Margie, l'informai-je, jambes croisées, en attendant que ma tisane refroidisse un peu. Un spécialiste des contrats de son cabinet va m'assister. J'espère que je n'ai pas mal fait...

— Au contraire. Elle t'aime bien. Tu es comme la huitième sœur qu'elle n'a pas eue.

Je m'éclaircis la voix.

— Et tu es au courant du gala des Collectionneurs ?

Le nez dans sa tasse, il leva les yeux vers moi.

— Le gala du Comité des collectionneurs au Mod de L.A. Oui.

— Carnival fait partie des mécènes, et ils envoient Eddie. Ils veulent que je l'accompagne. L'idée, c'est de me présenter comme une artiste multiscarte.

Il rajusta sa serviette nerveusement. Je décidai de changer d'angle d'attaque.

— C'est pour le boulot.

— Hors de question.

En silence, je le regardai par-dessus le rebord de ma tasse.

— Monica ?

— Oui, Jonathan ?

— Il veut coucher avec toi.

— Je ne crois pas que tu aies quoi que ce soit à craindre de la part d'Eddie Milpas.

Il se frotta les yeux.

— Écoute, voilà ce qu'on va faire : je vais y aller avec toi.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— J'en serais ravie, Jonathan.

— Mais je dois te prévenir qu'il n'y aura que des amis de Jessica. Ils sont mauvais, parce qu'ils

sont riches et qu'ils s'ennuient. Si tu viens avec moi, tu deviendras une cible idéale pour eux.

— Je m'en fiche.

Il approcha son visage du mien. Son haleine sentait le thé.

— Ils vont dire du mal de toi dans ton dos.

— Je les emmerde.

— Tu sais, on a trouvé l'enregistrement audio complet sur son téléphone, et on l'a mis en ligne. C'est devenu viral. Tout le monde est au courant.

Je m'approchai encore, nez contre nez, et murmurai :

— Quand j'ai dit « je les emmerde », ce n'était pas assez clair ?

— Je te reconnais bien, ma déesse.

Il posa sa bouche sur la mienne, lèvres contre lèvres, pour un baiser de souffle et de peau – sexuel, mais léger comme l'air. Puis sa langue se glissa dans ma bouche, et un frisson me parcourut la colonne vertébrale comme si un esprit malicieux jouait de mes vertèbres comme d'un clavier de piano.

Je ronronnai de plaisir. Ma bouche accueillit sa langue audacieuse, ses lèvres impérieuses. Je me cambrai quand le dos de sa main vint effleurer la pointe durcie de mon sein.

— Prends-moi, murmurai-je dans sa bouche.

— Je fais ce que je veux, répondit-il sans bouger.

La force de ses mots fit naître une brûlure entre mes jambes. Le changement de personnalité qui accompagnait nos jeux était si marqué que le moindre mot prononcé de cette voix dure venait pincer ma chatte comme une corde de violon.

— Les mains dans le dos, sur le comptoir. L'une sur l'autre.

J'obéis. Il me prit les hanches et me souleva jusqu'à ce que je sois arquée vers lui, la tête vers le plafond.

— Il faudra que tu retournes chez Bordelle, dit-il en écartant mes genoux avec brusquerie. Cette merde en coton n'est pas digne de toi.

Il ouvrit deux tiroirs et plaça mes pieds dessus pour que je garde les jambes écartées. J'entendis le cliquètement des couverts.

— Ce truc..., commença-t-il.

Un bruit de tissu qu'on déchire retentit. Il venait de découper ma culotte avec un couteau à steak. Mais pourquoi ce pot de moutarde ?

— ... c'est une insulte pour moi.

— Oui, Monsieur.

Sa main parcourut mon corps. Je ne voyais pas ce qu'il faisait, je sentais seulement sa peau douce éveiller mes terminaisons nerveuses, effleurant mes seins, mon ventre, mes cuisses. Même la pression la plus légère sur les bleus qui couvraient ma cage thoracique et la chair tendre de mes cuisses suffisait à faire naître des éclats de douleur dans tout mon corps, comme pour ponctuer la douceur de ses caresses.

— Tu as toujours des bleus, dit-il. Ça prendra du temps avant qu'ils disparaissent.

— Ne t'arrête pas.

— Je vais être doux avec les endroits où tu es marquée, dit-il. Mais tout le reste m'appartient.

— Oui.

— Et maintenant, tu veux ta tisane ?

— Oui, Monsieur.

Mon corps vibrait de désir, mais ma voix était rauque à force de chaleur et de fatigue. Mes cordes vocales savaient qu'il était près de minuit.

Il écarta mes lèvres de l'index et du pouce, comme s'il donnait un médicament à un chaton. Le sachet de tisane se balançait au-dessus de mon visage, répandant le liquide sur ma bouche. Je sentis la chaleur des gouttes sur mes lèvres, le goût cireux et amer de la camomille dans ma gorge. J'avalai comme s'il m'avait offert la communion.

— Merci, Monsieur.

Je fermai les yeux quand le liquide coula sur ma poitrine. Il dut tremper à nouveau le sachet dans ma tasse, car la chaleur revint sur mes tétons. Des filets de liquide ruisselèrent sur mes côtes. Je gémissais quand il posa le sachet sur mon ventre et le fit descendre vers mon mont de Vénus. Je frissonnai d'avance en imaginant sur mon sexe cette chaleur douce et pourtant intense. Mais il s'arrêta et se pencha sur moi pour m'embrasser et lécher le liquide sur ma peau, gardant la main sur le sachet qui refroidissait déjà tandis qu'il suçait mon téton.

Je grognai. Jamais je n'avais imaginé poser un sachet chaud sur mon clito, et voilà que je ne pensais plus qu'à ça. Il fallait qu'il le fasse, absolument, avant que ça refroidisse.

Sa bouche glissa vers mon autre sein, lèvres et langue ; soudain, il plaqua le sachet contre mon clitoris tandis qu'il enfonçait deux doigts dans ma chatte. Je hurlai. C'était chaud – pas au point de me faire mal, mais brûlant quand même. Dix fois plus chaud sur mon clito que sur ma peau, un feu qui décupla mon désir. La tisane chaude coulait le long de ma fente. Un frisson me parcourut des pieds à la tête et j'écartai les jambes, me tendant vers ses doigts.

Sa langue était toujours sur mon téton ; j'avais peut-être des bleus, mais je voulais qu'il me morde.

Je voulais qu'il me fasse mal – j'étais devenue accro.

Sa main continua son manège – la paume écrasant le sachet sur mon clitoris, les doigts dans la chatte qu'il caressait en cercles. C'était comme si mon sexe buvait ses mouvements. À mesure que l'eau quittait le sachet, je sentais de plus en plus nettement contre moi la texture sèche de la tisane, comme des herbes d'automne prêtes à m'égratigner. J'étais sur le point de basculer.

— Je veux jouir, gémissais-je.

— Non.

— Je ne peux pas me retenir...

J'ouvris les yeux pour découvrir qu'il me fixait.

— Tu es à moi, quoi qu'il arrive. Ton plaisir et ta douleur. Ta peau. Tes lèvres. Ta chatte.

Il enfonça ses doigts avec le sachet en moi.

— Jonathan. Tu me possèdes. Je suis à toi. Personne d'autre ne peut... oh, bordel. Je t'en supplie, mon roi, laisse-moi...

— Vas-y. Jouis.

D'un seul mouvement, il déclencha mon orgasme. Mon hurlement s'éleva dans la cuisine. Je me tordis et me débattis contre lui, et il saisit ma tête pour m'éviter de me cogner aux placards. Je jouis si

fort que je faillis casser un tiroir d'un coup de pied ; alors, il me prit dans ses bras, nue et pantelante.

— Merci, Jonathan...

Je n'avais rien trouvé d'autre à dire.

— De rien.

— Seigneur, je t'aime...

— Moi aussi, murmura-t-il. Tu veux toujours de la tisane ?

— Elle est froide, soufflai-je dans son oreille. Je n'aime pas quand c'est froid.

— Tu en as partout. Je t'emmène à la douche.

Il m'emporta dans la salle de bain et m'installa sous le jet.

Il m'y rejoignit, entièrement nu, mince, athlétique, peau douce et muscles longs, parfait. Peut-être entretenait-il son corps pour être aussi beau, mais je ne savais pas quand il trouvait le temps. À moins qu'il fasse simplement partie de ces gens qui ont un corps impeccable sans avoir besoin de rien faire. Ça m'allait très bien.

— Tu viens juste de te sécher, remarquai-je, et voilà que je t'oblige à te mouiller de nouveau.

Je pris le savon pour lui frotter le torse, massant doucement ses épaules, puis ses tétons, descendant sur ses abdominaux. Sa splendide érection me promettait des merveilles. Je la savonnai lentement – je ne voulais rien précipiter. Je voulais d'abord le contempler dans toute sa beauté, toucher chaque parcelle de son corps pour en sentir les pleins et les déliés.

Il me dévorait du regard pendant que je le frictionnais. Je lui lavai le dos en passant les bras derrière sa taille. Sa queue frottait contre moi. Il me saisit par les cheveux pour tirer ma tête en arrière. L'eau coula sur mon visage et je souris. Tout en m'embrassant dans le cou, il mouilla ma chevelure et y versa du shampooing – un peu trop. Quand il me frotta le cuir chevelu, la mousse déborda sur mon visage et me piqua les yeux. Je me mis à rire, et il m'accompagna en essuyant les bulles sur mes paupières. J'étais couverte de shampooing, et Jonathan l'utilisa pour me savonner. Il caressait doucement là où j'avais mal, et avec brusquerie là où mon corps était indemne, avant de trouver l'endroit où le sachet m'avait fait jouir. Je gémis de nouveau.

— Ah, déesse...

Sa main se glissa sous mon cul et ses doigts caressèrent ma fente. Ils en ressortirent mouillés, et pas à cause de la douche.

— Recommence, s'il te plaît...

— Lève les mains au-dessus de ta tête.

J'obéis, et ses mains prirent les miennes pour les refermer sur le pommeau de la douche, au-dessus de nous.

— Tiens ça.

J'étais comme attachée. Il me repoussa contre la faïence et souleva une de mes jambes pour l'enrouler autour de sa taille. L'extrémité de sa queue frottait contre ma chatte, attendant le moment.

Je me tendis contre lui et au simple contact de son gland, une vague de plaisir parcourut tout mon corps. Il m'embrassa tandis que ses mains écartaient mes fesses.

— S'il te plaît, dis-je. Je te veux.

— Je suis à toi.

Il me pénétra d'un seul coup – comme une décharge électrique dans mon corps, vibrant au rythme

de ses mouvements de bassin à mesure qu'il s'enfonçait en moi. J'étais prête, emplie de désir, offerte à lui.

— Regarde-moi.

J'ouvris les yeux. Il avait les cheveux trempés. Des filets d'eau couraient sur ses joues et dans son cou à mesure qu'il me pilonnait. Il écarta encore mes fesses pour glisser un doigt dans mon cul. Rien qu'un doigt – un plaisir exquis, débarrassé de toute trace de douleur. Je me contractai autour de lui.

— Bientôt, quand tu auras récupéré, je vais reprendre ce petit cul, dit-il.

— Il est à toi.

Il y inséra un deuxième doigt et je le vis plisser les paupières. Je poussai un grognement, à la fois écartelée et possédée, comme si chaque parcelle de mon corps était sous son contrôle et sa protection.

— Regarde-moi quand tu vas jouir, ordonna-t-il.

— J'y suis presque.

Mes bras me faisaient mal, mais je ne les bougeais pas – je tenais le pommeau de la douche comme il me l'avait ordonné.

— Oui...

Il se mit à bouger plus vite, s'enfonçant en moi, utilisant les doigts insérés dans mon cul pour me tirer contre lui, vite et fort, son corps claquant contre le mien.

Mon clitoris était gorgé de désir, ma chatte ouverte à toutes les sensations, mon cul l'aspirait.

— Oh mon Dieu, Jonathan, Jonathan...

Je le regardai dans les yeux, son visage au centre de mon monde.

— Jouis avec moi.

— Oui.

Je me laissai aller. L'effort de ne pas fermer les yeux au moment où je jouissais prolongea l'orgasme qui me secoua. Mes bras étaient comme pétrifiés. Je ne pouvais pas m'arquer ni fermer les paupières, et j'explosai de façon contrôlée, les mains crispées sur le tuyau, les orteils contractés. Mes cris résonnèrent sur la faïence et ma vision se brouilla. Sa bouche s'ouvrit, et il poussa un grondement lent et long, vibrant sur un rythme différent. Pas un instant nos regards ne se séparèrent tandis que le plaisir nous unissait l'un à l'autre, dans une harmonie parfaite.

JONATHAN

La maison était sombre, et le ciel de pluie n'arrangeait rien. Nous étions dans son lit, blottis l'un contre l'autre. Je fis glisser son t-shirt pour embrasser son épaule, jouant de mes lèvres sur sa peau qui sentait le lait chaud et les pêches au sirop.

— Mon Jonathan..., soupira-t-elle.

— C'est juste un baiser, rien de plus, murmurai-je.

Elle tourna la tête vers moi.

— Tu parles ! Tu veux m'exciter, oui...

— Je pensais que tu allais m'aider à dormir.

— Tu ne dors pas beaucoup, en général.

— Encore moins en ce moment. Je ne me sens pas bien depuis l'arrestation. Et la mort de Rachel.

Je m'éclaircis la gorge, qui s'était serrée en prononçant son nom. J'avais mal à la nuque et aux bras comme si quelque chose appuyait sur mes nerfs, et je me mis à transpirer. Ridicule. Je tentai de reprendre le contrôle de moi-même, mais j'avais du mal à respirer. Je devais couvrir quelque chose.

Monica se tourna complètement vers moi.

— Est-ce que tu te pardonneras ça, un jour ?

— J'y travaille.

— Tu vas finir par te donner des ulcères.

Je ne répondis pas. Parler d'émotions irrationnelles ne nous aiderait à dormir ni l'un ni l'autre, et nous avions tous deux besoin de sommeil. Comme souvent, il me suffit de lui caresser les sourcils pour que ses yeux se ferment presque instantanément. Elle soupira, offerte à mes caresses, détendue. Nos jambes se faisaient lourdes, et je sentis la tension la quitter quand elle s'écarta de moi. Elle s'endormait déjà, le souffle régulier, les paupières closes. Mais quand je lui caressai les cheveux, elle ouvrit les yeux.

— Toi, tu ne peux pas dormir, dit-elle.

— Pas de problème.

Elle se rassit.

— Si, justement.

Je voulus me redresser comme elle, mais elle me maintint en place. Certes, j'étais plus fort qu'elle, mais je la laissai faire.

— Reste ici, dit-elle.

Elle se glissa hors du lit et quitta la chambre. J'ignorais où elle allait et ce qu'elle voulait faire, mais j'espérais qu'elle n'allait pas revenir avec du Xanax ou de l'alcool. Je n'avais pas envie de me disputer avec elle. Mais quand elle réapparut dans la chambre, elle tenait son alto et son archet sur son épaule, comme un joueur de baseball quittant le mont. Si j'avais dans ma vie croisé quelqu'un d'aussi sexy que Monica Faulkner en t-shirt avec son violon à la main, je ne m'en souvenais pas.

— Tu vas me cogner ce truc sur la tête jusqu'à ce que je m'endorme ?

— S'il le faut, oui.

Elle grimpa sur le lit, un pied toujours par terre, et s'étira avant de mettre l'instrument en place sous son menton. Elle passa l'archet légèrement sur les cordes pour les faire vibrer avant de tourner une cheville sur la tête de l'instrument. Je me rapprochai d'elle, les lèvres contre sa cuisse.

— Tu veux quelque chose de particulier ? demanda-t-elle.

— Un truc qui cogne. Avec de la batterie.

Elle rit et joua quelques notes, que je reconnus aussitôt comme les premières mesures du *Chant du soir* de Mendelssohn. Une femme parfaite. Ce qu'elle tentait ne servirait à rien, mais ça ne m'empêchait pas d'apprécier l'intention. Je caressai son genou avec mon pouce tandis qu'elle jouait, bougeant son corps au rythme lent du morceau. Il était court, et quand il se termina, elle rejoua les premières notes, plus doucement encore. Ses hanches ondulaient sur le matelas comme les vagues de l'océan. Je cessai de caresser son genou pour poser la main sur sa jambe.

Les yeux fermés, j'écoutais sa musique en sentant ses mouvements qui m'emportaient de plus en plus loin. Le bruit de l'océan par la fenêtre se fit plus fort, et les eaux montèrent, passant par la fenêtre pour inonder le sol. Sans doute ne s'en rendait-elle pas compte, ou se moquait-elle que sa maison soit emportée le long de la colline, parce qu'elle continuait à jouer et à bouger doucement. J'étais trop lourd, trop faible, trop heureux pour l'arrêter.

La pluie devenait plus forte, plus intense. Elle inondait mes yeux, m'aveuglait. J'avais le mal de mer et une migraine terrible ; puis les vagues me rejetèrent sur le rivage. J'avais un poids mort contre moi – un corps. Celui d'une femme. Monica ? De nouveau, le flot nous submergea et son visage disparut sous l'eau. Je la tirai vers le haut, l'estomac noué par l'effort. Sa bouche était pleine d'eau et ses yeux étaient vitreux.

Des souvenirs. Les miens. L'alcool les avait occultés, mais ils étaient restés gravés au fond de mon cerveau.

— Rachel, mon amour, réveille-toi !

Le simple fait de murmurer ces mots épuisait tout ce qu'il me restait d'énergie.

Je levai la tête, cherchant un abri, mais ne découvris qu'une falaise abrupte entre nous et la route au-dessus. Quarante jours de pluie avaient emporté la plage et allaient nous emporter à notre tour. Personne ne savait où nous étions. La plupart des gens étaient partis à Palos Verdes pour Noël.

J'étais seul. Tout ce que je pouvais faire, c'était maintenir nos têtes hors de l'eau et tenter de ne pas nous laisser emporter par les flots. Cette tâche se révélait plus ardue à chaque instant. La voiture s'enfonçait, et je distinguais ses phares sous les flots. J'avais été éjecté au moment du choc et mon corps inerte avait flotté jusqu'à la surface, toute douleur effacée par l'alcool. Rachel, elle, était sobre. Elle était restée coincée dans la voiture. Par miracle, j'étais parvenu à la libérer.

Je levai à nouveau la tête vers la falaise en dépit de la pluie qui ruisselait sur mes yeux. La masse sombre se découpait sur le ciel. Impossible. La voiture avait dévalé la colline sans encombre, mais nous ne pourrions pas remonter.

Une vague puissante déferla sur le rivage et nous emporta. Je tentais, encore et encore, de garder nos têtes hors de l'eau, mais je n'y parvenais plus.

Une lumière.

Des phares.

Une voiture s'arrêta au bord de la falaise. Je voulus crier, mais je n'avais plus assez de force. De toute façon, le fracas de l'océan et de la pluie aurait étouffé mes hurlements. Tout ce qui me restait, c'était mon corps et ses dernières forces. Je tentai de nager en direction des phares, luttant contre le

courant. J’aperçus enfin le conducteur qui avait trouvé un chemin pour descendre vers nous.

C’était mon père.

Il portait l’imperméable kaki dont j’avais fouillé les poches chez Sheila, cherchant les clés de sa voiture pour poursuivre Rachel. Je l’avais vu, par la fenêtre, lui courir après. Voilà comment il savait que nous étions ici. Dieu le bénisse. C’était la première fois que j’étais reconnaissant envers mon père.

Je regardai Rachel. Elle était devenue un poids mort entre mes bras, mais je parvins à la hisser hors de l’eau. Par bonheur, une vague nous rabattit sur le rivage. Je m’écrasai sur les rochers, parvenant à protéger le corps de Rachel avec le mien. Mon père entra dans l’eau jusqu’à la taille, me prit par les épaules et me tira sur les rochers. Avec lui, j’entrepris d’escalader la falaise tout en hissant Rachel avec nous. Une fois en haut, je m’effondrai.

— Ça va me coûter cher, fiston.

La voix de mon père.

— Ça va me coûter de l’argent...

Le monde se mit à tourner autour de moi. J’ouvris les yeux. Devant moi, si proche que je ne distinguais rien d’autre que quelques brins d’herbe et la nuit pluvieuse, il y avait le visage de Rachel. Elle aussi était étendue par terre, les yeux vitreux, la bouche entrouverte, les cheveux collés au visage. Elle cilla, et une larme coula le long de son nez.

Puis son visage disparut, comme un fondu au noir, et le bruit de la pluie sur Echo Park remplaça ce souvenir vieux de seize ans. Le souffle régulier de Monica s’élevait à mes côtés. Dehors, j’entendais les voitures, un bus sur Echo Park Avenue, et les enfants qui jouaient dans la cour de l’école Montessori. J’ouvris les yeux pour me tirer de ce qui n’était pas un rêve, mais un souvenir retrouvé.

C’était le matin, et Rachel était enfin libre.

MONICA

Je portais une des robes qu'il m'avait achetées à Vancouver – la noire sans manches, très longue, avec un décolleté si plongeant que j'avais dû mettre un soutien-gorge spécial qui allait avec. Il avait exigé que je choisisse celle-ci, et elle était splendide.

J'avais couvert mes bleus jaunis avec un peu de maquillage, en jouant avec ma coiffure et avec tous les artifices que j'avais pu trouver. Ça n'aurait pas résisté à une inspection poussée, mais de nuit, sous des lumières tamisées, j'éviterais sans doute d'avoir à me justifier par un mensonge ou une plaisanterie.

Je voulais prendre ma voiture, mais Jonathan avait insisté pour que Lil nous emmène. J'attendais la Bentley devant ma maison. Elle arriva pile à l'heure. Lil vint ouvrir la porte à Jonathan, qui se trouvait à l'arrière. Il portait un complet bleu marine et une cravate d'un rose très foncé sur une chemise blanche stricte – il était parfait, comme toujours. Je descendis les marches de la terrasse, mais il leva la main pour m'arrêter.

— Attends un peu, Monica. Laisse-moi une chance de venir te chercher à ta porte.

Je m'immobilisai et attendis. Il ouvrit le portail de l'allée, qui faisait pâle figure à côté de sa tenue impeccable. Il avança sur l'allée de béton craquelé qui menait aux marches.

— Tu es prête ? demanda-t-il en me prenant la main.

— C'est juste une fête...

— Non, ça va être dur.

Je l'embrassai sur les lèvres.

— Je suis allée au lycée, tu sais.

— Les enjeux sont plus élevés, maintenant.

— Je ne vais quand même pas rester chez moi maintenant que je suis sur mon trente-et-un.

— En parlant de ça...

Il tira un long écrin plat de sa poche. Je reconnus le bleu marine de chez Harry Winston.

— Seigneur, Jonathan, tu exagères...

— Oui. Je peux. C'est parce que je n'ai pas d'alto.

Je pris l'écrin – je ne pouvais guère continuer à le maudire avec le sourire qui me fendait le visage. Je défis le ruban. Il le prit et l'entoura autour de ses doigts. Comme je le regardais d'un air inquisiteur, il expliqua :

— Ça peut servir plus tard...

— Si le ruban, c'est le vrai cadeau, tu peux économiser pas mal d'argent en ne m'offrant que des boîtes vides.

Je soulevai le couvercle. À l'intérieur, je découvris une chaîne de platine enroulée sur elle-même. Je la pris entre mes doigts. Ce n'était pas un simple collier, mais une chaîne d'au moins un mètre cinquante de long avec, dans deux chatons de la taille d'une mûre, des pierres précieuses enchâssées – des saphirs d'un côté, des émeraudes de l'autre.

— Un lariat ! m'écriai-je. Il est superbe. Tu peux l'attacher sur moi ?

Il enroula le bijou autour de mon cou de manière que les chatons tombent juste au-dessus de mes

seins.

— De l'émeraude, verte comme la mer. Et du saphir pour le ciel.

— Merci, dis-je en l'embrassant. Il est parfait.

— Je suis heureux qu'il te plaise.

— Ça va être dur pour moi de te trouver un cadeau de Noël...

— On trouvera quelque chose.

— Si tu crois que je n'ai pas vu ton manège...

J'écartai la boucle sur le côté pour l'enrouler d'un tour supplémentaire, et tirai. Les maillons souples et plats se resserrèrent autour de ma gorge.

— C'est génial pour jouer à s'étrangler...

Il rit. Saisissant le bijou bleu, il ôta un tour pour détendre le collier.

— Ne nous précipitons pas.

Il me prit la main, et nous nous dirigeâmes vers la voiture.

MONICA

En chemin, il reçut un coup de fil. Il murmura quelques syllabes et se détendit d'un seul coup. Quand il raccrocha, il serra ma main dans la sienne.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je.

— Ma mère *ne se sent pas bien*, dit-il avec un accent qui suggérait qu'il s'agissait d'une sorte de code. Il se pourrait même qu'on passe un bon moment si tu réussis à te tenir à l'écart des harpies.

— Je peux gérer les harpies et ta famille.

— Je ne te cache rien au sujet de mes parents. J'aimerais simplement éviter de t'infliger leur présence aussi longtemps que possible.

— Ils ne changeront pas ma façon de te voir, quoi qu'ils fassent.

— Tu dis ça parce que tu ne les connais pas.

Il n'essaya pas de me faire l'amour en chemin. Nous échangeâmes tout de même tellement de baisers que mon rouge à lèvres s'effaça. Lil nous déposa sur le parking et nous la regardâmes partir. D'autres voitures luxueuses déchargeaient leur cargaison d'invités en costumes hors de prix. Sous les lampadaires, je tirai un miroir de mon sac pour retoucher mon rouge à lèvres, mais Jonathan me prit le tube des mains pour m'embrasser à nouveau et me glisser :

— L'âme rencontre l'âme sur les lèvres de l'aimée.

Il ponctua ses mots d'un autre baiser avant de me murmurer à l'oreille :

— Sauf quand il y a trop de cire et de pigments dessus.

— Barrett Browning ?

— Percy Shelley.

— Et la deuxième partie ?

Il fit tourner le tube pour lire la marque.

— Lancôme, apparemment.

Il caressa l'émeraude de mon lariat comme s'il faisait partie de mon corps.

— Il me tarde que ce cirque soit terminé.

Il s'approcha pour me chuchoter :

— Ensuite, je te ramènerai chez toi et je t'attacherai à la rampe par les poignets. Je te mettrai un bandeau sur les yeux, puis je te déshabillerai lentement. Je jouerai avec mes lèvres sur ton corps jusqu'à ce que tu me supplies de te prendre. Ce que je ferai peut-être. Ou peut-être pas.

— Oh, Jonathan, soupirai-je d'une voix qui sonnait ma reddition complète.

— Tu viens de frissonner, non ? Tu as froid ?

— Je n'ai jamais été aussi amoureuse.

— Tu l'as peut-être cru sur le moment.

— Je crois que personne ne m'a aimée comme ça.

— Je suis sûr qu'ils ont fait de leur mieux, mais tu es à moi, depuis toujours.

Les néons du parking étaient tranchants et froids, mais son regard était brûlant, intense. J'avais réellement l'impression de n'avoir jamais été aimée auparavant. Pas correctement, en tout cas. Pas à ce point.

Son regard se détacha du mien pour fixer un point derrière moi avant de revenir sur mon visage.

— Vipères en approche !

Je regardai par-dessus mon épaule. Jessica, vêtue en violet et crème, approchait avec un petit groupe, au bras d'un homme athlétique. Je la saluai d'un signe de tête – elle ne me le rendit pas, mais détourna le visage et engagea la conversation avec un homme au teint rubicond, m'ignorant complètement. Je reconnus un visage dans la foule.

— Salut, Geraldine, dis-je. Dis donc, tu es superbe !

L'artiste de rue Geraldine Stark, spécialiste des trompe-l'œil, me regarda, puis dévisagea Jonathan et sourit. Elle avait laissé pousser ses cheveux bruns frisés et arborait des mèches pailletées. Elle portait une robe en macramé multicolore sur un justaucorps de satin noir. Elle me prit dans ses bras à la mode de Los Angeles, mais je sentis que son regard ne quittait pas Jonathan, qui gardait sa main dans mon dos.

— Oh mon Dieu, dit-elle, tu es au courant pour Kevin ?

— Non, je...

À côté de moi, Jonathan salua l'athlète qui accompagnait son ex. Ils échangèrent quelques mots qui m'échappèrent. Tandis que la foule avançait vers les ascenseurs, j'entendis Jessica rire derrière moi. Sa voix était prise dans le tumulte des conversations et des retrouvailles enjouées.

— Il est assigné à résidence à Boise, continua Geraldine. Pour trois ans.

— Pardon ? Pourquoi ?

— Sa mise à l'épreuve est très sévère. Il va faire de la prison. Ils sont *furieux*. À part ça...

Elle jeta un coup d'œil à Jonathan avant de me regarder de nouveau tandis que nous entrions dans l'ascenseur. Elle avait couché avec lui, et elle croyait que je l'ignorais. Peut-être espérait-elle obtenir un effet dramatique. Peine perdue. Avec un nouveau regard appuyé vers Jonathan qui parlait au grand blond, elle murmura :

— Tu es au courant pour lui ? Toute la ville en parle.

— C'est terrible, ce que tu me dis sur Kevin.

La nouvelle me secouait vraiment. Je me fichais qu'elle ait couché une ou deux fois avec Jonathan à l'époque où j'ignorais son existence. Elle pouvait même prendre un malin plaisir à me le rappeler, je n'en avais rien à foutre. Il n'était pas vierge quand je l'avais connu, je m'en doutais un peu. Une centaine de femmes de la ville auraient pu me parler des prouesses sexuelles de mon amant, si j'avais été du genre à leur prêter l'oreille. Mais ce n'était pas le cas. Moi, j'étais plutôt du genre à m'inquiéter pour mon ex en prison.

— C'est affreux.

Geraldine détourna le regard. De honte, espérai-je.

— La lumière fait partie intégrante du concept, dit Jessica à quelqu'un que je ne voyais pas. Le plus difficile a été de trouver la bonne température de couleur. On a fini par dénicher des vieilles ampoules au tungstène dans un entrepôt de Torrance.

Les portes s'ouvrirent sur le patio du Mod, décoré pour l'occasion de lanternes suspendues et de guirlandes argentées. Le résultat était superbe, incandescent, comme si plusieurs dizaines d'artistes

avaient collaboré sur le décor.

— Cinq minutes, me glissa Jonathan à l'oreille tandis que la foule avançait. Reste à portée de vue.

Le cavalier de Geraldine l'entraîna avec les autres vers le patio, mais elle eut le temps de prendre ma main et de me glisser :

— *Vas-y...*

Elle s'éloigna en riant.

Les photographes et les journalistes guettaient, et leurs flashes me faisaient mal aux yeux.

Je la saluai d'un geste de la main et elle me le rendit. J'aurais préféré qu'elle reste, même pour me parler de sexe ou de séjour en prison, parce que je me retrouvai seule. Jonathan était à cinq mètres de moi, près d'une table de traiteur, en train de discuter avec le blond, l'air grave. Jessica était entourée d'une petite foule de gens qui riaient tous comme s'ils n'avaient jamais eu le moindre souci de leur vie. Jonathan avait l'air d'être prêt à en venir aux poings avec le costaud. Il me lança un coup d'œil et m'adressa un petit signe de la main pour m'intimer de ne pas intervenir.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent de nouveau sur un autre groupe. Geraldine était loin, mais j'entendis encore les mots qu'elle avait prononcés avant de disparaître.

— *Vas-y...*

On aurait dit un enregistrement. Je regardai derrière moi. Deux filles scrutaient un téléphone, leur visage éclairé par l'écran.

— *Vas-y...*

L'une des deux glissa le téléphone dans sa poche et elles s'éloignèrent vers le patio en pouffant.

La conversation de Jonathan ne se déroulait pas bien. Je ne pouvais pas rester là les bras ballants. Hors de question. Je m'approchai de lui.

— Bonjour, lançai-je.

Jonathan passa un bras sur mes épaules.

— Je suis Monica, me présentai-je en tendant la main. L'homme ne la prit pas.

— Vous avez volé quelque chose chez moi, dit-il.

Jonathan me serra contre lui, et je sentis qu'il avait envie de s'interposer entre l'homme et moi.

— Cette conversation est terminée.

— Elle commence à peine. J'ai un avocat.

Il paraissait à la fois agressif et décalé. Aussi costaud qu'il fût, il me semblait inoffensif. Il ne me faisait pas peur. Il n'était pas mal, physiquement, et son smoking lui allait bien, mais... comment dire ? Ce n'était pas lui qui le portait ; c'était l'inverse : son costume le tenait debout. Il n'avait aucune présence, pas de voix, pas d'importance. Soudain, je compris qui c'était. Erik. L'homme pour lequel Jessica avait quitté Jonathan. Pauvre conne.

— Tous ces téléphones se ressemblent, dis-je. Il faisait sombre. J'ai cru que c'était le mien.

Je pinçai les lèvres pour tenter de réprimer un sourire. Mais je dus échouer, car il n'eut pas l'air de me croire – un gamin de quatre ans ne m'aurait pas crue.

— Vous savez ce qu'il lui a fait, à elle ? demanda Erik en désignant du pouce la direction où Jessica aurait pu se trouver.

— On m'a dit qu'elle l'avait cherché.

— Vous êtes des malades, tous les deux, dit Erik.

Derrière moi, la clochette de l'ascenseur retentit et une voix s'éleva :

— O'Drassen !

Jonathan me prit par le bras et nous nous retournâmes pour découvrir Eddie, veste blanche et cravate noire, cheveux plaqués en arrière.

— Ed, dit Jonathan, je te la confie. Prends bien soin d'elle.

Il me poussa vers l'homme à cause duquel il avait voulu m'empêcher de venir ici.

— Avec plaisir, répondit Eddie. Et je vais bien, merci de demander.

— Je suis sérieux. Ne la perds pas de vue.

Il dut se passer un truc de mec entre eux – Eddie tendit la main et Jonathan la serra en le tenant par le bras. Puis il m'embrassa.

— Fais attention à toi.

Il se tourna de nouveau vers Erik, qui avait été rejoint par un homme aux cheveux plus sombres et au teint rubicond.

— J'ai l'impression d'être coincée au pays des hommes, dis-je à Eddie.

— C'est bien le cas.

Il m'entraîna vers le groupe de photographes. En me retournant, je vis que la discussion entre Jonathan et Erik avait repris, toujours aussi tendue.

— Prête à devenir le prochain visage de Carnival ? demanda Eddie.

— Tant que vous ne me demandez pas de porter un masque de cuir...

— Il n'est plus question de ça. Dommage, on aurait fait un paquet de fric. La nouvelle idée est nulle, si vous voulez mon avis.

— Vous pourriez me laisser tomber.

— Et vous laisser à ces crétins de chez Vintage ? Sûrement pas.

Les flashes et les lumières étaient aveuglants, tout comme le contraste entre les femmes en robes à paillettes et les hommes vêtus de noir. J'entendais des rires et des voix presque hystériques.

Une phrase, visiblement, avait pris comme un slogan dans la soirée – on la murmurait ou on la criait en pouffant de rire.

— *Vas-y...*

J'arborais déjà mon sourire « spécial clients ». Ma main reposait sur le bras d'Eddie, mais je restais à distance de son corps. Je ne voulais pas mettre Jonathan mal à l'aise, pas plus qu'apparaître faible et pathétique. Ces photos finiraient sur le marché de la musique et de l'art. Si je prenais l'allure d'une friandise docile aux bras d'un producteur, il me faudrait ensuite expliquer et prouver que je ne l'étais pas.

L'heure du cocktail avait sonné, et avec elle une avalanche de questions qu'on me décochait. Qui étais-je ? Pourquoi étais-je là ? Je parlai de l'expo du Mod de Vancouver avec le Trio anonyme, ce qui me rappela Kevin. J'essayai de penser à autre chose. J'évoquai mes concerts au Frontage, la possibilité d'un contrat, mes études. Je n'eus pas droit à des questions faciles sur la musique. Les journalistes étaient dans le circuit de l'art – tout ce qui les intéressait, c'était l'aspect business. À un moment donné, je me retrouvai tout à côté de Jessica. Nous échangeâmes un regard et continuâmes notre chemin. Du business, voilà ce que c'était.

Toujours au bras d'Eddie, je me fondis à un groupe de gens qui attendaient devant une porte à double battants. Une femme en veste rouge distribuait aux convives de petits insignes dorés à épingle sur leur veste. Dorées, argentées ou en strass, ces broches étaient posées sur un plateau tenu par l'homme qui l'accompagnait. Elle nous demanda nos noms avant de choisir une broche dorée sur le plateau pour la tendre à Eddie. À moi, elle en tendit une en strass. J'ignorais ce que cela signifiait. Autour de moi, je distinguais sans peine les artistes des collectionneurs. Tout les séparait, de l'attitude à la marque de leurs fringues – les couleurs, les accessoires, les chaussures, tout dénotait leur appartenance sociale. J'échangeai un regard avec Geraldine Stark. Elle portait une broche en argent. Puis je vis Jessica. Elle avait l'air soucieux et arrangeait nerveusement ses cheveux. La broche qu'elle arborait était également en argent. Les artistes devaient y avoir droit... sauf que la mienne était en strass.

Derrière moi, un couple murmura *Vas-y* avant de ricaner.

— On passe à table dans cinq minutes, me souffla Eddie. Je vais vous rendre à votre cavalier.

— Merci. C'était super.

— Il va falloir vous habituer.

— Je pensais que nous allions tous être ruinés parce que j'ai décidé de ne pas prendre la cravache ?

— Pas *complètement* ruinés, répondit-il avec un sourire malin.

Les portes s'ouvrirent et la foule pénétra dans une pièce immense dont trois côtés offraient une vue sur Los Angeles. Les tables étaient dressées en lignes, parées de nappes de lin blanc et de couverts étincelants. Une table plus longue trônait au milieu, sous la fenêtre. Jonathan n'était pas là. Les chaises commencèrent à crisser sur le sol, les voix se répercutaient sous les hauts plafonds. J'aurais pu m'asseoir et m'absorber dans une conversation, mais il était parti depuis trop longtemps. Beaucoup trop.

Eddie m'inclut dans une grande discussion sur l'avenir du streaming avec deux hommes qu'il me présenta comme des développeurs Internet. Je vis Erik parler avec Jessica.

De nouveau, je fouillai la pièce du regard. Aucun signe de Jonathan. Pourtant, avec la couleur de ses cheveux et sa stature, je ne pouvais pas le manquer. Déjà les gens prenaient place, et les serveurs arrivaient avec de l'eau et des bouteilles de vin. Je m'éclipsai au moment où Eddie parlait des taux d'audience des radios sur Internet et je franchis les grandes portes de bois pour retourner dans le patio.

Le personnel avait commencé à ranger la salle du cocktail, et la cour avait perdu une grande partie de son élégance. Les projecteurs de l'espace réservé aux photos avaient été retirés, et l'endroit semblait désormais nu et sale. Jonathan n'était pas là. Il avait échappé aux objectifs – peut-être parce qu'il en avait décidé ainsi depuis le début.

Un homme s'approcha de moi, l'air décidé. Il était grand, près d'un mètre quatre-vingt-quinze, et portait un manteau de cachemire noir et une écharpe. La soixantaine, il avait fière allure avec ses yeux turquoise étincelants et ses cheveux blancs.

— Ils sont déjà entrés ?

— Oui. Des dames en veste rouge sont là pour vous placer. On vous donne une de ces broches.

Je montrai mon badge en strass et il fit mine de l'admirer.

— Ils n'allaient quand même pas nous laisser en liberté sans un symbole de notre statut !

— Oui. C'est comme un badge d'identité, en moins personnel.

— Comme si on ne valait rien d'autre que l'argent qu'on dépense...

Sa voix ressemblait étrangement à celle de Jonathan. Je devais avoir l'air inquiet, car il posa la main sur mon épaule.

Ce n'était pas un contact désagréable, mais au contraire rassurant.

— Vous allez bien ?

— Oui, je vous remercie.

Il lâcha mon épaule et se redressa, tirant de sa poche un mouchoir de soie.

— Alors vous devriez vous essuyer les yeux.

— Je ne pleurais pas, dis-je, plus surprise que choquée.

Je levai les mains vers mon visage, mais il fut plus rapide que moi, et posa délicatement le mouchoir sous mes paupières. Je le laissai faire, sans savoir pourquoi. Il avait l'air gentil.

— N'empêche que votre maquillage a coulé. Ce ne serait pas bien de laisser une si jolie femme ressembler à un raton-laveur.

Je pris sa main dans la mienne pour écarter le mouchoir de mon visage. Il ne résista pas.

— Merci, dis-je.

— J'ai l'impression de vous connaître, dit-il. Vous avez participé à ce cirque l'année dernière ?

— Non.

— Mon Dieu, vous auriez dû voir ça ! C'était un hommage à Damien Hirst, avec des têtes décapitées en guise de décoration de table.

— Beurk...

— Et les fourchettes étaient retenues par des mains coupées. Très réalistes, avec les veines et les nerfs. J'ai failli ne pas venir ce soir, de crainte qu'ils tentent de se surpasser.

Il plissa le nez et je souris.

— Donc, vous avez eu de la chance de ne pas être là. Mais je vous connais sans doute d'ailleurs, non ?

Je le dévisageai avec plus d'attention pour tenter de le remettre. Il y avait quelque chose de familier dans la forme de ses yeux, dans l'angle de sa mâchoire, dans sa façon de pencher la tête quand il parlait.

À cet instant, Jessica sortit en trombe de la salle de réception, le téléphone vissé à l'oreille. Je me dissimulai derrière l'homme au manteau de cachemire.

— Niez tout, lança-t-elle au téléphone d'une voix tendue. Ce n'est pas ma voix. Pas de commentaire, c'est tout.

Elle s'arrêta au centre du patio, toujours au téléphone, et regarda ses chaussures, puis par-dessus la terrasse en direction de Wilshire Boulevard. Au milieu des escaliers de pierre qui l'entouraient, elle avait l'air curieusement perdue. L'espace d'une seconde, je la plaignis sincèrement – puis l'image de Jonathan que l'on faisait monter dans une voiture de police à l'aéroport de Santa Monica chassa ma compassion pour la remplacer par de la colère.

Jessica lança un dernier coup d'œil en direction des portes à double battant, puis elle tourna les talons et sortit par un couloir. Une fois qu'elle eut disparu, je rendis son mouchoir à l'homme au manteau de cachemire. Mais il regardait dans la direction de Jessica et ne se tourna pas vers moi.

— Merci, dis-je.

— Vous pouvez le garder.

Avec un sourire, il s'éloigna vers la grande porte. Quand il l'ouvrit, je vis à l'intérieur – la salle était bondée et tout le monde était assis. Je vérifiai mon téléphone. Aucun signe de Jonathan. S'il avait été déjà à table à m'attendre, il m'aurait envoyé un texto.

J'empruntai un couloir. J'étais venue ici d'abord pour chercher Jonathan, mais à présent, je brûlais d'entendre un peu plus de la conversation téléphonique de Jessica. Lui, il allait bien, j'en étais certaine. Il jouait juste les mystérieux, comme d'habitude. Je suivis la piste de Jessica en direction des toilettes des femmes. Comme toutes les toilettes dans les musées, celles-ci étaient impeccables, blanches et bleues, avec des équipements d'un certain prix et un éclairage plat, blanc et chaud. L'écho de mes pas se répercuta sur le carrelage. Si Jessica était à l'intérieur, elle n'était plus au téléphone.

La porte s'ouvrit derrière moi, et j'entendis la voix de Jonathan, ou du moins, un enregistrement de sa voix.

— *Je déferai ma ceinture, je l'enroulerai autour de ma main, et puis je fouetterai ton joli petit cul blanc jusqu'à ce qu'il devienne rose et que ton visage ruisselle de larmes. Je n'arrêterai que quand je pourrai fourrer deux doigts dans ta chatte et que je te sentirai complètement mouillée.*

Je me figeai. C'était lui, à n'en pas douter, ses mots, sa voix de dominant. Trois femmes entrèrent et se figèrent en me voyant. La plus jeune, celle qui tenait son téléphone à la main, était coiffée comme Audrey Hepburn, avec la même tiare. La deuxième, grande, en sweater et talons plats, avait des airs de matrone et un rictus méprisant qui semblait ne jamais devoir quitter son visage. Toutes deux arboraient des broches en argent. La troisième était Geraldine Stark.

L'enregistrement continuait.

— *Alors, je te baiserais jusqu'à ce que tu me supplies de te laisser jouir – ce que je t'accorderai peut-être, ou peut-être pas.*

Ça ira, pour toi ? Je m'en doutais.

— *Vas-y.*

La voix était tendue, désespérée... et c'était celle de Jessica. Aucun doute. L'enregistrement venait de son téléphone. Fébrilement, la pseudo-Audrey Hepburn éteignit son téléphone.

— Je veux l'entendre, dis-je. Depuis le début, si ça ne vous dérange pas.

Elle hésita.

— J'étais en train de leur expliquer, dit Geraldine. Il est vraiment comme ça, et je trouve ça super-sexy. Pas toi ?

Elle leva un sourcil inquisiteur. Je ne répondis pas, mais fixai Audrey Hepburn. Elle avait l'air d'une pauvre petite chose fragile, facile à soumettre.

— *Vas-y, lançai-je.*

Ma voix était l'opposé exact du gémissement de Jessica.

Elle haussa les épaules d'un air indifférent, comme si elle avait décidé d'elle-même de continuer, et non comme si elle cédait.

— C'est mieux quand on entend le début.

Je déboutonnerai ton jean. Je le baisserai à mi-cuisse, pour que tu ne puisses pas marcher facilement. Tu ne seras pas à l'aise, et j'aimerai ça. Puis je passerai derrière toi, je te prendrai par les cheveux et je t'obligerai à te pencher sur cette table. Je déferai ma ceinture, je l'enroulerai autour de ma main, et puis je fouetterai ton joli petit cul blanc jusqu'à ce qu'il devienne rose et que ton visage

ruisselle de larmes. Je n'arrêterai que quand je pourrai fourrer deux doigts dans ta chatte et que je te sentirai complètement mouillée. Alors, je te baiserai jusqu'à ce que tu me supplies de te laisser jouir – ce que je t'accorderai peut-être, ou peut-être pas. Ça ira, pour toi ? Je m'en doutais.

— *Vas-y.*

— *Je t'en prie, Jess. Sois sérieuse.*

— *Vas-y ! Commence par mes cheveux. Par mon pantalon. Ce que tu veux.*

— *Non.*

— *Vas-y !*

Audrey coupa l'enregistrement. Je savais ce qui leur plaisait, à tous. Le désespoir. La voix trop aiguë. Aucune actrice n'aurait pu reproduire quelque chose d'aussi cru et pitoyable. Je me mordis les lèvres. Nous savions toutes de qui il s'agissait et, apparemment, nous trouvions toutes extrêmement drôle de l'entendre supplier pour recevoir une fessée.

Geraldine explosa la première. Puis Audrey. Quant à moi, ce fut la façon dont la matrone plissa les sourcils comme si elle venait de mordre dans un citron qui déclencha mon fou rire. Il dura longtemps, parce que chaque fois qu'il retombait, quelqu'un criait « Vas-y » d'une voix suraiguë et nous repartions toutes en chœur.

— Tu veux entendre le reste ? demanda Audrey.

— Non, merci, dis-je. J'aurai tout ce qu'il me faut plus tard, et en vrai. Sans avoir besoin de dire *Vas-y !*

Je criai les deux derniers mots – nouvelle crise d'hilarité.

Enfin, je me redressai pour vérifier mon maquillage dans le miroir et arranger mon lariat.

— On se retrouve là-bas, les saluai-je dans la glace. Merci pour la crise de rire.

Je regagnai le patio et passai devant les grandes portes sans m'arrêter pour me dissimuler derrière un paravent. Dans les toilettes, j'avais joué la fille cool et sûre d'elle, mais en réalité, entendre Jonathan proposer à une autre femme de la baiser m'avait blessée. Sans parler du fait que tout le monde allait être au courant. On ne me verrait pas comme sa maîtresse, mais comme une pauvre fille trompée, ou bien on s'imaginerait que j'étais d'accord pour le partager.

— Arrête ça, Monica, m'exhortai-je, poings serrés. Tu t'en fiches.

Les trois artistes sortirent des toilettes, riant et papotant entre elles. La matrone ouvrit la porte à double battant et elles disparurent. Se moquaient-elles de moi ? Geraldine parlait-elle de ses nuits avec Jonathan en pariant sur le moment où il me larguerait ?

Je m'appelle Monica. Je peux chanter comme un ange et rugir comme un lion. Je maîtrise mon esprit. Je n'écoute que moi-même. Je décide de ce que je ressens. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

Sans m'en apercevoir, j'avais fermé les yeux. Je les rouvris en entendant un sanglot et des pas sur la moquette. Jessica venait de sortir des toilettes, en larmes. Elle s'immobilisa, et je me cachai derrière mon paravent. Je la vis pianoter sur son téléphone, mais apparemment, elle était trop fébrile pour faire ce qu'elle voulait. Elle finit par le jeter dans son sac à main avant de se mettre à fouiller celui-ci de fond en comble.

De nouveau, j'éprouvai un sentiment de pitié, vite balayé par la colère : j'étais furieuse contre moi-même. Dans les toilettes, j'avais agi sciemment, en sachant qu'elle était dans un des box et qu'elle nous entendait. C'est moi qui avais aiguillonné les filles, et pourquoi ? Pour la blesser ? Je valais

mieux que ça. Je m'écartai du paravent pour lui parler.

— Jessica ?

Elle sursauta et se tourna vers moi.

— Laissez-moi tranquille !

Elle avait pris la même intonation que pour son *Vas-y*. Comment pouvait-elle encore supporter sa propre voix ?

— Vous allez bien ?

Elle s'enfuit en courant, son sac serré contre elle, en direction des escaliers de marbre. J'allai jusqu'au balcon pour la regarder partir. Sur les marches, elle perdit l'équilibre, et le contenu de son sac se répandit sur les marches. Papiers et reçus flottèrent un instant au-dessus de la cour, rouge à lèvres et stylos roulèrent, et un carnet s'ouvrit comme un papillon trois marches plus bas. Elle s'arrêta pour ramasser ses affaires. Même à distance, on entendait ses sanglots se répercuter sur les murs de granit.

— Où est passé Eddie ? Il était censé te surveiller.

C'était Jonathan, enfin ! Je posai la main sur sa joue – elle était froide et humide.

Jessica leva les yeux. Quand elle nous vit tous les deux qui la regardions, elle s'enfuit, laissant la moitié de ses affaires sur les marches. Elle trébucha de nouveau, se rattrapa et s'élança sur Wilshire Boulevard sans un regard en arrière.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, le souffle court.

— C'est cet enregistrement...

Pas envie de décrire la scène des toilettes. Ça m'était égal, désormais. Jonathan avait l'air mal en point, et cela ne lui arrivait jamais ;

— Est-ce que tu vas bien ? Où étais-tu ?

— Je cherchais quelqu'un.

Avec une grimace, il ferma les yeux.

— Qui ?

— Je ne me sens pas...

Il s'appuya contre la balustrade.

— J'ai mal au dos et...

Ses genoux cédèrent. Je le pris par les bras et le dévisageai. Non, il n'allait pas bien – il avait une crise de panique. Sauf que c'était impossible, ça ne pouvait pas lui arriver à lui... Je sortis de mon sac le mouchoir que m'avait laissé l'homme au manteau de cachemire pour lui essuyer le visage.

— Tu n'as pas l'air bien du tout. Il faut que tu t'assoies.

Le siège le plus proche était à dix pas – autant dire cent kilomètres. Jonathan prit le mouchoir.

— Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il, la respiration sifflante.

— Un type me l'a donné. Un grand. Sans importance.

Mais quand il lâcha le mouchoir, je découvris trois lettres brodées en noir et bleu. JDD. Je compris d'un seul coup – la voix, la démarche, cet air familier... c'était le père de Jonathan.

J'allais lui demander confirmation, mais sa tête tomba lourdement sur mon épaule. Je passai mon bras autour de ses épaules pour le retenir.

— Jonathan !

J'appelai à l'aide. Ma voix paniquée résonna sur les murs de granit. Il s'affala et je me penchai pour l'allonger sur le dos. Que faire ? Il souffrait terriblement, je le voyais sur son visage.

Ses mains se tendirent vers moi pour agripper mes bras, m'empêchant de m'éloigner. Je ne pouvais rien faire d'autre que crier.

Personne ne venait. Pourquoi ?

Mon téléphone. Il fallait que je trouve mon téléphone.

Je renversai le contenu de mon sac à main par terre, mais je ne parvenais pas à détacher mes yeux de Jonathan, l'amour de ma vie, que j'avais enfin trouvé, reconnu, accepté – et dont les yeux devenaient vitreux. Les larmes me brouillèrent la vue et je me mis à fouiller dans mes affaires.

— Je vais appeler du secours. Je t'en prie, ne...

Ses yeux se fermèrent.

— Non ! Merde, ne me fais pas ça !

Je le giflai à toute volée.

Derrière ses paupières closes, ses yeux bougèrent à peine.

Je le giflai encore.

Des gens arrivèrent.

Je le giflai plus fort.

Je sentis des mains sur moi, qui serraient les endroits où j'avais des bleus. Au diable la douleur, mais je ne pouvais pas le gifler s'ils me tenaient. Je me débattis, et on me tira à l'écart.

Après cela, je ne me souviens plus de rien.